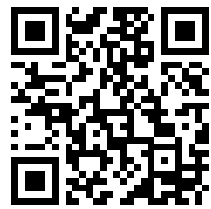
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

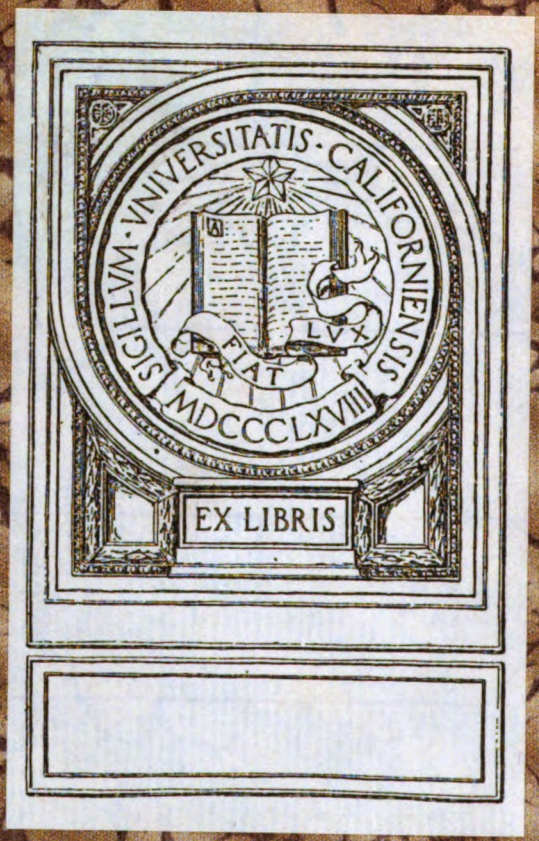
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
B 3 826 698

Digitized by Google



LIBRAIRIE E. DROZ
LIVRES D'ÉRUDITION
HISTOIRE LITTÉRAIRE
PHILOLOGIE
25, RUE DE TOURNON, PARIS

Digitized by Google

LIBRAIRIE E. DROZ
LIVRES D'ÉRUDITION
HISTOIRE LITTÉRAIRE
PHILOLOGIE
25, RUE DE TOURNON, PARIS
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LE PASSAGE POPULAIRE

DES

NOMS DE PERSONNE A L'ÉTAT DE NOMS COMMUNS

DANS LES LANGUES ROMANES ET
PARTICULIÈREMENT EN FRANÇAIS

— ÉTUDE DE SÉMANTIQUE —

PAR

AXEL PETERSON

UPPSALA 1929
APPELBERGS BOKTRYCKERI AKTIEBOLAG

Digitized by Google

CS2691
P4

Digitized by Google

Avant-propos.

Le présent volume est le modeste résultat des recherches que j'ai poursuivies pendant quelques années sur le développement de sens des noms de personne populaires dans les langues romanes. Le but de cet essai est de donner un exposé des idées principales que le langage populaire aime à exprimer en se servant de noms de personne généralisés, dont le sens n'est pas déterminé par une allusion à une certaine personne. Il est évidemment difficile de savoir si, à l'origine, une telle allusion ne se cache pas derrière l'emploi générique d'un nom même très fréquent. Aussi la délimitation du sujet a-t-elle été assez difficile à établir. Dans certains cas, où mes recherches m'ont permis de découvrir une allusion individuelle, il m'a paru utile d'indiquer sommairement (en note si possible) les résultats de mes investigations. Il va sans dire que je ne fonde pas sur ces cas exceptionnels des conclusions d'ordre général.

La grande richesse des matériaux m'a contraint à donner seulement des échantillons caractéristiques et il ne m'a été possible que bien rarement d'apporter à l'appui des exemples analogues tirés d'autres langues. Je n'ai donc pas la présomption d'avoir donné un catalogue complet, et pour les nombreuses omissions ainsi que pour les inadvertances qu'on ne manquera pas de relever souvent dans mon travail, il ne me reste qu'à réclamer l'indulgence du lecteur bienveillant.

Au moment de publier cette étude, j'éprouve le besoin de remercier tous ceux qui m'ont facilité l'accomplissement de mon travail.

En premier lieu, je tiens à exprimer ma profonde gratitude envers mon cher maître M. E. Staaff, qui a attiré d'abord mon attention sur le problème intéressant que présente le passage des

824816

Digitized by Google

noms propres à l'état de noms communs et qui m'a témoigné l'intérêt le plus bienveillant pendant mes recherches.

Je dois aussi beaucoup de conseils précieux à mes autres maîtres de philologie romane, MM. E. G. Wahlgren et K. Michaëlsson, qui n'ont cessé de m'encourager au cours de mon travail, ainsi qu'à M. J. Nogué, lecteur de français à l'Université d'Upsal, qui s'est chargé avec une complaisance parfaite de la correction de mon style.

Je profite aussi de cette occasion pour remercier les fonctionnaires de la Bibliothèque de l'Université d'Upsal, et je m'adresse tout particulièrement à M. P. Högberg, qui s'est donné beaucoup de peine pour satisfaire à mes demandes.

Enfin je remercie bien cordialement mon ami M. G. Ahlborn, qui m'a rendu de grands services en m'aidant à corriger les épreuves.

Axel Peterson.

Upsal, mai 1929.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Remarques générales sur les noms propres.

Qu'est-ce que c'est qu'un nom propre? Qu'est-ce que c'est qu'un nom commun? Les nombreuses tentatives qui ont été faites pour en donner une définition logique montrent comme il est difficile de définir le nom propre d'une manière satisfaisante. Il manque aux définitions données une chose essentielle du point de vue logique: on n'a pas réussi à donner une définition qui sépare nettement les noms propres des noms communs.

Nous n'avons pas de raisons d'entrer dans une discussion de ces définitions logiques, d'autant moins que M. Dauzat a signalé, dans son ouvrage très intéressant sur les noms de personnes, ce que ces définitions ont d'artificiel aux yeux du linguiste. Pour un aperçu de ces définitions, nous renvoyons à A. Noreen, *Vårt språk,* V, pp. 284—292, et à un ouvrage très important, paru pendant les recherches dont le présent essai est le modeste résultat, nous voulons parler du travail de M. B. Migliorini, *Dal nome proprio al nome comune,* où l'auteur montre, avec beaucoup de justesse, l'insuffisance des définitions logiques (pp. 1—14). Parmi les ouvrages récents nous mentionnons celui de O. Funke, *Zur Definition des Begriffes «Eigenname»* (Festschr. Hoops, pp. 72—79).

On peut se demander pourquoi les noms propres s'encadrent si difficilement dans le système grammatical. Nous pensons que la cause doit en être cherchée dans le fait que les noms propres, en raison de leur emploi spécial, ont été considérés a priori comme une catégorie bien distincte, à tous les égards, des autres catégories grammaticales. Privés, en général, de leur sens étymologique, les noms propres ont été considérés comme des mots vides de contenu et occupant par là même une place isolée parmi les autres mots. On s'est donc efforcé de leur trouver une définition qui marque

Digitized by Google

bien, formellement, leur caractère d'éléments à part, menant une vie indépendante des autres éléments de la langue, quand on ne les a pas déclarés tout à fait privés de vie, «situés en dehors de la langue», comme dit Bréal, qui constate que la différence entre les noms propres et les noms communs est d'ordre intellectuel et non grammatical.[1]

Si l'on regarde les noms propres seulement comme une catégorie grammaticale, on risque de ne pas comprendre leur nature. Des différences formelles, comme la majuscule, l'absence de l'article, etc., qui contribuent à donner aux noms propres l'aspect de termes exceptionnels, ne sont pas, en réalité, des caractéristiques essentielles. En les privant de sens étymologique, on risque de leur contester la faculté d'exprimer des idées, pour ne leur concéder que la faculté de désigner, d'une manière toute mécanique, des individus ou des choses. Ainsi donc, on ne voit dans le nom propre qu'un terme figé, une étiquette. Mais alors, l'emploi d'un nom propre dans la fonction de nom commun devient quelque chose d'inexplicable, et on se demande quel est le souffle qui ranime le mort pour le faire entrer de nouveau dans la langue vivante.

Pour mieux comprendre la nature du nom propre, sinon pour établir une classification où il forme une catégorie nettement distincte du nom commun, nous pensons qu'il faut l'étudier dans son rôle de moyen de communication.[2] Il faut, en d'autres termes, regarder les noms propres dans leur relation à la pensée. Il faut examiner les idées évoquées dans l'esprit par un nom propre, comparées à celles évoquées par un nom commun. De cette manière, nous verrons si vraiment il n'y a de vie du langage que pour les noms communs et si les noms propres ne sont que des étiquettes. C'est seulement en rapportant les noms propres à la faculté intel-

[1] Michel Bréal, *Essai de sémantique*, p. 183.

[2] Nous ne saurions mieux exprimer ce que les catégories grammaticales ont souvent de flottant qu'en citant la règle suivante que donne M. Brunot dans ses «Conclusions relatives à la méthode», *La pensée et la langue*, p. 6: «Il ne faut pas prétendre à des classifications rigoureuses. Partout les catégories voisines se pénètrent. Un complément *de but* ou *de lieu*, passe au rôle *d'objet*, une *fin* devient une *cause*, etc. C'est l'image même de la pensée, avec ses complexités et sa souplesse. Une méthode de langage, qui veut avoir une valeur psychologique quelconque, doit la suivre fidèlement dans ses démarches, et sacrifier résolument à la vérité de trompeuses apparences de netteté. Ce qui importe, ce n'est pas d'étiqueter, c'est de comprendre et d'enseigner à comprendre non seulement les états mais les mouvements.»

Digitized by Google

lectuelle de celui qui les emploie pour désigner un individu, d'une part, et de celui à qui une notion de cet individu est communiquée, de l'autre, que l'on peut connaître leur caractère. C'est précisément ce que Hermann Paul a exprimé d'une manière générale dans un passage que nous empruntons à son ouvrage fondamental, les *Prinzipien der Sprachgeschichte*: «Grammatik und Logik treffen zunächst deshalb nicht zusammen, weil die Ausbildung und Anwendung der Sprache nicht durch streng logisches Denken vor sich geht, sondern durch die natürliche, ungeschulte Bewegung der Vorstellungsmassen, die je nach Begabung und Ausbildung mehr oder weniger logischen Gesetzen folgt oder nicht folgt. Aber auch der wirklichen Bewegung der Vorstellungsmassen mit ihrer bald grösseren bald kleineren logischen Konsequenz ist die sprachliche Form des Ausdrucks nicht kongruent. Auch psychologische und grammatische Kategorie decken sich nicht. Daraus folgt, dass der Sprachforscher beides aus einander halten muss, aber nicht, dass er bei der Analyse der menschlichen Rede auf psychische Vorgänge, die sich beim Sprechen und Hören vollziehen, ohne doch im sprachlichen Ausdruck zur Erscheinung zu gelangen, keine Rücksicht zu nehmen brauchte.» (p. 36.)

Nous allons essayer d'esquisser rapidement les rapports qui existent entre les noms propres et les idées dont ils sont les porteurs.

De la part de la personne active (au point de vue linguistique), il s'agit d'attirer l'attention d'une autre personne sur un individu ou une chose. De quelles manières différentes un tel résultat peut-il être obtenu? Cela peut avoir lieu, dans certains cas, par un simple geste, mode de communication qui peut être considérée comme une manifestation du langage au sens le plus vaste du mot. (Cf. W. Wundt, *Völkerpsychologie*, I, Die Sprache, 1, pp. 166—170.) En ayant recours à la langue au sens propre, la même communication peut être faite, soit à l'aide d'un pronom (*lui*, *celle-ci*), soit à l'aide d'un nom commun déterminé (*cet homme*, *la capitale de la France*), soit à l'aide d'un nom propre (*Pierre*, *Paris*).

Étudions maintenant la compréhension telle qu'elle s'opère dans l'esprit de la personne passive. Nous voyons tout de suite que les idées évoquées par le geste et par le nom propre ont cela de commun qu'elles sont purement individuelles[1], tandis que, dans le

[1] Ici, comme dans ce qui suit, nous prenons le terme *idée individuelle* dans l'acception: idée qui se rapporte à un individu, et non pas idée que possède un individu.

Digitized by Google

cas du nom commun, les idées générales évoquées par le nom sont individualisées au degré nécessaire, à l'aide de la détermination, par un procédé analogue à celui qu'on observe dans une définition logique, où l'extension d'un concept est restreinte par l'addition d'une différence spécifique.

On objectera que le pronom a cela de commun avec le nom propre que les idées qu'il évoque peuvent être aussi purement individuelles. Cette objection paraît justifiée, mais il faut tenir compte du fait que, dans l'emploi du pronom, les idées sont individualisées par la situation dans laquelle elles sont évoquées. Pour le geste et pour le pronom, la situation constitue un élément nécessaire, une condition sine qua non, quand il s'agit de déterminer un individu, tandis que le nom propre peut déterminer son objet sans égard à la situation où il est employé. On objectera encore qu'un nom propre peut désigner de nombreux individus et que, par conséquent, la situation joue le même rôle individualisant que pour le pronom (ou pour le geste). Il est vrai que la situation peut jouer un certain rôle dans la détermination par un nom propre, mais, pour la langue, il ne s'agit pas de déterminer un objet d'une manière scientifique telle qu'elle permette de le distinguer de tous les objets existants sans égard au milieu et au temps. La langue est plus pratique que logique: l'essentiel est de déterminer l'individu de manière à éviter toute confusion possible, ce qui limite, en général, le risque d'un quiproquo à un certain milieu et à l'époque actuelle. Or, si à une certaine époque, un nom devient très fréquent dans un certain milieu il court déjà le risque, comme nous verrons dans ce qui suit, de perdre un peu son caractère de nom propre. Nous nous permettons aussi d'attirer l'attention sur le fait que l'onomastique moderne, avec son emploi des prénoms suivis de noms de famille, son usage des titres, etc., montre que la langue lutte contre la trop grande diffusion des noms de personne. Pour les noms de lieu, le danger est moindre, mais les noms de personne, en devenant trop fréquents, et par là trop dépendants de la situation, courraient le risque d'aboutir à des termes pronominaux.

Si l'on veut se rendre compte des liens qui attachent un nom, porté peut-être par beaucoup de personnes, à une seule d'entre elles, de manière à en faire son nom *propre*, il est évident, nous semble-t-il, que ces liens ne consistent que dans les associations d'idées qui actualisent précisément la personne en question. Il va

Digitized by Google

sans dire que ces associations dépendent des notions que l'on possède sur le porteur du nom, et qui sont plus nombreuses et plus précises, à mesure que la connaissance de l'individu devient plus profonde. De même pour les noms de lieu. Pour une personne qui a visité *Paris*, qui y a vécu longtemps peut-être, ce nom a une toute autre valeur que pour une personne qui ne connaît Paris que par un manuel de géographie. Pour celle-ci, le nom peut-être une simple étiquette, qui n'évoque peut-être guère d'autres idées que le nom commun de *ville*, c'est-à-dire des idées générales, les idées individuelles étant réduites à un minimum. Ici il faut convenir que les connaissances véritables sur un objet peuvent être suppléées par des connaissances imaginaires, c'est-à-dire que la fantaisie peut créer des idées individuelles.

Mais, si la signification d'un nom propre (car, en ayant soin de ne pas confondre ce terme avec le sens étymologique, on peut bien appeler ainsi l'ensemble des idées qui sont évoquées par lui) offre toute une échelle de gradations dans les esprits des individus différents, elle n'est pas invariable dans celui d'une seule et même personne. La connaissance qu'elle possède de l'individu ou de l'objet nommé peut s'enrichir. De nouvelles idées viennent se ranger à côté de celles qui existent déjà. Parfois une nouvelle idée vient en supplanter ou en corriger une autre. Enfin il ne faut pas oublier les valeurs affectives qui s'ajoutent aux idées proprement dites, de manière que le total des idées attachées à un nom propre est d'une complexité qui surpasse de beaucoup la signification d'un nom commun. Comme le dit Bréal: «Si l'on classait les noms d'après la quantité d'idées qu'ils éveillent, les noms propres devraient être en tête, car ils sont les plus significatifs de tous, étant les plus individuels» (*op. cit.*, p. 183). Plus les idées évoquées par un nom propre sont nuancées, plus le nom s'est éloigné de l'état de simple étiquette, et plus il mérite d'être appelé *nom propre*. S'il est vrai, comme on l'a souvent affirmé, que la différence entre le nom propre et le nom commun n'est qu'une différence de degré, il n'est pas moins vrai que cette gradation continue dans tout le domaine des noms propres.

A ce propos, il faut remarquer que le terme d'étiquette, qui est employé avec une certaine prédilection en parlant du nom propre, est aussi justifié pour parler d'un nom commun, aussi longtemps que l'expérience ne lui a pas fourni de contenu intellectuel.

Digitized by Google

Ce n'est qu'alors que le mot a vraiment du sens, et ceci explique pourquoi des termes techniques, des titres, etc., qui sont employés sans que les choses qu'ils désignent soient connues, offrent une certaine ressemblance avec les noms propres et sont parfois pris pour tels. Mais il ne faut pas penser que ces mots nouveaux soient seuls à dépendre de l'expérience. Même les mots qui ont un sens établi et connu sont aussi des étiquettes, en tant que ce sens peut subir certaines modifications, si l'expérience vient ajouter de nouvelles idées à celles dont l'ensemble constituait la signification originale. «Plus le mot s'est détaché de ses origines, plus il est au service de la pensée: selon les expériences que nous faisons, il se resserre ou s'étend, se spécifie ou se généralise. Il accompagne l'objet auquel il sert d'étiquette à travers les événements de l'histoire, montant en dignité ou descendant dans l'opinion, et passant quelquefois à l'opposé de l'acception initiale: d'autant plus apte à ces différents rôles qu'il est devenu plus complètement signe.» (M. Bréal, *op. cit.*, p. 181.)

Mais le développement de la compréhension ne dépend pas exclusivement de l'activité intellectuelle de la personne qui attribue le nom à l'individu (ou à l'objet) nommé. Celui-ci aussi est sujet à un développement perpétuel, qui contribue à changer les idées évoquées par le nom. Cette évolution, que l'on pourrait appeler l'*évolution objective*[1] par opposition à l'évolution qui se poursuit dans le sujet parlant, est assez lente pour les noms communs et pour les noms de lieu, à moins que la marche n'en soit hâtée par des événements extraordinaires, mais elle devient d'une importance capitale pour les noms de personne. Pour ceux-ci, en effet, elle est très rapide, puisqu'elle doit s'accomplir, sauf pour les noms des personnes qui ont une importance historique, dans l'espace de temps accordé à la vie de l'homme.

Le nom imposé à un nouveau-né peut assez bien être comparé à une étiquette. Porté, le plus souvent, par d'autres individus, il est naturel que ce nom puisse éveiller, au début, des idées associées à une autre personne. Pour que ce nom devienne vraiment le *nom propre* de l'individu auquel il vient d'être imposé, il faut d'abord que ces associations antérieures soient coupées, ou arrêtées du moins, et que des idées individuelles se forment qui ne s'associent

[1] Nous préférons ce terme à celui employé par Kr. Nyrop (*Gram. hist.*, IV, p. 84) *évolution passive*, qui peut prêter à l'équivoque.

Digitized by Google

qu'au nouvel individu. Il est donc évident que le développement physique et moral de l'individu est la base nécessaire des idées individuelles qui se rattachent à sa personne et qui fixent son nom. Plus une personne a accompli d'actions remarquables, plus sa réputation se répand, et plus son nom s'éloigne de l'état d'étiquette: l'individu s'est fait un *nom*.

Les liens qui, indépendamment de la situation, unissent le nom à tel individu (ou à tel objet individuel) constituent, à notre avis, un fait caractéristique des noms propres. Ces liens étant de caractère essentiellement intellectuel et consistant dans les associations d'idées qui se forment entre le nom et son porteur, nous pensons qu'ils se développent graduellement et sans cesse tant que durent les rapports entre l'individu et les hommes qui le désignent par le nom.

Comme pour tout autre mot, des associations d'idées vagues, de caractère émotionnel, se forment aussi autour du nom propre, idées qui complètent, pour ainsi dire, l'image qu'on se fait de l'individu nommé.[1] Il va sans dire que ces idées accessoires aussi se modifient selon les expériences que l'on fait.

Nous ne pouvons donc pas nous ranger à l'avis de M. Migliorini, qui voit les liens entre le nom et l'individu s'établir tout d'un coup pour être seulement fortifiés par l'usage. Après s'être étendu sur l'insuffisance des définitions logiques, l'auteur continue:

«Viene ad integrare i suoi dati la storia sociale dei varî popoli. Vediamo così che nelle fasi più antiche delle società (come tuttora presso i primitivi) il nome ha dapprima un suo carattere che potremmo dire sacrale, quasi di una formula magica. S'istituisce così, con l'atto della imposizione del nome, uno speciale legame fra esso e la persona che lo porta, per cui il nome viene ad essere in certo modo l'*alter ego* della persona.»

«Resta qualche cosa di ciò anche quando, mutate le condizioni sociali, il rapporto che lega il nome alla persona non è più di carattere magico, bensì piuttusto religioso da un lato, giuridico dall' altro.»

---

[1] «Alle diese Werte aber, die sich eng mit der Sprache verketten, diese halb unbewussten und nur leise mitschwingenden Nebenvorstellungen, diese Begleitgefühle und Stimmungen, diese Obertöne, die unwillkürlich mit anklingen, wenn ein Wort ertönt, gehören natürlich ebenso zur Bedeutung des Wortes, wie der begriffliche Inhalt, den es bezeichnet.» (K. O. Erdmann, *Die Bedeutung des Wortes*, p. 106, s.)

Digitized by Google

«Indubbiamente nella società moderna questo rapporto è più debolmente sentito che nelle società antiche: specialmente ha perduto d'importanza l'imposizione del nome, benché (o, forse meglio, perché) precisamente codificata in formule religiose e giuridiche.»

«Si osservi che, nella sua forma odierna, il nome è meno personale, meno proprio che, p. es., presso i Greci: la creazione di un nuovo nome per ciascun individuo era allora, si può dire, la norma, e perciò era più facile che il nome fosse conforme alle memorie e alle speranze che i genitori chiamavano in auspicio sul capo del figlio.»

«Fra noi, in diverse condizioni sociali, in altro clima storico, i due elementi del sistema onomastico, il nome e il cognome, sono ciascuno per sé meno strettamente aderenti all' individuo: il nome perché quasi sempre trasmesso e non coniato appositamente, il cognome perché ereditato tal quale.»

«Il nome, imposto in un determinato momento e del tutto arbitrariamente, quasi (s'è detto) un' etichetta, acquista per la sanzione della Chiesa e dello Stato uno speciale carattere, di cui partecipa anche il cognome; a sua volta la consuetudine rafforza i legami che stringono il nome alla persona che lo porta.» (*Op. cit.*, pp. 5—6.)

Examinons d'abord l'état du nom propre chez les peuples primitifs. On ne peut pas nier que ces peuples ne considèrent, en général, le nom propre comme une formule magique, unie par des liens invisibles et mystiques à son porteur. Mais peut-on vraiment conclure de ce fait que, pour ces peuples, ces liens surnaturels soient caractéristiques des noms propres? Dans leur conception, toute la nature est animée et, comme il n'y a pas de liens visibles entre le mot et la chose, il faut bien se figurer des liens mystiques, qui se nouent ou se brisent momentanément à l'instant même où un événement réel et compréhensible a lieu. Pour eux, il n'y a pas d'étiquettes. Dès qu'un nom est donné à une chose, le nom doit se rapporter intimement à la chose, peu importe qu'il s'agisse d'un nom propre ou d'un nom commun. Les mots étant pour eux des images, ils doivent participer de la nature des images visibles, tels que les images fabriquées, l'ombre d'une personne, etc., qui sont aussi regardées comme attachées aux personnes ou aux choses qu'elles représentent, par des liens magiques. Il est donc naturel que les noms propres prennent

Digitized by Google

une grande importance dans leurs cérémonies magiques, étant, pour ainsi dire, des images linguistiques des personnes qu'ils désignent.

Le fait que les noms propres sont frappés d'un tabou chez beaucoup de peuples primitifs ne prouve pas que le caractère magique des liens entre le nom et la chose soit spécial aux noms propres. Ce fait montre seulement que dans le nom propre ces liens ont un plus grand intérêt pratique, de leur point de vue, parce que c'est par ces liens que l'individu est exposé à des influences nuisibles du côté des «Puissances», contre lesquelles le tabou doit former une défense.

Aussi les psychologues qui ont étudié la mentalité des peuples primitifs semblent être d'avis que le caractère magique ne se borne pas, dans la conception de ces peuples, aux noms propres mais que cette manière de voir s'applique à tous les éléments de la langue. Tel M. Lévy-Bruhl, qui exprime très nettement cette opinion dans un passage de son ouvrage sur *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures* que nous nous permettrons de citer: «Pour la mentalité de ces sociétés, comme on sait, il n'y a pas de perception qui ne soit enveloppée dans un complexus mystique, pas de phénomène qui soit simplement un phénomène, pas de signe qui ne soit qu'un signe: comment un mot pourrait-il être simplement un mot? Toute forme d'un objet, toute image plastique, tout dessin a des vertus mystiques: l'expression verbale, qui est un dessin oral, en a donc nécessairement aussi. Et cette puissance n'appartient pas seulement aux noms propres, mais à tous les termes quels qu'ils soient. D'ailleurs, les noms qui expriment des images-concepts très particularisées sont loin de différer autant des noms propres que le font nos noms communs.»

«Il suit de là que l'usage des mots ne saurait être indifférent: le seul fait de les prononcer, comme celui de tracer une image ou de faire un geste, peut établir ou détruire des participations importantes et redoutables. Il y a une action magique dans la parole» (p. 198).

Mais, si nous ne pouvons pas admettre que la conception mystique constitue un trait caractéristique du nom propre chez les peuples à l'état primitif, nous ne pouvons pas non plus partager l'opinion de M. Migliorini sur le caractère essentiellement religieux et juridique du rapport qui unit le nom et la personne dans les sociétés modernes.

Digitized by Google

Du point de vue pratique, il n'y a rien qui empêche d'accepter le moment où le nom est sanctionné par l'Église ou enregistré par l'état civil comme le point de départ du nom propre, quand il s'agit d'un nom de baptême imposé à un nouveau-né ou d'un nom de famille hérité, mais du point de vue linguistique on ne peut pas nier qu'une telle manière de voir soit tout à fait mécanique et arbitraire. On ne saurait regarder les noms propres, non plus que les autres éléments du langage, comme des êtres vivant d'une vie indépendante de l'activité mentale, vie que l'on pourrait diviser par époques d'après tel ou tel événement extérieur. Et c'est bien cela que l'on fait en disant: avant tel ou tel jour étiquette, après ce jour nom propre; tel ou tel jour par tel ou tel acte religieux ou juridique ce nom est devenu le nom propre de tel individu. Comment se figurer de ce point de vue l'existence des noms qui ne sont pas imposés tout faits à un moment donné, comme le sont les prénoms modernes, ni hérités à la naissance de l'individu, comme le sont les noms de famille actuels? Comment se figurer les noms propres lors de leur naissance?

Jetons un coup d'œil sur les surnoms, dont la formation se développe, pour ainsi dire, sous nos yeux.[1] Les sources principales des surnoms sont, en dehors des noms de baptême: les noms d'origine, les noms d'état ou de profession et les sobriquets. Si, maintenant, *du bois*, par exemple, employé primitivement comme déterminatif d'un prénom pour qualifier un individu habitant ou originaire d'une contrée boisée, a fini par évoquer des idées qui ne s'associent qu'à ce seul et même individu, au point que l'idée originale ne se présente peut-être plus du tout, on ne saurait nier que, du point de vue linguistique, *du Bois* ait commencé à jouer le rôle de nom propre. De même pour un nom de métier comme *pelletier*. Tant que l'on a besoin de se demander, en entendant ce nom, s'il s'agit de tel individu ou de tel autre, qui exercent tous deux le métier en question, on peut dire que le nom n'a pas quitté le domaine des noms communs, puisqu'il évoque des idées associées

[1] La naissance des noms de famille a été soumise à un examen approfondi dans un ouvrage récemment paru de M. Karl Michaëlsson, *Études sur les noms de personne français d'après les rôles de taille parisiens* (Rôles de 1292, 1296—1300, 1313). Upsal, 1927. L'auteur y donne une exposition détaillée des surnoms français, d'une importance d'autant plus grande que les recherches sont basées sur des matériaux abondants relatifs à une époque où le système onomastique actuel: nom de baptême + nom de famille, commence à prédominer.

Digitized by Google

à un certain métier et non pas à tel individu. Mais dès que *Pelletier* évoque des idées de qualités physiques ou morales, de stature, de physionomie, de bonté ou de méchanceté, etc., dont l'ensemble ne s'associe qu'à un seul individu, le nom est le nom propre de cet individu, peu importe que le surnom soit enregistré par l'état civil ou non. Le même raisonnement peut se répéter pour les sobriquets. Tant qu'un sobriquet comme *le borgne* évoque, chez celui qui l'entend, avant tout l'idée de la monopsie d'un individu, idée qui pourrait aussi bien s'associer à un autre individu si la situation était autre, nous avons affaire à un nom commun, mais dès que cette idée générale de monopsie le cède à des idées individuelles, dès que *le borgne* éveille des associations d'idées relatives à un certain individu borgne, sans égard à la situation, le nom est en marche vers l'état de nom propre et quand, à un moment donné, le nom n'évoque plus, nécessairement, l'idée du défaut physique, mais seulement l'idée de tel ou tel individu, il faut bien reconnaître l'existence du nom propre *le Borgne*. Du point de vue juridique, on peut contester l'existence du nom propre jusqu'à ce que le surnom soit enregistré par l'état civil (ce qui peut avoir lieu plusieurs générations après la naissance du nom, si même celui-ci est jamais sanctionné), mais peut-on pour cela contester son existence du point de vue linguistique? [1]

Et, d'ailleurs, que dira-t-on des noms de lieu? Quel serait l'acte religieux ou juridique qui marquerait leur entrée dans les rangs des noms propres? Si *Le Havre* ou *La Tour* sont arrivés à l'état de noms propres, c'est que ces noms ont cessé d'évoquer des idées qui s'associent à un port ou à une tour pour évoquer des idées individuelles associées aux villes en question.

Nous pensons que les liens qui attachent vraiment le nom propre à son porteur sont, au fond, de la même nature chez les peuples primitifs et dans les sociétés modernes. Que le primitif soit tenté de matérialiser le lien d'attribution et de lui prêter un caractère magique, puisqu'il est invisible, le mécanisme de l'attribution n'en reste pas moins le même, puisqu'il repose, chez le primitif comme chez le civilisé sur des associations d'idées, qui s'établissent entre le

[1] Quant aux surnoms, le porteur est souvent le dernier à en reconnaître l'existence. Voici ce qu'en dit M. Dauzat, *op. cit.*, p. 78: « . . . il faut toujours se rappeler qu'en dehors des noms de terres, le surnom fut longtemps subi avant d'être accepté, et que le roturier ne s'attacha guère à son nom patronymique que du jour où le sens lui en fut devenu obscur. »

Digitized by Google

nom et l'individu. — Seulement, le primitif ignorant de la psychologie se représente cette opération d'une façon autre.

Par contre, de même que les idées associées à un nom par rapport à un individu peuvent différer dans l'esprit de personnes différentes, les idées associées à un nom qui n'est pas attribué à un individu, à un nom qui garde, pour ainsi dire, sa valeur lexicographique, ne sont pas les mêmes chez des personnes différentes, ni dans des sociétés différentes. Ces idées peuvent avoir une valeur mystique ou religieuse chez les uns, historique chez les autres, esthétique chez d'autres encore, etc. Les idées évoquées par un nom peuvent être d'un caractère religieux chez l'un (à cause d'une association avec le saint patron, par exemple), guerrier chez un autre (qui l'associe à une personne historique qui l'a porté), ridicule chez un troisième (à cause d'une réminiscence littéraire peut-être), agréable ou désagréable, esthétique ou inesthétique, chez d'autres (selon quelque souvenir personnel ou à cause de raisons phonétiques). Des associations d'idées diverses peuvent se mêler pour aboutir à des valeurs très compliquées, qui sont d'ailleurs d'autant plus difficiles à analyser que ces associations peuvent être parfaitement inconscientes.

Or, ces associations d'idées subjectives, qui jouent un grand rôle pour le choix du nom à imposer à un individu, au lieu de constituer des liens entre le nom et cet individu, forment, à notre avis, plutôt des entraves à l'attribution: elles doivent céder le pas aux associations entre le nom et la personne dénommée, afin qu'il devienne son *nom propre*. La langue étant une manifestation psychologique et non pas une manifestation magique, religieuse ou juridique, c'est dans leurs relations à l'activité psychologique que les phénomènes linguistiques doivent être examinés. Par conséquent nous ne saurions admettre que les liens entre le nom et l'individu se forment à un moment donné par un acte spécial.

Si un nom spécialement créé pour un individu paraît plus personnel et qu'il puisse mériter, à un plus haut degré, d'être appelé le nom *propre* de l'individu, c'est qu'un tel nom éveille plus facilement et plus vite le minimum d'associations nécessaires pour actualiser précisément l'individu dont il s'agit.

Quant à l'acte de l'imposition du nom, dans les cas où un tel acte a lieu, comme par exemple quand un prénom est donné à un nouveau-né, il est vrai que cet acte est d'une grande importance

Digitized by Google

pour les liens entre le nom et l'individu. Non que l'imposition du nom produise ipso facto un lien, mais elle joue le rôle de terminus a quo pour ces liens, en tant que c'est à ce moment que la première association se forme entre le nom, porté peut-être par beaucoup d'autres, et l'individu auquel il est imposé.

Dans l'examen auquel nous venons de soumettre le nom propre, nous avons insisté sur les idées qui s'y associent. Si nous avons tant appuyé sur ces propriétés du nom, ce n'est pas seulement parce qu'elles ont été souvent négligées par les auteurs qui ont traité du nom propre[1], mais surtout parce que la connaissance de ces propriétés nous semble indispensable à la compréhension de l'emploi des noms propres comme noms communs.

Quels sont donc les changements, quant aux idées associées au nom, qui expliquent son emploi pour désigner d'une manière générale les membres d'un groupe? Évidemment il faut que le complexus d'idées associées à un individu le cède à une idée qui puisse être associée à plusieurs individus.

Ce fait peut se produire si, parmi les idées associées à un nom propre, il y en a une qui prévaut sur toutes les autres de manière à être indissolublement attachée au nom. C'est de cette manière que le nom d'une personne historique ou littéraire peut être employé pour qualifier une personne qui lui ressemble sous un rapport quelconque. Ainsi *Crésus*, à force d'évoquer l'idée de richesse associée au nom du roi lydien, est devenu le synonyme de «homme riche», comme *Tartufe* est devenu celui de «hypocrite».[2] De même, l'idée d'un objet peut être évoquée par le nom d'une personne qui *s'est fait un nom* justement par rapport à cet objet: un *rembrandt*, la *guillotine*, une *mansarde*.[3]

---

[1] Il faut faire exception, à cet égard, pour l'exposé donné par M. O. Jespersen, *The philosophy of grammar*, London, 1924. Dans la critique que l'auteur fait des définitions logiques du nom propre (surtout celles données par J. S. Mill et ses disciples), il souligne l'importance des idées dont le nom propre est le porteur (pp. 64—71).

[2] «The difference between *Croesus* as applied to one individual and as used for a very rich man may be compared to that between *human* (connoting everything belonging to man) and *humane* (selecting one particular quality)» (Jespersen, *op. cit.*, p. 67).

[3] C'est par un procédé analogue que les noms de lieu peuvent désigner les produits qui sont originaires du lieu en question: du *champagne*, du *brie*.

Digitized by Google

Cet emploi d'un nom de personne pour évoquer une idée associée au porteur du nom est très fréquent et n'a d'autres limites que celles des connaissances historiques et littéraires que celui qui y a recours suppose chez son interlocuteur.

Mais il y a aussi une autre voie par laquelle un nom propre peut passer à l'état de nom commun. Du point de vue psychologique, on pourrait dire qu'elle va en sens inverse de celle que nous venons de mentionner.

Nous avons observé dans le nom propre une gradation des idées, depuis l'état de simple étiquette jusqu'à celui de terme porteur d'idées très nuancées (p. 6). Ainsi, de même qu'un nom propre peut passer à l'état de nom commun parce qu'il devient le porteur d'une idée individuelle qui se retrouve chez d'autres personnes, il peut aussi aboutir à un terme générique, parce qu'il n'évoque aucune idée individuelle.

Nous avons signalé plus haut (p. 4) la faiblesse que constitue pour un nom propre sa trop grande fréquence. Les prénoms surtout, étant plus sujets à l'influence de la mode, arrivent souvent à une fréquence qui les rend très dépendants d'autres qualificatifs (surnoms, titres, etc.), ou de la situation dans laquelle on les emploie pour désigner un individu déterminé. Ils en viennent donc à participer un peu de la nature des noms communs, qui peuvent désigner un individu particulier à l'aide d'une détermination (cet homme), ou même des pronoms, qui peuvent désigner un individu déterminé par la situation (lui, celle-là).

Comme sujet de nos recherches nous avons choisi le deuxième mode de transformation: l'emploi générique des noms de personne qui n'évoquent pas l'idée d'une certaine personne.

Nous avons appelé cet emploi *populaire*, non pas que nous voulions contester l'existence, dans la langue populaire, de beaucoup de noms du premier type, mais parce que les noms exempts d'idées individuelles s'emploient comme noms communs d'une manière plus spontanée et moins raisonnée que ceux-là et que cet emploi a son origine, le plus souvent, dans le langage populaire. Le fait que les formes hypocoristiques des noms s'emploient souvent comme noms communs constitue pour nous avant tout une preuve du caractère populaire de cet emploi. Nous ne pouvons pas suivre M. Migliorini quand il pense que ces formes témoignent d'un état vocatif des noms, état qui aurait, en général, précédé celui de nom commun.

Digitized by Google

Comme M. Migliorini considère l'emploi générique des noms de personne populaires comme un phénomène analogue à l'imposition d'un nom propre à un nouveau-né (*op. cit.*, p. 203), l'état vocatif doit constituer un trait caractéristique, et nécessaire, de cet emploi. L'emploi vocatif d'un nom doit ainsi constituer, si nous avons bien compris l'auteur, un acte qui correspond à l'acte de baptême qui achève de donner au nom imposé à un nouveau-né le caractère essentiel de nom propre (*op. cit.*, passim). Nous citons ce que dit l'auteur de cet état vocatif: «... i vocabili che dobbiamo studiare in questa Parte III crediamo nascano per lo più da veri e proprî nomi, imposti come tali o piuttosto come soprannomi a singole persone od oggetti. Per le persone si sarà detto prima *Toni* a un babbeo che *un Toni* 'un babbeo'; *catin*, prima di diventare appellativo e dispregiativo, sarà stato vocativo e vezzeggiativo; e una prova ne abbiamo in certi vocativi effimeri, per lo più gergali, rimasti a metà strada: gerg. nap. *don Libò, don Limualde* 'vocazione dispregiativa' (Niceforo, *Il gergo*, cit., p. 109), argot *Polyte* 'voyou' (cfr. Delesalle, s. v.).»

«Analogamente per gli oggetti si dovrà partire per lo più da un soprannome vocativo: si pensi ai numerosi nomi proprî che appaiono negl'indovinelli, nelle filastrocche, nei proverbî» (*op. cit.*, pp. 203, 204).

L'auteur ajoute, dans une note au bas de la page, les exemples suivants: «Dona Rebèca Non mangia cafè, Porta corona Regina non è. Ha molti figli, Marito non ha. Indovinate che cosa farà. (lomb.; la gallina) (Salvioni, *Arch. trad. pop.*, V, p. 539). — Soto el ponte sta Carleto Co quel'ocio benedeto, Co la gamba verdolina Cavalier chi l'indovina. (ven.; il rospo) (A. Nardo Cibele, *Zoologia popolare veneta*, cit., p. 129). — Sul monte c'è Orlando Con cento uomini a cavallo. Tutti se caccia'l suo cappello, Solo Orlando ch'è il più bello. (march.; la quercia e le ghiande) (Vitaletti, *Arch. rom.*, III, p. 433).»

Les preuves citées ne nous semblent pas concluantes. Dans l'exemple que donne Delesalle (*loc. cit.*): «Ohé! *Polyte*, Zidor, à moi les amunches!», *Polyte* ne se révèle que comme un nom propre pur, coordonné à un autre nom propre *Zidor*. Dans cet exemple, le seul que cite Delesalle, nous ne pouvons pas admettre que le nom soit arrivé même à «mi-chemin» vers l'état de nom commun. Dans les exemples cités dans la note, au contraire, où nous ad-

Digitized by Google

mettons volontiers un certain caractère générique des noms propres (*Rebèca*, *Carleto*, et *Orlando*), nous ne trouvons pas de trace d'un emploi vocatif.

Certes, nous ne voulons pas prétendre que l'emploi vocatif d'un nom de personne ne puisse servir de point de départ vers l'état de nom commun. Des exemples où l'idée exprimée par le nom est déterminée par une phrase, montrent parfois un tel emploi du nom. Nous citons des termes argotiques comme: *Marie-couche-toi-là*, *Marie-mange-mon-prêt*, *Marie-pique-rempart*, «fille de moeurs légères». Même chez des noms donnés à des animaux[1] ou à des objets, nous rencontrons cet emploi dans certains cas: fr. *marivole* «coccinelle», esp. *mariposa* «papillon», *salta-perico* «sauterelle»; cat. *saltamarti* «espèce de poupée pour exciter les taureaux», it. *saltamartino* «espèce de jouet», etc.[2] Mais nous ne saurions généraliser cette particularité pour affirmer que l'état vocatif précède, en général, l'état de nom commun chez ces noms populaires. Dans certains cas, où le sens exprimé par le nom commun peut avoir son origine dans un emploi fortement affectif du nom propre, comme dans les cas de *Toni* et de *catin*, nous pensons que l'emploi vocatif a très bien pu servir de point de départ, sans que cet état soit une condition nécessaire de l'évolution vers le nom commun. Nous ne pensons pas que l'arg. fr. *Nicolas de satou* «président de la cour d'assises», par exemple, soit né d'un emploi vocatif du nom, bien qu'il soit certainement né d'un emploi affectif. Et comment se figurer nécessairement un état vocatif dans les cas où le sens du nom est plus indifférent du point de vue émotionnel, comme pour *Pierre* ou *Paul*, «individus quelconques»? Quant aux noms de personne employés pour personnifier des objets, il est souvent très difficile de ce figurer un état vocatif comme le point de départ de l'emploi: *Jules* «pot de chambre», *Jacques* «mollet», *Jean l'enfumé* «jambon», bret. *Jean-léger* «mou de veau», wall. *Dj'han di bih* (Jean de bise) «le vent», etc.

Avant de passer à l'examen des matériaux, il nous reste à attirer l'attention sur la difficulté, souvent insurmontable, qui se présente à propos de certains noms populaires, de savoir si, à l'ori-

[1] Voir R. Riegler, *Zu den Tiernamen vom Typus mariposa 'Schmetterling'* (*Arch. Stud. d. neuer. Spr.*, Bd 149, Braunschweig u. Berlin, 1925).

[2] Cf. A. Darmesteter, *Traité de la formation des mots composés*, p. 198.

Digitized by Google

gine, le nom a été employé spontanément avec le sens qu'il possède ou si une certaine personne a joué quelque rôle. Lorsque le sens représenté par le nom est isolé, il y a lieu de soupçonner que ce sens a pu être déterminé par une idée individuelle. Si, au contraire, le sens est représenté par d'autres noms populaires, il est moins vraisemblable que des idées individuelles aient déterminé le sens. Même s'il y a une anecdote qui explique l'origine de l'emploi en question, on a le droit de se méfier. L'anecdote a pu être inventée après pour expliquer un sens qui existait déjà. C'est un trait de la psychologie populaire d'attribuer les proverbes, les bons mots, les anecdotes, etc., à une personne connue pour mieux les faire valoir. Il faut donc prendre avec une certaine réserve les explications qui mettent un nom fréquent en rapport avec une certaine personne ou un certain événement.

Nous avons vu que le sens du nom commun provenant du nom d'une personne historique ou littéraire est déterminé par l'idée individuelle prévalente qui s'associe à la personne. On se demande alors quels sont les facteurs qui déterminent le sens du nom commun provenant d'un nom populaire, qui n'évoque aucune idée individuelle précise. Pour trouver, si possible, la réponse à cette question il faut savoir quels sont les sens dont un tel nom est susceptible. Dans les chapitres suivants, nous allons passer en revue nos matériaux groupés d'après les sens exprimés par les noms, en commençant par ceux qui sont employés pour les personnes, pour passer ensuite à ceux qui se rapportent à des animaux et à des objets. Comme nous ne pouvons pas nous attendre à trouver des catégories identiques parmi les noms d'homme et les noms de femme, nous les grouperons séparément, en réservant un chapitre spécial aux noms employés pour désigner des personnes du sexe opposé.

En peu de mots, nos remarques préliminaires pourraient se résumer ainsi. Pour comprendre le passage d'un nom propre à l'état de nom commun, il faut se rendre compte du fait que le nom propre, comme le nom commun, sert à évoquer des idées.

Quand le nom propre est attribué, ces idées sont de nature à actualiser l'individu nommé, acte qui s'opère au moyen des associations d'idées qui se forment entre le nom et l'individu. Ce sont là les liens qui attachentle nom à son porteur. Les idées associées

Digitized by Google

à un individu n'étant pas identiques dans l'esprit de différentes personnes ni, en des occasions différentes, dans l'esprit de la même personne, les liens entre le nom et son porteur sont sujets à un développement perpétuel. Les idées associées à un individu dépendent en premier lieu des connaissances qu'on possède sur lui. L'élément intellectuel est complété par des idées plus ou moins vagues de caractère émotionnel. Dans la mesure où cet élément émotionnel se fonde sur des expériences relatives à l'individu nommé, il sert aussi à lier le nom à l'individu. Si une idée associée à un individu prévaut sur les autres, le nom attribué peut servir à évoquer génériquement cette idée.

Les idées associées à un nom propre non attribué sont plus vagues. Faute d'élément intellectuel, les idées associées au nom propre non attribué se réduisent aux idées accessoires qui sont le résidu inconscient des attributions antérieures ou qui s'associent au nom à cause de sa forme par exemple, lorsque celle-ci rappelle un mot significatif. C'est donc l'élément émotionnel qui a le dessus. Aussi l'emploi générique d'un tel nom a-t-il un caractère plus affectif, spontané et populaire, tandis que l'emploi générique d'un nom attribué est d'un caractère intellectuel, raisonné et, souvent, littéraire.

La grande fréquence d'un nom étant évidemment de nature à obscurcir les idées individuelles qui pourraient s'y associer, il est naturel que ce soit en premier lieu les noms très fréquents qui entrent en jeu, quand un nom propre non attribué s'emploie comme nom commun.

Digitized by Google

CHAPITRE I.

Noms masculins appliqués aux hommes.

Dans les groupes que nous venons d'indiquer, nous disposerons les matériaux d'après les sens pris par les noms. Si nous préférons cet arrangement à une classification selon l'ordre alphabétique, c'est que nous espérons trouver, sinon des catégories rigoureusement distinctes du point de vue logique, au moins certaines tendances dans l'évolution sémantique, tendances intéressantes surtout parce qu'il s'agit d'une évolution populaire et spontanée.

Certes, la classification alphabétique permet de s'orienter plus facilement à travers les matériaux, mais après tout l'index alphabétique rend les mêmes services, tandis qu'il eût été beaucoup plus difficile de donner séparément un tableau des sens. Un tel tableau aurait été démesurément volumineux et eût fait double emploi avec le texte, s'il avait eu la prétention d'être tant soit peu complet.

Quant aux noms masculins qui sont employés en parlant des hommes, et que nous allons étudier dans le présent chapitre, nous commencerons par ceux qui désignent l'homme en général. Ensuite nous étudierons les noms qui s'emploient pour caractériser l'homme en tant qu'appartenant à tel ou tel groupe social: nation et pays, d'une part, classe et métier, de l'autre. La dernière partie du chapitre sera consacrée aux noms qui désignent l'homme dans sa relation avec les autres individus pris séparément, c'est-à-dire les noms qui évoquent l'idée d'une qualité physique ou morale.

Le sens d'un mot n'étant pas, en général, déterminé par une seule idée, il va sans dire qu'un nom peut évoquer en même temps des idées qui rentrent dans plusieurs catégories différentes. Un nom désignant l'origine, par exemple, peut s'associer à un certain métier, un nom employé pour désigner la classe ou le métier peut évoquer l'idée accessoire d'une qualité morale, etc.

Digitized by Google

A. *Noms employés pour désigner un individu quelconque, un homme en général.*

Dans les remarques préliminaires, nous avons cru trouver dans les idées individuelles associées au nom, le facteur qui détermine son caractère de nom propre. En examinant les noms de famille, nous avons vu que les idées individuelles qui se développent autour d'un nom commun peuvent le transformer en nom propre. Il est donc assez naturel qu'un nom propre qui perd la faculté d'évoquer des idées individuelles, puisse évoquer celle d'un individu quelconque et qu'il puisse s'approcher de l'état du nom commun *homme*. Or, pour ce qui est du prénom, sa grande fréquence affaiblit sa puissance d'individuation et, si les idées individuelles nécessaires pour déterminer un certain individu ne sont pas fournies par une autre détermination, le nom peut finir par ne plus évoquer que des idées associées à l'homme en général.

C'est là un phénomène qui se présente souvent à nos yeux dans les langues.[1] Ce sont surtout les combinaisons de deux noms qui sont en vogue, mais on trouve aussi trois noms combinés. Quant au mode de groupement, l'allitération est souvent le lien qui unit les noms. Chacun connaît l'emploi de *Pierre* et *Paul* pour désigner, dans le français moderne, des personnes quelconques. La combinaison de ces noms, favorisée d'ailleurs par l'allitération, a pu se produire d'autant plus facilement qu'ils étaient devenus très fréquents à cause du culte des deux apôtres les plus connus. L'expression *prendre Pierre pour Paul*:

> La Font., *Oeuvres*, VII, p. 346: Morbleu! n'allez pas prendre
> ici *Pierre* pour *Paul*,

montre peut-être d'une manière plus directe l'influence du culte des saints.[2]

---

[1] Ainsi le latin employait les noms de *Titus*, de *Gaius* ou de *Sempronius* pour désigner une personne quelconque. L'allemand emploie *Hans und Kunz* ou *Hinz und Kunz*, l'anglais *Tom, Dick and Harry*, le hollandais *Jan, Piet en Klaas*, le suédois *Per och Pål*, etc.

[2] Dans un article très intéressant qui vient de paraître, M. W. Gottschalk dit à propos de la locution analogue *prendre saint Pierre pour saint Paul*: «Die katholische Kirche hat den beiden Aposteln den 29. Juni als Peter-Paulstag

Digitized by Google

Nous avons signalé l'analogie entre un nom propre fréquent et un pronom, qui peuvent tous deux évoquer l'idée d'un individu déterminé par la situation. Aussi, dans l'exemple cité, l'analogie entre *Pierre* et *Paul* et les pronoms l'*un* et l'*autre* est-elle frappante. De même dans l'exemple suivant:

> La Font., *Oeuvres*, II, p. 186: Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi En a pour toujours fait l'octroi A Jean, fils ou neveu de *Pierre* ou de *Guillaume*, Plutôt qu'à *Paul*, plutôt qu'à moi,

où *Paul* s'approche de l'état du pronom indéfini *un autre*.

Dans cet exemple, nous trouvons à côté de Pierre un autre nom, *Guillaume*, employé de la même manière. En effet, de même que Pierre et Paul dans le français moderne, *Gautier* et *Guillaume*, noms très fréquents dans l'ancienne langue, s'employaient ordinairement ensemble pour désigner des personnes quelconques. Le premier des exemples que nous allons citer montre les deux noms combinés pour former le nom d'une seule personne représentant tout le monde. Les autres sont du type ordinaire double:

---

gewidmet. Daher werden sie auch in spr. R. in Zusammenhang gebracht. *Prendre saint Pierre pour saint Paul* heisst 'sich vertun, Personen verwechseln' (1640, 1750, 1787, 1859, 1907). — *Découvrir* (entblössen) (*dépouiller, ôter à*) *saint Pierre pour couvrir* (*habiller, donner à*) *saint Paul* (= einem Übelstand durch einen anderen abhelfen, dem einen fortnehmen, um dem anderen zu geben, eine Ungerechtigkeit begehen) (Belege: 1632, 1656, 1721, 1750 . . .).» (*Die Heiligen in den sprichwörtlichen Redensarten der franz. Sprache; Behrens-Festschrift*, p. 151.)

En rapprochant l'expression *coiffer sainte Catherine*, M. Gottschalk signale l'ancien usage d'habiller et d'orner les images des saints, usage qui se reflète sans doute dans ces locutions. La locution *prendre saint Pierre pour saint Paul* remonte au delà de 1640. Nous la trouvons dans la *Comédie des proverbes*:

> *Anc. Th. fr.*, IX, p. 27: . . . en affaire d'importance il ne faut pas *prendre saint Pierre pour saint Paul* . . .

Cependant le fait que l'ancienne langue coordonnait le nom de *Pierre* à d'autres noms très fréquents, *Pierre et Gautier, Pierre et Gille*, dont la première combinaison remonte au moins à 1616, nous semble indiquer que le sens général d'«individu quelconque» provient plutôt de la fréquence du nom, qui lui aura fait perdre la faculté d'individuation, que d'un emploi généralisé des locutions citées par M. Gottschalk. Pour l'emploi de Paul «individu quelconque», au contraire, ces locutions nous semblent d'une très grande importance. En effet ce nom se trouve assez rarement dans les acceptions génériques péjoratives, qui sont si fréquentes dans les autres noms populaires.

Digitized by Google

Christine de Pisan (*ms.*, cit. Godefr.): Fort est puisse parvenir A contenter *Gaultier Guillaume*: A telle fin puisse venir Que puisse aler au grant royaume.

Monstrelet, *Chronique*, I, 191 (cit. Godefr.): Si rompirent les dictes prisons et occirent et tuerent *Gaultier* et *Guillaume* et tous ceulx qu'ilz y trouverent . . .

Le Jouvencel (cit. Godefr.): . . . ne homme ne appelloit son paige ne son varlet, ne *Gaultier*, ne *Guillaume*, mais tous se logeoient ou il estoit ordonné, . . .

J. Bouchet, *Epistres morales,* II, X; éd. 1545 (cit. Godefr.): Il est permis a *Gaultier* et *Guillaume* Et toutes gens, de jouer a la paulme.

Comédie des comédiens; 1633 (*Anc. Th. fr.*, IX, 335): . . . je veux pescher au plat à main ouverte, le cul sur la selle, et le tout en forme comique, sans différence de *Gaultier* ny de *Guillaume*.

Corneille, *Illusion com.*, I, 3; 1636: Il se hasarde même à faire des romans, Des chansons pour *Gautier*, des pointes pour *Guillaume*.

Mais Gautier et Guillaume n'étaient pas les seuls noms employés pour désigner des hommes quelconques. Coordonné à *Gautier*, on trouve aussi *Garguille*:

Régnier, *Sat.*, XIII: Au reste, n'épargnez ni *Gautier* ni *Garguille*.

Comédie des proverbes; 1616 (*Anc. Th. fr.*, IX, 31): . . . mais s'il eust pris *Gautier* pour *Garguille*, j'en aurois belle verdasse . . .

Scarron, *Virgile trav.*, IV: Souvent elle se méprenait, Si tôt qu'elle l'entretenait, Et prenait *Gautier* pour *Garguille*.

A. Oudin, *Curiositez françoises*, explique *Gautier et Garguille* par «toutes sortes de personnes», Il n'y a *ny Gautier ny Garguille* par «personne» et Prendre *Gautier pour Garguille* par «un homme pour un autre». R. Cotgrave définit *Garguille* comme «(A nickname for) an odd, mad, or foolish companion; such a one as we (somewhat contemptuously, or to his derogation) stile, a certaine fellow».

Cet emploi de *Gautier . . . Garguille* aurait son origine, selon A. Kölbel, *Eigennamen als Gattungsnamen*, p. 82, dans une décomposition populaire du nom de théâtre, Gautier Garguille, adopté

Digitized by Google

par le célèbre comédien Hugues Guéru, dit Fléchelles (1574—1633), qui débuta vers 1598. M. Kölbel voit dans cet emploi une analogie avec la locution: Renvoyer quelqu'un de Ponce à Pilate. Cependant on ne comprend pas très bien comment cette explication peut s'accorder avec l'assertion suivante de l'auteur: «Garguille bezeichnet schon im XV. und XVI. Jh. ohne nähere Bestimmung den ersten besten Menschen: prendre Gautier pour Garguille . . .»

Comme cette assertion n'est pas appuyée par des exemples (en effet M. Kölbel n'en donne pas qui soient antérieurs au commencement du XVII[e] siècle) la chronologie ne semble pas s'opposer à ce qu'on fasse du nom de guerre décomposé de Guéru l'origine de *Gautier . . . Garguille*. Cependant il est peu probable que la vogue dont jouissait cet acteur ait suffi à rendre son pseudonyme proverbial à l'époque dont datent les premiers exemples. Sans doute le nom de Garguille a eu, avant d'être adopté par Guéru, une note vulgaire et un emploi proverbial, qui l'a préparé à désigner un homme quelconque et qui, probablement aussi, l'a fait adopter par Guéru comme nom de guerre. (Cf. *Gros-Guillaume*, pris comme pseudonyme par un confrère de Guéru.)

En effet nous trouvons dans la *Farce de Thevot et Colin* le nom de *Gautier Garguille* employé d'une manière plaisante:

> *Anc. Th. fr.*, II, 404: . . . Et brief, je me veulx marier. — Marier? Et à quelle fille? — A la fille *Gaultier Garguille*. Je seray son mary par bieu.

L'éditeur fait à propos de ce passage la remarque suivante (Glossaire): «Gaultier Garguille, fameux farceur». Or, cette farce est datée de la manière suivante: «Icy fine la farce de Thevot et Colin son filz. Imprimé nouvellement à Lyon, en la maison de feu Barnabé Chaussard, près Nostre-Dame de Confort. Mille cinq cens quarante et deux. Le XX de juing», c'est-à-dire trente-deux ans avant la naissance du «fameux farceur».

Le fait que *Ponce . . . Pilate* ne s'emploie guère que dans les locutions figées *Renvoyer de Ponce à Pilate* ou *Courir de P. à P.* montre que l'on s'est représenté, au moins vaguement, le Sauveur renvoyé de l'un de ses juges à l'autre, tandis que *Gautier . . . Garguille* s'emploie d'une manière tout à fait pronominale, qui semble exclure la présence d'idées individuelles. Le rôle qu'a joué le pseudonyme de Hugues Guéru pour l'emploi de *Gautier . . . Gar-*

Digitized by Google

guille s'est probablement borné à populariser deux noms qui avaient déjà un caractère proverbial et par là moins individuel. Aussi pensons-nous que le choix du nom de Garguille est dû avant tout à l'analogie que présentent *Gautier . . . Guillaume* avec d'autres groupes où *Gautier* rentre comme premier nom.

Souvent ce n'est pas l'allitération, mais la rime qui peut être responsable du choix d'un nom. Voici d'abord quelques exemples d'autres noms qui ont pu être choisis à cause de la rime et qui sont coordonnés à *Gautier*:

E. Deschamps, *Ballade* (cit. Godefr.): Tost on donné un tatin A *Gautier* ou a *Martin.*

Farce du Munyer; 1496 (E. Fournier, *Le th. fr. avant la Ren.*, p. 163): L'un gauldissez, l'autre gallez, Puis chez *Gaultier*, puis chez *Martin*, Autant de soir que de matin.

Coquillart, *Droicts nouueaulx*, I, 191: . . . ilz s'en vont vanter Par tout, a *Gaultier* et *Sibille*; Et s'on les veul escouter Aux champs, ilz le crient en la ville.

Farce d'un Ramoneur (*Anc. Th. fr.*, II, 191): Et tout mon bien se trespasse De l'or que j'ay amassé A *Gaultier* et a *Massé* . . .

Parfois la rime peut amener l'emploi d'un troisième nom, coordonné aux deux noms *Gautier* et *Guillaume*:

Farce du Munyer (Fournier, *op. cit.*, p. 170): . . . à mon moulin, Où, plus que nul de mere née, J'ay souvent la trousse donnée A *Gaultier, Guillaume* et *Colin.*

Les cent et sept cries que l'on crie journellement à Paris; 1545 (cit. Franklin, *Dict. des arts*, p. 762): Et moy, pour un tas de frians, Pour *Gautier*, *Guillaume* ou *Michaut*, Tous les matins je vois crians: Eschaudez, gasteaux, pastez chaus! (Le cri du pâtissier.)

Mais si Gautier est le nom préféré, il y a pourtant des exemples où ce nom ne figure pas:

Farce de Calbain; 1548 (*Anc. Th. fr.*, II, 141): C'estoit le meilleur, je me vante, Qu'on trouve à faire bobelin; Mais cestuy-cy sans cesse chante Et ne respond n'à *Pernet* n'à *Colin.*

La Font., *Oeuvres*, IX, 6: Lors un d'entre eux (que ce soit *Pierre* ou *Gille*, Il ne m'en chaut, car le nom n'y fait rien): «Vraiment, dit-il, voilà bel évangile; . . .».

Digitized by Google

Nisard, *Curiosités*, p. 58: Scarwaitant par-ci, par-là Après *Jacq* ou *Nicola*. (Chanson wallonne.)[1]

Il ne faut donc pas exagérer l'importance des influences formelles, car il y a des exemples où les noms ne se trouvent pas à la rime et où il n'y a pas d'allitération et qui montrent néanmoins souvent les mêmes noms:

P. Larivey, *Tromperies*; 1611 (*Anc. Th. fr.*, VII, 101): Voilà, le meschant alloit tous les jours soupper chez *Gautier*, chez *Martin*, avec cestuy-cy, avec cestuy-là...

Comédie des Proverbes (*Anc. Th. fr.*, IX, 47): J'allois mon grand chemin sans songer ny à *Pierre* ny à *Gautier*.

Selon J. Haust, *Étym. wall.*, p. 248, on dit en wallon: Dîre çoula a *Tîbî*, a *Gâti*, ce qu'il traduit par «dire cela à Thibert, à Gautier (à Pierre et à Paul)».

C'est sur le fond de cet emploi général que nous allons voir se détacher les acceptions plus particulières que l'on a prêtées au nom de Gautier. Prenons l'exemple suivant, cité par Godefroy:

R. de Collerye, *Poés.*, p. 8: Hé! quelz *Gaultier* plains de malice! Je croy qu'ilz semblent l'escrevice Qui va tousjours a reculons.

La traduction donné par Godefroy, «bon vivant», nous semble un peu trop spéciale pour le nom de Gautier seul, tandis qu'elle pourrait s'accorder avec le «*bon* Gautier» de l'exemple suivant, cité aussi par lui:

Rabelais, *Garg.*, Prol; 1542: A moy n'est que honneur et gloire, d'estre dict et reputé bon *Gaultier* et bon compaignon.

En effet les lexicographes ont donné au nom de *Gautier* les acceptions les plus différentes. Selon Ménage «on dit en proverbe, c'est un fin *Gautier*, et on l'entend d'un homme qui fait bien son marché et ses affaires». L'auteur voit l'origine de ce sens dans l'échange avantageux qu'avait fait Gautier de Coutance, Archevêque de Rouen, avec Richard I, Roi d'Angleterre, de quelques villes qui lui appartenaient. Nous pensons qu'il n'en est rien.

La Curne de Sainte Palaye donne les acceptions suivantes de *Gautier*: «1° Nom des paysans normands qui prirent les armes pour la Ligue en 1589. (D'Aubigné, III, 267.) — 2° Rusé. (Ménage.) —

[1] Cf. *Jacques* dans les exemples cités par Nyrop, *Gram. hist.*, IV, p. 371.

Digitized by Google

3° Compagnon de débauche (Rabel., I, prol. 49.) — 4° Sot. On a dit des archers qui laissent échapper Faifeu, mené en prison:

Ainsi trompés furent pouvres *Gaultiers*
I faire rien tout ne leur vault ung double. (Faifeu, 96.)

5° Sans signification déterminée:

On se resjouit, on se resveille,
On va, on cherche, on se travaille,
On fume, on apporte à *Gaultier*,
On songe et pense, et on s'esveille. (Coquillart, p. 134.)».

D'après ces lexicographes, Kölbel, *op. cit.*, p 83, constate à propos de *Gautier*: «. . . von frühe an wird dieser Name als Appellativum in den verschiedensten Bedeutungen gebraucht . . .» Pour expliquer le sens de «compagnon de débauche, bon vivant», il invoque la ressemblance avec le verbe *gaudir* et ses dérivés.

Mais comment expliquer les significations «rusé» et «sot», qui jurent l'une contre l'autre? On pourrait sans doute songer à une intention ironique, mais si l'on regarde de plus près les exemples cités, on peut se demander si *Gautier* a vraiment ces sens spéciaux. Pour notre part, nous ne le croyons pas. Un homme «rusé», dans les exemples cités, ce n'est pas un *Gautier*, c'est un *fin Gautier*, un *Gautier plein de malice*. Un «sot» n'est pas un *Gautier* non plus, c'est un *pauvre Gautier trompé*, de même qu'un «bon vivant», un «compagnon de débauche» est un *bon Gautier*. Ce sont les déterminations qui donnent les significations spéciales au nom de *Gautier*: celui-ci par lui-même n'a que le sens neutre que nous lui avons trouvé dans les exemples où il est coordonné à Guillaume ou à un autre nom pour désigner un individu quelconque. Cf. aussi l'exemple suivant:

Anc. Th. fr., I, 232: Et ne viendra point ce *gaultier*?

Il ne nous semble pas nécessaire d'expliquer *Gautier* par «plaisant, bon vivant, réjoui», comme le fait l'éditeur. On pourrait aussi bien, et peut-être avec plus de justesse, le traduire par «cet individu», «ce type» ou quelque expression indifférente analogue.

Nous trouvons le même sens général dans le nom de *Thibaut*. Ainsi l'expression *bon Thybault* dans l'exemple suivant équivaut à peu près à ce que la langue populaire d'aujourd'hui appellerait «un bon type»:

Sottie des Béguins; 1523 (Fournier, *op. cit.*, p. 397): Je donray cestuy à l'essay A Pettremand qu'est bon *Thybault*.

Digitized by Google

A propos du nom de *Jacques* que, dans le dialecte wallon, nous avons trouvé coordonné à Nicolas comme nom d'un individu quelconque, on pourra rappeler l'emploi analogue de *Jacquoteau* dans le patois angevin. Selon Verrier et Onillon, *Gloss. ét.*, ce mot s'emploie avec le sens de «quidam, individu quelconque».[1] On dit par exemple: «C'est chouse, *Jacquoteau*, qui a dit ça».

L'angevin connaît le même emploi général du nom de *Pierrot*: «individu quelconque, un indifférent» (Verr. et On., *op. cit.*).

Les mêmes auteurs notent aussi ce sens pour le nom de *Nicolas Balzeux*.[2]

Le nom de *Jean*, que nous n'avons pas trouvé coordonné à d'autres noms en français mais qui s'emploie de cette manière en provençal et en espagnol, se présente souvent seul avec un sens général qui s'approche de celui d'un nom commun. Ainsi il figure comme nom en l'air dans plusieurs locutions proverbiales, dans des noms de jeu, etc.[3]:

> *Anc. Th. fr.*, IX, 48: En fin moy, qui ay esté relevé aussi tost qu'un bilboquet, je luy ay dit: Ry, *Jean*, on te frit des œufs.
>
> E. Rolland, *Rimes et jeux*, p. 132: *Jean*, *Jean*, *Jean*, Ta femme est-elle belle? — Oui, Oui, Oui, elle est demoiselle. — Que fait-elle? — Elle fait des rubans Pour mettre à la culotte à *Jean*.
>
> Id., *ib.*, p. 304: Si le bon Dieu voulait, Je m'appellerais *Jean Jacques* (var.: *Joseph*). Le bon Dieu ne veut pas, je m'appelle *Nicolas*.

De même que nous avons vu les groupes de noms désignant des personnes quelconques correspondre à des pronoms indéfinis, un nom avec ce sens général peut presque acquérir la valeur d'un pronom déterminatif, s'il est suivi d'une proposition relative. Cf., par exemple, la formulette suivante, employée en Bretagne pour

---

[1] C'est le même sens général du nom que l'on retrouve dans des expressions telles que *Jacquot-pignard* (de *pigner*, pleurer), qui s'emploie, selon les mêmes auteurs, comme «interpellation ironique que l'on adresse surtout aux enfants, aux gamins: Te velà, té, *Jacquot-pignard*...»

[2] Cependant il faut se rappeler que le sens ordinaire de ce nom est «homme qui s'occupe d'ouvrages de femmes, qui *bat les œufs* pour faire l'omelette».

[3] Rappelons par exemple le jeu appelé: *Jean* souffle la chandelle (Roll., *Rim. et Jeux*, p. 189).

Digitized by Google

faire rire un petit enfant qui pleure, où Jean équivaut à peu près à *celui*:

> E. Rolland, *Rimes et jeux*, p. 38: *Jean* qui pleure Aura du beurre; *Jean* qui ris Aura du riz.

L'emploi d'un nom propre arbitrairement choisi pour désigner une personne quelconque est souvent l'état intermédiaire qu'il faut se représenter entre les noms propres non attribués et les noms communs qui en dérivent. Certes, il ne faut pas se figurer que ce sens général soit nécessairement un état antérieur, d'où se sont développés les sens différents dont est susceptible un nom propre non attribué, car cette idée peut rester latente sans laisser de traces dans la langue. Mais le plus souvent l'idée, que vient à exprimer le nom, est fixée, comme nous le verrons, par une détermination, de sorte que le nom, pris séparément, garde le sens général, comme Jean dans le dernier exemple cité.

Nous allons jeter un coup d'œil sur les autres langues romanes pour voir quels noms propres ont été choisis pour exprimer le sens général dont nous venons de constater l'existence dans quelques noms français.

Le provençal d'abord emploie les noms de *Jan* (et sa forme dimin. *Janet*), de *Peire* et de *Tòni*, coordonnés ou séparément, pour désigner des personnes quelconques:

> Mistral, *Trésor* (s. v. *Tòni*): *Jan*, *Peire*, *Tòni*, le tiers et le quart, le public.

On trouve ces noms surtout dans des dictons et des locutions populaires:

> Id., *ib.* (s. v. *Blad*): Blad, blad, Digo-me la verita: *Jan* emé *Jano* saran marida? dicton usité parmi les jeunes filles en consultant, comme augure de mariage, des feuilles de blé . . .
>
> Id., *ib.* (s. v.): Fau que *Janet* rèste *Janet*, il faut se contenter de sa position.

Quant à *Tòni*, ce nom s'emploie seul dans des locutions proverbiales où le nom ne dit rien et où il a été choisi de manière à n'éveiller aucune idée individuelle:

> Id., *ib.* (s. v.): E toco, *Tòni*! et fouette, cocher; toco, *Tòni*, que ton paire es priéu, trinque et à ta santé! passè à *Tòni*, tambèn te passara, se dit pour consoler quelqu'un d'un mal léger; espera que Jano fagué *Tòni*, attendre indéfiniment.

Digitized by Google

En continuant vers le sud, nous rencontrons dans le catalan le nom de *Pere* coordonné à *Berenguer* pour désigner deux compagnons dont l'un vaut l'autre:

> Donadíu y Puignau, *Dicc.* (s. v. *Pedro*): Tan bo es en *Pere* com en *Berenguera.*

On dit aussi dans le même sens:

> Id., *ib.*: Tan bo es en *Po* com sòn companyó.

Cf. aussi le sens général de *Jan* dans l'expression suivante:

> Id., *ib.* (s. v. *Bien*): *Jan* que dòna es bon *Jan.*

Un autre nom qui s'emploie avec le sens général d'homme ou d'individu est *Bernat*, nom que traduit E. Vogel, *Taschenwörterb. der kat. Spr.*, s. v., par «der Mensch, 'Hans'». En effet *Bernat* s'emploie dans des locutions proverbiales, des dictons et des formules pour désigner une personne quelconque. Ainsi J. Aladern, *Dicc. pop. de la llengua cat.*, mentionne un jeu catalan où une personne ayant les yeux bandés, se trouve au milieu d'un cercle formé par les autres et doit saisir celui qui la tape en lui disant: «*Bernat, Bernat,* endovina qui t'ha pegat».[1] On dit aussi en catalan: «A la casa d'en *Bernat,* qui no hi és, no hi és comptat» pour indiquer qu'une personne qui n'est pas présente à une répartition n'a pas le droit de faire des réclamations ensuite. (A. Rovira i Virgili, *Dicc. cat.*, p. 785.)

Dans l'espagnol, ce sont avant tout les noms de *Pedro* et de *Juan* qui figurent ensemble quand on veut désigner des personnes quelconques:

> Donadíu y Puignau, *Dicc.* (s. v. *Pedro*): Tal para cual, *Pedro* para *Juan.*
>
> G. Correas, *Voc. de refr.*, p. 84: Bien o mal, casaros han, ora sea con *Pedro*, ora sea con *Juan.*
>
> Id., *ib.*, p. 449: Si bien, *Juan* es; si no, *Pedro* como antes.

Le dernier exemple montre entre *Juan* et *Pedro* une différence de valeur tout à fait contraire à celle qui existe entre *Jan* et *Peire* en provençal, où celui-ci est supérieur à celui-là.[2] Les locutions suivantes montrent cependant que *Pedro* n'a pas nécessairement

---

[1] Cf. un jeu français analogue portant aussi un nom propre qui a été employé, nous l'avons vu, pour désigner un individu quelconque: *colin*-maillard.

[2] En Dauphiné, *Peire* a même le sens de 'homme brave, courageux'.

Digitized by Google

un sens défavorable en espagnol et que c'est plutôt l'individu en général qu'il désigne:

Correas, *op. cit.*, p. 156: Diferencia hay de *Pedro* a *Pedro.*

Id., *ib.*, p. 326: Mucho va de *Pedro* a *Pedro.*

P. Galdós, *Doña Perfecta,* p. 10: Poco va de *Pedro* á *Pedro.*

Sancho, Domingo et *Pelayo* sont aussi employés de la même manière:

Correas, p. 125: Con lo que *Pedro* sana y convalece, *Domingo* adolece. Con lo que *Pedro* adolece, *Sancho*, o *Domingo*, convalece.

Id., *ib.*, p. 642: *Sancho* y *Pelayo* . . . fulano y citano.

En espagnol, l'allitération ne semble pas jouer un rôle aussi important que dans le français: *Pedro* se combine, en général, avec *Juan*, tandis que *Pelayo* est coordonné à *Sancho.*

Dans le portugais cependant, des influences formelles se font sentir dans le choix des noms. Ainsi nous y rencontrons le groupe *Pedro e Paulo,* rendu par «Hinz und Kunz» dans le *Diccionario da lingua portugueza e allemã* de H. Michaëlis.

C'est peut-être aussi à l'influence formelle des noms fictifs *Fulano, Cicrano, Zutano,* etc., qui s'emploient dans la péninsule ibérique pour désigner un homme inconnu, que le portugais doit, en partie, l'emploi de *Beltrão* (ou *Beltrano*) au sens d'«individu quelconque».

Cependant il faut remarquer que *Beltrão* s'emploie avec un sens général dans des locutions proverbiales où l'on ne saurait expliquer son existence par l'influence de ces noms fictifs:

H. Michaëlis, *Dicc.* (s. v.): Quem ama a *Beltrão* ama o seu cão . . .

Cette locution se retrouve un peu partout dans les langues romanes. En espagnol:

Dicc. Acad. Esp. (1726) (s. v. *Can*): Quien bien quiere à *Beltrán* bien quiere à su can,

en catalan:

E. Vogel, *op. cit.*: Quí vol bé á *Bertrán,* vol bé á sos cans. En dehors de la péninsule ibérique, nous la rencontrons dans le français du XVII^{e} siècle:

Cotgrave (s. v.): Qui aime *Bertrand* aime son chien; pro. Love me, love me dog,

Digitized by Google

et en provençal:

Mistral, *Trésor* (s. v. *Can*): Qui casso lou can Casso *Bertrand* (prov. gasc.).

Finalement nous rappelons le nom portug. *Manuél*:

H. Michaëlis, *Dicc.* (s. v.): Cada *Manuél* tem a sua *Maria*, «jeder Hans hat seine Grete».

Dans l'italien, *Pietro* et *Paolo* s'emploient de la même manière que Pierre et Paul en français:

Prov. Tosc., 256 (cit. Tomm.-Bell.): Non si dee dar tanto a *Pietro* che *Paolo* resti indietro.

Parallèlement on dit aussi *San Pietro* et *San Paolo*, ce qui montre que les noms ont été mis en rapport avec les deux apôtres.[1]

L'emploi des noms de *Martino* et de *Giovanni* pour désigner un individu masculin quelconque est très ancien:

Dante, *Conv.*, I, cap. 8: ... l'utilità suggella la memoria dell' immaggine del dono ... ondo suole dire *Martino*: 'non cadrà dalla mia mente lo dono che mi fece *Giovanni*'.

Id., *Paradiso,* XIII, 139—142: Non creda donna Berta o ser *Martino* Per vedere un furare, altro offerere, Vedergli dentro al consiglio divino; Chè quel può surgere, e quel può cadere.

Dans le *Dizionario* de Tomm.-Bell., *ser Martino* est expliqué par «un uomo qualunque volgare più d'animo che di stato».

Dans le roumain, nous trouvons le nom de *Stan* (forme hypocoristique de *Ştefan*, ou abrév. de *Stanislav*) dans un emploi analogue. Ce nom, qui a un caratère rustique, se combine avec l'ancien nom de baptême *Bran* (d'origine inconnue) pour désigner des individus quelconques. H. Tiktin, *Rum.-deutsch. Wb.* (s. v. *Bran*), traduit *Stan saŭ Bran* par «Hinz oder Kunz, der Erste Beste». Comme nous l'avons si souvent constaté pour d'autres noms formant des groupes, les noms ont été unis à cause de leur ressemblance formelle. Cf. *Nan, Bran* au même sens.

Le nom le plus courant pour désigner l'homme en général dans les langues romanes, à savoir Johannes, ne manque pas non plus dans le roumain, où *Ion* s'emploie comme nom en l'air dans des locutions proverbiales. Ainsi Tiktin, *op. cit.* (s. v. *Ioán*), rappelle

[1] Cf. ci-dessus, p. 20, n. 2.

Digitized by Google

ce dicton: «Vorbi şi nea *Ion*, că-ĭ şi el om», employé quand un importun se mêle d'une conversation qui ne le regarde pas.

B. *Noms employés pour désigner l'origine ou la nationalité.*

Nous avons vu, dans ce qui précède, comment un nom propre peut prendre un sens assez général pour désigner un individu quelconque. C'est là l'extension la plus vaste que l'on puisse imaginer pour un mot se rapportant aux personnes, et surtout pour un nom propre, dont le rôle est de désigner une personne assez nettement pour la distinguer de toutes les autres.

Nous allons examiner maintenant le cas où un nom propre est employé pour désigner l'origine ou la nationalité d'une personne. Le nom étant pris, dans ce cas, comme le type du groupe en question (un peuple, les habitants d'une ville ou d'une autre localité), il s'ensuit qu'il est choisi parmi les noms typiques, ou jugés tels, pour le groupe. Le plus souvent cela revient à dire que le nom choisi est un des plus communs parmi les individus du groupe. Le nom, choisi comme type d'une nation, par exemple, peut être un prénom ou un nom de famille. Dans le premier cas, le prénom peut s'employer seul ou suivi d'un surnom fictif, qui sert encore à préciser quelque qualité de la nation que l'on veut caractériser. Comme c'est surtout en dehors du groupe désigné que ces noms typiques sont employés, il est dans la nature des choses que ceux-ci aient une portée internationale, quand il s'agit de noms désignant la nationalité. Ces noms ont, à certains égards, le caractère de sobriquets. Cependant on ne saurait les appeler des sobriquets dans l'acception ordinaire du mot. Lorsqu'en effet un nom commun est donné comme sobriquet à une *personne déterminée*, c'est pour lui servir en quelque sorte de nom propre, si bien qu'il finit souvent par devenir un véritable nom propre[1]; ici, au contraire, nous avons affaire à un phénomène s'opérant en sens inverse. Un nom propre est donné comme une espèce de sobriquet à un *groupe de personnes* et prend parfois du fait de cet emploi le caractère d'un nom commun. Comme nous l'avons signalé plus haut, l'emploi d'un nom désignant la nationalité n'est pas limité à une seule langue, et souvent il est difficile de dire où cet emploi est né. Il ne faut pas se laisser tromper par la forme du nom, car on choisit souvent la

[1] Voir ci-dessus, p. 11.

Digitized by Google

forme étrangère du nom pour mieux faire ressortir qu'il s'agit d'un peuple étranger. Nous allons donner quelques exemples de noms de personne employés de la sorte dans les langues romanes, en insistant sur le fait que ces noms se retrouvent souvent dans d'autres langues. Souvent le nom désigne une certaine classe du peuple en question, le soldat, l'émigré, etc., selon la manière dont le contact a eu lieu.

Le Français est appelé *Jean Potage* d'un nom français typique avec l'addition du mets national favori.[1] M. Reinius constate que *Jean Potage* ne se trouve pas dans les dictionnaires français, tandis qu'il est donné par des dictionnaires allemands et anglais. Chose bien naturelle, car, si une personne ne se donne pas des sobriquets à elle-même, ce serait trop demander qu'un peuple le fasse. Ce sont surtout les peuples voisins qui emploient ces noms pour désigner la nationalité.[2] Dans la langue du peuple désigné, le nom peut s'employer avec le sens péjoratif de «bouffon, niais», mais sans que l'on tienne compte de la nationalité. Ménage donne *Jan-Potage* (article *zanni*) mais seulement comme synonyme de *Jan-Farine*, bouffon. Un autre nom du Français est *Jean Grenouille*, par allusion à son prétendu mets favori, les cuisses de grenouilles, ou, selon Riegler (*loc. cit.*), à cause des trois grenouilles ou crapauds des vieilles armoiries de la ville de Paris. Parfois on prend aussi dans la même acception *Jacques Bonhomme*, nom typique du paysan français. (Delesalle.)

Nous passons aux noms que le français emploie comme sobriquets des autres nations. De même que nous avons vu dans les sobriquets désignant le Français des noms de personne français typiques, nous trouverons ici, en général, des noms étrangers typiques. Tantôt les sobriquets sont des créations françaises, tantôt ils sont empruntés tels quels au peuple qu'ils désignent, parfois avec un emploi spécialisé: on s'en sert pour désigner une certaine classe du peuple en question. Dans le dernier cas, nous ne citons que

[1] C'est là une manière assez commune de dénommer les nations. Cf. *Jack Pudding*, le bouffon anglais, et *Hans Wurst*, son collègue allemand, appellations employées aussi comme sobriquets de ces peuples. (Kölbel, *op. cit.*, et Riegler, *Das Tier im Spiegel der Sprache*, p. 209.)

[2] Aussi trouvons-nous le nom traduit en hollandais: *Hanssop* et en allemand: *Hans Supp*. En allemand, il se trouve aussi sous la forme, altérée par l'étymologie populaire: *Schampetasche*. (Reinius, *On transferred appellations of human beings*, p. 92, n.)

Digitized by Google

ceux qui ont eu en français un emploi assez populaire, et nous négligeons ceux qui ont un emploi presque exclusivement littéraire.

Kölbel mentionne le nom de *Jean Gippon*, type de l'écossais en France au XVI[e] siècle. De nos jours, le soldat anglais s'appelle *Tommy* (de l'angl. *Tommy Atkins*, employé comme nom typique du soldat depuis 1815).[1] Voir Bonnaffé, *Anglicismes*, auquel nous empruntons aussi les exemples suivants de noms désignant l'Anglais et l'Américain:

> M. Barrès, *Écho de Paris*, 14 juin 1916: Le soldat italien n'a pas les besoins du *Tommy*.

Paddy est le nom de l'Irlandais:

> Taine, *Graindorge*, p. 106: *Paddy* est le premier homme du monde quand il s'agit de se faire casser les os.

C'est le diminutif anglais de Patrick, nom du saint patron de l'Irlande et très commun comme nom de baptême en Irlande.

Sam (de l'*oncle Sam*, nom typique de l'Américain)[2] est une forme abrégée de Samuel, «dont le diminutif *Sammy* a servi principalement à désigner le soldat américain venu combattre en France avec les Alliés» (Bonnaffé, *op. cit.*):

> *Larousse Mensuel*, août 1917: Le *Sammy* porte un feutre mou à larges bords.

Dans l'argot militaire, le soldat russe est appelé *Nicolas*.[3] On aura pris ce nom russe connu, nom des czars, pour désigner le Russe en général, ou le soldat russe.

Le soldat allemand est appelé *Fritz*, dimin. allem. de Frédéric, nom de baptême très fréquent en Allemagne:

> Barbusse, *Le feu*, p. 237: Une fusillade intensive, furieuse, inouïe, battait les parapets de la tranchée ... *Fritz* en met. I craint une attaque, i s'affole. Ah! ce qu'il en met!

Selon M. Sainéan, qui cite cet exemple[4], l'artilleur allemand est aussi appelé *Schwarz*. Ce nom de famille allemand a été choisi, peut-être, à cause du sens étymologique du nom («noir») plutôt qu'à cause de sa qualité de nom allemand typique. D'autres noms employés au même sens d'«artilleur allemand» sont *Michel*, *Ernest*

[1] Cf. *John Bull* (Jean Taureau), nom typique du peuple anglais.

[2] Cf. *Jonathan* ou *Frère J.*, sobriquets donnés aux habitants des États-Unis.

[3] *Dictionnaire des termes militaires*, Paris, 1916.

[4] Sainéan, *Le langage parisien au XIXe siècle*, p. 538.

Digitized by Google

et *Otto*.[1] De ces noms allemands, *Michel* surtout est souvent pris comme nom typique des Allemands. Ainsi le nom s'emploie, selon Kölbel, sous la forme *Méchel* comme «sobriquet des Allemands en Alsace».

Dans la partie sud-est de la France, nous rencontrons *Jean Louis* employé comme sobriquet du Vaudois[2] et dans les patois de la Suisse romande on donne aux Allemands les noms d'*Albrecht* ou de *Jacques*. Ainsi on dit à Neuchâtel:

T'ont-i bien appris à mâcher la paille, ces *Albrecs*?

Originairement le nom d'*Albrecht* a été donné comme sobriquet «aux Allemands de l'ancienne seigneurie d'Arberg» (Matite, *Hist. Val.*, 154; cité par Pierrehumbert).[3] Le nom de *Keubi* (petit Jacques) s'emploie plaisamment, à Neuchâtel, pour désigner un «Allemand suisse» ou avec le sens plus spécial de «jeune domestique suisse allemand un peu lourdaud»:

Pierrehumbert, *ib.*: Va donc voir si leur *keubi* peut venir nous aider à gouverner.

Le dialecte vaudois nous offre un autre exemple d'un nom donné comme sobriquet à un groupe d'individus habitant le même pays. C'est le nom d'*Abraham*, très commun dès le XVII[e] siècle chez les protestants vaudois. Ce nom, selon le *Glossaire des patois de la Suisse romande,* a été donné, sous la forme d'*abrami,* «par dérision aux habitants de la Vallée de Joux, spécialt de l'Abbaye, par les populations françaises voisines», et de là s'est répandu aussi en Suisse.

Nous trouvons un cas analogue en Anjou, où le nom de *Perraud* (ou *Perrot*) est donné aux habitants d'une certaine région, «c'est-à-dire à ceux des Deux-Sèvres et de la Vendée et même d'Ysernay et de Maulévrier». (Verr. et Onillon, *op. cit.*)

En provençal, nous recontrons *Jan d'Oulando*, enregistré par Mistral au sens d'«indolent, sans souci, flegmatique comme un Hollandais». Il paraît évident que ce sens du nom s'est développé par l'intermédiaire de son emploi comme sobriquet donné aux Hollandais.

Le provençal connaît aussi l'emploi d'autres noms de personne

[1] Dauzat, *L'argot de la guerre,* p. 160.

[2] Kölbel, *op. cit.*, p. 94.

[3] W. Pierrehumbert: *Dictionnaire historique du parler neuchâtelois et suisse romand,* s. v.

Digitized by Google

comme appellations ethniques. Ils ont, comme le nom cité, une nuance péjorative. Ainsi un Génois qui vient travailler à Marseille est appelé *Bachin* (abr. de *Bachichin*, petit Baptiste), nom très commun parmi les Génois. Le nom s'emploie aussi au féminin:

J. Lejourdan (cit. Mistral): La counouissès pas la *Bachino*
Que rèsto à la plaço Vivau?

et peut même s'employer adjectivement: parla *bachin*, parler le patois de Gênes. Des dérivés comme *Bachinaio* «les Génois et Génoises à Marseille» et *Bachinas*, *-asso* «vilain Génois, grosse Génoise», montrent aussi que le nom est passé complètement à l'état de nom commun:

F. Arnaud (cit. Mistral): Es uno soto clico aquélei *Bachinas*.

Le même nom est aussi employé en espagnol pour désigner l'Italien. Ainsi M. Spitzer relève l'emploi de *bachicha* dans l'espagnol de l'Amérique du sud au sens d'«émigré italien». Il fait aussi mention d'un autre mot qui a le même sens en espagnol et qui est probablement un nom propre donné comme sobriquet aux Italiens: «Das dritte synonymum für den Italiener in Argentinien (u. übrigens schon Andalusien) *gringo* ist wohl *Gregorio* (cf. frz. Gringoire)».

Un nom désignant non seulement la nationalité mais la race est *Juan Blanco* «nègre». Le nom de *Juan* n'est pas un nom typique des nègres. C'est le nom d'un homme quelconque et c'est seulement le surnom ironique qui détermine le sens de »nègre».

En italien, les noms désignant le bouffon, *Zanni*, *Pantalone* et *Ambrogino*, ont été employés au XVI[e] siècle d'une manière satirique en parlant des habitants de Bergame, de Venise et de Milan (Voir Migliorini, *op. cit.*, p. 269, note). Selon le même auteur on emploie, à Venise, *giangurgolo* comme nom typique du Calabrais (p. 227).

Le nom allemand le plus typique étant Hans (Jeannot), il est naturel que ce nom ait été pris au sens d'«Allemand».[1] En effet

[1] Nous citons, à ce propos, quelques lignes de l'ouvrage de M. A. Waag, *Bedeutungsentwicklung unseres Wortschatzes*, p. 159. M. Waag dit à propos de Johann: «Viele Jahrhunderte schon war dieser Name bis in die untersten Schichten des Volkes verbreitet und in der Koseform *Hans* gleichsam als Verkörperung der deutschen Persönlichkeit erachtet, wie uns die Verbindungen *Hans im Glück*, *Hänsel und Gretel* im Märchen, *Hanswurst* in Verbindung mit der deutschen Lieblingsspeise zur Genüge beweisen.»

Digitized by Google

nous trouvons en roumain le nom de *Honț* (de l'allem. Hans) comme sobriquet donné aux Saxons de la Transylvanie (Voir Tiktin, *op. cit.*, s. v.).

C. *Noms employés pour désigner l'état, la classe, le métier, etc.*

Nous avons vu, dans le groupe que nous venons de quitter, certains noms qui, tout en exprimant l'idée d'origine ou de nationalité, font aussi allusion à l'état ou à la classe des individus désignés. Ainsi, dans l'argot de la guerre, nous avons vu les noms désignant un étranger renfermer souvent l'idée de soldat (Sammy, Fritz), ou celle plus spéciale encore d'artilleur (Michel, Ernest, Otto). De même nous avons trouvé dans un autre nom (Keubi) le sens de domestique.

L'idée de classe, qui se présente dans ces noms à côté de celle d'origine, peut aussi se faire valoir sans que celle-ci soit évoquée. C'est ainsi que les noms typiques d'une certaine classe peuvent désigner les membres de cette classe. Pour indiquer un paysan, un domestique, etc., on se sert souvent d'un nom très fréquent. Dans ces cas là, le sens reste assez vaste et peut s'approcher de celui de notre première catégorie, «individu quelconque». D'ailleurs, une détermination est souvent ajoutée au nom, de sorte que celui-ci, pris séparément, n'a pas un sens plus déterminé que *Pierre* ou *Paul*.

Surtout quand il s'agit d'une très grande classe, qui forme la majorité de la population, la différence n'est pas bien grande entre un membre de cette classe et une personne quelconque. On peut donc s'attendre à trouver les mêmes noms dans les deux cas. Un nom qui est typique pour une telle classe est en même temps typique pour tout un peuple, et il n'est pas étonnant de trouver *Jacques Bonhomme* employé pour désigner ou le paysan ou le peuple français. Du reste, il faut se rappeler que la fréquence d'un nom parmi les classes inférieures est propre à le rendre moins individuel. Par conséquent la popularité d'un nom parmi les gens de basse condition est souvent, au point de vue historique, la première phase de son évolution vers l'état de nom commun.

Pour les groupes moins vastes, les professions et les métiers, la nécessité de préciser est plus grande. Chaque métier n'a pas ses noms typiques comme c'est le cas pour les grandes classes,

Digitized by Google

pour les nations ou même, souvent, pour les habitants d'une certaine localité. Évidemment on est obligé de déterminer l'idée de métier d'une façon plus précise si on se sert d'un nom très fréquent. Cependant on ne doit pas perdre de vue que les métiers jouissent parfois du patronage d'un saint, dont le nom a pu évoquer l'idée du métier. Quant aux noms employés pour désigner génériquement les individus exerçant une profession (comme pour beaucoup d'autres noms pourvus d'un sens spécial), il est évident que l'allusion à une certaine personne a pu jouer un rôle au début. Il est donc souvent difficile de décider si un tel nom fait partie de ceux qui doivent leur emploi générique à une idée individuelle. Pour un nom très fréquent, dont le sens est déterminé par un autre mot, cette origine est moins probable que dans le cas où le nom propre est plus rare. Évidemment la présence d'une idée individuelle n'est pas exclue par le fait seul que le nom est très fréquent et, inversement, une telle idée ne s'impose pas nécessairement comme point de départ de l'évolution des noms moins fréquents, mais, en général, c'est dans ceux-ci qu'on a le plus de raison de soupçonner la présence d'une idée individuelle.

En commencant par *la classe des paysans,* nous rencontrons dès le moyen âge le nom de *Jacques* comme nom générique de cette classe:

> *Lettre de rém.*; 1358 (cit. Du Cange, s. v. *Jaquei*): Ou temps que les gens du plat pais, nommez *Jaques*, aloient par le pais déformans les nobles et ardans leurs manoirs, etc.

La lettre de rémission dans laquelle se trouve l'exemple cité date de l'an où eut lieu la révolte des paysans contre la noblesse. Cette guerre civile, appelée la *jacquerie*, est aussi mentionnée dans une autre lettre de rémission, où les paysans portent le nom de *Jacques Bonhomme*[1]:

> *Lett. de rém.*; 1360 (cit. Du Cange): Comme Aliames de Marcsquiel fust détenuz prisonniers ... pour le souppechon de avoir esté en l'ost et bataille des Hurons, nommez *Jaques Bonz-hommes*, à l'encontre des nobles, etc.

[1] Le chef de la révolte, Guillaume Caillet, portait le nom de guerre *Jacques Bonhomme*. Cf. Gautier Garguille et Gros-Guillaume comme pseudonymes d'acteurs célèbres, ci-dessus, p. 23.

Digitized by Google

Selon A. Thierry, *Hist. vérit. de Jacques Bonhomme*, *Ét. historiques*, le surnom date de la révolte des paysans (voir Littré, s. v. *Jacques*). Kölbel, au contraire, prétend que Jacques Bonhomme désignait collectivement le peuple campagnard dès le XII[e] siècle. Il faut prendre cette affirmation avec une certaine réserve. Il est vrai que les exemples littéraires peuvent apparaître longtemps après le premier emploi que la langue parlée a fait d'un mot, mais l'intervalle nous semble trop grand entre le XII[e] siècle et les exemples donnés par M. Kölbel:

R. de Collerye, *Œuvres*, p. 239: Cessez, cessez, gendarmes et pietons De pilloter et menger le bonhomme, Qui de longtemps *Jacques Bon-home* Se nomme, Du quel bleds, vins et vivres achetons.

Rabelais, *Œuvres*, II, p. 265: Les francs gontiers et *Jacques bonshoms* du voysinage . . . feurent bien estonnez.

S'il est vrai que l'emploi de *Jacques* comme nom générique du paysan soit dû avant tout à la fréquence du nom parmi les campagnards et qu'il soit probablement antérieur à la jacquerie, nous croyons cependant que la vogue de cet emploi a été fortement favorisée par cet événement. Les exemples suivants montrent que, après la jacquerie, le nom de *Jacques* s'associe souvent à la jacquerie, même là où le nom ne désigne pas les paysans révoltés:

Lettre de rém.; 1401 (cit. Du Cange): Icellui Gilet dist à Toussains hostellier et fermier . . . qu'il estoit un villain *Jaques*, et qu'il allast à sa Jaquerie.

Lettre de rém.; 1402 (cit. ib.): Jehan de Mons dist au suppliant, t'en faut-il parler, très fort senglant villain *Jaques*; . . . auquel ledit suppliant respondi, nous ne sommes point *Jaques*, ne de l'age pour l'avoir esté.

D'autre part, *Jacques Bonhomme* s'emploie bientôt au sens de paysan sans qu'aucun souvenir des paysans guerriers semble s'y attacher. Ces exemples, que nous empruntons à Sébillot, *Folklore*, IV, p. 273, n., font ressortir le caractère paisible et patient du paysan:

Froissart: *Jacques Bonhomme* a bon dos, *Jacques Bonhomme* paiera tout.

Blavignac, *L'Empro genevois*, p. 298: *Jacques Bonhomme* est une bête patiente.

Digitized by Google

Dans ces exemples, *Jacques* n'évoque guère d'autres idées que celle d'un individu quelconque. Cela explique le fait que *Jacques* peut être remplacé par *Jean*. Dans l'exemple suivant, *Jean Bonhomme* a le même sens que nous trouvons dans *Jacques Bonhomme* et pourrait bien se traduire par «une bête patiente»:

> *Coméd. de Chansons*; 1640 (*Anc. Th. fr.*, IX, 145): Mais moy, qui suis *Jean-Bon-Homme*, J'endure tout et n'en dy rien.

Sébillot fait aussi mention de la locution: Aux despens de *Jean Vilain* (*Bonne response à tous propos*; 1547). Cf., dans l'argot, *Jean guêtré*, «le paysan» (Villatte, *Par.*) et *Jean-Raisin*, «le vigneron» (Sainéan, *Arg. anc.*, p. 130).

La classe des paysans est aussi évoquée dans les locutions proverbiales *Être Gros-Jean comme devant* et *C'est Gros-Jean qui veut en remontrer à son curé*[1], où *Gros-Jean* est le nom d'un paysan ou d'un homme d'humble condition:

> La Font., *Œuvres*, II, 154: Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même, Je suis *gros Jean* comme devant.

Guillaume et *Gautier* que nous avons rencontrés comme noms d'individus quelconques, sont aussi typiques de la classe des paysans. La Fontaine donne de préférence le nom de *Guillot* aux paysans, aux bergers et aux valets:

> La Font., *Œuvres*, V, 259: Chacun danse, et *Guillot* fait sauter Perronnelle.

Dans une note, l'éditeur explique cette phrase par: «Le villageois fait danser la villageoise ou le valet la servante».

Nous voyons probablement aussi une trace de cet emploi dans l'expression argotique *Gros-Guillaume*, nom qui sert à désigner une nourriture inférieure.[2]

---

[1] Cf. la variante: *Grosjean ne doit pas en remontrer à son seigneur* (Reinsberg-Düringsfeld, *Sprichwörter d. germ. u. rom. Spr.*, I, p. 457).

[2] Nous anticipons ici quelques exemples de noms désignant des objets. *Gros-Guillaume*, ou *artye du gros Guillaume*, signifie «du pain noir». Cf. Sainéan, *Sources de l'arg. anc.*, II, 371: «*Du gros Guillaume*, mot parisien pour dire du pain bis, du gros pain de ménage, tel que le mangent les paysans ... On appelle *du gros Guillaume* du gros pain destiné dans les maisons de campagne pour la nourriture des valets de cour». A Morlaix on appelle la grosse raie *gros Guillot*. Selon Duhamel, *Pesches*, I, 69, «c'est un très-mauvais manger, qui n'est consommé que par les plus pauvres gens» (voir G. Esnault, *L'imagination populaire*, p. 125). L'explication de *Gros-Guillaume* comme nourriture des paysans, des

Digitized by Google

Gautier offre, à plusieurs égards, des ressemblances avec *Jacques*. D'abord par sa fréquence dans les classes inférieures. Dans la *Farce de Mestier et Marchandise* (1440), *Gautier* est employé d'une manière qui fait ressortir ce caractère du nom:

> Fournier, *op. cit.*, p. 45: Mestier, il n'y a plus de gresse. — Gresse, ce sont les mos *Gaultier*. Marchandise!

L'éditeur remarque: «'L'abondance ce sont les maux de Gautier'. C'était alors le nom typique de l'homme de travail, à la ville ou aux champs. Il est donc naturel que Métier se le donne. Quand, sous Louis XI, l'homme de campagne se mit à être un peu plus à l'aise, et ainsi se fit plus libre, on l'appela le *Franc-Gauthier*. C'est alors que parurent les *Dicts et contredicts de Franc-Gauthier*, par Philippe de Vitry.»

De même que *Jacques* était le nom des paysans révoltés, en 1358, *Gautier* désigne les paysans qui se rangent du parti de la Ligue, en 1589. Cette acception spéciale, qui est donnée par La Curne comme premier sens de *Gautier* (cf. ci-dessus, p. 25), est donc bien postérieure à celle de paysan en général.

Pierre et *Pierrot* sont aussi des noms typiques des paysans et des bergers. Ainsi Molière choisit *Pierrot* comme nom propre d'un paysan dans son *Don Juan*, et dans *l'École des femmes* nous rencontrons *Gros-Pierre*, pendant intéressant à *Gros-Jean* et à *Gros-Guillaume*:

> Mol., *École des fem.*, I, 1: Je sais un paysan qu'on appelait *Gros-Pierre*.

Pierrot comme nom de berger représente le berger rustique et contraste avec les bergers de théâtre d'origine littéraire:

> La Font., *Œuvres*, I, 267: Celui qui s'était vu Coridon ou Tircis Fut *Pierrot*, et rien davantage.
>
> Boileau, *Art poét.*, II, 21—24: On diroit que Ronsard, sur ses pipeaux rustiques, Vient encore fredonner ses idylles gothiques, Et changer sans respect de l'oreille et du son, Lycidas en *Pierrot*, et Philis en Toinon.

Dans l'ancienne langue, ce sont avant tout les formes hypocoristiques de Robert, *Robin* et *Robeçon*, qui sont les noms typiques

---

»Guillaumes», nous semble d'autant plus vraisemblable que *Jacques*, nom typique par excellence du paysan, a eu un emploi analogue; Oudin, *Cur. franç.*: «Un *Jacques*, i. 'une piece de rosty qui a traisné longtemps à la broche, qui est dure et vieille cuitte. C'est ainsi que nos rotisseurs l'appellent entre eux'».

Digitized by Google

du berger. *Robeçon* se trouve déjà dans *Aucassin et Nicolette* comme nom de berger et *Robin*, immortel comme nom de berger depuis le *Jeu de Robin et Marion* d'Adam de la Halle, s'emploie de bonne heure avec un sens assez général qui rappelle celui de *Gautier*. Gautier est souvent déterminé par l'adjectif *bon*. *Robin* l'est en général par *beau* ou *plaisant*:

Rose, ms. Corsini (cit. Godefr.): Et cil qui devant souloit estre De la danse li biaus *Robins* Or est devenus jacobins.

Confession Margot (*Anc. Th. fr.*, I, 372): Il me le fit troys foys ou quatre Sans descendre, le beau *Robin*.

Leroux de Lincy, *Prov.*, II, 62 (cit. Littré): Ge aimerai le beau *Robin* tant comme son argent lui durera (XV^{e} s.).

Molière, *Étourdi*, III, 8: Oh! les plaisants *robins*, qui pensent me surprendre!

Si le nom a évoqué, au début, l'idée de la classe des paysans — Godefroy le traduit par «paysan qui veut faire le finaud» — les exemples montrent que cette idée l'a cédé à celle d'homme facétieux, plaisant ou gracieux. Oudin, *Recherches*, traduit *un plaisant robin* par «un buffone» et dans son *Diction. franc.-ital.*, il dit: «Un *robin*, un facétieux, faceto, buffone; c'est un plaisant *robin*, è un groto buffone». Comme nous l'avons constaté pour *Gautier*, le sens de *Robin*, pris séparément, se rapproche de celui de «homme en général».

Peut-être Robert a-t-il eu un sens analogue en ancien provençal, où nous trouvons *vila roberc* chez Peire d'Alvernhe. Voici le passage, cité par E. Levy, *Prov. Suppl.-Wb.*, s. v.:

Peire d'Alvernhe, 17, 70, Var. (*Ms. C.*): E tan breu vid' an li pluzor, Vila(s) *roberc*(s) e cavalier.

Levy traduit *roberc* par «Bauer» et M. Schulz-Gora est de l'avis que nous avons affaire au nom propre *Robert*.[1] Il traduit par «gewöhnliche Leute und Ritter» («es mag auch geradezu 'Bauern' heissen»). La coordination du mot avec «cavalier» et l'emploi analogue de *Robin* et *Robeçon* comme noms typiques des paysans et des bergers dans l'ancien français semblent aussi justifier une telle supposition. On peut rapprocher *vila roberc* de *villain Jacques* que nous venons d'exemplifier.

[1] O. Schulz-Gora, *Zum Übergange von Eigennamen in Appellativa. Zeitschr. f. rom. Phil.*, XVIII, p. 134 ss.

Digitized by Google

Le provençal moderne nous offre un cas analogue. C'est *Ramounet* (dim. de Ramoun), qui a pris le sens de «maître valet, régisseur d'une ferme, métayer»:

Mistral, *Trésor*, s. v.: Vau mai èstre *ramounet* Que varlet (Proverbe).

Au féminin, *ramouneto* s'emploie au sens de «métayère, fermière, femme du régisseur».. Si l'on veut dire d'une femme qu'elle est bonne ménagère, on dit: «Es uno bono ramouneto» (Mistr.). Le dérivé *ramounetage* veut dire «métairie, habitation de fermier, habitant d'une ferme»:

B. Floret (cit. Mistr.): Tout lou *ramounetage* quito la tècio.

On dit aussi en manière de proverbe:

Mistral, *Trésor* (ib.): A sant Miquèl se veira Qui *ramounetage* aura.

L'expression *pan de ramounetage* «pain bis» offre une analogie intéressante avec *gros Guillaume*, qui a le même sens.

Il est probable que pour arriver au sens spécial de métayer on est parti du sens plus général de «paysan». Il y a une pastorale du XVII[e] siècle intitulée: *Ramounet ou lou païsan agenès tournat de la guerra.*

Nous pensons que cet emploi de *Ramounet* est dû à la fréquence du nom de *Ramoun.* Ce nom, qui est le nom dynastique des anciens comtes de Toulouse (dès le IX[e] s.), et qui est aussi le nom de deux saints: Saint Raimond, archidiacre de Toulouse (mort en 1242) et Saint Raimond de Pegnafort ou de Rochefort, général des dominicains (mort en 1275), a joui d'une très grande popularité en Provence, popularité qui pourrait expliquer son emploi postérieur comme nom typique des paysans.

Une idée moins précise, mais qui a aussi rapport à la classe, se rencontre chez *Bertrand* dans le proverbe languedocien: Fazés dë bë à *Bërtran*, vou lou rëndra en ca, «graissez les bottes à un vilain, il dira, qu'on les lui brûle» (Sauvages, *Dict. langued.-fr.*).

On pourrait aussi à ce propos rappeler *Jantou* (de Jan) qui est, selon Mistral, un «sobriquet qu'on donne aux paysans, à Limoges».

Nous avons vu que *Juan* est le nom espagnol préféré pour désigner un individu quelconque, un «homme», simplement. Cette acception est bien apparentée à celle des noms qui expriment l'idée de classe inférieure. Dans des expressions telles que *Juan del*

Digitized by Google

huerto, «persona de poca ó ninguna importancia» (*Encicl. univ.*, s. v. *Juan*) et *Juan del pueblo*, «der gewöhnliche Mann aus dem Volke» (mentionnée par M. Spitzer, *Beiträge*, p. 206), cette idée est renforcée par la détermination, le nom seul ayant, à peu près, le sens de «homme». Cf. aussi l'exemple cité ci-dessus, p. 30: *Si bien Juan es; si no, Pedro come antes,* où *Pedro* rappelle *Gros-Jean* dans l'expression fr.: *Rester Gros-Jean comme devant.*

Probablement nous avons aussi affaire à un nom propre dans le portugais *payo*, esp., valenc. *payo*, transmont. *palaio*, «paysan» (Meyer-Lübke, *R. E. W.*, 6368). Le *Diccionario* de l'Acad. esp. (1726—39) rend *payo*, *paya* par «El agreste, villano, y zafio ò ignorante» et donne l'exemple suivant:

> Quevedo, *Mus.*, 6, Rom., 88: Pero el angéo atisbaba una bayeta de záino por material de xergones, y de camísas de *payos*.

Carolina Michaëlis (*Studien zur roman. Wortschöpfung*, p. 171) identifie le mot avec le nom pr. *Pelagius*. Ailleurs[1], elle émet l'hypothèse que cet emploi est une réminiscence du nom du roi asturien Pelayo, qui porte dans les généalogies portugaises le surnom *o montesinho*. Il est assez probable que le nom de ce roi a pu contribuer à la vulgarisation du nom propre, mais on est moins tenté de faire remonter le sens de «bäuerisch» au surnom *o montesinho* donné à Palayo (comme s'écrit aussi le nom). Au lieu de supposer le passage direct du nom de *roi* à un nom générique des *paysans*, passage qui offre certaines difficultés au point de vue sémantique, même si l'on tient compte du surnom «o montesinho», nous aimerions mieux y voir un de ces cas où un nom populaire passe à l'état de nom commun à cause de sa fréquence parmi les membres du groupe désigné. D'autres acceptions de *payo*, telles que «pastor» et «guardia civil» dans la *germanía*, qui ne s'expliquent pas facilement par l'intermédiaire du sens de «paysan» et moins encore par celui du nom du roi asturien, *Pelayo o montesinho*, deviennent des développements très naturels et trouvent des analogies nombreuses, si l'on part de *Pelayo*, nom fréquent parmi les classes inférieures. Cf. aussi *Sancho y Pelayo* employés en espagnol de la même manière que *Pierre et Paul* en français.

---

[1] C. Michaëlis, *Studien zur hispanischen Wortbildungslehre;* Misc. Caix-Canello, p. 141.

Digitized by Google

Les noms italiens désignant le bouffon, *Zanni*, *Pantalone*, etc., ont été au début des noms typiques des classes inférieures de différentes localités et, comme nous l'avons vu, ont été employés aussi pour désigner l'origine. Tandis que ces noms entraient dans la Commedia dell' Arte et recevaient par là un caractère littéraire, il y en a d'autres qui ont mieux gardé leur caractère populaire de noms typiques du paysan, avec l'idée accessoire, presque toujours présente dans cette sorte de noms, de grossièreté ou de sottise.

Un nom qui rappelle de près ces noms est celui de Domenico employé sous la forme de *Beco* comme nom typique des paysans:

> G. B. Fagiuoli, *Prose*, 27 (cit. Tomm.-Bell.): Mascherati da villani, que noi diciam ... comunemente da *Beco*.

De même que Jacques est le type du paysan français, une forme du nom correspondant italien, Giacomo ou Jacopo, a eu un emploi analogue. Tommaseo et Bellini mettent sur le même pied les noms de Jacques et de *Ciapo* «che suonava, in gen., Contadino, e dicesi tuttavia per Villano, di città e fuori».

Nous rappelons aussi *Gipin* (de Giuseppino, dim de Giuseppe), type du paysan piémontais:

> M. Lessona, *Rimembranze di un vecchio Torinese* (cit. Rosa[1]): Il *Gipin* era il tipo del contadino piemontese colla sua bonarietà non priva di acume, colla sua semplicità non priva di malizia, colla sua rozzessa non priva di astuzia.

Le nom roumain *Stan*, que nous avons trouvé coordonné à Bran pour désigner un homme quelconque, est un nom typique des paysans ou des gens de basse condition. C'est le Gros-Jean de la langue roumaine. Ainsi on dit proverbialement: Orĭ *Stan*, orĭ căpitan (Ou Etienne, ou capitaine) *aut Caesar aut nihil*. De même on emploie Stan dans la locution: Azĭ *Stan*, mîĭne căpitan, pour indiquer que la fortune peut changer d'un jour à l'autre. La même idée est associée à *Stan* dans l'expression: E *Stan patitul*, c'est un homme qui a eu beaucoup de difficultés, de revers.

Ion évoque aussi des idées du même ordre ainsi que *Tănase* (forme abrégée d'*Atanasie*, Athanase) et d'autres noms que nous retrouverons avec des acceptions plus spéciales.

---

[1] U. Rosa, *Glossario storico popolare piemontese*, p. 44.

Digitized by Google

Les *domestiques* se recrutant principalement dans la classe des paysans, il est assez naturel que *Gautier*, nom typique des paysans, se présente aussi comme nom de domestique:

> Roger de Collerye, *Monologue du Résolu* (Fournier, *op. cit.*, p. 291): Le mary murmure et quaquète Puis de *Gaultier*, puis de Jacquette, De son varlet, de sa chambriere . . .

Ce sens apparaît aussi dans le nom de *Robin*, qui, dans l'exemple suivant, est synonyme de valet. M. Långfors traduit «palefrenier»:

> *Rom. de Fauvel*, 160—162: Frotent a Fauvel ners et veinnez Et Cordeliers et Jacobins Sont a bien froteir drois *robins*.

Souvent les domestiques de l'ancien théâtre portent aussi les noms de *Guillaume*, de *Guillerme* ou de *Guillot*, sans que ces noms semblent avoir acquis le sens générique proprement dit de «domestique». Cf. la *Comèd. des com.*, la *Farce de Guillerme* et la *Moralité d'ung empereur* (*Anc. Th. fr.*, IX, 305, I, 328, III, 127).

La même tendance se montre dans le nom de *Jean* et ses formes dérivées.[1] (Cf. *Anc. Th. fr.*, I, 181, 289.) Nous empruntons le passage suivant à P. Sébillot, *Folk-lore*, IV, 294:

> Durif., *Le Cantal.*, p. 241: Voilà qu'en passant devant les maisons, il éleva la voix et se mit à crier: «Jean, Jean», comme s'il appelait son domestique.

Mais, si ces noms n'ont encore atteint qu'un état intermédiaire entre le nom propre et le nom commun, nous pourrons observer le passage complet dans un autre nom typique des paysans. C'est *Jacques* dont le dim. *Jaquet* s'est employé comme synonyme de «domestique, laquais»:

> La Colomb., *Th. d'Honneur*, I, 75; 1648 (cit. Godefr., s. v. *Jaquet*): Dieu m'a fait naistre libre, la franchise de ma condition ne sera jamais forcee de leur servir de *jaquet*.
>
> C. d'Estandou, *Égoisme*, III, 7; 1777 (cit. *Dict. gén.*): Un *jacquet*, un heiduque, un coureur.

De même que *Jacques* avait un sens péjoratif qui ressort clairement de son emploi comme injure (cf. ci-dessus), ainsi le *jacquet*

[1] Cf. l'emploi analogue de *Johann* en allem.: «Da tritt uns zunächst mit reichster Ausstaltung unter den Vornamen der allzeit dienstbereite *Johann* entgegen, ein Name, der dem Hausknecht im Gasthause oder dem Herrschaftskutscher erst das richtige Gepräge zu geben scheint» (A. Waag, *loc. cit.*).

Digitized by Google

n'est pas le domestique fidèle et honnête, c'est le domestique fourbe et hypocrite ou bien le bouffon, si souvent désigné par les noms typiques des paysans:

> A. de Muret, *Com. de Térence*; 1583 (cit. Godefr.): Les serviteurs sont ennemis, principalement des qu'ils commencent d'estre parasites et *jacquets*.[1]
>
> *Farce de Georges le Veau* (*Anc. Th. fr.*, I, 393): Il est digne d'estre *Jacquet*.

Il faut sans doute voir l'origine de l'anc. provençal *girbau*, *guirbaut*, «goujat, vaurien» dans l'emploi d'un nom propre comme nom typique des domestiques. M. Schultz-Gora l'identifie avec le nom aha. *Gèrbald* (v. l'article cité, *Z. R. Ph.*, XVIII, p. 132, s.).

Si nous consultons Förstemann, *Altd. Namenbuch* (p. 575), nous trouvons que des formes de *Gairebald* se rencontrent assez souvent comme noms propres en France. On les a relevées dès le VII[e] s. comme noms portés par plusieurs évêques français. *Gerbald* compte parmi les formes les plus fréquentes du nom, mais nous rencontrons aussi des formes qui rappellent de plus près notre forme provençale: tels *Gerbaud* (*Polyptique de l'abbaye de S. Rémi de Reims*) et *Girbaud* (*Polyptique de l'abbé Irminon*). Celle-ci date du XI[e] siècle.

Le sens défavorable que présentent *girbau* et son dim. *girbaudo* correspond assez bien au sens péjoratif que prennent en général les noms de domestique:

> Peire d'Alvernhe (cit. Raynouard, *Lex.*, s. v.): Pueys li laissa sa molher prenh D'un *girbaudo*, filh de *girbau*.
>
> Marcabrus (cit. Schultz-Gora, *loc. cit.*): Dompna non es d'amor fina C'ama *girbaut* de maiso.

C'est à partir de ce sens de «domestique, homme vil», que se seraient développés les sens de «vaurien» et de «libertin». Cf. les verbes dérivés: *girbaudinar* «tromper, avilir, outrager» et *girbaudoneyar*, «libertiner» (Raynouard, *loc. cit.*).

Dans l'espagnol, on peut constater pour les noms de *Pedro* et de *Juan* une certaine propension à désigner le domestique. Ces locutions proverbiales en témoignent:

> Correas, *op. cit.*, p. 471: Tan bueno es *Pedro* como su amo, y mejor un palmo.

[1] Pour le sens de «parasite», cf. Cotgrave: «*Iaquet*: m. A. Pilgrim to S. Iames of Compostella; also a Parasite, sycophant, claw-back, pick-thanke, flattering smell-feast». Cf. aussi Fournier, *op. cit.*, p. 234, n. 4.

Digitized by Google

Id., *ib.*, p. 472: Tanto manda *Pedro* como su amo.

Id., *ib.*, p. 168: Duerme, *Juan*, y yace, que tu amo pace.

Un nom qui est devenu significatif d'une certaine forme de domesticité est celui de *Rodrigo*. Ce nom, qui est très fréquent, s'est employé sous la forme de *Rodrigón* pour désigner dans la langue familière le domestique qui accompagne une dame. C'est le pendant masculin de la *dueña*. L'Académie espagnole (*Dicc.*; 1726) donne cet exemple:

Montor., *Obr. Posthum.*, tom. 2, pl. 205: Un *Rodrigón* y una Dueña llegan con curiosidad, à registrar lo que passa esta noche en el portál.

Le sens de grossièreté, que nous trouvons si souvent dans cette sorte de noms, est accentué par le suffixe augmentatif *-ón*. Peut-être est-ce à ce sens que se rattache le sens d'opiniâtreté qu'on donne au nom de *Rodrigo* en espagnol. Selon Correas, *op. cit.*, p. 25, on dit *Rodrigo* «por el que es porfiado y duro negando».

Pour ce sens on pourrait être tenté de faire remonter le nom à quelque personnage historique, par exemple au dernier roi visigoth d'Espagne, *Rodrigo* (mort en 713), qui refusa, à la mort de Witiza, de reconnaître comme roi le prince héritier; mais pour le sens de «domestique» des difficultés sémantiques se présentent, difficultés du même ordre que celles que nous avons signalées pour *Payo* «paysan».

Jean et Jacques, qui ont joué un si grand rôle comme noms typiques de l'homme du peuple et qui figurent dans les anciennes farces françaises comme noms du domestique niais et ridicule, ont eu dans les dialectes italiens un emploi analogue. Nous rappelons la forme bergamasque de Giovanni, *Zanni,* qui a eu précisément le sens de «Servo semplice e goffo bergamasco» (Tomm.-Bell.).

Le ven. *Giachè*, que Boerio[1] dérive de l'angl. Jockey, rappelle formellement le nom français *Jacquet.* Le sens de «Servitoretto, Ragazzo che serve in una famiglia» aussi s'accorde mieux avec le sens du fr. Jacquet qu'avec le sens particulier de l'angl. Jockey.

Pour l'emploi d'*Anselmo* comme nom de domestique en Lombardie, nous renvoyons à Migliorini, *op. cit.*, p. 220.

---

[1] Giuseppe Boerio, *Dizionario del dialetto veneziano*, s. v.

Digitized by Google

Pour ce qui est des noms typiques du *clergé*, c'est avant tout *Jean* qui se présente comme le nom préféré en français. Or, comme ce nom est aussi celui du paysan et du domestique, son caractère de nom de prêtre est toujours déterminé par un titre. *Messire Jean* se trouve dès le moyen âge comme type du curé de village:

Farce de Jenin (*Anc. Th. fr.*, I, 368): Je croy bien qu'il est filz de prestre ... Et pour ces causes je conclutz, Omnibus evidentibus, Que Jenin est filz *messire Jehan.*

Farce du Savatier (*Ib.*, II, 135): Qui esse qui m'appelle? — Vostre curé, *messire Jehan.*

Comédie des Prov. (*Ib.*, IX, 96): Aye patience que soyons mariez. Il faut que *messire Jean* y passe, et puis tu y passeras tout ton saoul.

N. du Fail, *Propos rustiques*, p. 20: *Messire Iean*, le feu curé de nostre paroisse.

Id., *Contes*, p. 183: *Messire Iean*, leur curé.

La Font., *Œuvres*, V, 414: Trop bien alors dans son lit elle avoit *Messire Jean*, curé du voisinage.

Id., *Fabl*, VII, 11: *Messire Jean Chouart* couvait des yeux son mort.

Messire Jean se trouve aussi dans plusieurs locutions proverbiales comme le type du curé borné:

Oudin, *Cur. franç.*, s. v. *Messire*: Il ressemble à *Messire Jean* qui ne sçauroit lire que dans son breviaire, ou bien qui ne peut lire quand on le regarde, i. «un homme peu adroit, ignorant: peu hardy en compagnie», vulg.

Id., *ib.*, s. v. *Clerc*: Aussi fait bien vostre clerc *messire Jean*, «cette façon de parler vulgaire sert à faire entendre que l'on desire une chose aussi bien qu'une autre».

Cf. aussi la locution proverbiale citée par Littré: «C'est comme le bréviaire de *messire Jean*, cela s'en va sans dire».

Rappelons comme nom de moine le *frère Jean* de Rabelais, nom employé aussi par la Fontaine (*Cont.*, IV, 6).[1]

[1] Cf. *frère Jean*, nom qui figure dans un conte comique de l'île de Corse (Sébillot, *Folk-lore*, IV, p. 263).

Digitized by Google

Si Jean est le nom par excellence des religieux, il y a cependant un autre nom qui s'applique souvent aux prêtres, c'est celui de *Martin*. Dans cette fonction, Martin est précédé de *frère* ou de *prestre*, tandis que *messire* semble réservé au nom de Jean:

Farce de Guillerme (*Anc. Th. fr.*, I, 333): Et venez-ça, *frère Martin*; Deo gratias, en latin, Sont-ce pas: «Deux graces oyes» En françoys?

Le proverbe du bréviaire de messire Jean a son équivalent dans une locution où figure le nom de *Martin*:

Songe du vergier, I, 134; XIV^e^ s. (cit. Littré): Le *prestre Martin* ne se reconnoist qu'en son livre.

G. Bouchet, *Serées*, III, 75: ... le Physicien fut contraint de faire le *prestre Martin*, & de se respondre luy mesme ...

Oudin, *op. cit.*: Il ressemble le *prestre Martin*, il chante et respond, i. «il propose, et respond de luy mesme», vulg.

En provençal, *Jan* joue le rôle de nom de prêtre. Ainsi le béarn. *Jan deu presbytèri* est synonyme de «curé» (Sébillot, *Folklore*, IV, 232, n. 2). Le proverbe du curé et de son bréviaire n'est pas inconnu non plus:

Mistral, *Trésor*, s. v. *Breviari*: A coume *Moussen Jouan*, noun saup legi que soun breviàri.

La forme du nom provençal rappelle celle de l'espagnol *Juan* et le titre *moussen*, l'ancien titre de la noblesse aragonaise *mosén*, qui s'emploie aujourd'hui comme titre des abbés[1], accord frappant avec le fr. *messire* qui, après avoir été le titre des grands seigneurs, est devenu celui des prêtres. Aussi trouvons-nous *mosén Juan* employé au sens de «prêtre» dans un proverbe aragonais:

Correas, *op. cit.*, p. 500: Veamos quién podrá más, *mosén Juan* o la tempestad.

En italien aussi, Martin est le nom typique du prêtre. Cf. le proverbe: Per un punto *Martin* perse la cappa. Dans l'argot des malfaiteurs de Naples, *Martino* a le sens de «pontefice» (E. Mirabella, *Mala vita*, p. 31).

[1] Voir G. Borao, *Voces aragonesas*, p. 207.

Digitized by Google

Si nous passons des grandes classes aux groupes plus particuliers, aux professions et métiers, nous trouvons assez souvent des noms propres employés pour désigner les fonctionnaires de toute sorte. Tel est le cas avant tout pour les gens de justice dont les noms semblent frappés, dans l'argot, d'une espèce de tabou.

Au XVIII[e] siècle, le président de la cour d'assises s'appelle *Nicolas de satou* (Nicolas de bois):

> Le Rat du Châtelet (Sainéan, *Sourc. arg. anc.*, I, 339): Tu monteras demain devant *Nicolas de Satou*; il te demandera qu'est-ce que tu allais faire dans cette maison?

La qualification a dû être choisie par allusion à l'attitude rigide et solennelle de ce magistrat. Pour ce qui est du prénom, il pourrait se rapporter à quelque juge connu, mais comme *Nicolas* figure dans une grande quantité d'expressions exprimant les idées les plus variées, il est probable que ce nom a été choisi arbitrairement. Quant aux noms de *Léon* et d'*Anatole* comme appellations du juge, leur moindre fréquence comme noms propres nous fait hésiter entre le choix arbitraire et quelque allusion individuelle. Delvau, *Langue verte,* voit dans *Léon* une allusion au lion, juge des animaux. Cette supposition aurait gagné en probabilité si, à côté du nom propre, la forme *lion* avait été attestée comme dénomination du juge. Selon Kölbel, *Anatole* serait une survivance du nom de quelque juge connu et redouté. Comme ce magistrat n'a pas été identifié, l'explication ne nous semble pas concluante.[1]

Dans l'argot de Paris, le gendarme s'appelle *Martin-rouant* (Vill., *Par.*). Ce terme renferme sans doute une allusion au bourreau, dont le gendarme est pour ainsi dire le précurseur.[2]

---

[1] Le nom d'*Anatole* semble d'ailleurs avoir eu d'autres significations génériques. M. J. Nogué appelle notre attention sur une gravure figurant dans *Les Invalides du Sentiment* de Gavarni, qui représente *un Anatole*. Bien que le sens précis du nom soit difficile à établir d'après l'image, on peut constater qu'il ne s'agit pas du juge.

[2] Le gendarme s'appelle aussi *Sansonnet* (petit Sanson) probablement par allusion aux bourreaux de ce nom. Cf. ci-après, p. 57, *Charlot* «bourreau». On pourrait aussi penser à une influence de *Sansonnet* «étourneau». Des noms d'oiseaux se donnent fréquemment au gendarme dans l'argot: *Hirondelle de grève, Hirondelle de potence, Serin, Fauvette à tête noire* (Bruant, *op. cit.*, s. v. *Gendarme*).

Digitized by Google

L'agent de police parisien est aussi surnommé *Monsieur Jules* ou *Julot*:

> Bruant, *Dict. fr.-arg.*, s. v. *Agent*: Eh ben! non . . . c'était *Mossieu Jules*. C'était *Mossieu Julot*, l'roussin, La terreur de ces dam' en carte; C'était lui *Julot*, l'assassin, Qui les l'vait, le soir, à Montmartre.

Dans l'argot de Montmorin, le gendarme s'appelle *Davi* (Dauzat, *Arg. de mét.*, p. 36). M. Dauzat ne croit pas que ce sens dérive directement de l'ancien *David* «crochet pour ouvrir les serrures». Cependant on ne saurait nier que le passage de «crochet» à «gendarme» ne soit assez naturel, si l'on pense au gendarme comme à celui qui «accroche» ou «grippe» le voleur. Une idée analogue a suggéré sans doute l'emploi de *Polik* (dim. de Paul) comme dénomination du notaire ou de l'huissier dans l'argot des nomades de la Basse-Bretagne, où *Polik* est le nom du chat (v. Niceforo, *Le génie de l'argot*, p. 157).[1]

Nous allons donner quelques exemples d'un nom propre qui désigne le garde champêtre. Dans les *Contes pop. recueillis à Bournois* (p. p. Ch. Roussey) ce personnage porte le sobriquet de *Gugu* (d'Auguste):

> *Cont. pop.*, p. 155: Les pompiers étaient là d'avec leurs képis, le clairon, tout, et puis le *Gugu* d'avec sa plaque.
>
> *Ib.*, p. 253: Le *Gugu* vint prou d'avec sa plaque, mais, hélas moi, quand il vit une bataille pareille, la fièvre algide le prit de peur.
>
> *Ib.*, p. 257: Le *Gugu* se dépêcha de mener (battre) le tambour pour se rassembler à la mairie pour choisir un autre bon Dieu.
>
> *Ib.*, p. 262: Par bonheur que le *Gugu* était là, nom de tonnerre!

Le ton railleur dont témoignent les exemples cités se retrouve aussi dans les noms donnés au soldat. Ainsi *Pierrot* s'est employé pour désigner le soldat de la 2e à la 4e année de service (Villatte, *Par.*). Kölbel, *op. cit.*, p. 122, explique cet emploi, qui selon lui n'existait qu'avant la Révolution, par la couleur de la tunique. A notre avis, c'est avant tout la note un peu dédaigneuse du nom

[1] Cf. *Grippe-Jésus* «gendarme» dans l'arg. parisien et les *fratelli-Branca*, même sens, dans la langue des malfaiteurs de Naples. Mirabella, *op. cit.*, pp. 34, 258.

Digitized by Google

qui en est responsable. De même que le nom suivant, *Pierrot* a le sens de niais dans l'argot. Cf. l'exemple cité par Bruant, *Dict. fr.-arg.*, s. v. conscrit:. «Quant aux *pierrots*, aux pauvres bleus fraîchement débarqués du patelin natal, qu'il se faisait un plaisir d'ahurir sous une grêle ininterrompue de corvées et de punitions, ils en venaient à s'entreregarder tout pâles, les dents serrées, sans une parole.» (G. Courteline.)

Au XVII[e] siècle, *Pierrot* avait le sens de «soldat des gardes» comme le montre l'exemple suivant:

> Racine, *Œuvres*, VII, 16: Tous méprisent fort les soldats des gardes, qu'ils appellent des *Pierrots*.

La jeune recrue est quelquefois dénommée par la forme réduplicquée de *Jean*, nom choisi sans doute pour le qualifier de blanc-bec:

> Larchey, *Excentricités*, s. v. *Fil*: «Quand le *jean-jean* est passé de l'école du soldat à l'école de peloton, il possède ce qu'on appelle le fil.» — M. Saint-Hilaire.
>
> Id., *ib.*, s. v. *Jean-Jean*: «Le *jean-jean* est reconnaissable à sa tournure indécise, à sa physionomie placide.» — M. Saint-Hilaire.

Dans l'argot de la guerre, *Julot* a eu le sens spécial d'«artilleur du canon de 75» (Dauzat, *Arg. de la guerre*, p. 157).

Dans l'espagnol parlé au Chili, le gendarme est désigné par le nom de *Paco* (dim. de Francisco ou de Pascual). Nous citons d'après l'*Enciclopedia universal* l'explication de ce sens, telle que la donne Román dans son *Diccionario de Chilenismos*. Selon lui le nom est identique à *Pascual*:

«Cuando estaba recién instituída en Chile la guardia civil, y cuando sus individuos se llamaban *vigilantes*, había uno de nombre *Pascual* y cuya familia era del campo. Una vez los principales de ella hicieron viaje á Santiago, con el fin de ver á su *Paco*, que, como es sabido, es el diminutivo familiar en Chile á los *Pascuales*. Apenas lo divisaron, corrieron á abrazarlo y le hicieron mil manifestaciones de cariño, llamándolo infinitas veces *Paco* arriba y *Paco* abajo; y tanto lo *paquearon*, que todos los transeuntes y circunstantes hubieron de reirse, tomando y repitiendo el nombre como término de burla. El pobre Pascual dió en enojarse, y con eso quedó confirmado con él, no ya nombre sino sobrenombre de *Paco*, que luego se extendió, como sucede en estos casos, á todos sus compañeros.»

Digitized by Google

Si l'anecdote n'a pas été inventée par le peuple du Chili pour expliquer un sens déjà existant, il faudrait donner une explication spéciale de l'esp. *Paco* «vigilante, celador, sereno», garde (de nuit). Comme cette acception ne semble pas être un chilénisme et que les deux sens sont par trop connexes pour demander des explications séparées, il nous semble plus vraisemblable que le *Paco* chilien est un emploi spécial du *Paco* espagnol, d'autant plus que l'anecdote citée fait mention du nom antérieur du gendarme au Chili, «vigilante», qui est précisément le sens de *Paco* en Espagne (*Encicl. univ.*).

Le gendarme chilien est aussi appelé *Paco asoleado*, sans doute parce que, à la différence du *Paco* espagnol, son service l'oblige à s'exposer au soleil. Un autre nom du gendarme chilien est *Paco porotero*, par allusion au mets national, comme l'on dit en français *plein de soupe*.

Quant au terme militaire espagnol *Paco* «tirador escogido», qui date, selon l'*Enciclopedia univ.*, de 1909, il serait né dans la campagne faite au Maroc, pour désigner les insurgés qui tiraient sur les Espagnols de leurs postes cachés dans la montagne. Ce serait une onomatopée imitant le bruit du coup de fusil, *pac . . . o*, dont l'*o* final représenterait l'écho. Nous ne sommes pas convaincu de la justesse de cette explication. Pour nous, ce *Paco* n'est autre chose qu'un emploi spécial de *Paco* «vigilante», dont le chil. *Paco* «guardia civil» offre un autre exemple.[1] La citation suivante, qui est empruntée à un récit fait par le capitaine Casejús d'une visite au front anglais en France, publié dans le numéro 8 de *La Guerra y su Preparación*, nous montre, on ne peut plus clairement, la connexion entre le sens de *Paco* «vigilante» et celui de *Paco* «tirador escogido»: «Cuando estos *pacos* no hacen fuego, vigilan constantemente el terreno que tienen enfrente, mirando con sus gemelos hacia aquellos sitios que puedan ocultar un hombre, como árboles, setos, pilas de heno, etc., etc., ó en busca del fogonazo de un disparo ocasionado por otro *paco* del bando de enfrente.»

---

[1] Un sens analogue apparaît dans un autre mot dérivé d'un nom propre, *miquelete* «fusilero de montaña en Cataluña; individu oparteneciente á la milicia foral de la provincia de Guipúzcua», que l'on range généralement parmi les mots qui doivent leur sens aux pèlerins du Mont Saint Michel (Meyer-Lübke, *R. E. W.*, 5560). Cf. cependant le *Diccionario* de l'Académie Espagnole (14e éd.), qui le dérive du nom de Miquelot de Frats, ancien chef de cette troupe.

Digitized by Google

Une série de dérivés et de composés: *paqueo, paquear, contrapaco, contrapaqueo, contrapaquear,* montrent que Paco a bien pris le caractère de nom commun.

Il existe une tendance à désigner le soldat par des noms propres. Témoin en espagnol le nom générique *Juan Soldado* (Spitzer, *Epiz. nom.*; *Beiträge* p. 206) et en catalan *Guillem* «soldat de l'espèce du miquelet» (Aladern, *Dicc. pop. de la llengua cat.*, s. v. *Guilleuma*).

Des cas analogues s'observent en italien: *Martino* «appuntato, guardia scelta», *Sor Giovanni* «carabiniere» et *menghi* (pl.) «birri», qui appartiennent à la langue des malfaiteurs (v. Mirabella, *Mala vita*, p. 34 et Migliorini, *op. cit.* p. 237). Le soldat aussi est désigné par le nom de *Gian* (Mirabella, *op. cit.*, p. 334).

Le malfaiteur ayant fait la connaissance du gendarme et du juge, reste, dans la pire des éventualités, celle du bourreau. De même que le peuple emploie par euphémisme des périphrases pour exprimer l'idée de mourir (casser sa pipe, sa canne, etc.), il ne faut pas s'étonner s'il évite de désigner par son nom ordinaire le serviteur de la mort. A côté de titres pompeux comme *Monsieur de Paris, Maître des hautes œuvres,* etc., plusieurs noms propres ont été appliqués au bourreau de Paris.

M. Sainéan, *Sources indigènes*, I, p. 356, n. 4, fait mention de *Jean Guillaume* et de *Charlot.* Il cite les exemples suivants:

> Scarron, *Énéide travestie*, l. IV, p. 159: Et personne de mon royaume Ne se fera pas *Jean Guillaume* Pour estrangler, à belles mains Ce larron des plus inhumains!
>
> *Le Déjeuner de la Râpée* 1750, p. 17: *Charlot* Cassebras qui t'a marqué à l'épaule au poinçon de Paris.

Le premier nom entre aussi dans l'expression Ordre de *Jean Guillaume*, expliquée dans les *Curiositez* d'Oudin par «une corde au col». Bien que très fréquents, les deux noms combinés semblent dénoncer une idée individuelle comme source probable de l'emploi générique. Guillaume a l'air d'un nom de famille, comme c'est aussi le cas pour Roseau dans *Jean Roseau*, nom générique du bourreau au XVIII[e] siècle (v. Bökemann, *Euphemismus*, p. 162, et Sachs-Villatte, *Wörterb.*, s. v. *Roseau*).[1]

[1] Ce caractère de Guillaume est confirmé par un exemple cité par Ch. Nisard, *Parisianismes pop.*, où nous rencontrons le nom du fils de Jean Guillaume: «Noël Guillaume d'une adresse Qui ne sent pas son écolier, L'enchevell'ra de

Digitized by Google

Quant à *Charlot,* il est probable que le nom a évoqué, vers 1750, avant tout l'idée générale de «bourreau», mais, quand il désigne le bourreau de cette époque, il peut aussi avoir le caractère de nom propre, puisque Charles était son véritable nom de baptême. En effet M. Kölbel suppose que le sens de «bourreau» dérive du nom du bourreau qui exécuta en 1757 Robert François Damiens, condamné à mort pour son attentat contre Louis XV. Cependant les idées individuelles évoquées ont dû être assez troublées par le fait que le nom de Charles était porté à cette époque par plusieurs exécuteurs. L'office de bourreau était hérité de père en fils dans la famille des Sanson depuis 1685. Or, les Sanson portaient presque tous le nom de Charles[1], et *Charlot,* qui a évoqué sans doute, au début, des idées individuelles associées à la personne du bourreau, à dû finir par évoquer des idées générales associées au métier plutôt qu'à la personne. La fonction de l'exécuteur nous montre donc le spectacle assez rare d'un métier qui a, pour ainsi dire, son nom typique, de même que les grandes classes ont les leurs.

Si l'on voulait dériver le sens de «bourreau» du nom d'une certaine personne, il ne faudrait pas le rapporter au bourreau de Damiens, mais à son grand-père, Charles Sanson de Longval. Car, quand le nom de *Charlot* est employé dans la langue des malfaiteurs pour désigner celui-ci, les idées associées au métier sont sans doute déjà celles qui prévalent:

> *Mémoires des Sanson,* II, p. 74: Sanson de Longval les entendait rire aux éclats en parlant du pauvre *Charlot,* qui, après avoir rebâti (tué) tant de fanandels (voleurs), allait épouser la veuve à son tour.

De même dans les exemples postérieurs:

> Lorédan Larchey, *Excentricités,* s. v.: «Allez, monsieur le beau, Que *Charlot* vous endorme! Tires d'ici, meuble du Châtelet». — Vadé, 1788.

---

ce collier Qu'avecques périphrase on nomme L'ordre de maistre Jean Guillaume.» (*La catastrophe burlesque sur l'enlèvement du Roy,* p. 11. Paris, 1649.)

[1] Tels Charles Sanson de Longval, né en 1655, bourreau de Paris à partir de 1685, Charles Sanson, fils du précédent, nommé exécuteur en 1702, Charles Jean-Baptiste Sanson, nommé en 1726, Nicolas Charles Gabriel Sanson, bourreau de la prévôté de l'hôtel à la même époque, Charles Henri Sanson, exécuteur pendant la Révolution, qui assista aussi à l'exécution de Damiens.

Digitized by Google

Mém. des Sans., IV, p. 409: Savonne-toi le museau, Viedenseld, de peur que *Charlot* ne t'écorche en te rasant.

Vidocq, *Mém.*, I, 384: Quand on a *Charlot* d'un côté, le sanglier de l'autre et les marchands de lacets derrière, ce n'est pas si réjouissant.

En Provence aussi, le bourreau a été désigné par des noms propres. Ainsi *Yan-crouquet,* qui s'emploie dans les contes comme nom d'un personnage méchant, espèce de croquemitaine, a été dans le béarnais le nom générique de l'exécuteur (v. Lespy et Raymond, *Dict. béarn.*, s. v.).

Gaspard s'emploie à Alais comme synonyme de l'«exécuteur des hautes œuvres» (Mistral, *Trésor,* s. v.). Peut-être ce sens a-t-il été amené par un emploi analogue de *Gaspard* comme une espèce de croquemitaine.[1]

Dans l'ancienne langue italienne, *manigoldo,* que l'on s'accorde à identifier avec le nom propre germanique *Manogald* (Bertoni, *Elem. germ.*, p. 236; Riegler, *Germ. Markolf u. Verwandtes*; *Arch. f. d. neuer. Spr.*, 1922, p. 99; Meyer-L., *R. E. W.*, 5282), avait, avant le sens de «brigand», celui de «bourreau».

Sen. declam. P. (cit. Crusca, 2e éd.): Mostrò di voler, che tu muoia, come forzator di vergine; vogliendo, ch'io mi deliberi, vuogli, che io sia tuo *manigoldo.*

Dans la dernière édition de la Crusca, les noms de *Manogald* ou de *Managolt* sont expliqués comme des surnoms, «soprannomi che significano L'uomo del collare». Cette explication, qui est fondée sur le sens de l'aha. *menni* «collier», dont *Managold* serait un dérivé avec le sens «der des Halseisens waltet, Henker» (Rigutini-Bulle), ne rend compte de l'emploi italien du mot qu'à condition d'admettre que l'étymologie du mot ait été comprise en Italie, ce qui est fort douteux, l'étymologie des noms propres n'étant même pas comprise, en général, par le peuple chez lequel ils sont originaires.

Si nous examinons la question de plus près, nous trouvons que le fondement de cette hypothèse n'est rien moins que sûr. Il

[1] Cf. la locution «*Acò's la bando de Gaspard,* ce sont des brigands», qui se rapporte, selon Mistral, à un certain Gaspard de Besse, bandit connu, roué à Aix en 1776.

Digitized by Google

est vrai que l'aha. *menni* signifie collier, mais il est assez probable que *manigoldo* n'a rien à faire avec ce mot. Chez Förstemann, *Altdeutsches Namenbuch*, on ne trouve pas de noms propres dérivés de *menni*, tandis qu'il donne sous le radical aha. *manag* «multus» des formes de noms propres comme *Manigald, Manegold* («sehr häufig»), *Mannigold* et *Manigold*, où il faut sans doute voir l'origine de l'ital. *manigoldo*. Comme dans ce cas l'étymologie du nom ne nous fournit pas une explication du sens de «bourreau», on peut supposer que cet emploi de *Manigoldo* est né du besoin de désigner l'exécuteur des hautes œuvres d'une manière euphémique, besoin dont nous avons déjà vu des exemples plus haut.[1]

Dans les cas où un nom très populaire est employé pour désigner un homme exerçant une profession, l'idée de cette profession a le plus souvent besoin d'être indiquée par une détermination. Si le ramoneur est appelé *Jean-de-la-suie* ou le tailleur *Jean-au-pied-de-travers* (bas bret. *Iann-troad-scarbet* — P. Sébillot, *Légendes et cur. des métiers*; *Tailleurs*, p. 18), cette idée est suffisamment déterminée par les mots ajoutés. De même pour le sobriquet du matelot de la marine française dans l'argot militaire, *Jean le gouin*, quel que soit l'origine du mot déterminant[2]:

> Esnault, *Le poilu*, p. 300: C'n'est pas des permissions, ce n'est pas de l'amour, Ce qu'il faut à *Jean l'gouin*, c'est trois doubles (de vin) par jour!

Dans un cas comme le piém. *ğanfarina* «meunier» (Spitzer, *Beiträge*, p. 97), l'idée du métier semble aussi nettement fixée par la détermination, mais là la situation entre en jeu pour éliminer l'équivoque à laquelle le nom pourrait prêter par rapport à un autre individu enfariné, le bouffon.

Quand le meunier est appelé au contraire *petet-dzani* dans le bellaud[3], on est obligé d'admettre que c'est le milieu et la situation qui déterminent le sens. Ce recours est également nécessaire pour expliquer une acception telle que «maçon habile», donnée dans le Forez aux noms de *Jean fait tout* et de *Jean bon à tout* (v. Sébillot,

---

[1] Comme dans beaucoup d'autres cas, il est difficile de déterminer si, comme le pense M. Migliorini, *op. cit.*, p. 253, le nom d'une certaine personne a joué un rôle dans l'emploi générique du nom propre.

[2] Voir A. Dauzat *L'argot de la guerre*, p. 227 et G. Esnault, *Le poilu tel qu'il se parle*, p. 299 s.

[3] A. Dauzat, *Les argots de métiers*, p. 169.

Digitized by Google

op. cit.; *Maçons*, p. 1). Ces appellations, qui désignent en général un «factotum», *Jean* ayant le sens d'«individu, homme», et qui rentrent dans le même ordre d'idées que le lorrain *Chan d'tat m'ti* (Jean de tout métier)[1], ne s'expliquent dans leur acception spéciale qu'en attribuant à *Jean* le sens de «maçon». Ce sens, qui, au premier abord, paraît étrange dans un nom si fréquent, devient plus naturel si l'on se rend compte du fait que l'Auvergne et le Limousin, dont les habitants sont constamment raillés par les Foréziens[2], semblent jouer le même rôle pour recruter la classe des maçons que la Savoie dans le cas des ramoneurs. Cf. le terme argotique parisien *Limousinier* »maître maçon» (Bruant, *op. cit.*).

Dans le patois lyonnais, nous rencontrons le même sens, «maçon», dans le nom de *Youna* (Léonard), prononcé Liouna dans la Creuse. Selon N. de Puitspelu, *Patois lyonnais*, s. v., cette acception du nom est due à ce que «la plupart des maçons sont de la Creuse, où le prénom de Léonard est très fréquent». Cette explication gagnerait en probabilité, si le nom avait d'autres sens comme ceux que l'on est accoutumé à trouver dans les noms très fréquents, ou s'il était suivi d'une détermination destinée à préciser l'idée du métier en question. Sans doute le nom a pu passer par l'état de sobriquet désignant l'origine, mais en tout cas il nous semble qu'on ne doit pas négliger le fait que *Léonard* est le nom du saint patron des maçons. «Les maçons limousins racontent que saint Léonard, leur patron, est le plus grand saint du paradis: Avant que le bon Dieu fût bon Dieu, il demanda à saint Léonard s'il voulait l'être à sa place. — Non, répondit saint Léonard, cela donne trop de peine! Fouchtra! j'aime mieux être le premier saint du paradis.» (Sébillot, *Légendes et cur. des métiers*; *Maçons*, p. 22.)

D. *Noms employés pour désigner une qualité physique ou morale.*

Tandis que les noms que nous avons étudiés jusqu'ici évoquent soit des idées assez vagues pour qu'ils puissent s'appliquer à un individu quelconque, soit des idées relatives à des groupes d'hommes caractérisés par la même origine ou la même position sociale, les noms que nous allons étudier dans le présent paragraphe évoquent

[1] L. Zéliqzon, *Patois de la Moselle*, s. v. *Chan*.

[2] Cf. Sébillot, *op. cit.*, *Maçons*, p. 11.

Digitized by Google

l'idée d'une qualité plus personnelle et s'emploient pour désigner génériquement les individus qui se distinguent par la même qualité.

On nous objectera que les noms désignant les groupes traités ci-dessus éveillent aussi des idées de qualités personnelles, puisque ce n'est que l'ensemble de ces qualités qui constitue le caractère du groupe, que ce soit une nation, une classe sociale ou un métier. Cette objection semble d'autant plus justifiée que parmi les noms désignant l'origine ou la profession il en est qui font en même temps ressortir une qualité morale ou physique. Mais dans des cas comme *Jacques bonhomme* «paysan» ou *Nicolas de satou* «juge», la bonhomie ou la rigidité ne sont que des idées accessoires qui servent à évoquer celle de classe ou de profession, tandis que des noms comme *Jacques-l'idiot* «imbécile», ou *Mathieu l'os* «personne maigre»[1], s'emploient pour désigner d'une manière générale les individus seulement par rapport à une qualité personnelle qui se retrouve chez d'autres individus. Dans les premières catégories, les idées personnelles sont reléguées à l'arrière-plan (même là où une qualité est expressément indiquée par une détermination), de sorte que *Nicolas de satou*, par exemple, peut désigner le juge, même dans un cas où cette personne ne se distingue pas individuellement par la rigidité et la solennité. Par contre il serait impossible de faire abstraction de l'idée de maigreur en désignant une personne par le nom de *Mathieu l'os*.

Nous donnerons d'abord quelques exemples de noms désignant les personnes par rapport à leurs *qualités physiques* ou à d'autres singularités extérieures, telles que la tenue ou l'habillement, et nous terminerons par les noms qui évoquent l'idée d'une qualité morale.

L'idée de petitesse ou de faiblesse physique (parfois combinée avec celle de faiblesse mentale) est souvent exprimée par des noms propres, surtout dans les patois. L'idée de petitesse est celle qui se présente dans l'angev. *Jean-bout-d'homme* «nabot, crapoussin» (Verrier et Onillon, *op. cit.*, II, p. 552). La faiblesse physique apparaît dans le lorr. *Changregnad*, *Changrenon* «enfant chétif, faible, qui n'a pas d'appétit» (L. Zéliqzon, *Patois de la Moselle*, s. v.). Le premier élément de ces deux mots, *Chan*, est sans doute identique avec le nom propre *Jean*. Pour *-gregnad*, *-gregnon*, cf. les verbes dialectaux *gregnater* «frissonner, grelotter» et *gregneu* «grincer, grogner, pleurnicher». Cf. *Jean-qui-ne-peut* (Régnier, *Sat.* XI).

[1] E. Monseur, *Folklore wallon*, p. 111.

Digitized by Google

La même idée est exprimée par le terme angevin *Riquiqui*, «gringalet, être petit et faible». Ce mot, qui désigne aussi plusieurs objets où l'idée de petitesse se présente à l'esprit, est probablement une forme réduplicative de *Riquet* (Henri). Cf. Frieda Kocher, *Reduplikationsbildungen*, p. 18 et passim.

Il est évident que le langage enfantin et le langage qu'affectent les grandes personnes pour parler aux enfants jouent un rôle important dans la naissance de cette sorte de termes. Ainsi les noms qui figurent dans les formulettes enfantines, noms choisis le plus souvent parmi les formes hypocoristiques des noms très fréquents, peuvent prendre un sens où l'idée de petitesse commence à se faire sentir. Nous citons d'après E. Rolland une formulette de Marseille qui se rapporte à «l'enfant de petite taille»:

> *Rimes et jeux de l'enf.*, p. 264: Iou siou *Jeannet* Que planti de cougourdos, Iou siou *Jeannet*, Que planti de caulets. . . .

En espagnol, et surtout en portugais, nous rencontrons aussi des noms propres employés pour désigner les hommes petits et insignifiants. Ici ce sont toujours les formes du nom de *Johannes* qui jouent le rôle prépondérant. En espagnol, *Juan y medio* équivaut à «hombre pequeño», et en portugais la même idée est exprimée par les termes *João-Fernandez, João-ninguém* et *Jan-vaz* (Spitzer, *Beiträge*, p. 97). L'idée de petitesse est celle qui prévaut dans le nom de *Janeanes*, *Janianes* «homunculo», forme réduplicative qui montre les deux développements différents de Johannes: *Jan* (João) et *Eanes* (Spitzer, *loc. cit.*; H. Michaëlis, *Diccionario da lingua port.*, s. v. *João-ninguém*).

Le portugais emploie aussi les noms de Joseph et de Joachim d'une manière analogue: *Ze-da-vestia*, *Ze-quitolis*. *Chochim* exprime non seulement l'idée de petitesse mais aussi celles de difformité et de misère générale. H. Michaëlis rend le nom par «Missgeburt, Krüppel, Knirps, winziger Mensch, armer Tropf, Schlucker». Les mêmes acceptions se retrouvent dans *Chochinas, Chochinha.*

Dans le dialecte vénitien, le nom de *Jean* apparaît dans l'expression *Giangiùrgolo* «pigmeo, omicciatolo, figura notabilmente piccola» (Boerio, *op. cit.*, s. v.).

L'idée opposée, celle de grandeur, qui se présente dans certains noms, est souvent combinée avec celle de lourdeur et de mauvaise grâce. Les noms qui rentrent dans cet ordre d'idées s'identifient

Digitized by Google

le plus souvent avec les noms typiques de la classe des paysans. Ces noms, où l'idée de grosseur est souvent accentuée par un adjectif: *Gros-Jean, Gros-Guillaume, Gros-Guillot, Gros-Pierre,* peuvent désigner, en général, un homme lourd. Parfois c'est l'idée de lourdeur physique qui figure au premier plan du complexus des idées associées au nom, parfois c'est l'idée de lourdeur d'esprit. Nous n'avons pas besoin de répéter ici des exemples déjà cités à propos des noms désignant les paysans. Nous ajouterons seulement quelques exemples de noms qui, tout en se rapprochant des noms typiques du paysan, visent plutôt à des qualités physiques qu'à la classe.

Pour désigner l'embonpoint quand il se montre surtout par un visage bouffi, on se sert parfois de noms propres. En Anjou, *Colas* a le sens de «pouf, enfant joufflu» (Verr. et On.). Rappellons à ce propos l'expression vulgaire enregistrée par Oudin, *Curiositez*: «*Jean giffart trompette de Calais,* i. 'une personne qui a les joües enflées'».

Dans le provençal, le nom de *Gros Jorgi* «homme de peu de capacité» offre une analogie intéressante avec les noms français que nous venons de mentionner. Pour désigner un homme obèse, bouffi (et orgueilleux) le provençal se sert du nom de *Jorgi-l'enfle* (Mistral, *Trésor*). Cf. *Jorgi-bon-tèms,* qui correspond au *Roger Bontemps* français, type du bon vivant.

Pour l'idée de lourdeur physique, le provençal offre des exemples tels que *Janquèu* «rustre, lourdaud», *Jan-sèns-biais, Jan-biaisso, Jambièch* «maladroit», *Jausserand* «lourdaud, qui fait les choses de mauvaise grâce» et *Goudoumar* «malotru, ours mal léché» (Mistral, *Trésor*). L'explication du dernier nom, donnée par Sauvages, qui y voit un anglicisme: *good-morrow* (bonjour), dû aux soldats anglais répandus dans le Languedoc au XIV^{e} siècle, semble moins probable que celle qui l'identifie avec le nom propre *Waldemar.*

La mauvaise grâce est le plus souvent associée à la lourdeur, mais elle peut aussi provenir simplement d'un défaut de maintien qui donne au corps l'apparence d'un pantin. Cette idée est exprimée par le béarn. *Yan-trangle,* «un dégingandé» (Lespy et Raymond, *op. cit.,* s. v.). Pour la détermination, cf. *trangou, tranguet,* «espèce de danse» (ib.).

L'idée de haute stature ou d'embonpoint ainsi qui celle de mauvaise grâce se présente dans le vén. *Giampicón,* «uomo grande

Digitized by Google

d'una taglia straordinaria, bastracone, gallione, uomaccio grande e goffamente grosso», etc. (Boerio, s. v.). Cette idée s'associe également au nom de *Marcantonio*: un gran Marcantonio «uomaccione, gigante» (Boerio).

Le sens de lourdaud apparaît dans plusieurs formes dialectales de noms propres. Migliorini, pp. 220 ss., cite les exemples suivants: poles. *polonio* (Apollonius) «balordo», com. *carlasc, carlasciònn* (Carolus) «zotico», irp. *cenarro* (Januarius) «balordo».

L'idée d'un défaut physique particulier s'associe parfois à un nom. Ainsi le nom de *Claude,* qui sert à exprimer en français l'idée de bêtise, s'associe dans certains dialectes à l'idée de surdité. Rolland, *Rimes et jeux de l'enf.,* p. 261, cite la formulette suivante: «Bonjour, *Claude.* — Oui, m'sieu, j'fauche. — Pour qui fauch's tu? — J'gagne un écu. — Ah! le diable de *Claude,* Quand on lui parl' d'un sens Il vous répond d'l'autre» (Pacy-sur-Eure). Cf. la *Revue des traditions populaires,* XVIII, p. 55. Les idées de surdité et de bêtise se touchent de près comme le montre l'allem. «dumm», mha. «tump», qui a eu le sens de «sourd» (Kluge, *Etym. Wb.,* s. v.).

Dodo, qui s'emploie, selon Fr. Kocher, *Reduplikationsbild.,* p. 67, dans le patois savoisien pour désigner une personne lourde («schwerfällig, körperlich und geistig»), se rattache assez naturellement au nom de *Claude.* Jetons un coup d'œil sur l'*Atlas linguistique de la France, Claude* (300). Nous verrons que le nom de *Claude* se présente assez fréquemment sous la forme de *Dodo* dans cette région.[1]

Dans le wallon, nous rencontrons le nom de *Hanscroufe* (Jean bosse) au sens de «petit homme contrefait, bossu». C'est également le «nom du valet de St. Nicolas». A Aix, ce personnage s'appelle *Hansmuff* (Jean qui fait la moue) (Grandgagnage, *op. cit.,* I, 271).

L'idée de difformité physique est aussi présente dans le nom portugais *Fão-mijão,* «ungestalteter, hässlicher Mensch» (H. Michaëlis, *Dicc.*), terme général d'abjection, dont la détermination n'indique qu'une idée spéciale.

Une manière frappante de s'habiller peut aussi être désignée au moyen d'un nom propre. Cet emploi est peut-être plus commun quand il s'agit des noms de femme. Quant aus noms masculins, un habillement extraordinaire détermine souvent l'association d'une

[1] Pour l'idée de bêtise, cf. ci-après p. 73 s.

Digitized by Google

autre idée, tandis que le costume comme tel perd un peu de son importance comparé à celui de la femme.

C'est ainsi que le nom de *Jehan Gippon* vise plutôt à la nationalité, bien qu'il contienne une allusion au pourpoint à carreaux de couleurs variées porté par les Écossais en France au XVI[e] siècle:

> P. Gringoire, *Prince des sotz*; 1511 (Fournier, *op. cit.*, p. 303): Vella la Lune, sans doubtance, Qui est variable en sustance Comme le pourpoint *Jehan Gippon.*

En Provence, un homme «qui a une toilette inusitée» est désigné par le nom de *Jan di boto* (Mistral, *Trésor,* s. v. *Boto*), nom qui semble se rapporter seulement à l'apparence que donne le costume, mais dans le port. *Ze-da-vestia,* mentionné plus haut, c'est l'idée de petitesse (due à l'ampleur du vêtement?) qui prévaut.[1]

Le nom de Jean se retrouve dans le piémontais où *ğanbragar* et *ğanbrageta* s'emploient comme sobriquets des petits garçons qui commencent à porter le pantalon («braga») (Spitzer, *Beiträge,* p. 97).

Dans le dialecte vénitien, des formes diminutives de Jacques et de Nicolas s'emploient pour désigner une personne qui a une mise décente mais pauvre: *Sior Giacomèto meza camisa* ou *Sior Nicolèto meza camisa,* «Persona che sia bensì decentemente vestita, ma che pur si conosca miserabile» (Boerio, *op. cit.*).

Les qualités morales qui s'associent aux noms propres non attribués n'ont pas, en général, un caractère plus avantageux que les qualités physiques que nous venons d'exemplifier. Déjà Montaigne avait remarqué que «chaque nation a quelques noms qui se prennent, je ne sçay comment, en mauvaise part: et à nous *Jehan, Guillaume, Benoît*» (*Essais*, I, ch. XLVI).

Le facteur déterminant de l'évolution péjorative des noms propres doit avant tout être cherché dans leur fréquence. Du point de vue psychologique, il y a là un fait du même ordre que le développement de sens que l'on peut observer dans des mots comme *ordinaire, commun* et *vulgaire,* qui ont tous une nuance défavorable, tandis que *rare, distingué* et *exquis* se sont développés en sens inverse. Ce qui est commun à beaucoup de personnes a moins de

[1] Cf. le port. *zé-cuécas* «unfähiger Mensch», dont le mot déterminant, «culottes», semble avoir indiqué au début une idée plus spéciale, se rapportant au costume.

Digitized by Google

chance d'être jugé précieux que ce qui se distingue de l'ordinaire. L'importance de ce fait pour les idées associées aux noms propres fréquents est manifeste. Nous ne pouvons pas nous refuser le plaisir de citer à ce propos un passage de Montaigne: «Un gentil'-homme mien voisin, estimant les commoditez du vieux temps au pris du nostre, n'oublioit pas de mettre en conte la fierté et magnificence des noms de la noblesse de ce temps, Don Grumedan, Quedragan, Agesilan; et qu'à les ouïr seulement sonner, il se sentoit qu'ils avoyent esté bien autres gens que Pierre, Guillot et Michel.»

Nous avons vu que l'idée de lourdeur, d'esprit comme de corps, se rencontre souvent dans les noms qui rappellent les classes inférieures. Cette lourdeur, dans toutes ses gradations, est pour ainsi dire l'idée fondamentale qui s'associe aux noms très fréquents, et dès qu'un tel nom est employé pour désigner un homme par rapport à une qualité morale, c'est en premier lieu la bêtise qui se présente à l'esprit.

Le nom de *Jean* peut servir d'exemple typique de ces noms. Jouissant d'une popularité énorme ce nom a atteint de bonne heure une fréquence qui ne pouvait pas manquer de lui donner une nuance vulgaire et qui le prédestinait à occuper une place éminente parmi les noms qui se développent en un sens péjoratif. M^me^ Deshoulières le caractérise ainsi: «*Jean*, que dire de *Jean*, c'est un terrible nom, Que jamais n'accompagne une épithète honnête». Dans l'ancienne langue française, le nom de *Jean* et ses formes dérivées, *Jeannin*, *Jeannot*, etc. (avec des orthographes variées), s'employaient souvent pour désigner un niais, un imbécile:

Alain Chartier, *Œuvres*, p. 719 (cit. Godefr.): Qui s'en cuide issir sans debat Pour certain il est bien *jenin*.

Farce du badin qui se loue (*Anc. Th. fr.*, I, 182): *Janot* est le vray nom d'un sot.

Farce de Jeninot, (*Ib.*, I, 293): *Jeninot* est le nom d'un sot; Mais aussi n'es-tu pas trop sage.

Farce des trois pèlerins; XVI^e^ s. (Fournier, *op. cit.*, p. 406): Et sy ne suys pas sy *jenin*, Que je ne fasse du chemin Au millieu de la compaignye.

E. Damernal, *Livre de la deablerie*; 1507 (cit. Godefr.): Car de vray tu ne retiens rien, Tu n'es qu'ung fol et qu'ung *jenin*.

Digitized by Google

Contredictz de Songecreux; 1530 (cit. Godefr.): S'il ne dit mot on le tient ung *jenin*.

G. Meurier, *Trésor des sentences*; XVI[e] s.: Deux *Jean* et un Pierre font un asne entier.

Au XVII[e] siècle, les lexicographes expliquent plusieurs locutions avec le nom de Jean d'une manière qui montre que l'idée de sottise était associée à ce nom[1]:

Oudin, *Curiositez*: *Jean* fichu l'aisné, i. «un badin», vulg.

Id., *ib.*: *Jean Ridou*, marguillier de Sainct Cloud, i. «un badin ou niais», vulg.

Id., *ib.*: Maistre *Jean Jeudy*, i. «un sot».

Cotgrave, *Dict.*: *Jan gipon*. A gull, sot, ninnie, fop, cokes.[2]

Au XVIII[e] siècle, nous trouvons le nom dans une série de termes de mépris où l'idée de simplicité est aussi représentée:

Mercure, juin 1717, p. 150 (cit. Jaubert, *Gloss. du Centre*, s. v. *Ridoux*): Tu n'es ni *Jeanot*, ni *Jean-Soûl*, Ni *Gros-Jean*, ni *Jean-de-l'Epine*, Ni *Jean-Dève*, ni *Jean-Ridoux*.

La réputation du nom de Jean ne s'est pas améliorée dans les temps modernes. *Jeannot* se retrouve dans la langue littéraire d'aujourd'hui avec le même sens qu'il avait dans l'ancien français:

A. Daudet, *Numa Roumestan*, p. 98 (cit. Nyrop, *Gr. hist.*, IV, p. 372): Cet air vainqueur et *Jeannot*.

Dérivés: *Janoterie*, «niaiserie, simplicité extrême», *Jeannotisme* (*Janotisme*), une sorte de lourdeur d'esprit spéciale qui se traduit par la construction vicieuse des phrases, par exemple: «Allez chercher une oie chez le pâtissier qu'on a fait cuire» (Larousse). Cf. la locution dialectale *bĕtre jãnŏ* (battre Jeannot) «parler à tort et à travers» (F. Boillot, *Le patois de la Grand' Combe*, s. v.).

Dans l'argot moderne, le nom de Jean est toujours le nom par excellence du sot. Ainsi la forme réduplicative *Jean-Jean* est synonyme de «niais» (Delesalle), et les termes *Jean-bête*, *Jean-(le-)cul*, *Jean-con* ont le même sens:

L'Événement Parisien (cit. Bruant, *Dict.*, s. v. *Bête*): L'autre *jean-le-cul* attendait patiemment sous la pluie tandis que l'autre caressait la petite.

---

[1] Cf. le nom du bouffon de comédie *Jean farine* (Oudin., *Cur.*).

[2] Cf. ci-dessus, pp. 34 et 64.

Digitized by Google

Un peu partout dans les patois, Jean a un sens péjoratif où l'idée de sottise joue le rôle principal. Pour le wallon, Remacle, *Dict. wall.*, s. v. *Gihan*, affirme que «Jean ne se prend aujourd'hui en bonne part que dans le calendrier; et quand il compose un prénom; . . .». Des exemples dialectaux font aussi ressortir l'idée de sottise: pic. *Jean-Jean* «einfältig» (F. Kocher, *op. cit.*, p. 79); norm. *Jano* «imbécile, nigaud» (C. Joret, *Patois normand du Bessin*); Vallée d'Yères *Janjipon* «niais, cocu» (Godefr.); morv. *Janot* «niais» (E. de Chambure, *Gloss. du Morvan*); bret. *Yanngoguez* «sobriquet de sot» (G. Esnault, *Métaphores occidentales*, p. 112), *Jean le Diot*, *Jean l'Innocent*, *Jean le Fou*, *Jean l'Hébété*, type du garçon naïf des contes bretons[1] (Sébillot, *Litt. orale de la Hte Bret.*, p. 89); lorr. *Janin* «imbécile», *Janjan* «homme simple, niais» (L. Zéliqzon, *Patois romans de la Moselle*); bourg. *Janlognai*, *Janlorginai* (de *Jean lorgne*) «faire le niais ou le badaud», *faire le janjan*, «id.» (Mignard, *Hist. de l'idiome bourguignon*, s. v.); genev. *Jean-Jean* «einfältig, blödsinnig» (Kocher, *op. cit.*, p. 79); angev. *Jeannot* «dadais, nigaud» (Verrier et Onillon, *op. cit.*).

En dehors du nom de Jean, un individu peu intelligent peut être désigné par d'autres noms populaires, bien qu'aucun de ceux-ci ne puisse prétendre à une popularité aussi universelle dans toutes les langues romanes. Comme nous l'avons déjà constaté en parlant des noms désignant la classe, *Jacques* et *Jacquet* avaient, dans l'ancien français, un sens péjoratif où l'idée de sottise trouvait sa place naturelle. *Jacques*, comme nom typique du paysan, participe de l'idée de lourdeur associée à cette espèce de noms et nous avons vu que *Jacquet*, nom par excellence du domestique, a été également synonyme de «bouffon». Oudin, *Curiositez*, explique: «Un *Jacquet* i. 'un badin, un niais'». Ce sens reste dans le français moderne, dans l'argot et dans les patois.[2] Selon M. Sainéan, *Langage parisien*, p. 408, le sot ou l'imbécile est désigné par les noms de *Joseph*, de *Jacques* ou de *Jean*:

[1] Le type, comme le nom, n'est pas limité au pays breton. Cf. bourn. *djã lũ fó*, «épithète injurieuse tirée d'un conte dont le héros, *Jean le fou*, commet bêtises sur bêtises» (Ch. Roussey, *Gloss. du parler de Bournois*, s. v.) et saint. *Jhean le Sot*, «le héros traditionnel de toutes sortes de balourdises» (P. Jônain, *Pat. saintongeais*, s. v. *Sot*).

[2] M. E. G. Wahlgren nous rappelle l'épigramme connue: «Vous êtes *Jean*, vous êtes *Jacques*, vous êtes roux, vous êtes sot, mais vous n'êtes point Jean Jacques Rousseau».

Digitized by Google

Rictus, *Doléances*, p. 25: Tas de *josephs*, tas de *jacques*, tas de mandrins . . .

L'idée de simplicité est aussi présente dans l'expression *faire le jacques*, s'empresser autour de quelqu'un, qui rappelle de près l'ancien sens de «domestique»:

M. Donnay et L. Descave, *La Clairière*, III, sc. 9 (cit. Nyrop, *Gr. hist.*, IV, p. 371): Ça vous met en colère de voir un homme intelligent comme vous *faire le Jacques* auprès de cette fille . . .

Bruant, *op. cit.*, s. v. *Bête*: 'Le tocsin hurle dans la Tour: C'est fini de *faire le jacques*! (L. de Bercy).

Id., *ib.* (Supplement), s. v. *Imbecile*: Encore un roublard qui passe sa vie à *faire le Jacques* pour faire du pèze.

Selon Sainéan, *Lang. par.*, p. 144, la même expression s'emploie aussi au sens de manœuvrer machinalement en parlant des soldats. Dans l'argot militaire, un *Jean-Jean* peut donc faire le *Jacques*.

Delesalle relève l'expression *Grand Jacquot* «bavard importun et sot».[1] Cf. *Jacquot* «bête» (Bruant, *op. cit.*) et *Jacquot* «dummer Schweizer» (M. Golde, *Die altfr. Dim.; Rom. Forsch.*, XLI, p. 61).

Parfois on peut observer dans les patois comment le sens actuel de *Jacques* se rattache à son emploi ancien au sens de domestique niais et hypocrite. Le mot wallon *Jagau* «nigaud, flatteur» est, selon Grandgagnage, *Dict ét. de la langue wall.*, «très-prob. un dérivé augmentatif et, par-là, péjoratif du nom propre *Jacques*». Cf. le mont. *Jacque* «dupe» (J. Haust, *Étymologies wallonnes*, p. 85).

D'autres formes dialectales de ce nom témoignent de ce sens d'«imbécile» par ex.: *Jacques-l'idiot* «type accompli du niais» (H. Carnoy, *Littérature orale de la Picardie*, p. 177), norm. *Jac* «garçon sot et impertinent», *Jacdale* «nigaud, sot» (C. Joret, *Patois normand du Bessin*), saint. *Jhacques* «le bon Esaü, la dupe»: «T'as biâ feire mon Jhacques (ou mon pauvre Jhacques), tu te laisseras tondre!» (Jònain, *Pat. saint.*) Le verbe saint. *Jhacqueter* «faire le petit serviteur» montre assez bien comment l'expression *faire le jacques* «s'empresser» se rattache à l'ancien *Jacques*, *Jacquet* «serviteur». Dans le patois lorrain, *Jāquin* est synonyme de «niais, imbécile», tandis que l'expression *I fāt s'Jāque* veut dire: «il fait des façons» (Zéliqzon, *op. cit.*). Les mots champ. *Jacquedal*, *Jacquendal* «nigaud»

[1] L'idée de loquacité révèle ici l'influence de *Jacquot* «perroquet».

Digitized by Google

rappellent la forme normande citée plus haut (P. Tarbé, *Patois de Champagne*).

Dans les patois de la Suisse romande, le nom de *Jacobus* s'associe également à l'idée de simplicité, qu'il se présente sous sa forme française ou sous des formes empruntées à l'allemand. Un *Jacques* c'est un «nigaud», un «butor», comme le montre l'exemple suivant:

> W. Pierrehumbert, *Parler neuchâtelois,* s. v.: Quel gros *jacques*! T'es encore un beau *jacques* de t'laisser mener par elle.

Le vaudois connaît la forme *Dzaket* «nigaud, badin, drôle d'homme» (Bridel, *Gloss. du patois de la Suisse rom.*, s. v.).

De même *Yoki* «nigaud, bêta» (de l'all.suisse *Joggi*, dim. de Jakob):

> Pierreh., *op. cit.,* s. v.: Quel *yoki*! voilà qu'i rate son certificat d'études!
>
> Id., *ib.*: J'ai vu un gros *yoki* de Placide, à qui sa maman tapait toujours sur les doigts (Matthias, *Impart.*; 1899).

La forme dim. *Yokelet* s'emploie au même sens, «petit bêta»:

> Id., *ib.*: Oh, le *yokelet*, qui ne sait pas se moucher!

Si la fréquence d'un nom joue le rôle que nous pensons dans le développement des acceptions défavorables, nous pouvons nous attendre à trouver *Guillaume* parmi les noms qui ont pris le sens de niais. Dans toutes les classes, ce nom jouissait d'une très grande popularité en France au moyen âge. Une anecdote racontée par Montaigne témoigne de sa vogue même dans les classes privilégiées: «Item, c'est une chose legiere, mais toutefois digne de memoire pour son estrangeté et escripte par tesmoing oculaire, que Henry, duc de Normandie, fils de Henry second, roy d'Angleterre, faisant un festin en France, l'assemblée de la noblesse y fut si grande que, pour passe-temps s'estant divisée en bandes par la ressemblance des noms, en la premiere troupe, qui fut des *Guillaumes,* il se trouva cent dix chevaliers assis à table portans ce nom, sans mettre en conte les simples gentils-hommes et serviteurs». (*Essais,* I, ch. XLVI.) Pour la fréquence dans les villes, le tableau dressé par M. Michaëlsson, *op. cit.,* p. 88, nous donne des renseignements intéressants: à Paris, Guillaume occupe, en 1292, la deuxième place, suivant immédiatement le nom de Jean. Quant

Digitized by Google

à la classe des paysans, nous avons déjà vu que Guillaume compte parmi les noms typiques de cette classe.

Il est donc très naturel, nous paraît-il, que Guillaume ait pu s'employer pour désigner un individu niais:

Maistre Pathelin (Fournier, *op. cit.*, p. 100): Et tient-il les gens pour *Guillaumes*?

Cotgrave explique: «*Guillaume* . . . also, a nickname for a gull, dolt, fop, foole». Pour le dim. *Guilmin* il donne le sens: «A noddie, ninnie, coxe, ideot». Oudin, *Cur.*, relève l'expression *Guillemin croque-solle carleur de sabots* «un badin, un mal fait».

Le sens du wall. *Wiaim'*, *Wiyême*, «benêt, coeur patient» (Grandgagnage, *op. cit.*, II, p. 487; J. Haust, *Ét. wall.*, p. 187) se rattache sans doute à l'emploi ancien de *Guillaume* au sens d'imbécile. L'explication de Grandgagnage (acception figurée de *guillaume* «sorte de rabot») nous semble forcée.

Dans les parlers du Bas-Maine, *Guillaume* est aussi synonyme de «niais» (G. Dottin, *Faits de sémantique; Mélanges Wilmotte*, p. 171).

On a prétendu que le sens de «niais, dupe» du nom de Guillaume était dû à l'homophonie avec le verbe *guiller* «tromper» (Fass, *Beiträge*, p. 18; Kölbel). En effet le nom peut être associé à ce verbe comme le montre le proverbe: *Tel croit guiller Guillot que Guillot guille*, mais dans ce proverbe Guillot n'est pas le sot, la dupe. C'est plutot une autre qualité caractéristique du paysan qui se révèle ici: la finesse, la ruse. Vu la grande fréquence du nom, nous pensons que l'évolution que nous avons déjà constatée par ailleurs suffit à expliquer la présence du sens de «niais» chez le nom de *Guillaume*.

Peut-être en est-il de même d'un autre nom très fréquent que l'on a mis en rapport avec un mot homophone: celui de *Nicolas*. Fass, *loc. cit.*, ainsi que Bökemann, *Franz. Euphemismus*, p. 49, Kölbel et d'autres expliquent *Nicolas* «niais» par la ressemblance phonétique avec *nigaud*. Nous ne voulons pas contester que la forme du nom ait pu contribuer à ouvrir la voie à une association avec l'idée de simplicité. Un nom comme *Nicodème* semble témoigner d'une influence phonétique de ce genre. Mais, *Nicodème* n'a que le sens de «nigaud», tandis que *Nicolas*, ainsi que les formes abrégées, *Colas* et *Colin*, se retrouve dans d'autres acceptions qui ne s'expliquent pas par ce sens. Nous avons rencontré

Digitized by Google

le nom plusieurs fois dans les paragraphes précédents: comme nom d'un individu quelconque, comme nom désignant la classe ou le métier, et nous le retrouverons comme nom donné à des animaux et à des objets. Comme *Nicolas* figure à la cinquième place dans la statistique de M. Michaëlsson, nous pensons que c'est cette fréquence qui est ici en cause: elle permet en effet de rendre compte à la fois des acceptions générales indiquées plus haut et du sens particulier de «niais». On remarquera du reste que ce dernier sens se retrouve aussi souvent chez *Colas*, où il ne pourrait être que secondaire, si la ressemblance phonétique était le facteur déterminant.

Dans l'exemple suivant, le *bon Nicolas* répond exactement à l'expression: un *bon Jean*:

> Cyrano de Bergerac, *Pédant joué*, II, 2: C'étet un bon *Nicolas* qui s'en alet tout devant ly, hurlu, brelu.

Nous ajoutons quelques cas analogues dans les patois: wall. *Colas* «niais, imbécile, badaud» (L. Vermesse, *Pat. de la Flandre fr.*); centr. *Colas* «badaud, niais» (Jaubert, *Gloss. du Cendre*); angev. *Colas* «imbécile, niais, nicodème, jocrisse»: «Je n'en vois point um avoir l'ar si *colas* comme ceté pouvre Mataud-là» (Verr. et On., *op. cit.*); poit. *Nicole* «imbécile, simple» (Favre, *op. cit.*); saint. *colâ* «niais, badaud» (P. Jônain, *Pat. saintong.*).

Dans l'ancien français, on rencontre souvent le nom de *Bernard* employé pour désigner un sot, un niais[1]:

> *Ysopet II*, fab. 8 (cit. Godefr.): Qui bien voudroit tex gens nomer, *Bernard* les devroit apeler: Car au parler peut on savoir Lesquels doivent honor avoir, Et lesquels on doit refuser, Et pour fols et musars clamer.
>
> *Ms.*; 1391 (cit. *ib.*): Lequel Duchesne respondit audit Bernart que le dit Bernart estoyt bien coquart, *bernart* et tous sos.
>
> *Ms.*; 1397 (cit. La Curne, s. v. *Bernard*, n. 3): Lambert, Lambert, tu as enchanté ou ensorcelé mon frere, il est tout *bernart* de toy, et te monstre plus grant amour qu'il ne fait à moy.

[1] Bernard était le nom de l'âne dans le Roman de Renard. Sur les locutions: Parler d'autre bernard, Chanter de Bernard, voir ci-après, p. 122. Sur *Benard* «voleur» (qui fait le sot) voir Sainéan, *Arg. anc.*, p. 185, et *Langage parisien*, p. 505.

Digitized by Google

E. Deschamps, *Poés.* (cit. *ib.*): On le claime en disant *bernart.*

Cotgrave explique: «*Bernard* . . . also a light-brain'd, or shittle-headed fellow».

Dans certains dialectes, le nom a gardé le sens ancien: h. manc. *bénard,* Thônes *barna* «sot, lourdaud» (Wartburg, *Franz. Et. Wb.*, s. v.). Cf. aussi le sens analogue de Bernard en provençal et en portugais.

Pour le nom de *Gilles,* on a voulu dériver le sens d'imbécile du nom d'un bateleur parisien, Gille le Niais (1640, env.) (Kölbel, p. 85; Wartburg, *F. E. W.*, s. v. *Aegidius*).

Cependant la popularité antérieure du nom nous fait penser que l'acteur avait pris ce nom comme pseudonyme, parce qu'il avait déjà une nuance vulgaire et ridicule, possibilité prévue d'ailleurs par M. Kölbel. Un autre fait parle en faveur de cette supposition. Il y avait une locution proverbiale, bien antérieure à 1640, où figure le nom: *faire gille* «se sauver»:

B. de Verville, *Moyen de parvenir* (cit. Littré): . . . pourquoy est-ce que, quand quelqu'un s'en est enfui, on dit: il a *fait Gilles*?

Régnier, *Sat.*, XI: Le guet vient: la quenaille *fait gille.*

P. Troterel, *Les Corrivaux* (1612) Prol. (*Anc. Th. fr.*, VIII, p. 233): Je vay bien *faire gille.*

Com. des prov. (*ib.* IX, p. 36): Il faut *faire gille* pour trois mois . . .

B. de Verville l'explique par une allusion à saint Gilles qui eut peur d'être fait roi et s'enfuit de son pays, explication révoquée en doute par M. Kölbel. Le verbe synonyme *giller* est probablement une formation secondaire. Cf. Spitzer, *Rev. Fil. esp.*, IX, p. 179, n. 2. Pour ce verbe, on avait proposé les étymologies suivantes: *gile, guile* «tromperie» (Ménage), allem. *giljan* »se hâter» (Diez).

Un fait qui nous semble important pour l'origine de l'expression *faire gille,* c'est que d'autres noms populaires s'emploient d'une manière analogue. Ainsi on dit en Provence *faire jaque* au sens de «faire gille, s'enfuir, tourner le dos» (Mistral). L'expression *faire Jacques Desloges* (Déloge) est attestée dès le commencement du XVII[e] siècle:

Digitized by Google

Com. des prov. (*Anc. Th. fr.*, IX, p. 74): Le pendart! il *fait Jacques Desloges*. Il a raison, il vaut mieux estre plus poltron et vivre davantage.

Le complément, en forme de surnom, sert ici à préciser l'idée qui n'est pas suffisamment évoquée par le nom de Jacques. Le nom de Gilles est parfois déterminé de la même manière. Tarbé cite l'expression *faire Gille des loges* «déménager».

Comme notre locution revêt aussi la forme *faire saint Gille*, on pourrait être tenté d'accepter sans réserve l'explication de Béroalde de Verville. Cependant il y a peut-être une autre explication, que celle qui l'attribue à une idée individuelle associée à la personne de saint Gille. Selon Mistral, on emploie les locutions *faire sant Gile* ou *sant Gèli*, au sens de déménager, à Béziers, «où les loyers commencent et finissent à la saint Gilles (1er septembre)».[1]

Pour ce qui est du sens de niais, il est évident que le personnage du théâtre a joué aussi un rôle important. Le sens d'un dérivé comme *gilleric*, «niaiserie», ne révèle pas nécessairement une influence de ce genre, mais d'autres dérivés, par exemple *giries*[2] «farces, tours de bateleurs, grimaces, etc.», évoquent sans doute la comédie bouffonne.

Nous avons déjà effleuré le nom de *Claude*, au sens de niais, en parlant des qualités physiques qui s'y associent. Ce sens est noté par le *Dict. de Trévoux* (1771), et le Dictionnaire de l'Académie, où il est enregistré depuis 1798, l'exemplifie: «Il n'est pas si *claude* qu'on le croit». On a cru y voir une idée individuelle, associée au nom de l'empereur romain (*Dict. Gén.*), mais le caractère populaire du nom, et l'idée de lourdeur physique qui s'y associe également, semblent démentir une telle supposition. *Glaude*, forme alternative de Claude, a le même sens:

[1] Cette manière d'exprimer l'idée de déménager semble assez répandue. M. J. Nogué a eu l'obligeance de nous découper un article de M. Jules Véran dans «*Comœdia*», où nous lisons: «Saint Michel est aussi le patron des déménageurs. Dans certaines contrées, pour dire qu'on déménage, on dit qu' 'on fait Saint-Michel', la fête du saint tombant le 29 septembre, qui est une fin de trimestre et une date où on déménageait beaucoup lorsqu'on pouvait changer facilement de maison».

[2] Pour l'état sémantique de ce mot dans les dialectes, voir L. Sainéan, *Langage parisien*, p. 38.

Quant à la forme du nom propre et à sa fréquence, nous renvoyons à K. Michaëlsson, *Egidius > Gille* (*Mélanges Vising*, Göteborg, 1925, pp. 336—358) et *Le passage d > r* du même auteur (*Stud. i Mod. Språkv.*, IX, Upsala, 1924, p. 284).

Digitized by Google

Favart, *Bastien et Barticaud* (cit. Jaubert): Pis ce jour qu'à la main chaude On jouait sur le gazon, Moi qui ne sis pas un *Glaude*, Je m'y boutis sans façon.

Les patois offrent des exemples nombreux: rouchi *Glaute* «dupe», wall. *anglauder* «enjôler, leurrer» (Grandgagnage, *op. cit.*, I, p. 22); pic. *Gleude* «niais, imbécile» (Corblet, *Patois picard*); saint. *Cllaude*, *'llaude* «dupe» (Jônain, *op. cit.*); lyonn. *Liaudo* «nigaud» (Puitspelu, *Pat. lyonnais*); sav., H^te^ Saône *dodo* «etwas dumm, kindisch» (Kocher, *op. cit.*, p. 79); suisse rom. *Hllaudo* «nigaud, homme simple», *cinhllaudina* «duper, enjôler, tromper, filouter» (Bridel, *Gloss. du patois de la Suisse rom.*); neuch. *Yaude* (vieilli *Liaude*), «nigaud, sot», *Yot* (Liot) «nigaud, bêta, imbécile» («C'est aujourd'hui, à N., la qualification la plus ordinaire de la bêtise, et les epithètes vulg. de 'yot, gros yot, vieux yot, sale yot, bougre de yot, c'est un rude yot, vieille yote, etc.' sont du langage courant.»), dérivés: *Yotaise* (vieilli *Liotaise*) «bêtise, niaiserie» (dire des *liotaises*), *Yoteric*, *Lioteric* «id.» (Pierrehumbert, *op. cit.*, qui donne des exemples nombreux). Cf. *Yoyot*, *-e* «nigaud, benêt» (Id., *ib.*).

Dans l'argot, nous rencontrons *Claude* «imbécile»: «Câpot comme un *claude*» (Delesalle); *Glaude* «id.»: «Tu t'laiss's faire! eh ben! mon cochon, ... I' faut qu'tu soy's *glaude* et cruchon ...» (Bruant, s. v. *Bête*).

Pour désigner un imbécile, on se sert aussi du nom de *Michel*: *Miché*, «niais, dupe», *Mikel* »id.» (L. Sainéan, *Arg. anc.*, p. 116; *Sources arg. anc.*, II, p. 397; *Langage par.*, pp. 247, 261). Dans l'ancienne langue, *Michaut* avait le sens de «badaud, nigaud»:

M. de S^te^ Aldegonde, *Differends de la relig.*, III, 285 (XVI^e^ s.): Un bon benoit pitaut, *michaut* de Paris.

Id., *ib.*, III, 268: Il n'y eut oncques au monde *michault* si abesti.

Les exemples cités se retrouvent dans l'article de Delboulle, *Mots obscurs et rares de l'anc. l. fr.* (*Romania*, XXXIII, p. 577).

En parlant de l'emploi de *Pierrot* comme appellation du conscrit, nous avons mentionné son sens argotique de nigaud. Cf. Kölbel et Delesalle, s. v. Ce sens ne dérive pas nécessairement de la figure de théâtre, *Pierrot*. Il peut se rattacher directement à *Pierre*, *Pierrot*, noms typiques du paysan. Dans les contes, *Pierre le badaud* est le type du niais comme *Jean le fou*, *Jacques l'idiot*, etc. Dans le patois angevin, où *Pierrot* est synonyme de Jeannot,

Digitized by Google

Nicodème, le nom désigne aussi un homme vil et abject, «pleutre, paltoquet» (c'est ein *Pierrot*, velà tout) (Verrier et Onillon, *op. cit.*).

Des noms qui se présentent sporadiquement, dans les patois, au sens de niais ou d'imbécile peuvent sans doute s'expliquer parfois par leur popularité régionale, qui a pu favoriser un emploi analogue à ceux que nous venons d'exemplifier. Nous allons citer, pour compléter les matériaux, quelques mots synonymes de «nigaud» qui ont été identifiés avec des noms propres. Cependant il ne faut admettre que sous réserve certains cas où le sens de «nigaud» n'est pas appuyé par d'autres acceptions génériques du nom en question.

Le pays wallon surtout est riche en noms employés pour désigner la simplicité: flam. *Basile* «sot, imbécile», mont. *Bazou* «imbécile, esprit bouché» (Vermesse, *op. cit.*; Wartburg, *F. E. W.*); *Cabai* (?) «niais, jeannot» (Grandgagnage, *op. cit.*, I, p. 87); mont. *Dona* (Donatus) «imbécile, dupe» (Haust, *Ét. wall.*, p. 85); *Govî* (germ. Goduin, Gawin?) «nigaud» (Grandgagn., I, p. 239); *Bambert* (Lambert) «nigaud» (Haust, *Mélanges Kurth*, II, p. 324, n. 1).

Pour le Centre, Jaubert relève *Bazin* «benêt, niais, idiot». Dans plusieurs patois, Bazin est le nom donné à l'homme dans la lune (Sébillot, *Folk-lore*, I, pp. 24, 39; Monseur, *op. cit.*, p. 59; Zéliqson, *op. cit.*, s. v. *Bèsîn*; Mistral, *Trésor*). Cf. fr. *Jean de la lune*.

Voici d'autres exemples de noms employés dans les patois pour désigner la simplicité: Rémilly *ãtun* «bêta», Ajoie *tạni* «idiot», Rebévelier *tạne* «id.» (Wartburg, s. v. *Antonius*); pic., frcomt. *blaise* «niais, homme simple, sans esprit», Pt Noir *blęz* «benêt», Yonne *blaiser* «pleurer bêtement» (ib., s. v. *Blasius*); mos. *Jeuson* (de *Joseph*) «niais, imbécile» (Zéliqzon, *op. cit.*); suisse rom. *Thoudelo* «nigaud, simple, hébété» (Selon Bridel, *Pat. suisse rom.*, Théodule est le nom du saint patron du Valais). Dans le patois lyonnais, *monet* et *monin* ont le sens de «sot, nigaud, penaud»: «Et los lalsse *monets* avoï un pi de noz (Et les laisse tout penauds avec un pied de nez)» (Puitspelu, *Pat. lyonn.*, s. v.). L'hypothèse, avancée par M. Puitspelu, selon laquelle ces mots seraient des apocopes de *Simonet*, *Simonin* (dim. de Simon) est confirmée par des formes italiennes du nom. Cf. Migliorini, *op. cit.*, pp. 230, 251.

En Provence, c'est toujours *Jean* qui est le nom par excellence du sot. Dans le *Trésor* de Mistral on trouve non seulement le proverbe: Dous *Jan* em'un piere fan un ase entié, mais aussi

Digitized by Google

les variantes: Tres *Jan* podon bateja'n ase, et Tres *Jan* batejèron pas un ase.

Les termes analogues à ceux que nous venons de citer pour les patois français sont très nombreux: *Janas*, *Jouanas* «gros niais», *Janet*, *Janetou*, *Janèl*, *Jantel*, *Janou*, *Jouantet*, *Jantou*, *Jouandou*, *Janil*, *Janilho* «nigaud, imbécile», *Jàni*, *Janical*, *Janicalhas* «nigaud, gros badaud», *Janicot* «niais, nigaud», *Jan-locho* «imbécile, nigaud», *Jan-viè* «imbécile», *Jan-càspi* «id.». Pour le sens du mot déterminant, «membre viril», et le sens de nigaud, cf. *Jean Jeudi* «id.» (Rabelais) expliqué par Oudin, *Cur.*, comme «sot». *Jan-flahuto*, *Jan-flèito* «imbécile», *Jan Toutouro* «benêt, imbécile» (toutouro «trompette de berger»). Cf. un plaisant Robin «un niais, un sot» (Oudin, *Cur.*) et le proverbe: Toujours souvient à Robin de ses flûtes.

Le nom limousin *Jan d'Auriou*, *Jan d'auriol* «homme léger, sot, nigaud» a la forme des noms employés pour désigner l'origine (Auriou, nom de lieu). Le sens de sot, cependant, est sans doute dû au nom d'oiseau (loriot), qui s'emploie aussi au sens de «niais, nigaud». Cf. le béarn. *Yan-pinsaa* (Jean-pinson) «un Jean-Jean» (Lespy et Raym., *op. cit.*).

Le béarn. *Yan-lire*, *Yan-liri* «un candide, un niais» est mis en rapport, par Lespy et Raymond, avec *liri* «lis». Comme analogie on allègue le prov. *Jan-l'amelo* (Jean l'amande!) «imbécile». Au point de vue sémantique, ces noms n'ont probablement rien à voir ni avec le lis ni avec l'amande. *Liri* doit être une altération euphémique de *lèri* «matière fécale, étron; imbécile, benêt, idiot» (Mistr.), comme *l'amelo* en est probablement une autre de *la muclo* «la mule». Cette explication nous semble d'autant plus naturelle que Lespy et Raymond constatent que «au lieu de *lire*, *liri* on dit aussi *lèri*», et que Mistral donne les deux formes *Jan-de-la-muclo* et *Jan-l'amelo*, «héros d'un conte populaire, type de l'homme naïf; badaud, niais». Le même personnage porte aussi les noms de *Joan lou pèc* (Jean l'imbécile) et de *Jan-de-Rideto* «celui dont on rit».

Certaines formes du nom de *Jacques* rentrent dans le même ordre d'idées. Ainsi *Jaque*, *Jaques*, etc. «imbécile» et sa forme augm. *Jacas*, «benêt, imbécile». En Languedoc, *faire Jacas* «faire le chien couchant, flatter, mollir, biaiser» rappelle l'expression française *faire le jacques*. L'idée de simplicité se fait aussi sentir dans *Jacou(n)*: «Que jacou! quel nigaud!» Les formes diminutives surtout s'emploient souvent comme noms communs d'un individu peu

Digitized by Google

intelligent: *Jacoumet, Jacoumin, Jacounet, Jacouncl, Jacoulet, Yacoulin* «petit nigaud», *Jacoupet* «imbécile, niais», *Jaqueli(n)* «petit niais, ingénu», *Jaumet* «petit niais» (Mistral, *Trésor*).

Le nom de *Peire*, que nous avons trouvé coordonné à Jan pour désigner un imbécile, est déterminé de la même manière que le nom de Jan dans le terme béarnais *Peyrot-lèri*: «Tant de *peyrotslèris*, tant de nigauds». Le même sens appartient à *Peyrot* seul: «U *Peirot*, un niais, un pas grand chose» (Lespy et Raym., *op. cit.*).

Sans doute c'est la fréquence du nom qui aura donné lieu à l'acception analogue de *Tòni*, nom employé aussi, à côté de Jan et de Peire, pour désigner un individu quelconque. A Marseille on chante: «*Tòni, Barbantòni*, Lou rèi dei couguou, A vendu sa fremo Pèr un panié d'uou» (Mistr.).[1] Les formes augm. et dim. expriment la même idée: *Tounias, Touninas* «gros benêt, grand nigaud» («S'hou fau tout dire, es quauque pau *tounias*»); *Touniet, Tounet*, etc. «faible d'esprit, nigaud»; *Touninet* «petit nigaud» (Mistral). Dans les contes béarnais, le type qui correspond à Jean le Fou, Jacques le Diot, etc., dans les contes dialectaux français, s'appelle *Toni lou nesci* ou *Bertrou d'Estialesc* (Lespy et Raym., *op. cit.*, s. v. *Bertrou*).

Le nom de *Bernard* a le même sens péjoratif que nous lui avons trouvé en français: Un gros *Bernat* «un gros nigaud». Il paraît que c'est le nom de quelque personnage proverbial, type de l'homme borné. Mistral, *Trésor*, s. v., cite le proverbe: Fai coume *Bernat* l'escambarla, que cercavo soun ase e que i'èro dessus. En Languedoc, c'est aussi le nom de l'homme dans la lune. Cf. ci-dessus, p. 75, *Bazin*.

D'autres cas analogues provençaux offrent les noms suivants: *Adrian* «niais»; *Gile* «nigaud»; *Glaudi, Claudi*, etc., «benêt, imbécile, étourdi»; *Guihot, Guilhot* «idiot, naïf»; *Jofre* (Geoffroi) «nigaud, badaud, sot»: *faire Jofre* «faire le niais, imiter un idiot»; *Jorgibanet* (George cornu) «nigaud, imbécile»; *Michèu, Miquel* «homme crédule, badaud» (Var); *Nicoulau, Coulau* «imbécile, niais», *Nicouleja* «niaiser, badauder, lambiner» (Rouergue); *Toubio* «niais, imbécile» (Limousin), *Toubias* «grand benêt gros nigaud, butor»; *Toumèu, Toumel* (de Toumas, Thomas) «nigaud», augm. *Toumelas* «id.», langued. *Tubaud, Tabaud* (Thibaud?) «nigaud, sot» (Mistr.).[2]

[1] Cf. le niçois Un *Marc-Antòni* «un nigaud» (Mistral, Trésor).

[2] Sur *Arnaut* «fou» dans l'ancien provençal, v. Schultz-Gora, *Z. f. R. Ph.*, XVIII, p. 131.

Digitized by Google

Pour le nom de famille *Tacussèu* au sens d'«imbécile» (Mistral), on a peut-être plus de raison de soupçonner l'influence de quelque idée individuelle associée à une personne de ce nom.

Dans le catalan, on peut constater le même développement péjoratif du nom de Jean que dans les autres langues. Selon Aladern, *Dicc. popular de la llengua catalana, Jan* (Joan) «denota'l geni bo y senzill». M. Spitzer, *Beiträge*, p. 97, note le même sens pour le nom de *Toni*. Antonius s'emploie un peu partout dans les langues romanes pour désigner l'homme simple. Nous l'avons rencontré dans cette fonction dans les dialectes français et provençaux et nous le retrouverons dans des dialectes italiens. M. Spitzer fait à ce propos la remarque suivante: «Es ist bemerkenswert, dass die pejorativ gebrauchten Namen in verschiedenen Sprachen dieselben sind: vgl. auch ung. *Antal* mit oberit., prov., kat. *Toni* in der Bedeutung 'Dummkopf' usw. Der Grund liegt in letzter Linie in dem gemeinsamen katholischen Glauben der Mittel- und Westeuropäer, wodurch dieselbe volkstümliche Namengebung nach dem Heiligen erfolgte. Die gleiche Parodie ist das Widerspiel des gleichen Glaubens». Dans cette explication très juste de la popularité universelle de certains noms, nous voyons aussi la cause primitive de leur passage à l'état de noms communs. Quand il s'agit de cas isolés on peut parfois chercher l'explication d'un sens dans des facteurs locaux, une idée individuelle peut-être, ou une ressemblance phonétique, mais pour expliquer que le même nom prenne le même sens dans des langues tout à fait différentes il faut reconnaître l'action de certaines lois psychologiques qui font associer le nom à des idées défavorables. C'est pourquoi nous avons rangé dans le présent chapitre certains noms dont le sens pourrait à la rigueur s'expliquer dans des cas particuliers par d'autres facteurs, une influence phonétique par exemple.

Dans l'espagnol, où *Juan* est un nom des plus fréquents, l'idée de faiblesse d'esprit est également associée à ce nom, comme le montrent plusieurs locutions proverbiales:

> Correas, *op. cit.*, p. 167: Dos *Juanes* y un *Pedro* hacen un asno entero (var. un asno cabal).
>
> *Ib.*, p. 360: No seas bobo, *Juan*, y no te lo llamarán.

Un *buen Juan* désigne un imbécile, une dupe: «hombre sencillo y fácil de engañar» (Acad.). On exprime la même idée par le terme un *Juan de buena alma*:

Digitized by Google

Fr. Luis de Granada, *Compend. trat.* 3. cap. 3 (XVI[e] s.; cit. Acad., *Dicc.*, s. v. *Alma*): Los que en las Religiónes no tienen mas que esta bondád naturál, no son mas que un *Juan de buena alma*, que quien quiera los torcerá à lo que quisiére.

Quevedo, *Visit.* (cit. *ib.*): Yo soi el pobre *Juan de buen alma* . . . extraña cosa, que sirva yo en el mundo de apódo!

La forme augm. *Juanazo* sert à exprimer la même idée, «hombre sencillo y bonachón» (*Enciel. univ.*), ainsi que le terme *Juan Lanas* «hombre apocado, que se presta con facilidad a todo cuanto quiere hacer con él» (Acad.), «Schwachkopf» (Spitzer, *Beitr.*, p. 97).

Dans l'espagnol de l'Amérique du Sud, nous rencontrons le nom de *Juan* dans d'autres termes synonymes: venez. *Juan Bimbe*[1] «Juanazo», chil. *Juan Devana* «Juan Lanas». M. Spitzer, *Beitr.*, p. 99, rapproche le dernier terme du port. *Doidivanas*. L'influence de ce mot est sans doute possible, le sens de *doidivanas* étant précisément «niais». Cependant nous préférons une autre explication qui ne nous oblige pas à admettre une influence étrangère. Il arrive souvent que, pour désigner un homme peu viril, on se serve d'un nom propre masculin déterminé par une allusion à quelque occupation féminine. En général, ces sortes de termes ont aussi le sens de jocrisse ou de niais. Nous donnerons plus loin des exemples plus nombreux de cette espèce de noms. Pour le moment, nous ne rappelons que l'angev. *Nicolas Balzeux* (qui *bat les œufs* pour faire l'omelette), terme employé pour désigner un homme qui se mêle de cuisine ou un imbécile (Verr. et Onillon, *op. cit.*). *Juan Devana* pourrait donc être un homme qui dévide le fil de laine (filé par sa femme). Le verbe espagnol *devanar* ayant le sens de «dévider», cette explication nous semble très naturelle, d'autant plus que le terme synonyme *Juan Lanas* (Jean laine) semble aussi se rapporter à la même espèce de travaux féminins. Cf. la locution proverbiale espagnole: Cuanto Marta hila, y *Pedro devana*,

[1] L'*Enciclopedia universal* donne aussi la forme *Juanbimba* «Juanazo»: «Algunos lo expresan así, mientras otros, como Julio Calcaño, lo separan formando dos nombres». Faut-il rapprocher cette détermination du port. *bimba*, «weiche Innenseite der Lenden» (H. Mich., *Dicc.*) et voir dans le nom un terme analogue à Jean-fesse en français?

Digitized by Google

todo es nada (Correas, p. 142), ou: Todo es menester en casa, cuanto hila Marta y *Pedro devana* (ib., p. 481). Ici ce n'est pas Juan qui dévide le fil, il est vrai, mais c'est Pedro, qui équivaut, nous l'avons vu, à deux Juan en matière de bêtise.[1] Cf. la locution: *Perico* triste, tan asno estás como fuistes (Correas, *op. cit.*, p. 391).

Le portugais offre des cas analogues tels que *Fão-de-boa-alma* «gutmütiger Tropf», *João-Fernandes* «Dummkopf» et *João-ninguem* «id.» (H. Michaëlis, *Dicc. da l. port.*). Les deux derniers ont aussi le sens plus général d'homme insignifiant ou de vaurien (*ninguem* «personne»), sens qui appartient aussi au nom de *Fão-panão* («Taugenichts»).

Si l'on tient compte de l'idée de simplicité, si fréquente quand il s'agit des noms populaires, et que nous avons trouvée associée au nom de Bernard en français et en provençal, on se demande s'il faut vraiment expliquer le port. *Bernardo* «Dummkopf, Esel, Einfaltspinsel», par l'intermédiaire de l'acception «Bernhardinermönch», comme le fait M. Michaëlis, *op. cit.*, s. v. Si *Bernardino* s'emploie pour désigner également un niais, c'est peut-être au contraire parce que l'idée de simplicité s'associe facilement au nom de *Bernardo*. Le dérivé *Bernardice* a le sens de sottise, insipidité («Torheit, Dummheit, Abgeschmacktheit»).

Le brésilien nous offre encore un cas analogue d'un nom très fréquent employé pour désigner un homme simple: *Mandú* (de Manoel), «Einfaltspinsel, Dummkopf» (Mich., *op. cit.*). Pour *Mané* (Manoel), même sens, et d'autres mots qui en montrent l'influence, v. Spitzer, *Beiträge*, p. 166.

Dans l'italien nous retrouvons plusieurs des noms auxquels s'associe généralement l'idée de bêtise. Ainsi toute la famille des Johannes, dont l'évolution péjorative dans l'italien correspond à celle que nous avons observée pour ce nom dans les autres langues romanes. D'abord *Giovanni* qui, dans l'exemple suivant, rappelle l'emploi de Jehan dans l'ancien français:

> Saccent. *Rim.* 2. 207 (cit. Gherardini, *Suppl.*): Figlia mia, s'io ti dessi a questo matto, Diceva il Duca, sarei ben *Giovanni*.

La forme *Gianni* au sens d'imbécile, «minchione», est enregistrée par Petrocchi: «Sèi pure il gran *Gianni*», et la forme *Nanni*,

[1] Cf. prov. *Jan Coulougnado* «jocrisse» (Coulougnado = quenouillée).

Digitized by Google

dans l'expression *fare il nanni* qui signifie «fingersi goffo e semplice»:

Malmantile, 4, 26 (cit. Tomm.-Bell.): Facendo sempre il *nanni* ed il corrivo.

Sans doute c'est l'idée de bêtise, associée au nom de *Gianni*, qui est responsable, en partie, de l'emploi de *Barbagianni* «grand-duc» (l'oiseau) au sens de «omo sciocco», noté par Petrocchi. La même idée est aussi représentée dans les nombreuses formes du nom de Giovanni portées par les bouffons du théâtre comique, les *Zanni*, les *Gianduia*, etc.[1]

Dans *Gianfrullo*, *Gianfrullone* «uomo goffo e semplice» (Gherardini), il faut peut-être voir une analogie avec le terme angev. *Nicolas Balzeux* (*frullo* «moussoir»).

La forme réduplicuée *Giangian* s'emploie dans le milanais au même sens que le nom simple: «Voi fà minga el *giangian*, 'via non mi fare il gianni, lo scempiato'» (C. Arrighi, *Diz. mil.*, s. v.). Le verbe *giangianà* signifie «far lo scempio, il bighellone».

D'autres noms que nous retrouvons en Italie au sens d'imbécile sont: *Giacomo* «minchione»: «Tu sèi il gran Giacomo» (Petrocchi), ven. *Giacometto*, qui est, selon Tom.-Bell, «nome comico di scherno a giovanetto scemo», friul. *jàcum* «sciocco»; mil., bergam., etc., *bernardo*, *bernardone* «id.», mil. *giorgiu* «sciocchcrello», lucch. *giorgione* «sciocco», rovign. *jóure* (Georges) «id.»; moden. *tugnón* (Antoine), ven. *tòni*, friul. *tòni* «sciocco» (Migl., *op. cit.*), lomb., piém. *tóni*, «baggeo, zanni» (C. Salvioni, *Postille italiane e ladine; Rev. de dial. rom.*, 4,• p. 180).

Pour des exemples plus détaillés, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage de M. Migliorini, pp. 219—232, où l'on trouve une grande quantité de noms employés pour désigner «L'uomo di bassa condizione, l'uomo sciocco, il marito ingannato». Les matériaux que l'auteur y a réunis, très abondants surtout en ce qui concerne les dialectes italiens, sont d'une très grande valeur pour quiconque veut étudier les idées défavorables associées aux noms propres populaires.

Pour terminer notre aperçu des noms masculins employés pour exprimer l'idée de simplicité ou de folie, nous citerons quelques exemples roumains. La locution *Ion, Ion, Ion, trei coconi din l'avilon*, s'emploie, selon Tiktin, pour désigner plusieurs niais qui portent

[1] Nous n'avons pas été à même de voir Constant Mic, *La Commedia dell' arte*, Paris, 1927.

Digitized by Google

le même nom. L'auteur fait aussi mention du terme *Ioane a mameĭ* «petit niais» («Dümmerchen»). Cet exemple, ainsi que *Vlăduța mameĭ* «même sens», parle en faveur de l'explication du terme *Gogul mameĭ* «id.», donnée par Tiktin, qui identifie *Gogul* avec le nom propre bulgare *Gogo* (Georges). L'explication n'exclut pas l'influence phonétique de *gog-*, qui a pu contribuer au caractère ridicule du nom, mais l'existence de *Ghcorghe* au sens de niais montre que le symbolisme phonétique n'est que d'importance secondaire. Le mot déterminant, *mameĭ*, témoigne de l'emploi hypocoristique de ces termes.

Tiktin fait la remarque suivante à propos du nom de *Vlad* (abr. de Vladislav) et de sa forme hypocoristique *Vlăduța*: «gilt jetzt, wie deutsch *Hans, Michel, Stoffel*, vgl. auch *Dummerjahn = dummer Jahn*, als Name eines Dummen».

M. C. Tagliavini, *Divagazioni semantiche rumene* (*Arch. rom.*, XII, pp. 161—231), cite plusieurs exemples de noms roumains employés pour désigner des imbéciles: *Matciu* «stupido», *Muşat* «sciocco», *Nan* «imbecille», *Stan* «uomo semplice», *Tănase* «sciocco, semplice, uomo da poco» (pp. 224—225).

Le fait qu'on désigne si souvent les imbéciles par des noms propres fréquents, explique pourquoi ces noms s'emploient aussi au sens de «mari trompé». Ici, comme souvent ailleurs où les noms propres remplacent des noms communs, c'est pour éviter le mot cru.

Dès le moyen âge, on peut observer cet emploi euphémique et plaisant du nom de *Jean* en français:

> *Quinze joies du mar.*, p. 58: Lun luy dit quil est bien *johan* L'autre le monstre au doyt.
>
> *Lettre de rém.*: 1475 (cit Du Cange, s. v.): Icelle femme vint à l'encontre du suppliant son mary, et lui dist telles parolles: Traistres, paillard, larron, je t'ay fait pluseurs fois *Johan*, et en despit de toy, je le te feray encores.
>
> *Farce du Cuvier*; XVI^e^ s. (Fournier, *op. cit.*, p. 193): Jehan! vertu sainct Pol, quest-ce à dire? Vous me acoustrez bien en sire, D'estre si tost *Jehan* devenu. J'ay nom Jaquinot, mon droit nom. L'ygnorez vous? — Non, amy, non. Mais vous estes *Jehan* marié.

Dans les *Serées* de G. Bouchet, nous trouvons le nom de Jean à la tête de toute une série de synonymes:

Digitized by Google

On tomba à parler en ceste Serée d'une grande querelle auec vn long procez, entre gens de qualité, pour auoir appellé vn homme marié, *Ian*, Sot, Cocu, Cornard, Becco-cornuto, & parent de Moyse. (I, p. 274.)

Pour le nom de *Jeannin* au même sens, cf. les exemples suivants:

Farce nouv. d'ung mary jaloux (*Anc. Th. fr.*, I, p. 132): Pourroit-il estre vray ou fainte Que ma femme m'ayt faict *Jenin*?

Farce de Pernet (*ib.*, I, p. 205): Et, bon gré bieu de la ligne, on m'appellera *Jenin*, Parmy les rues çà et là.

H. Estienne, *Apol. p. Hérod.*, I, p. 65 (cit. Nyrop, *Gr. hist.*, IV, 371): Et quand on dit, Un bon *Jannin* (que le vulgaire prononce *Genin*), cela s'entend proprement d'un pitaut qui prend bien en patience que sa femme luy face porter les cornes.

Cholières, *Apres Disnees*, p. 120 (cit. Godefr.): J'oy grand peur que vostre femme ne vous enroole en la bande *Jeannine*.

On pourrait multiplier les exemples à l'infini. Pour l'ancienne langue, Régnier a dressé une liste dans son édition des *Œuvres* de La Fontaine, IV, p. 377.

Dans l'argot moderne, où les appellations euphémiques du mari trompé sont fort nombreuses (cf. A. Bruant, *op. cit.*, s. v. *Cocu*), l'expression *un bonjean* a ce sens. Villatte, *Par.*, *bon-jean* «Hahnrei».

Dans les patois, Jean garde également ce sens dans des expressions différentes: vallée d'Yères *un vrai Jean* «un cocu» (Godefr.); H^te^ Bret. *Jean-Jeudi*, *Jean-Couvertaine* «cornard» (P. Sébillot, *Coutumes pop. de la Hte Bret.*, pp. 113, 144); Anjou *Jean* «nigaud, qui se laisse mener par sa femme, mari... trompé», *Jeanjean* «homme qui se laisse mener ou tromper par sa femme» (Verrier et On.); Poitou *être Jean* «être trompé par sa femme» (Favre, *op. cit*); Saintonge *Jhean-Jheudi* «mari trompé» (Jônain); Champ. *Dada Jennin* «mari trompé» (Tarbé); Lorr. *Chan lés coūnes* (Jean les cornes) «cocu» (Zéliqzon); Morvan *Janin* «mari trompé» (Chambure, *Gloss.* du Morv.).

Le Midi offre des exemples tels que *Janet* «mari commode», Dauph. *Janin* «mari complaisant», *Jan-trouno* «mari complaisant, jocrisse» (de tourna? Mistral), Langued. *Janë* «imbécile, mari commode» (Sauvages).

Digitized by Google

Nous avons vu que le nom de Jean se retrouve presque partout dans les patois français excepté ceux du Nord. Certes, cette acception de Jean, nom très populaire dans le Nord aussi, ne doit pas y être inconnue après avoir été en vogue pendant tant de siècles dans la langue populaire, et même dans la langue littéraire, mais, en somme, le sens de «mari trompé» semble moins fréquent dans les patois du Nord. En effet nous n'avons pas trouvé de locutions analogues à celles que nous venons de citer, ni chez Remacle, ni chez Grandgagnage.

Comment se fait-il donc qu'au sens de mari trompé Jean soit moins populaire en Wallonie, par exemple, que dans le reste de la France? Nous croyons que le fait s'explique par la concurrence d'un mot synonyme qui a fait fortune dans les patois du Nord à la même époque que Jean dans les autres régions de la France: *Wihot*, *Willot*. Nous nous arrêterons un moment à étudier l'origine de ce mot intéressant. Selon J. Haust, qui dans un article très suggestif traite de la forme namur. *ouyot* «bardane», «*wihot* est un diminutif de Wilhelm (Guillaume)» (*Ét. wall.*, p. 187).

Même en faisant abstraction d'une influence possible de *guiller* «tromper» (influence qui, si elle avait existé, aurait dû donner un avantage énorme, nous semble-t-il, au nom de Guillaume sur celui de Jean dans le cas qui nous occupe) il n'est pas surprenant de trouver ce sens chez un nom qui, dès le moyen âge, le dispute en fréquence au nom de Jean et qui, comme celui-ci, est souvent employé pour désigner une personne méprisable. Ainsi Estienne Pasquier dit dans ses *Recherches*: «Nous auons deux noms desquelz nous baptizons en commun propos ceulx qu'estimons de peu d'effect, les nommans *Ieans* ou *Guillaumes*» (l. VIII, ch. LIX).

Quant à *Wihot*, on ne saurait méconnaître son origine septentrionale. Cotgrave, qui l'écrit *Vuiho*, dit que c'est un picardisme et l'explique: «as cocu». Cf. l'exemple suivant, cité par La Curne, s. v. *Wihot*:

> Fauch. *Lang. et Poés. fr.* p. 193: Ce mot de *wihot*, duquel usent encor les haults Picards pour signifier cocu.

Le plus ancien exemple, que nous avons trouvé chez Du Cange, est remarquable pour la forme du mot, *Willot*:

> *Charta Communiae Ambianensis* ann. 1109 (1209): Qui juratum suum servum recreditum, traditorem, *Willot*, id est, Coup, appellaverit, 12. (20.) sol. persolvet.

Digitized by Google

Du Cange cite aussi les exemples suivants tirés de Jean de Condé:

Il fu debonnaire et francs, Car il estoit *Wihos* sofrans.
Car du mestier estoit aprise Vrais *Wihos* estoit ses maris.

Godefroy donne une grande quantité d'exemples. Nous lui empruntons:

G. Raynaud, *Motets fr.*, II, 114:J 'os bien m'amie a parler Les son mari, Et baisier et acoler D'encoste li, Et lui ort jalous clamer, *Vuihot* aussi.

Reg. de la loy, 1393—1401 (Arch. Tournai): Bielle Soille .X. libre, pour outrageuses parolles par elle dictes a un nommé Pierart le Beghe, sicomme de li avoir appellé *wihot*.

La forme féminine, *Wihote* «femme trompée par son mari»:

Hue li Maronniers, *Chans.*: Lequel auriez vous plus chier? Ou que vo fame, tout de voir, Et bien certainement seust Qu'ele de vous *wihote* fust Et en jalousie; Ou ele vous feist wihot Et vous n'en sceussiez nul mot.

Le dérivé *Wihoterie* «cocuage, cornardise»:

Perrin d'Angecourt, *Chans.*: Viltes est et vilenie De vivre en *wihoterie*.

Godefroy exemplifie aussi le verbe *Wihoter* dans les acceptions de «cocufier», de «faire des infidélités à une femme» et de «se faire des infidélités mutuelles».

L'étymologie proposée par Scheler dans le supplément du *Dictionnaire étymologique* de Diez, et adoptée par M. Meyer-Lübke, *R. E. W.*, 9532, est le nom anc. b. all. de la huppe: *widehop*. Au premier abord cette étymologie semble avoir un avantage immense sur celle qui fait remonter *wihot* à *Guillaume*. Non seulement le terme générique *oiseau* se prend parfois au sens de «mari trompé» (cf. Rolland, *Faune pop.*, IX, p. 247), mais, de plus, la huppe est souvent mise en rapport avec le coucou, oiseau par excellence des maris malheureux. L'étymologie est encore fortifiée par l'existence de la forme ancienne *dupe*, comme nom de cet oiseau (Roll, *op. cit.*, IX, pp. 158, 164—165). Pour le sens actuel de ce mot «personne trompée» (Meyer-Lübke, *R. E. W.*, 9076), cf. l'évolution sémantique de *niais*. Mais si la connexion sémantique entre la huppe et le mari trompé est très facile à établir, et si la forme, à première vue, semble parler en faveur d'une dérivation *wihot*

Digitized by Google

< *widehop*, cette étymologie n'en offre pas moins quelques difficultés. D'abord il serait étrange que le nom anc. b. all. de l'oiseau se fût généralisé dans l'acception secondaire de «mari trompé» sans laisser de traces dans l'acception primaire de «huppe». Or, les noms wallons et picards de la huppe relevés par Rolland, *Faune pop.*, II, 99—103; IX, 157—162, sont pour la plupart des onomatopées telles que *Boutt Boutt, Boudboud, Boutbouboute, Piwiche,* etc. Ensuite, que faire de la forme *willot*? Scheler dit à propos de cette forme: «La forme *willot* me paraît être une corruption de *wihot*, à moins qu'elle ne se rattache au nom propre *Wille* = *Guillaume*. — Si *Wille* est, comme d'aucuns prétendent, = Gille, le sens attaché à *willot* s'explique d'autant plus aisément.» (Grandgagnage, *Dict. étym.*, II, p. 488, note.)

Willot étant la forme la plus ancienne que nous connaissions, il ne nous paraît pas prudent de l'expliquer comme une corruption de *wihot*. Des deux noms propres proposés, *Guillaume* et *Gille*, c'est le premier seul qui nous semble formellement possible. *Willot* s'accorde à merveille avec la forme picarde de *Guillaume*, telle qu'elle se présente au XIII[e] siècle.[1]

Examinons maintenant la forme *wihot*. Phonétiquement parlant, le mot peut très bien être une forme diminutive de Guillaume. Dans le wallon *ll* se perd (cf. *fèie*, fille, *gentèie*, gentille, *tiou*, tilleul, *Wïaim'*, Guillaume). Le *h*, qui s'est perdu dans le wall. mod. Wïaim', n'est pas trop surprenant dans les formes anciennes, qui se rattachent à la forme germanique Wilhelm.[2] Dans le rouchi, le nom se retrouve sous la forme *huiot* «cocu» (Godefr.).

Un autre fait nous paraît encore confirmer cette identité de *wihot* et du nom propre *Guillaume*. Godefroy relève *wihot* (*wilhos*) au sens de «pièce de monnaie belge, en particulier ancienne monnaie de Namur, avec laquelle on payait l'impôt»:

---

[1] Cf. les *Materialien zur Einführung in das Studium der altfranzösischen Mundarten;* Schwan-Behrens, *Gramm. des Altfranz.*, III, p. 7: «... jou *Willaumes* devant dis, ...»; *ib.* p. 10: «... l'anniversaire men chier onkele maistre *Willaume* de Haveskerke, ...»

[2] Cf. Schwan-Behrens, *op. cit.*, III, p. 22: «... tos li chapiteles delle glise de Liege d'une part, et nos *Wilheames* sires de Hemmericuert chevalirs d'autre part, ...» (*Cart de l'église Saint-Lambert de Liège*; 1270); *ib.* p. 23: «... de par monsaignur *Wilheame* de Wihongne, chevalir, ...» (*Cart. de l'Abbaye du Val-Benoit*; 1279).

Digitized by Google

Cart. de la collégiale de S.-Aubin; XIV^e^ s.: Je lais as escolirs de la dite eglise (la collégiale de S.-Aubin) qui liront les lechons et chanteront les vers a mes vigiles, cascun .I. *wihot*.

J. d'Outrem., *Myreur des hist.*, I, 110: Et fut adont commenchiet ly usaige que ons fait et tient encor des *wilhos* leveir le promier jour de may.

Cette acception, que l'on ne saurait expliquer à partir de *widehop*, ni au sens primaire de «huppe», ni au sens secondaire de «mari trompé», s'explique aisément en partant du nom de *Guillaume*.[1] Les pièces de monnaie sont souvent désignées par des noms de personne, soit parce qu'elles portent l'effigie d'une personne: *Louis*, *Napoléon*. soit parce qu'on les personnifie au moyen d'un nom propre populaire: arg. *Charles*, *Jacques* «sou» (cf. ci-dessous, noms employés pour désigner des objets). Sans doute il s'agit dans le cas des *wihots*, mentionnés dans les exemples ci-dessus, des «*guillaumes* d'or émis en Hainaut au XIV^e^ s.» Voir le Nouv. Larousse ill. s. v. *Guillaume*. Admettre l'existence de deux mots séparés: *wihot* «mari trompé» et *wihot* «pièce de monnaie», ne donnerait pas, à notre avis, une solution satisfaisante du problème, d'autant moins que la forme entière de Guillaume, *Wiyême* (*Wiaim'*), s'emploie dans le wallon moderne pour désigner un mari trompé.

Le passage de Beroalde de Verville, cité à la page 247 de la *Faune populaire*, IX, de Rolland, témoigne des associations entre les idées d'oiseau et de mari trompé: «'J'ai fait un oiseau', dit une femme de son mari trompé». Du fait que *wihot* s'applique parfois aux oiseaux, emploi qui explique par exemple le jeu de mots obscène sur *huihot* dans la *Farce de Frère Guillebert*[2], il ne s'ensuit pas nécessairement que le nom d'oiseau soit le sens originaire dans tous les cas. Ainsi nous pensons que *wihot*, relevé comme nom du coucou dans l'anc. fr. du Nord-Est (Roll., *op. cit.*, IX, p. 126), est un emploi secondaire de *wihot* «cocu»: «Les cornus et les *wihots* n'ont que la peau et les os = les hibous et les coucous . . .» D'ailleurs, c'est un fait curieux que *wihot* s'emploie pour désigner

[1] Cf. *Guillot* dans l'exemple suivant:

Registre du Parlement de Paris, 12 juillet 1378 (La Curne): . . . vont à l'offrande très envis une fois ou deux l'an et quand ils **y** vont, n'offrent il qu'un *guillot*, dont les six ne valent qu'un tournois . . .

[2] *Anc. Th. fr.*, I, p. 323.

Digitized by Google

le coucou. Si le mot était identique avec *widehop*, on se serait attendu à trouver ce terme avant tout comme nom de la huppe, ce qui n'est pas le cas.

Quand il s'agit de désigner le mari trompé, le français du moyen âge semble avoir une certaine prédilection pour les noms de personne. Ainsi les noms d'*Arnaud* et d'*Arnoul* (*Ernou*, etc.) s'emploient souvent pour désigner, d'une manière euphémique, le mari d'une femme infidèle:

> *Fabliaux*, III, p. 194: Mès à la dame mesavint Que sire *Ernous* ses mariz vint.
>
> *Ib.*, V, p. 163: Je li voldrai coper les cous Par cui je fui *elnol* et cous.
>
> *Hist. des trois Maries* (cit. Godefr.): Helas! dolent, et que feray? Pour ly de tous gabbez seray Et sire *hernoux* aussi clames.
>
> Ruteb., *Dou secr. et de la fame au chev.*, v. 634 (cit. Moisy, *Noms de fam.*): Or me doi bien esbahir Qui ore aurai non sire *Ernous*; Cest seurenom ai je pour vous.

Le patronage des maris trompés, attribué parfois à saint Arnoul, doit être un patronage imaginaire de la même espèce que celui de saint *Cornélius*; mais tandis que ce dernier est dû à la ressemblance phonétique entre le nom propre et le mot *corne*, le premier semble provenir de la simple association entre un nom fréquent et défavorable[1] et l'idée d'infortune conjugale:

> *Rom. de la Rose*, vv. 9550—52: Par vous, par vostre lécherie, Suis-je mis en la confrairie *Saint Arnoul*, le Seigneur des Coux . . .
>
> E. Deschamps, *Poés.*: Puisque mon mari fault, . . . Par *Saint Arnoul* et Saint Thiebault, Je lui feray d'autel pain souppe.

La Curne, à qui nous empruntons ces exemples (il en donne d'autres encore), pense que le nom de saint Thibaut du dernier exemple a été choisi pour satisfaire aux exigences de la rime. Il est possible que des raisons formelles aient contribué à faire choisir justement ce nom, mais nous croyons qu'elles n'ont pas été les seules à déterminer le choix. *Thibaut* était un nom fréquent parmi

[1] Cf. l'anc. prov. *arnaut* «imbécile», Yonne *arnois* «mauvais garnement», ard. *arnaud* «débauché, querelleur» (Wartburg, *Fr. Et. Wb.*, s. v.).

Digitized by Google

les paysans et l'idée de sottise qui s'y associait a dû jouer un certain rôle.[1]

Nous n'avons pas distingué les formes qui remontent à *Arnoald* de celles qui se rapportent à *Arnulf*. En effet il semble que ces deux noms aient souvent été confondus. Förstemann, qui les qualifie, l'un de «sehr häufig», et l'autre de «überall häufig», mentionne, parmi les personnes remarquables qui ont porté ce nom, entre autres l'évêque de Metz, *Arnoald* (599—607), appelé alternativement *Arnulf*. Sans vouloir lui attribuer d'autre rôle pour le sens dont nous nous occupons ici, que celui d'avoir contribué à populariser, à une époque reculée, un nom que nous mettons sur le même pied que Jean ou Guillaume, nous rappelons ce fait qui nous aide à nous rendre compte de l'hésitation entre les deux noms quand ils servent à désigner le mari malheureux. Du Cange fait la remarque suivante en parlant d'*Arnaldus*: «Haud scio an inde *Hernoux* sit appellatus vir, cujus uxor mœchatur, ipso tacente: an ab *Arnulfi* nomine».

Dans le rémois moderne, on trouve *Arnould* «mari trompé» (Tarbé, *op. cit.*, s. v.; Wartburg, *F. E. W.*), probablement un reste de l'ancien emploi.

Les autres acceptions dialectales du nom, dont la plupart sont analogues à celles des autres noms très fréquents, nous semblent de nature à écarter l'hypothèse d'une idée individuelle comme point de départ de l'évolution sémantique.[2]

M. Migliorini, qui résume les hypothèses proposées pour expliquer la valeur défavorable du nom d'Arnaud, pense à Arnaud de Brescia, supplicié en 1155, et à la haine que lui portaient ses adversaires (*op. cit.*, p. 157). La chronologie semble favorable à cette supposition, le plus ancien exemple cité par Du Cange, s. v.

---

[1] Oudin, *Cur.*, mentionne l'expression avoir *le mal Tibaut mitaine* «estre sot», et La Curne lui-même relève le verbe *tibaulder* «faire le sot». Dans le Languedoc, nous avons rencontré *Tubaud* «nigaud, sot»; v. ci-dessus p. 77.

[2] Les acceptions d'*Arnaldus*, relevées par Du Cange sont: «Ganeo, nebulo, homo nihili, scortator». Meyer-Lübke, *R. E. W.*, 662, relève les formes romanes suivantes: «Amail. *arnaldo* 'töricht', puschl., veltl. *arnal* 'träge', abt. *naldo* 'Tor', frz. *arnaud* 'feiger Mensch', 'Schreihals', prov. *arnaut* 'töricht'. — *Ablt.*: pikard. *arnodé* 'Streit suchen'». — La forme rémoise *arnú* «Maikäfer», qui offre des difficultés, si l'on part d'une idée individuelle, et que l'on ne saurait guère expliquer à partir du sens de «mari trompé», s'explique assez naturellement, si on la compare à d'autres noms populaires employés pour désigner le hanneton: rém. *bernaou* (Bernard), anc. prov. *bertau* (Berthwald) (Wartburg, *op. cit.*).

Digitized by Google

filii Hernaudi, datant de 1159. Cependant le fait même qu'Arnaud de Brescia fut supplicié nous semble diminuer un peu la vraisemblance de cette hypothèse. Un martyr peut être haï et injurié, mais après sa mort on ne l'accuse guère de sottise, et moins encore de faiblesse et de lâcheté. Le fait que l'idée de sottise, ainsi que celle de mari trompé ou d'homme faible, s'expriment très souvent par d'autres noms propres, nous fait penser qu'il est inutile de chercher une explication spéciale de chaque cas et que les noms sont choisis, non pas parce qu'ils évoquent l'idée d'un certain homme qualifié de niais ou de mari trompé, mais plutôt parce qu'ils n'évoquent aucune idée individuelle précise. Par là, en effet, ils se prêtent à recevoir des significations variées: il suffit qu'ils soient déterminés par la situation. Le sujet parlant pourrait employer un mot plus cru. S'il préfère le nom propre, c'est qu'il veut éviter de choquer et aussi de prendre la responsabilité de sa médisance; il laisse à son interlocuteur le soin de deviner et de porter lui-même le jugement. Si le nom choisi éveillait nécessairement une idée précise, l'euphémisme disparaîtrait. Nous croyons que telle est aussi la raison pour laquelle les noms propres appliqués aux maris trompés, noms qui ont en général des significations multiples, sont rarement accompagnés d'un complément qui fasse ressortir expressément le sens diffamatoire. En effet le type représenté par le lorr. *Chan lés coūnes* paraît assez rare, comparé à celui où le nom propre seul sert à exprimer l'idée en question.

Pour l'espagnol, nous rappelons *Filippo* «cornuto».[1] Dans l'espagnol du Mexique, le nom de *Sancho* est synonyme de mari trompé («Hahnrei»)[2] (Tolhausen).

En italien, c'est surtout le nom de *Martino* qui s'applique aux maris trompés. San Martino est leur patron imaginaire, comme saint Arnoul l'était en ancien français. Martino étant le nom générique du bouc, et d'autres animaux cornus, il paraît séduisant de considérer le sens de mari trompé comme une acception secondaire. Cependant il ne faut pas tirer des conclusions prématurées de cette coïncidence, car Martino a parcouru une évolution qui rappelle trop celle de Jean en français, par exemple, pour s'en écarter en ce qui concerne le sens de «mari trompé». M.

[1] L. Spitzer relève encore les acceptions: «giocatore, vizioso, pederasta» (*Die Umschreibungen des Begriffes 'Hunger'*; *Z. R. Ph.*, Beih., LXVIII, p. 251).

[2] Cf. *Sancho* «Stier, der von Jugend auf geritten wird» (Id., ib.).

Digitized by Google

Migliorini a sans doute raison quand il suppose que le patronage est un fait secondaire: «Ci sembra probabile che il generico significato dispregiativo di Martino, assunto dal nome per la sua frequenza, si concretasse in quello specifico di 'marito tradito', che è, come vedemmo anche nella esemplificazione degli altri nomi, uno dei significati più frequenti, e che solo più tardi apparisse la protezione di S. Martino» (*op. cit.*, p. 266).

La prédilection du peuple pour les noms propres comme appellations euphémiques du mari d'une femme infidèle est confirmée par d'autres cas, p. ex. le vén. *Sior Marcantonio*, «Becco, quello a cui la Moglie fa fallo» (Boerio).[1]

Le sens moins précis de cœur patient ou de mari mené se révèle dans le mil. *Martin bonstomegh* «facilone»: «Con sóa miee ghe tocca de fà el *Martin bonstomegh*: Colla moglie gli tocca di far il pappataci» (Arrighi, *op. cit.*).[2] Un terme qui rappelle de près cette expression, le vén. *Zior Zamaria bon stomego*, signifie également «pappataci, chi soffre cose vituperevoli e tace perche mangia o ne cava il comodo» (Boerio). Ici, le nom de Martino a cédé la place à celui de Giovanni Maria.

La valeur sémantique des deux derniers termes est au fond toute autre que celle des noms du mari trompé. Tandis que les noms du mari trompé développent ce sens par l'intermédiaire de l'idée de simplicité, les noms du mari mené arrivent à cet état avant tout par l'idée de patience, toutes deux qualités caractéristiques des paysans. Cf. les noms de *Jacques Bonhomme* et de *Jean Bonhomme*. Quant au dernier, l'exemple cité plus haut (p. 40), rappelle de près les expressions italiennes que nous venons de citer.

Dans les parlers du Bas-Maine, *Robert* désigne le «mari mené par sa femme» (Dottin, *op. cit.*).

C'est aussi le sens du nom d'*André* dans l'argot de Paris. Ce nom ne désigne pas le mari trompé comme le veut M. Migliorini, *op. cit.*, p. 220, mais justement le «mari qui se laisse mener par sa femme» (Delesalle), «Pantoffelheld» (Villatte, *Par.*).

---

[1] Cf. le niçois *Marc-Antòni* «nigaud» (Mistr., *Trés.*), et le passage de J. du Bellay, mentionné par M. Migliorini, p. 277, n. 3: «Allons voir *Marc-Antoine* o Zany bouffonner».

[2] L'expression peut aussi se prendre au sens propre et désigner un mange-tout, un estomac d'autruche: «Lù el mangia del tutt; l'è *Martin* bonstomegh» (Id., *ib.*).

Digitized by Google

L'idée générale de faiblesse (physique et morale), qui s'associe si souvent aux noms populaires, explique le fait que les noms employés pour désigner un homme mené par sa femme, un homme faible, un homme qui s'occupe des détails du ménage ou qui se plaît parmi les femmes, ont presque toujours le sens accessoire de niais. Parfois cette idée l'emporte sur celle de naturel peu viril exprimée, en général, par une détermination ajoutée, qui fait souvent allusion à une occupation féminine.

Le nom de *Jean* qui se présente le plus souvent pour désigner, en français, un homme faible, se trouve déjà dans le dictionnaire de Cotgrave: «*Ian-femme.* An Hermaphrodite; one that is both man and woman; also effeminate meacock; faint-hearted milkesop». Jaubert, *Gloss. du Centre*, mentionne les termes analogues *Jean-fille* «l'homme qui s'occupe d'ouvrages ordinairement réservés aux femmes» et *Jean-fillette* «garçon qui se plaît avec les filles». Pour rendre la même idée, un nom de femme est parfois coordonné au nom masculin: wall. *Jehan-Magrite* «jocrisse» (Grandgagnage, *op. cit.*, II, p. 531); bret. *Jean-Katel* «homme qui s'occupe de travaux de femmes» (Esnault, *Imagin. pop.*, p. 112). Peut-être l'expression lorraine *Chan merouye* «homme qui s'occupe des affaires habituellement réservées aux femmes» (Zéliqzon, *op. cit.*, p. 113) s'explique-t-elle d'une manière analogue. (Cf. *Maroie*, Marie, «employée d'une façon méprisante pour signifier vieille commère, vieille sotte» (Godefr.).

Comme synonyme de *Jean-fille*, Jaubert donne le terme *Jean-tout-mêle*, l'homme qui, à une ferme, se mêle de tout et par conséquent aussi des travaux qui sont, en général, réservés aux femmes.[1] Dans les patois de l'Est, par exemple, les expressions composées du nom de Jean et d'une allusion plus précise de ce genre sont très fréquentes. Les allusions aux menus soins de la basse-cour semblent jouer un grand rôle quand il s'agit de désigner un homme qui s'occupe des détails du ménage. Ainsi Rolland, *Faune pop.*, VI, p. 31, relève l'expression *Jean Cocotte* (lorr., morv.) «tête-poule».[2]

---

[1] Cf. les termes provençaux *Jan-fai-tout* et *Jan-touto-obro* qui gardent le sens général indiqué par la détermination, «factotum, homme qui se mêle de tout».

[2] L'esprit populaire trouve souvent les mêmes images et se sert parfois des mêmes noms populaires pour exprimer la même idée. Ainsi l'all. *Hännengretel* et le holl. *Jan Hen* désignent l'homme qui se mêle de travaux de femmes.

Digitized by Google

Zéliqzon, *op. cit.*, p. 113, mentionne la forme *Chan cocate*. Le mot déterminant s'emploie également au sens de «garçon qui aime à faire des ouvrages qui conviennent plutôt aux femmes». *Chan cocgnon*[1], *Chan covisse*[2], *Chan ponat* («qui couve») et *Chan cāponé* rentrent tous dans le même ordre d'idées. D'autres occupations féminines sont indiquées dans des termes comme *Chan lè pope* (Jean la poupée), *Chan lè crimme* (Jean la crème) et *Chan lè bwaye* (Jean la lessive) (Zéliqzon, *loc. cit.*).

En dehors du nom de Jean, qui offre la plus riche moisson de termes désignant l'homme efféminé, d'autres noms populaires s'emploient d'une manière analogue. Nous avons mentionné à plusieurs reprises le terme angevin *Nicolas Balzeux* ou *Nicolas bat-l'z œufs* «celui qui, à la maison, s'occupe d'ouvrages de femmes, p. ex. bat les œufs pour faire l'omelette» (Verrier et Onillon, *op. cit.*). *Colin*, forme hypocoristique de Nicolas s'associe à la même idée: norm. *Colin-fumelle* (Esnault, *loc. cit.*), b. manc. *Colin-femelle* (Dottin, *Faits de sémantique*), b. manc., angev. *Colin-tampon* (Dottin; Verr. et On.). C. Joret, *Essai sur le patois normand du Bessin*, relève l'adjectif *colifamé* «efféminé, coquet».

Robert, qui s'emploie, comme nous l'avons indiqué, pour désigner un mari mené par sa femme, peut aussi prendre le sens de «homme efféminé»: *Robert-femme* (Esnault, *loc. cit.*).

Selon Kocher, *Reduplikationsbild.*, p 76, le pic. *Titisse* «weibisch» («und kleinlich»), est la forme réduplicquée du nom de *Baptiste*. Le sens de niais, relevé pour le nom de Baptiste par Kölbel, parle en faveur de cette explication, les deux acceptions se trouvant le plus souvent l'une à côté de l'autre.

Si nous nous tournons vers le Midi, nous rencontrons des cas analogues tels que *Jan-femo*, *Jan-femello*, etc., «jocrisse, homme qui se mêle des occupations des femmes», *Jan-coucounié* «tâte-poule, jocrisse»[3], *Jan-sauso* «homme qui se mêle de cuisine», *Jan-toupi(n)* (Jean le pot) «jocrisse», *Jan-coulougnado*, *Jan-counoulhado*, «homme qui file la quenouille, jocrisse» (Mistral, *Trésor*).

---

[1] *Coqgnon*, «coquetier; marchandeur; nigaud, niais» (Zéliqzon, *op. cit.*, s. v.).

[2] *Covisse*, *covusse* «l'œuf fécondé dont le principe de vie a été anéanti soit par suite d'une mauvaise couvaison, soit par suite d'un orage ou de toute autre cause et qui ne tarde pas à se gâter et à pourrir» (Rolland, *Faune pop.*, VI, p. 11).

[3] Cf. *Chan cocgnon*. *Coucounier* = «coquetier; marchand d'œufs; celui qui dorlote, qui aime à choyer; jocrisse». (Mistral, *Trésor*, s. v.).

Digitized by Google

Justement dans le dernier terme (Jean quenouillée) nous possédons un exemple intéressant de l'état sémantique que nous avons observé pour l'expression espagnole *Juan devana*. Sans doute nous avons affaire, dans les deux cas, à des allusions à une occupation féminine du même genre. Les deux termes servent à désigner un homme ridicule, niais. De plus le nom propre est identique dans les deux cas, ce qui n'est cependant que d'une importance secondaire. Le mot déterminant de l'expression esp. *Juan lanas* paraît se rapporter à une occupation féminine analogue.

Si, dans les expressions citées, l'idée de mœurs efféminées ne s'associe au nom de Juan, qu'après celle de simplicité, cette idée est celle qui prévaut dans des termes comme *Juan de las mozas* (Correas, *op. cit.*, p. 598), et vénéz. *Juaniquillo* «hombre afeminado». Quant au dernier, selon l'*Enciclopedia univ.*, il s'emploie aussi adjectivement pour exprimer l'idée de naturel efféminé.

Le Dictionnaire de l'Académie esp. (1ère éd.) relève ces expressions analogues avec le nom de Pedro: *Pedro entre ellas* «hombre que gusta de andar entre mugéres», *Perico entre ellas*. même sens.[1]

Le cat. *Joán doncta* «faldillas, faldiller» (Donad. y Puign., *Dicc.*, s. v. *Pedro*) correspond parfaitement à des termes tels que Jean-femme, Jean-fillette, etc. De même le piém. *Giacu-fumna*. «uomo effeminato» (Migl., p. 224). La détermination de l'ital. *Gianfrullo*, *Gianfrullone*[2], nous fait penser que le sens enregistré par Tom.-Bell., «persona goffa, stupida», pourrait se rattacher à celui de «homme qui se mêle de cuisine». Une idée analogue pourrait avoir donné naissance à l'expression vén. *Sior Antonio dal butiro*, «giovane veneziano avannotto, semplice e timoroso de' fantasmi» (Boerio, *op. cit.*, App.). Si telle est l'origine de la détermination, l'acception «colui che abbia il vestito unto e bisunto», mentionnée aussi par Boerio, est probablement secondaire. Il nous semble préférable d'admettre que l'idée évoquée par le mot déterminant *beurre* s'est associée à celle d'habit taché de graisse, que

[1] Cf. le refrain populaire: «*Xan por entr'elas* Amigo das nenas tanto lles quer, Que morre por elas» (*Bibl. de las trad. pop. esp.*, IV, p. 71) et «*Xanino entr'elas* O amigo d'as nenas, Tanto lles quer, que se morre por elas» (*Ib.*, XI, p. 209).

[2] *Frullo* «moussoir», *frullare le uova* «battre les œufs». Cf. fr. *Nicolas Balzeux* «imbécile».

Digitized by Google

de supposer une association de l'idée de saleté à celles de simplicité et de crainte, car ces idées s'expliquent aisément en partant du sens d'homme peu viril. Le personnage ridicule de comédie dont il s'agit sans doute a évidemment pu être accoutré d'un habit sale qui aurait suggéré le mot beurre, mais les nombreux exemples que nous venons d'énumérer nous inclinent à croire qu'il y a là surtout une allusion à une occupation féminine pour faire ressortir l'idée de faiblesse. Peut-être faut-il tenir compte aussi de l'idée de mollesse qui s'associe aisément à l'idée de beurre.

Les noms propres sont encore employés pour désigner l'homme à prétentions galantes, le libertin et enfin le souteneur. L'euphémisme, qui joue ici un rôle encore plus grand peut-être que pour les noms du mari trompé, est sans doute pour quelque chose dans le fait que ces noms ne sont pas accompagnés d'un déterminatif, tandis que c'était là la règle pour les noms appliqués à l'homme peu viril. Le nom propre seul doit suffire à évoquer l'idée que l'on veut exprimer. Préciser cette idée au moyen d'une allusion plus ou moins claire serait compromettre l'effet euphémique auquel on vise en employant un nom propre.

En général, ces noms prennent naissance dans les argots des grandes villes, d'où ils pénètrent parfois dans la langue littéraire. Par cet intermédiaire ils peuvent même atteindre une vogue internationale, mais le plus souvent leur emploi est limité à leur milieu d'origine. D'ailleurs ils sont bientôt remplacés par des rivaux moins répandus et par conséquent plus aptes à satisfaire au besoin euphémique.

Le nom de *Michel* (Michet, Miché) s'employait déjà dans l'ancien argot pour désigner un libertin. Virmaître cite de 1764:

> Mérard de Saint-Just: D'où vient qu'on appelle *miché* Quiconque va de nuit et se glisse en cachette Chez des filles d'amour, Barbe, Rose ou Fanchette?

Le même sens s'exprime par le dim. *Micheton*:

> *Chans. des gueux* (cit. Delesalle): Souvent, lardé d'un coup de bince. Le *micheton* nu se sauvait.[1]

Dans le patois champenois, *Miché*, ainsi que *Michaut*, *Michelet*, sont synonymes de «galant, amoureux» (Tarbé).

[1] D'autres exemples chez Larchey, *Excentricités*, s. v.

Digitized by Google

L'emploi péjoratif de cette série de noms semble remonter à l'ancienne langue. M. Schultz-Gora[1] rappelle l'expression *hoirs Michault* chez Villon. L'exemple suivant, cité par Godefroi, semble aussi témoigner de la nature défavorable des idées associées au nom de Michault:

> Coquillart, *Nouv. droitz.* I, 111: Peult estre qu'elle a nom Denise Et son mary Jehan ou Thibault, Et neantmoins pour sa devise Porte une M qui faict *Michault.*

Gaston Paris[2] ne voit dans cet exemple que le nom propre, sans autre signification que celle du prénom Michel. Le fait que les noms de Jehan ou de Thiebault sont attribués au mari (cf. ci-dessus, pp. 83, 88) nous fait penser cependant que le nom de Michault n'a pas été choisi arbitrairement. Pour ce qui est de l'expression *le passe-temps Michault,* donnée par Godefroy comme nom d'une espèce de jeu, Gaston Paris allègue le *Passe temps de Michault de Taillevent* (antérieur à 1440): «Le succès du Passetemps Michault est attesté non seulement par les nombreuses éditions qui en furent faites mais par les allusions dont il est l'objet dans la poésie du XV^e^ siècle. On disait proverbialement 'le passetemps Michault' pour 'le temps perdu, le musage'».

Cependant le nom de Michaut figure dans des expressions analogues dès le XIV^e^ s.:

> Froissart, *Poés.* (cit. Godefr.): Juiens au roy qui ne ment ... Et a la charette *Michaut*

Il est vrai que le sens de libertin n'est pas attesté par ces expressions, mais le dernier exemple montre qu'à cette époque reculée le nom de Michaut entrait dans d'autres expressions que celle qui semble faire allusion à Michault de Taillevent. D'ailleurs il faut remarquer celle de *faire le sault Michelet* relevée par Godefroy chez Coquillart et expliquée par «se livrer à la galanterie».

Dans l'argot moderne, on rencontre des synonymes de Miché tels que: *Adolphe, Alphonse, Arthur* (avec les dérivés *arthurisme, -iste, -ine*), *Benoît, Oscar,* etc.[3]:

> Larchey, *Excentricités,* s. v.: Un haut fonctionnaire bien connu, ... *Arthur* de soixante ans.

---

[1] *Zeitschr. f. rom. Phil.,* XVIII, p. 133.

[2] *Romania,* XVIII, p. 442, n. 2.

[3] Cf. Migliorini, p. 238.

Digitized by Google

Id., *ib.*: Quant aux *Arthurs* de ces dames . . .

Th. Gautier, *Les Lorettes*: . . . elle trouve tout simple d'avoir une collection d'*Arthurs* . . .

Petits Myst. du Quart. lat., 1860 (cit. Rigaud, *Arg. mod.*): L'an dernier, elle avait un *Alphonse* pour lequel elle travaillait du matin au soir et souvent du soir au matin.

A. Bruant, *Dict. fr.-arg.*, s. v. *Maquereau*: Le dernier protecteur d'actrices qui a fait parler de lui est en fuite; il peut passer pour le prince des *Alphonses*.

Nous avons effleuré de temps en temps la question des noms de personnages rendus immortels par des ouvrages littéraires et employés comme noms communs pour désigner les personnes qui ressemblent, sous quelque rapport, au type littéraire. En général, on est tenté d'attribuer, dans des cas pareils, l'emploi générique du nom à l'influence exercée par l'ouvrage littéraire. Cependant il nous semble qu'une certaine circonspection est nécessaire quand il s'agit de déterminer l'origine du passage d'un nom propre de ce genre à l'état de nom commun. Il est vrai que le problème de savoir si l'auteur a choisi arbitrairement le nom, ou si les idées déjà associées au nom ont déterminé ce choix, offre souvent de grandes difficultés. Ces difficultés peuvent être insurmontables, quand la composition de l'ouvrage remonte à des temps reculés, ou que la vie de l'auteur et les circonstances attachées à la composition se soustraient à notre connaissance. Comme on peut présumer que l'auteur d'une œuvre de fiction ne choisit qu'exceptionnellement les noms de ses personnages sans penser à l'effet qu'ils doivent exercer sur le lecteur, on peut supposer également que les noms choisis ont, pour ainsi dire, une atmosphère d'associations d'idées qui correspond aux intentions artistiques de l'auteur. Ainsi, par exemple, on peut supposer que ce n'est pas sans intention que Molière a donné dans l'*École des femmes* le nom d'*Arnolphe* au personnage pour lequel Chrysalde craint «cette raillerie Dont cent pauvres maris ont souffert la furie».

On ne peut pas en conclure que tous les noms de personnages littéraires aient une valeur idéologique qui les rapproche des noms communs. Mais nous croyons que le seul fait d'avoir constaté l'existence d'un nom comme nom propre d'un personnage littéraire ne suffit pas toujours à expliquer l'emploi générique de ce nom dans un sens qui rappelle le type littéraire. Parfois la

Digitized by Google

présence dans un ouvrage littéraire d'un nom relevé plus tard comme nom commun est faite pour nous égarer dans nos investigations sur le point de départ de l'emploi générique.

Ainsi l'emploi du nom d'*Alphonse* au sens mentionné est généralement ramené à la pièce connue de Dumas fils, *Monsieur Alphonse* (1873). Dumas avait originairement appelé le héros de sa comédie Jules, puis il changea ce nom contre celui d'Alphonse. Nous voyons dans cet échange un indice de l'impression exercée par le nom d'Alphonse sur l'auteur. Il est évident, nous semble-t-il, qu'il n'aurait pas abandonné le nom de Jules, si les idées évoquées par le nom d'Alphonse n'avaient pas déjà été de nature à s'associer plus facilement au type qu'il voulait dépeindre dans sa comédie.

Aussi le premier de nos exemples, qui est antérieur de treize ans à la première représentation de *Monsieur Alphonse*, nous aide-t-il à mieux nous rendre compte du changement auquel Dumas a procédé. Reste naturellement l'importance de la comédie de Dumas pour la propagation du terme qui, sans elle, ne serait probablement pas plus connu en dehors de l'argot que les autres noms synonymes que nous venons de citer.

Rechercher dans chaque cas particuler la cause de l'emploi générique de ces noms serait sans doute une tâche ingrate. Une chose qui est faite pour nous frapper, c'est que les Jean, les Guillaume, etc., manquent parmi les noms de ce groupe. Mais d'abord les acceptions multiples de ces noms très fréquents sont en général précisées à l'aide de déterminations ajoutées à cette fin, le nom seul ayant plutôt le sens de «individu, homme». Or, ajouter une détermination plus ou moins transparente pour faire allusion à l'idée dont il s'agit dans cette catégorie de noms, ce serait démentir, en partie au moins, l'euphémisme. D'un autre côté les noms très fréquents s'associent, en général, à l'idée de lourdeur ou de simplicité. Quand ils sont employés pour désigner un homme peu viril, par exemple, ils ont presque toujours besoin d'une détermination pour faire ressortir cette idée, qui n'en est pas moins souvent vaincue (nous l'avons vu) par celle de simplicité. Le caractère rustique de ces noms les rend moins aptes à désigner le personnage dont il s'agit ici. Les noms désignant ce produit des grandes villes doivent éveiller plutôt l'idée d'une élégance efféminée et doucereuse. Il est donc assez naturel que les noms choisis pour désigner ce type ne soient pas des plus vulgaires.

Digitized by Google

De plus, les courants de la mode changent plus rapidement dans une langue spéciale, parlée par un groupe restreint, telle que l'argot d'une ville. La popularité d'un nom y pâlit plus vite que chez le peuple plus conservateur de la campagne, où un nom comme Jean a su garder sa popularité pendant tant de siècles. De même qu'un nom très fréquent, popularisé par le culte d'un saint, finit souvent par donner naissance à des sens péjoratifs semblables dans les langues les plus différentes, de même la popularité occasionnelle d'un nom peut entraîner sa dégradation dans un certain milieu. Le nom d'*Oscar* semble devoir son sens à une popularité éphémère de ce genre. M. Kölbel rappelle le passage suivant de Taine: «Ossian avec Oscar, Malvina et sa troupe, fit le tour de l'Europe et finit vers 1830 par fournir des noms de baptême aux grisettes et aux coiffeurs».

Si la naissance de l'emploi générique des noms propres dans la langue parlée ne se soustrayait à l'observation directe, on trouverait sans doute souvent au fond de l'évolution sémantique du nom, une telle popularité, parfois de nature locale peut-être. Plus les noms sont nombreux qui servent à exprimer une idée, moins il nous semble probable que c'est par allusion à un certain individu, historique ou littéraire, qu'il faut expliquer le sens de chaque nom. L'idée que nous venons d'exemplifier s'exprime par une grande quantité de mots synonymes, noms propres et autres. Cette richesse en synonymes témoigne d'un besoin de renouveler les appellations qui s'explique sans doute par des raisons euphémiques. Il est assez peu probable, nous semble-t-il, que la langue, qui peut satisfaire à ce besoin par une création spontanée, se résigne quant aux noms propres à attendre patiemment les occasions où le nom d'une personne connue pourra évoquer l'idée en question.

Nous passons à une autre idée qui s'exprime assez souvent au moyen de noms propres, c'est-à-dire celle de paresse ou de nonchalance. Le sens peut être précisé au moyen d'une détermination qui amène, par une allusion plus ou moins claire, l'association voulue. Dans le limousin, *Jan-de-lesé* (Jean de loisir) a le sens de «désœuvré, homme futile», ou bien celui de «médisant», acception assez naturelle, le fainéant trouvant facilement le temps de critiquer les actions d'autrui. Pour le béarnais, Lespy et Raymond relèvent le terme analogue *Jan l'aysit* (Jean l'aisé) «indolent, Monsieur sans-

Digitized by Google

gêne, ami des œuvres faites», ainsi que celui de *Yan-l'auquè* (Jean gardeur d'oies) «désœuvré, musard», qui rappelle les termes désignant l'homme efféminé. Dans le *Trésor* de Mistral, on trouve le dim. béarnais du nom de Jacques employé d'une manière analogue: *Jacoulet de las aucos* «terme de mépris». Dans l'expression provençale *Jan d'Oulando* «indolent, sans-souci, flegmatique comme un Hollandais», c'est la prétendue qualité typique d'une nation qui a servi d'intermédiaire. D'autre part, la paresse ou l'indolence s'exprime souvent par des noms propres, sans qu'une détermination soit ajoutée. Dans le provençal, le nom de *Blàsi* (Blaise), nom qui s'emploie dans des patois français et italiens au sens de «niais», signifie «homme mou, bonhomme, lambin». Le verbe langued. *blaisa* «agir avec nonchalance» (Wartburg), rentre dans le même ordre d'idées. Selon Mistral, le nom de *Bartolo* s'emploie à Castres pour désigner «un sans-souci».

Dans la péninsule ibérique, on peut constater un emploi analogue du nom de Guillaume: cat. *Guillot* «usufructuari, dropo qui no travalla» (Aladern); port. *Guilhote* «Nutzniesser, Müssiggänger, Tagedieb, Schmarotzer, Betrüger» (H. Michaëlis, *Dicc.*, s. v.).

Tous ces exemples nous font penser que l'idée de paresse ou de lenteur que l'on trouve dans certaines formes dialectales italiennes se rattache directement à des noms propres. M. Salvioni, *Rend. del R. Ist. Lomb.*, XXXIX, p. 611, relève la forme *arnàll*, employée à Poschiavo au sens de «pigro». M. Salvioni est d'avis que c'est une acception figurée d'*arnàll* «pietra del focolare», c'est à dire l'homme qui reste toujours près du feu. Selon M. Bertoni (*Elem. germ.*, p. 240, n. 1) au contraire, l'évolution sémantique se serait opérée en sens inverse, «pigro» étant l'acception primaire. Comme cette signification est assez commune chez les noms propres qui développent le sens générique de «simple, niais», la supposition de M. Bertoni nous semble la plus probable, d'autant plus que la forme parmesane *Arnoc* (avec changement de suffixe) s'emploie au sens de «stupido» (Bertoni, *op. cit.*, p. 77), de «lento», et de «barbogio» (Migliorini, p. 156). Les mêmes idées s'associent au nom de *Georges*. Dans le dial. des Grisons, *g'ei faplaunsiu* signifie «uomo lentissimo» (Migl., p. 224).

Comment expliquer alors le sens de paresseux, fainéant, etc., chez les noms propres? D'où viennent ces associations d'idées, surtout dans les cas où il n'y a pas de détermination? Comme il

Digitized by Google

s'agit de noms très fréquents, on pourrait penser à l'idée de lourdeur des noms typiques des paysans. On pourrait aussi penser aux noms typiques des domestiques, auxquels l'idée de paresse peut facilement s'associer. En effet les sens du cat. *Guillot*, ou du port. *Guilhote*, rappellent d'une manière frappante ceux que nous avons constatés en parlant de *Jacquet*. Ce nom, qui avait dans l'ancien français les sens de «parasite» et de «sycophante», était le nom par excellence du domestique.

Si nous jetons un coup d'œil sur les formules populaires, les locutions proverbiales, etc. qui se rapportent aux paresseux, nous trouvons des noms qui sont tous typiques des classes inférieures, et le plus souvent on peut constater que le personnage raillé pour sa paresse est un paysan ou un valet de ferme.

Voici d'abord quelques formules françaises que nous citons d'après E. Rolland, *Rimes et jeux de l'enfance* (Formulettes du paresseux):

P. 278: Oh! hé! Pierre, lève-toi. — Et pourquoi faire, mon maître? — Pour travailler. — Oh! là là! le ventre! Oh! là là! le ventre!... (Eure-et-Loir).

P. 279: Pierre, lève-toi. — Pour quoi faire? — Pour aller garder les vaches. — J'ai mal au ventre. — Pierre, lève-toi. — Pour quoi faire? — Pour manger la bouillie. — Riquiqui mon ventre, mon ventre, — riquiqui, mon ventre est guéri. (Env. de Lorient.)

P. 279: Chan — si t'vieux d'lè sope faz'en. (Pays messin.)

Le même milieu social se reflète dans des locutions satiriques espagnoles se rapportant aux paresseux, telles que celles-ci, citées d'après G. Correas, *op. cit.*:

P. 377: Pablo, ¿con el sol segáis? ¡Qué mala vida os dais!

P. 50: Andate, Periquito, holgando; tú te lo quieres y yo te lo mando.

P. 253: Juan y María por leña van; lunes parten y martes llegarán; miércoles cargan, jueves huelgan, viernes vienen, sábado están.

Il n'est sans doute pas nécessaire de se figurer que le sens de paresseux s'est développé par l'intermédiaire de la notion de paysan ou de domestique, mais pour pouvoir se rendre compte des associations entre l'idée de paresse et un nom propre, surtout quand il n'est pas déterminé, il nous paraît pourtant qu'il ne faut pas négliger

Digitized by Google

la notion de la classe, telle qu'elle apparaît dans les locutions citées. Si nous attachons une plus grande importance aux noms non déterminés, c'est que, dans leur cas, les associations d'idées doivent être amenées par le nom seul, ce qui suppose une affinité plus étroite entre ce nom et ces idées. Quand le nom est déterminé, il suffit que le nom évoque l'idée d'un individu quelconque, puisque la détermination a déjà précisé l'idée.

En effet nous trouvons parfois chez les mêmes noms le sens opposé, celui de «homme affairé, homme qui s'occupe de tout», mais alors le nom est suivi d'une détermination, qui amène l'association en question. Nous avons déjà mentionné (p. 92) des expressions telles que fr. *Jean-fait-tout, Jean-tout-mêle,* prov. *Jan-fai-tout, Jan-touto-obro.*[1] Jaubert, *Gloss. du Centre,* cite l'expression *Jean-qui-se-tue* «ouvrier dur au travail». Le sens primaire (indiqué par la détermination) du prov. *Jan-l'empres* (Jean l'entrepris) est celui de «homme affairé, cogne-fétu» (Mistral, *Trésor*). D'ailleurs, les extrêmes se touchent parfois, comme le montre l'expression prov. *Jan-reculo* «lambin, cogne-fétu». Selon Mistral, c'est l'homme «qui va comme les écrevisses». Le sens de «cogne-fétu» s'explique ici sans doute par une idée accessoire «homme qui recule devant un travail pour en entamer tout de suite un autre, qui se perd dans des bagatelles». Dans l'italien, la forme diminutive de Francesco, *Cecco,* sert à désigner un homme affairé: *Ceccosuda* «affannone, uomo che si dà molto da fare, e per cose da nulla»:

> Giusti, *Prov. tosc.*, 48: «Non è in nessun luogo, chi è in tutti i luoghi» È detto contro quelli affannoni e quei *cecchisuda* che voglion metter le mani in ogni cosa.

De là l'expression *fare da Ceccosuda* «affannarsi, stancarsi senza proposito, mostrando di far gran cose» (Tomm.-Bell.).

La gourmandise ou l'ivrognerie d'une personne sont parfois indiquées à l'aide d'un nom propre. Ainsi, dans la *Comédie des chansons*, un buveur apostrophe son compagnon de la manière suivante:

> *Anc. Th. fr.*, IX, p. 148: Mon gros *Jean Gourmant*, Que j'ay l'ame ravie D'envie De voir ton visage charmant!

[1] Cf. l'expression prov. *Jan-que-sa(u)p-tout* «homme qui a l'air de tout savoir» (Mistr., *Trés.*).

Digitized by Google

Dans les *Curiositez* d'Oudin, on trouve l'expression *Maistre Jean l'yvroigne, curé de Pomponne* «un yvroigne». Jaubert donne les expressions *Jean-soûl* et *Jean-de-la-viande* «sobriquet d'un gourmand, noceux». Quant à l'expression *de la viande à Jean-soû* «mets très-légers, qu'on mange sans avoir plus faim», que Jaubert veut écrire *de la viande à gens soûs,* nous pensons que le nom de *Jean* est assez appuyé par les locutions analogues où ce nom ne peut pas être une altération de *gens.* Dans la basse Bretagne, un ivrogne est appelé un *Jean-lèche-verre,* de même qu'il s'appelle *Van de poupebii* (Jean de tette-vin) dans le béarnais (Lespy et Raym., *op. cit.*). Mistral, *Trés.,* s. v. *poupo-vin*: *Jan de poupo-vin* «amateur de la bouteille». Cf. l'arg. *François* «Betrunkener» (Villatte, *Par.*).

Le cat. *Saltamarti* (Saute Martin) «soldat borratxo» (Aladern), est sans doute une acception figurée du nom d'objet *Saltamarti,* qui désigne une espèce de marionnette employée dans les courses de taureaux. C'est une poupée qui reste debout grâce à un morceau de plomb placé dans les pieds. Elle se redresse d'un bond quand elle est jetée par terre.

En Italie, des formes dialectales du nom de Louis s'associent à l'idée de gourmandise: *Luig',* dim. *Luigein,* «goloso, avido del cibo» (Carolina Coronedi Berti, *Indovinelli bolognesi; Archivio* di Pitré, II, p. 580).[1]

Le tempérament d'une personne, surtout dans ses manifestations désavantageuses, l'humeur querelleuse, difficile, opiniâtre, etc., sont parfois indiqués au moyen d'un nom propre.

Si l'on tient compte des acceptions péjoratives du nom d'*Arnaud*[2], il est difficile, nous paraît-il, d'expliquer des mots tels que l'ard. *arnaud* «débauché, querelleur», ou *arnauder* «faire du bruit» (Tarbé, *op. cit.*), sans les mettre en rapport avec le nom propre. Selon Delesalle, *arnaud,* qui s'emploie dans l'expression argotique *être arnaud* «renauder, être de mauvaise humeur», serait une déformation de *renauder* «se plaindre, grogner». M. Sainéan, qui s'est occupé de la question[3], pense aussi que les mots *renauder*

[1] Pour l'emploi proverbial du nom de *Michelaccio: far la vita* ou *l'arte di Michelaccio* «mangiare, bere e spassarsi», cf. Migliorini, p. 229.

[2] Cf. ci-dessus, p. 88 ss.

[3] *Sources de l'argot ancien,* I, p. 200; *Le langage parisien au XIX^e s.,* p. 95; *Sources indigènes,* I, p. 315.

Digitized by Google

et *arnauder* sont identiques. Selon lui, *arnauder* serait un picardisme, ce qui expliquerait la métathèse de l'initiale *re-* en *ar-*. Il est incontestable que *arnaud* et *renaud*, *arnauder* et *renauder*, sont des doublets de mots qui, par la forme et le sens, se ressemblent trop pour être indépendants les uns des autres. Le fait que certains animaux «grondeurs» sont désignés par les deux noms (ainsi béarn. *arnaut* «matou»; bmanc. *renaud*, même sens) témoigne aussi de leur affinité. Cependant nous ne sommes pas convaincu par l'explication de M. Sainéan. D'abord, la présence des formes en *ar-* dans plusieurs autres patois que le picard est un peu suspecte. Le terme argotique *arnaud*, dont le sens de «député» (Villatte, *Par.*) s'explique sans doute comme une acception ironique de «querelleur», pourrait à la rigueur être une déformation (picarde ou autre) de la forme *renaut* «grondeur», qui apparaît dans les locutions *chercher du renaud* «chercher noise, chicaner, quereller»; *être à renaud* «être grognon, en colère»; *faire du renaud* «faire du bruit»[1] (Delesalle). De même pour l'arg. *arnauder* «murmurer» (Delesalle). Mais dans des cas tels que le bmanc. *arnaodę* «se fâcher», ou le béarn. *arnaut* «matou», une influence picarde nous semble moins probable.[2]

D'autre part, la chronologie des deux séries ne semble pas favoriser la supposition selon laquelle *arnauder* serait une altération de *renauder*. *Renaud* et *renauder* sont les formes les plus courantes aujourd'hui, mais nous ne les trouvons pas dans l'ancienne langue. La plus ancienne forme que nous ayons trouvée, est celle de *renaud* «patois, jargon» (*Cont. d'Eutrapel*; La Curne), d'où *renauder* «quereller» pourrait à la rigueur dériver. Le verbe *arnauder*, au contraire, est beaucoup plus ancien:

> *Lettre de rém.*; 1410 (cit. Du Cange, s. v. *Arnaldus*): Jehan des Roches dist à Jehan Courtois, tu me vas *Arnaudant*, comme tu fiz hier mon pere, que tu affolas.

Godefroy traduit par «chercher noise, chercher dispute, maltraiter», sens qui s'accordent à merveille avec ceux des verbes modernes *arnauder* et *renauder*, et qui sont très naturels quand

[1] L'acception impersonnelle, «mauvaise humeur», aurait pu se dégager de ces locutions.

[2] Cf. le yonnais *Arnois* «mauvais garnement» (Wartburg, *Fr. Et. Wb.*, s. v. *Arnold*).

Digitized by Google

on considère l'ancien emploi péjoratif du nom d'*Arnaud*: «débauché, coquin, homme sans aveu» (Du Cange, *Arnaldus*). Il nous semble d'autant plus difficile de repousser l'étymologie *arnauder* < *Arnaud*, n. pr., que, à côté de «querelleur», l'ard. moderne *arnaud* offre précisément l'ancien sens de «débauché».

La confusion des deux séries a pu être favorisée par le fait que l'*a* initial d'*arnaud, arnauder,* a été pris pour la préposition *à*: *arnauder* pour *à renauder, arnaud* pour *à renaud.* L'expression citée par Delesalle, *être à renaud,* nous semble particulièrement significative à ce point de vue. Pourquoi *être à renaud* et non par *être de renaud,* comme on dit être *de* mauvaise humeur? Et pourquoi *être à renaud* et non pas *être renaud,* quand on dit *être arnaud* sans préposition? Si *arnaud* était une métathèse de *renaud,* on se serait attendu à trouver la même construction dans les deux cas.

D'ailleurs, un homme qui est de mauvaise humeur ou qui gronde, est désigné par d'autres noms propres. Un emploi analogue du nom de Jacques est enregistré par M. Gamillscheg qui fait mention de la forme wall. *Jac* «erzürnt, betrübt» (*Etym. Wb.,* s. v. *Jacquerie*). Dans le patois normand du Bessin, *Jac* veut dire «garçon sot et impertinent» (Joret, *op. cit.*). Le milanais *Martin taccogn* est synonyme de «borbottone» (Arrighi, *op. cit.*), et le roum. *Sarla* (Charles), nom de chien, a passé du sens de «cane ringhioso» à celui de «chiacchierone insolente» (Tagliavini, *op. cit.*, p. 224).

L'humeur difficile d'une personne est exprimée, en provençal, par le terme *Jan-mau-m'agrado* «personne difficile, maussade» (Mistral). Rappelons finalement le grison *Jön dür* «homme entêté».

La loquacité, idée qui revient constamment dans les noms de femme, s'associe quelquefois aux noms masculins: ainsi le nom de Joseph dans le terme port. *Ze-goélas* (*güela,* gueule) «Schwätzer» (Spitzer, *Beitr.,* p. 97). L'arg. *grand Jacquot* «bavard importun et sot», noté par Delesalle, est sans doute dû à l'emploi de *Jacques, Jacquot,* comme nom d'oiseau (le perroquet, le geai).

Des recherches plus approfondies donneraient sans doute des exemples beaucoup plus nombreux et permettraient des distinctions plus détaillées quant aux idées qui peuvent s'associer aux noms propres masculins. Nous avons vu que les idées les plus

Digitized by Google

variées peuvent être exprimées par des noms propres. Surtout quand une détermination est là pour indiquer le chemin, les associations d'idées peuvent facilement être dirigées dans toute espèce de directions. Mais même dans le cas des noms indéterminés, nous avons vu se présenter des idées fort variées. Et cependant il est facile d'observer des tendances assez prononcées, sur lesquelles nous reviendrons dans nos conclusions.

En groupant les matériaux d'après le sens, nous n'avons pas eu la prétention de créer un système logique où les catégories s'excluent les unes les autres et où l'on puisse ranger n'importe quelle idée, mais plutôt de montrer les directions principales, prises par les associations spontanées entre les noms et les idées générales qu'ils servent à exprimer dans le langage populaire. Maintenant, nous allons procéder à un exposé analogue des noms féminins pour voir quelles sont les idées qui s'associent généralement à ceux-ci.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Noms féminins appliqués aux femmes.

En groupant les noms de femme, nous disposerons nos matériaux autant que possible selon les mêmes principes que nous avons suivis dans le chapitre précédent.

Nous garderons donc la première catégorie principale, en y rangeant les noms qui s'emploient pour désigner un individu quelconque.

La position sociale de la femme ayant toujours différé essentiellement de celle de l'homme, on peut s'attendre à trouver des divergences considérables en ce qui regarde les deux catégories suivantes. Il est dans la nature des choses que les idées d'origine ou de nationalité ne s'associent guère aux noms de femme. Quant aux rapports internationaux qu'on entrevoit à travers les noms d'homme, nous avons vu qu'ils sont, en général, de caractère guerrier. Évidemment les femmes jouent un rôle assez insignifiant dans ces rapports, et par conséquent leurs noms ne sont pas de nature à évoquer aussi facilement des idées relatives à la nationalité.

Si l'on n'observe guère non plus un emploi des noms de femme pour désigner simplement l'origine, sans égard à la nation, cela peut tenir à ce que la situation de la femme est moins visible au dehors. Sa place au foyer, sa dépendance à l'égard de l'homme (ainsi la femme mariée porte le nom de son mari par exemple) font que l'origine n'est pas pour la femme un trait caractéristique dans la même mesure que pour l'homme. Sans doute il serait possible de trouver des exemples de noms de femme, auxquels s'associent les idées d'origine ou de nationalité[1], mais, en somme, ces idées semblent assez rares dans les noms féminins.

[1] Tel le nom de *Gretchen*. Le sens de ce nom allemand, qui, selon Larousse, est «donné, en France, aux jeunes filles ou femmes allemandes qui sont

Digitized by Google

D'autre part, justement sa dépendance à l'égard de l'homme et ses relations avec lui constituent une particularité qui est l'objet de l'attention la plus vive, et à propos de laquelle l'esprit populaire se complaît à créer des expressions nouvelles. Parmi celles-ci le nom propre joue un rôle important. Les noms désignant l'amante, la maîtresse, la femme de mœurs légères, etc., sont très nombreux. Étant donné les idées accessoires d'immoralité ou d'impudicité associées à ces noms, nous préférons les ranger parmi ceux qui expriment des qualités morales.

Probablement par suite des raisons sociales que nous venons de mentionner les noms féminins qui se rapportent à un métier sont très rares. Les noms de femme qui font allusion à la classe étant au contraire assez nombreux, nous garderons cette catégorie. Comme pour les noms masculins, il faut tenir compte ici du fait que des idées plus spéciales se présentent, en général, à côté de celle de classe.

Quant aux idées d'ordre physique ou moral, il est évident que les qualités qui s'observent chez la femme diffèrent considérablement, à beaucoup d'égards, de celles qu'on distingue chez l'homme.

A. *Noms employés pour désigner un individu quelconque, une femme en général.*

Le nom de femme qui sert le plus souvent à désigner une femme quelconque est *Marie*. Sous plusieurs rapports c'est le nom féminin qui correspond au nom de Jean parmi les noms masculins. Grâce au culte de la sainte Vierge, c'est le nom de femme qui jouit de la plus grande popularité dans les langues romanes, ce qui explique son emploi comme nom générique d'un individu féminin quelconque. Nous le retrouverons dans cette fonction dans la majeure partie des cas où une idée plus spéciale n'est déterminée que par un complément ajouté, termes que nous rangeons d'après le sens de l'expression entière. Les cas où un nom de femme non déterminé s'applique génériquement à un individu quelconque sont assez rares. Cela tient à ce que le besoin de faire valoir le sexe féminin n'est pas trop impérieux, quand il s'agit de désigner un tel individu. En se servant de Pierre et Paul, par exemple,

l'objet de sentiments amoureux», révèle l'origine littéraire (le *Faust* de Gœthe). (Cf. Kölbel, p. 87.)

Digitized by Google

on laisse, en général, de côté le point de savoir si le sexe des personnes est masculin ou féminin. Cependant on voit parfois des noms de femme dans un emploi analogue. Là où un nom de femme désigne un individu quelconque il fait souvent pendant à un nom d'homme, les deux personnes formant un couple ensemble:

> *Rom. de la Rose,* vv. 13879—84: Car Nature n'est pas si sote Qu'ele face naistre *Marote* Tant seulement pour Robichon . . . ne Robichon pour *Mariete,* Ne pour *Agnès*, ne pour *Perrete.*

On trouve aussi des groupes de deux noms féminins mais beaucoup plus rarement que ceux composés de noms masculins. Dans la *Condamnation de Banquet*, le nom de *Marie* est coordonné *à Marte*, analogie fidèle avec les doublets de noms masculins, liés entre eux par l'allitération, que nous avons cités dans le paragraphe correspondant du chapitre précédent:

> Fournier, *op. cit.*, p. 228: Ce m'est tout ung, *Marie* ou *Marte.*

Pour le wallon, Grandgagnage relève l'ancienne forme de Marie[1], *Marôie*, «femme, fille» (*op. cit.*, II, p. 89).

C'est par un emploi analogue du nom, en espagnol, que s'explique sans doute le passage de *Don Quijote* (cap. VII) où la femme de Sancho Panza est appelée *Juana* Gutierrez pour recevoir quelques lignes plus bas le nom de *Mari* Gutierrez. Juan Calderón, *Cervantes vindicado*, dit à propos de cette inadvertance apparente: «No era el nombre de la mujer de Sancho, sino Teresa, como le corrigen Sancho y D. Q. en la 2ª pte á Avellanada, que cayó en el mismo garlito que Clemencín al achacarlo á distracción de Cervantes. *Mari* equivale á *mujer*, es nombre genérico que se puede decir de cualquiera . . .» M. Spitzer, qui a soumis cette question à un examen approfondi (*Beiträge*, pp. 88—92), allègue des cas nombreux où le nom de *Mari* (suivi d'une détermination) a ce sens général, ainsi que nombre de locutions proverbiales où entre ce nom. Des exemples plus nombreux de ce genre se trouvent dans le recueil de locutions proverbiales de Correas. On y trouve des doublets de noms qui rappellent ceux que nous avons cités dans le chapitre précédent. Ainsi Marie figure à côté de Jean:

[1] Ard., rém. *Mariole*, «fillette» (Tarbé), doit être une acception secondaire de *Mariole*, «poupée, statuette, image» (originairement de la sainte Vierge).

Digitized by Google

Corr., *Voc. de refr.*, p. 500: Váyase tal para tal, *María* para *Juan*.

ou à côté de François:

Id., *ib.*, p. 291: *María* y *Pachón*, para en uno son.

La forme féminine de Sancho se trouve dans une locution analogue à celle citée ci-dessus, p. 30, où Sancho est coordonné à Pedro:

Id., *ib.*, p. 125: Con lo que *Sancha* sana, *Marta* cae mala.[1]

Peut-être faut-il ranger ici l'esp. *menga* (mengano). Dans son article sur les noms épicènes (*Beiträge*, p. 152), M. Spitzer s'occupe de *menga* «diable». L'auteur rattache cette forme à *Domenga*, forme relevée par Meyer-Lübke, *Rom. Namenstud.* 2, 11, et allègue les expressions «¡ Bien casó *Mengua* Llorente !» où *Mengua* est pour «fulana», et «Dice *Menga* y todos della, 'Todos hablan de todos, y no por cierto para bien'».

Nous ajoutons la locution suivante:

Corr., *Voc. de refr.*, p. 308: *Menga* y *Antón* para en uno son,

où les noms de Menga et d'Antón occupent la place de María et de Pachón dans l'exemple cité ci-dessus.

Pour l'emploi analogue de Maria en portugais, cf. la locution:

H. Michaëlis, *Dicc.*, s. v. *Manuél*: Cada Manuél tem a sua *Maria*,

traduit par «jeder Hans hat seine Grete».

En italien, *madonna Maria* ou *donna Berta* désignent des individus quelconques de la même manière que ser Martino (cf. ci-dessus p. 31).[2]

En roumain, le nom de *Manda* (forme hypocoristique de *Smaranda*, Esmeralda) s'emploie, à côté du nom masculin Tanda (de Constantin), pour désigner une femme quelconque comparée à un homme quelconque. M. Tiktin donne des exemples qui montrent l'emploi pronominal, pour ainsi dire, de ces noms:

[1] Ici l'allitération saute aux yeux: Sancha — sana, Marta — mala. Dans les locutions proverbiales, l'allitération, l'assonance et la rime jouent un grand rôle. Ainsi on dit: «Cual es *María*, tal hija cría», mais «Cual es *Costanza*, tal casa manda», etc. (Correas, p. 131).

[2] De même que l'italien a adopté l'ancien emploi des noms de *Tizio*, de *Caio* et de *Sempronio* au sens de «uomo qualunque», ainsi la forme fém. *Tizia* signifie «donna qualunque o che non si vuol nominare»: «Suo marito èra in relazione con una *Tizia*» (Petrocchi, *Diz.*, s. v.). (Cf. ci-dessus, p. 20, n. 1.)

Digitized by Google

S'a întîlnit Tanda cu *Manda* «sie passen zueinander».

Cum e Tanda așa e și *Manda* «einer taugt so viel wie der Andere».

Nu-ĭ Tanda, ci-ĭ *Manda* «'s ist Eins wie 's Andre, es ist Jacke wie Hose, gehüpft wie gesprungen».

Ride Tanda de *Manda* «ein Esel schilt den andern Langohr».

Une nuance dépréciative, presque toujours présente quand il s'agit des noms populaires, et qui se cristallise si souvent dans l'idée de simplicité, s'observe dans les locutions citées. Selon M. Tiktin, la première locution citée s'est employée d'abord pour désigner des époux niais.

B. *Noms employés pour désigner l'état, la classe, le métier, etc.*

Les noms de femme, comme les noms d'homme, s'associent souvent à l'idée de la classe sociale à laquelle une personne appartient. Comme nous l'avons vu en nous occupant des noms masculins, ce sont les noms typiques des classes inférieures qui acquièrent un sens générique. Ces noms ayant, en général, une nuance péjorative assez prononcée, et les idées associées à un mot étant d'ailleurs, généralement, assez complexes, nous n'avons pas la prétention de donner seulement des exemples désignant la classe à l'état pur. Souvent on peut se demander si c'est l'idée de classe ou celle de qualité physique ou morale qui prévaut.

Parmi les noms typiques de la paysanne, la villageoise, etc., on remarque le nom de *Jeanne* ainsi que sa forme hypocoristique *Jeanneton*. La Fontaine se sert ordinairement de ces noms, quand il veut désigner la femme du commun. Souvent il met le nom vulgaire en opposition avec un nom plus recherché, qui évoque l'idée d'une femme raffinée ou coquette. Ainsi, dans une de ses lettres de Limoges:

La Font., *Œuvres*, IX, p. 295: Ce n'est pas un plaisant séjour . . . Peu de Philis, beaucoup de *Jeannes*.

Dans une note, l'éditeur attire l'attention sur le refrain de la chanson intitulée *Jeannette* de Béranger:

Fi des coquettes maniérées! Fi des bégueules du grand ton! Je préfère à ces mijaurées Ma *Jeannette*, ma *Jeanneton*.

Digitized by Google

Il en est de même des formes hypocoristiques de Marguerite: *Margot, Margoton,* etc.:

La Font., *Fables,* IV, 4: Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue, De quoi faire à *Margot* pour sa fête un bouquet.

V. Hugo, *Notre Dame de Paris,* II, p. 140: Phœbus, qui n'avait rien vu en fait de beauté depuis les *margotons* de Queue-en-Brie, fut enivré de Fleur-de-Lys . . .,

et des formes de Catherine: *Catin, Catau,* etc.:

Deshoulières, *Ballade* (cit. Littré): Dans ce hameau, je vois de toutes parts De beaux atours mainte fillette ornée; Je gagerais que quelque jeune gars Avec *Catin* unit sa destinée.

Grande Bibl. de Noëls angev., p. 91 (cit. Verr. et On.): Notre *Cathau* toute de cœur Nous suit et porte avec bonheur Ces fruits, du lait, un peu de fleurs.

Le nom de *Péronnelle* désigne parfois une femme du commun, une paysanne:

La Font., *Œuvres,* V, p. 259: Chacun danse, et Guillot fait sauter *Perronnelle.*[1]

Id., *ib.,* V, p. 232: Le Monsieur donc fait son office En appuyant. *Perronnelle* en rougit.[2]

Quant à l'origine de l'emploi générique de ce nom, Gaston Paris a attiré l'attention sur l'ancienne chanson de Perronnelle (*Chansons du XV^e^ s.,* p. 41):

Au'ous point veu la *Perronnelle* Que les gendarmes ont emmenée?

Gaston Paris attribue l'emploi générique du nom exclusivement à la chanson: «Péronnelle, dit-il, est devenu un nom commun, non pas, comme le dit M. Littré, par un développement analogue à celui d'autres noms propres, mais grâce à la popularité de la chanson . . .»

Cette chanson, dont la popularité est attestée par de nombreuses

---

[1] L'éditeur fait la remarque suivante: «Le villageois fait danser la villageoise ou le valet la servante».

[2] Note de l'éditeur: «Nom de paysanne comme Perrenelle, Pernette, Perrette, Perrine, Perrotte, Perronne, Pétronille, devenu un nom commun comme Catin . . .»

Digitized by Google

allusions dans la littérature des XVI^e^ et XVII^e^ siècles[1], et qui se reflète dans des locutions telles que *chanter la perronnelle,* dire des sottises, niaiser[2] (Oudin, *Cur.*), prov. *canta la Peirounello*, chanter une chanson joyeuse, chanter ses amours, être heureux (Mistr., *Trés.*), doit avoir contribué fortement à la popularité du nom. Mais comme les acceptions génériques du nom offrent la même gradation que celles des noms féminins en général: paysanne, servante, femme sotte, ribaude, et que d'autres formes du nom s'associent également à la classe des paysannes[3], nous pensons qu'il ne faut pas séparer le nom de Péronnelle des autres noms populaires employés comme noms communs, d'autant moins que la popularité de beaucoup de ces noms aussi est attestée par des chansons et des locutions proverbiales. Pour le sens de «villageoise», on peut penser à une influence des noms d'homme correspondants: Pierre, Pierrot, Perrot, Perrin, tous noms typiques de paysans ou de bergers.

Quant à la popularité du nom, il paraît d'ailleurs qu'elle remonte bien au delà du XV^e^ siècle. Littré relève le nom propre dans la *Taille de Paris* au XIV^e^ s. Dernièrement, les recherches de M. Michaëlsson, qui ont jeté une nouvelle lumière sur la question de la fréquence des noms de personne dans les rôles de taille parisiens, ont montré que Péronnelle était très fréquent comme nom propre à Paris dès le XIII^e^ siècle. Selon le tableau des noms de baptême féminins les plus usités en 1292 et en 1313 *op. cit.* p. 110), Perronnelle occupe la sixième et la troisième place, respectivement. Certes, on ne peut pas tirer de ce fait des conclusions absolues sur la fréquence du nom à la campagne, mais la différence entre la ville et la campagne étant moins marquée au moyen âge qu'aujord'hui, on ne doit pas trop se tromper en attribuant au nom de Péronnelle une popularité considérable, même dans la classe des paysannes, longtemps avant l'existence de la chanson de Péronnelle.

Marie étant un des noms de femme les plus fréquents, il est naturel que ce nom ait été employé comme nom typique de la villageoise. Dans les pastourelles du XIII^e^ siècle, *Marion* est le

---

[1] *Farce de Calbain; Pantagruel; Com. de chansons.*

[2] Cf. ci-après, p. 121 ss.

[3] Cf. p. 112, n. 2.

Digitized by Google

nom de la bergère, amante de Robin, et depuis le *Jeu de Robin et Marion* le nom a passé en proverbe au sens de bergère rustique. Dans le patois picard, Corblet relève le nom de *Marie Catelaine* au sens de «villageoise lourde et sotte».[1]

A propos de Marion, rappelons l'emploi analogue de *Toinon*:

Boileau, *Art poét.*, II, 21—24: On dirait que Ronsard, sur ses pipeaux rustiques Vient encor fredonner ses idylles gothiques, Et changer, sans respect de l'oreille et du son, Lycidas en Pierrot, Et Philis en *Toinon*.

La même nuance dans le nom d'Antoinette s'observe en provençal, où *Tònio* désigne non seulement une femme stupide, etc., mais aussi la femme rustique[2]:

Mistral, *Trés.*, s. v.: Car ma Muso, mai qu'un pau *tònio*, A pas óublida, Diéu merci, Ço que vous dèu de grameci (Lafare-Alais).

Dans l'espagnol, nous rencontrons plusieurs locutions où des noms de femme, sans avoir abouti à un sens générique proprement dit, révèlent leur caractère de noms typiques de la villageoise. Nous rappelons la locution déjà citée (p. 80): Todo es menester en casa, cuanto hila *Marta* y Pedro devana. Dans cette locution ainsi que dans celles-ci: *Juanilla*, que no ponéis tela, no seréis vos buena tejedera (Corr. p. 253), *Marica*, siempre abonas, siempre lavas y enjabonas (*ib.* p. 291), l'occupation fait allusion à la classe plutôt qu'à un certain métier. La classe des campagnards apparaît d'une manière plus nette encore dans des locutions telles que Los pollos de *Marta*, piden pan y danles agua (*ib.* p. 278), et Los pollos de doña *María*, ellos querían pan y ella dábales agua fría (*ib.* p. 277).

Parmi les noms de femme italiens nous citons en premier lieu celui de *Berta*, «nome che si dá a qualunque donnaccola del volgo» (Tomm.-Bell.). Quant à la prétendue influence de l'origine lom-

---

[1] Le nom de *Cathelaine* (Catherine) s'emploie dans le patois de la Flandre au sens de «femmelette; homme qui s'occupe des travaux de ménage» (Vermesse, *op. cit., s. v.*).

[2] C'est à partir de cette idée qu'il faut expliquer sans doute le montalb. *tònio* «coiffe de paysanne» et le tarn. *tougno* «pâte de maïs cuite dans la soupe». C'est un mets rustique. Cf. ci-dessus, p. 40, n. 2. Cf. aussi la locution provençale: *N'i'a pèr Catin e l'ai*, «il y en a pour Catin et pour l'âne, se dit d'un plat surabondant et grossier» (Mistr.), où Catin, nom typique de la paysanne, s'associe à une nourriture inférieure.

Digitized by Google

barde sur le sort de ce nom, influence qui a été contestée, et avec beaucoup de justesse, nous semble-t-il, par M. Migliorini, nous renvoyons à son ouvrage, pp. 258—266. M. Migliorini, qui donne un exposé détaillé des acceptions du nom de *Berta* et des mots connexes, montre que, dans les plus anciens exemples, au sens de «individuo qualsiasi, individuo del popolo», le nom est mis au même rang que Maria, par exemple, et que plus tard l'acception péjorative dominante exprime la bêtise et non pas la violence, qualité qui aurait dû prendre le dessus, si Berta avait dû son sens défavorable à son caractère de nom typique de la femme lombarde.

Le raisonnement de M. Migliorini nous semble plus concluant pour le nom masculin correspondant, Martino, traité par l'auteur parallèlement au nom de Berta. En effet nous pensons que la violence n'est pas une qualité typique de la femme, même en parlant des Lombards vainqueurs. Un fait qui nous semble digne d'attention en ce qui concerne le nom de *Berta*, c'est que les noms de femme, en général, jouent un rôle si insignifiant quand il s'agit de désigner l'origine ou la nationalité. Nous y voyons avant tout une conséquence de la position sociale de la femme, comme nous l'avons déjà fait remarquer. Il existe d'autres noms italiens qui désignent la femme du commun: *Geppa* (Joséphine) «donna volgare», *Cecca, Ceccaccia* (Françoise), même sens (Tomm.-Bell.). Selon M. Migliorini, *Cecca* «donna volgare, ciarlona, sciammanata» s'explique par le symbolisme phonétique, explication qui pourrait nous convaincre pour le sens de «ciarlona».[1] Les acceptions de femme vulgaire et de femme négligée, malpropre ne s'expliquent pas aussi facilement par des raisons phonosymboliques. Toutes les idées associées au nom de Cecca s'exprimant très souvent par des noms propres populaires, il nous semble que l'explication phonosymbolique n'est pas nécessaire. On ne doit pas oublier non plus que le nom masculin correspondant a donné lieu à un emploi générique, *Ceccosuda* «cogne-fétu»[2], où les facteurs phonétiques ne peuvent guère entrer en ligne de compte.

Un nom de femme roumain qui a pris le sens de paysanne, *Marghĭoala* («Bäuerin, vulgäre Person»; Tiktin, *op. cit.*) s'identifie comme une forme hypocoristique de Marie.

---

[1] Cf. *cecca* «pie» et le cri de cet oiseau.

[2] Cf. ci-dessus, p. 102.

Digitized by Google

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, les noms désignant les domestiques ne se distinguent pas beaucoup de ceux qui se rapportent à la classe des paysans. Nous donnerons maintenant quelques exemples où l'idée de servante s'exprime au moyen d'un nom de femme.

De même que Jacquet était synonyme de «domestique» en ancien français, on rencontre le nom de *Jacquette* employé d'une manière analogue:

> R. de Collery, *Monologue du résolu* (Fournier, p. 291):
> Le mary murmure et quaquète Puis de Gaultier, puis de *Jacquette*, De son varlet, de sa chambriere, . . .

Le sens des noms propres dans l'exemple cité peut être plus général, individus quelconques, Pierre et Paul, mais en même temps le parallélisme: Gautier et Jacquette — valet et chambrière, témoigne de la nature des associations évoquées par les noms.

D'après M. Kölbel, nous citons: *Catau* (dim. de Catherine) «Magd auf dem Lande, Dienstmädchen in einem Dorfwirtshaus»; *Jeannette* «Kindermädchen», *Jeanneton*[1], «Hausmagd, Hausmädchen»; *Robinette*, «Dienstmagd».

Selon J. Haust (*Ét. wall.*, pp. 176—177), on aurait affaire au nom propre flamand *Machteld* (Mathilde) dans le liég. *mèh'tèle* «servante». Grandgagnage avait pensé à l'all. *magd*. M. Haust allègue l'emploi allemand du nom de Mathilde: *Metze* «fille de joie». Il semble que ce nom ait eu, au début, un sens beaucoup plus général en allemand.[2]

Dans la locution milanaise *fà la Maria*, «fare la serva, rigovernare le stoviglie» (Arrighi, *op. cit.*), c'est le nom de Marie qui sert à exprimer l'idée de servante.

Pour indiquer des métiers proprement dits, les noms de femme ne s'emploient qu'assez rarement. Quand des occupations féminines sont mises en rapport avec des noms de femme, il semble que ce soit plutôt pour donner du relief au caractère défavorable

[1] *Jeanneton* «servante d'auberge» (Larchey, *Excentricités*, s. v.).

[2] Cf. A. Waag, *Bedeutungsentw.*, p. 162: «Von weiblichen Personennamen ist besonders *Metze* bemerkenswert, worin sich eine Koseform zu *Mechthild* (*Mathilde*) versteckt; auch dieser Eigenname wurde wegen seiner Häufigkeit zu einem Gattungsnamen im Sinne von 'Mädchen', anfangs, so bei Luther, ohne übeln Nebensinn, bis es dann später (wohl infolge verhüllender Verwendung . . .) verächtlich für 'Konkubine' gebraucht wurde . . .»

Digitized by Google

du nom, ou pour évoquer l'idée générale de classe inférieure, que pour désigner le métier. Cependant on peut parfois constater une certaine tendance à mettre un nom féminin en rapport avec un métier exercé par des femmes. Sébillot[1] a trouvé que le nom de *Margot* s'emploie souvent en parlant des blanchisseuses: «Le nom de *Margot* a été souvent donné aux blanchisseuses; on voit figurer dans une petite pièce de 1774, sur l'arrivée de la Dauphine à Paris, '*Margot du batoir*', blanchisseuse au Gros-Caillou».[2] Dans les *Cancans*, petite pièce de 1820, la blanchisseuse porte le nom de Marguerite, ce qui peut être un pur hasard, mais ce qui pourrait aussi révéler une certaine intention stylistique de la part de l'auteur.

En bolonais, les couturières sont appelées des *gigette* (des Louisons) (Migl. p. 234).

C. *Noms employés pour désigner une qualité physique ou morale.*

Parmi les *particularités extérieures* dénotées au moyen de noms de femme, on remarque assez souvent la lourdeur et l'embonpoint. Nous avons vu, en nous occupant des noms masculins, que ces idées s'associent généralement à la classe des paysans. L'appellation picarde *Marie Catelaine* «villageoise lourde et sotte» témoigne de la même manière de voir. Selon Corblet (*Pat. pic.*, p. 235), *madou* ou *Marie madou* est synonyme de «femme qui a beaucoup d'embonpoint».[3]

L'origine du terme lyonnais *Marion-bombée* «grosse femme à figure rebondie» est due, selon Puitspelu, à l'expression *Marie-bon-bec* «bavarde», prononcée *Marie-bon-bè*, qui aurait été confondue avec *Marie-bombée*, forme qui aurait alors pris le sens de pleine, ronde. La probabilité de cette explication est un peu diminuée par le fait que la forme du nom propre n'est pas la même dans les deux cas. Il est vrai qu'on a pu éprouver le besoin de différencier les deux locutions, d'où l'emploi du dim. Marion, forme qui serait alors secondaire. Quelle que soit l'origine de la

[1] *Légendes et cur. des mét.*; art. Lavandières et blanchisseuses, p. 22.

[2] Cf. la chanson de lavandière: «Pan! pan! *Margot* au lavoir... Pan! pan! à coups de battoir... va laver son cœur... tout noir de douleur.» (Zola, *Assommoir*, p. 35.)

[3] A Verviers, *madou* est le nom d'une espèce de «bonnet d'enfant fait d'une petite pièce d'étoffe très simplement ajustée» (Grandgagnage, *op. cit.*, II, p. 51). Évidemment c'est un bonnet de paysanne.

Digitized by Google

détermination, l'emploi des noms propres pour exprimer l'idée en question est assez commun. Rappellons les noms masculins *Colas*, *Jean-gifflart*, prov. *Jorgi l'enfle* (cf. ci-dessus, p. 62). Que l'on rapproche ces termes de l'expression provençale *Jano Toutouro* «bonne et grosse fille» (Mistr.). *Toutouro* est une onomatopée par laquelle on désigne non seulement le bruit de la trompette, mais l'instrument lui-même et, au figuré, une grosse paysanne, une femme malpropre. Pour l'idée d'embonpoint associée à ce mot, l'ancienne expression française relevée par Oudin est instructive: Jean gifflart trompette de Calais «une personne qui a les joues enflées». Le prov. *Janasso* «grande ou grosse femme» est simplement la forme augmentative de *Jano*, nom générique de la femme en général.

Tout en tenant compte d'une influence possible de la famille de mots représentée par le fr. *mariole*, it. *mariola*, image de la sainte Vierge[1], on est porté à mettre le romagn. *mariola*, «badalona, donna polputa e ben tarchiata»[2], au même rang que les noms de femme que nous venons de citer. Cf. le tosc. *Marcantonia* «donna alta, complessa e di fiorente apparenza» (Tomm.-Bell.).

La femme malpropre ou peu soigneuse de sa personne est souvent désignée par un nom propre. Ainsi Villatte, *Par.*, enregistre l'arg. *Goton* «Schmutzliese, Sudelköchin». Kocher, *op. cit.*, p. 77, relève le rouchi *Cocole* (forme réduplicquée de Nicole) au sens de «nachlässige Frau», Verrier et Onillon, l'angev. *Cateau* «fille de ferme ou d'auberge, malpropre et souvent de mauvaise vie».

En général c'est le nom de *Marie*, nom par excellence de l'individu féminin quelconque, qui, suivi d'une détermination souvent burlesque, sert à exprimer ces idées. Ainsi, dans le langage parisien, une femme malpropre est appelée une *Marie-salope*, une *Marie-graillon*[3], une *Marie-dort-en-chiant* ou une *Marie-mon-cul*.

---

[1] La qualité physique qui se dégage, en général, d'un emploi personnel des noms d'image est l'inverse de l'embonpoint. Au lieu de la rondeur, l'image semble évoquer l'idée de raideur ou de maigreur. Cf. le vén. *Maria de legno* «femmina . . . maghera, fredda ed insulsa» (Boerio), expression qui se rattache à l'ancienne fête des Maries à Venise. M. Migl., p. 124, rappelle l'expression analogue *siora maria de tola* «donna magra e insulsa».

[2] G. Cohn, *Festschrift Tobler*, p. 288.

[3] Dans le parler neuchât., l'expression *en Marie graillon* veut dire «en toilette très négligée (sale ou non)» (Pierrehumb., *op. cit.*, Suppl.).

Digitized by Google

Dans les patois, c'est aussi le nom de *Marie* qui désigne, en général, la femme peu soigneuse: pic. *Marie-graillon* «femme malpropre et déguenillée» (Corblet, p. 234), *Marie-salope* «femme malpropre» (*ib.* p. 237), *Marie-gadrou*[1] «femme très-peu soigneuse» (ib., *Gloss.*), *Marie-torchon*, «femme malpropre, souillon» (*ib.*); norm. *Marie-salope*, *Marie-Souõyon*, *Marie-torchon* «femme sale et malpropre» (Joret, *Patois norm. du Bess.*); champ. *Marie-fagas* «fille malpropre» (Mignard, *Voc. du pat. de Bourg.*, s. v. *Faguena* «mauvaise odeur»); angev. *Marie-trois-chausses* «souillon», *Marie-tampane* «souillon, cendrillon» (Verr. et On.).[2]

La femme qui se tient toujours au coin du feu est désignée, en Béarn, par le nom de *Marie-brasoc* (Lespy et Raym., *Dict. béarn.*). Le sens de cette expression, comme celui de l'angev. *Marie-tampane*, est assez neutre. Un sens plus défavorable apparaît dans l'expression provençale *Marioun-brutìci*, «marie-graillon, femme malpropre» (Mistr.). *Brutìci*, saleté, ordure, est synonyme de *pourcarié*, mot qui s'emploie également pour déterminer un nom de femme dans un emploi analogue: *Cecilo-pourcarié*, »marie-graillon, femme malpropre» (Mistr., *Trés.*, s. v. *Pourcarié*).

La même idée revient dans des composés espagnols en *Mari-*:

Correas, *Voc. de refr.*, p. 438: La rodilla de *Marigarcia*, más me ensucia que me limpia,

ou bien

ib.: La rodilla de *Mari-Martín*, límpiome yo a ella, y límpiase ella a mí.

Baráibar y Zumárraga, *Palabras usadas en Álava*, cite les formes biscaïennes *Marimolso*[3] «mujer dejada, gordinflona, desaseada» et *Mari-sasquel* «más sucia y abandonada que la marimolso».

L'idée de négligence se montre dans des termes comme *Marizámpalos* «mujer que, al andar, se zampa las faldas» (Lamano y Beneite, *El dial. vulg. salm.*), vénéz. *Marimonda* «mujer que por

[1] Corblet met l'expression en rapport avec *gadoue*, ordure. Le verbe pic. *gadrouiller* signifie «gâcher, gâter, détériorer».

[2] L'auteur ajoute en note: «Interpellation que l'on adresse aux petites filles et qui implique qq. dédain ou une improbation modérée. — Ce mot n'a pas de sens bien précis; il s'adresse comme un reproche peu grave, comme une interpellation demi-grondeuse, demi-affectueuse à une jeune fille, à une petite personne sans conséquence, qui s'est montrée maladroite ou négligente dans les travaux de ménage . . .»

[3] Sur la forme masculine de ce mot, voir Spitzer, *Beiträge*, p. 90, n. 1.

Digitized by Google

costumbre anda desgreñada y á quien le caen los cabellos sobre la frente»[1] (*Encicl. univ.*).

Parmi les noms italiens qui désignent la femme sale ou négligente citons: *Maria descusida* «trasandata»; rom. *zagnotta* (de Jeanne) «sozza bagascia»; *tancia* (Constance) «donna sciamannata» (Migl.). Selon Boerio, l'expression *Sior'Agata da le sagre* s'emploie à Venise en parlant d'une femme incorrecte, au physique comme au moral: «donna sregolata e sciamannata».

La femme qui s'habille d'une manière voyante[2] porte des noms tels que: fr. *Nanon toquet* («schnurrig ausstaffiertes Frauenzimmer» Kölb.), bmanc. *Michon* «mal vêtue» (Dottin, *op. cit.*), prov. *Jano que s'asigo* «fille mal accoutrée» (Mistr., *Trés.*, s. v. *Asega*), esp. *Marimoño* «vanidosa, que se peina en forma no correspondiente á su clase» (Baráibar y Zumárraga, *loc. cit.*).

Nous avons vu que c'est la bêtise qui prime toutes les autres *qualités morales* associées aux noms d'homme. Pour les noms de femme cette qualité n'a pas la même importance, mais elle peut être relevée assez souvent.

Ainsi le nom de *Jeannette* est synonyme de niaise. M. Kölbel traduit le nom par «dumme Liese». M. Pierrehumbert, *Parl. suisse rom.*, donne l'exemple suivant de *Jeannette* «petite nigaude» en ajoutant la remarque: «Sens fr. pop. autant que S R»:

> Rod, *Pernette*, III: Salomé pleurait comme une vraie *Jeannette*.

Le nom de *Jacqueline* s'emploie dans certains patois en parlant d'une sotte: wall. *Jaguelène*, *Jakelène* «niaise, sotte» (Grandgagn., I, p. 249), mess., pat. de l'Isle *Jāqueline* «personne naïve»: «Le poūre J., elle prand dés mohhats po dés heulats, la pauvre naïve, elle prend des moineaux pour des hannetons» (Zéliqzon, *Pat. rom. de la Mos.*, s. v.).

Pour le provençal, Mistral note l'emploi générique du nom de *Jaquelino* «nicette, femme simple», et de *Jaumeto* «niaise».

Le nom de *Guillemette* au sens de simple, sotte, mentionné par M. Kölbel, p. 88, serait, à son avis, un emploi au sens figuré

[1] Dans certaines régions de l'Amérique du Sud, ce nom s'applique à une espèce de singe.

[2] Cf. les noms de femme nombreux employés dans l'arg. de Rome pour désigner la jeune femme élégante: *Gilda, Genoveffa, Marta, Ines, Leonora, Amneris, Martuccia* (Migl. *op. cit.* p. 238).

Digitized by Google

du nom de la femme de l'avocat Pathelin. Or, le rôle de Guillemette dans la *Farce de Maître Pathelin* est plutôt de nature à faire ressortir la qualité opposée, celle de ruse, de dissimulation. Que l'on se rappelle sa scène avec le drapier et l'avocat, quand celui-ci fait semblant d'être malade. En effet le nom de *Guillemette* avait, au XVII[e] siècle, le sens de femme dissimulée, comme le signale Marty-Laveaux, *Études de langue française*, p. 268. Cf. Nyrop, *Gramm. hist.*, IV, p. 372. A en juger par l'exemple cité par M. Kölbel, c'est plutôt dans ce sens que La Fontaine emploie le nom en parlant de «ces coquettes En qui tout est mystérieux Et qui font tant les *Guillemettes*» (Œuvres, VII, p. 122). Certes, on pourrait y voir une nuance de simplicité (Régnier ajoute en note dans son édition: «les saintes nitouches, les niaises, les innocentes»), mais l'idée principale paraît être celle d'hypocrisie, idée qui s'accorde à merveille avec le rôle de Guillemette dans la *Farce de Maître Pathelin*.

Cependant le nom s'emploie incontestablement au sens de sotte, niaise, dupe.[1] Cette idée ressort assez nettement d'un passage d'une ballade de La Fontaine, passage mentionné dans la note citée de Régnier:

> De grâce permettez Que je vous conte en vers une sornette: Colin venant des universités Promit un jour cent francs à *Guillemette*; De quatre-vingts il trompa la fillette.

Il est vrai que cet exemple, où Guillemette est nom propre, ne suffit pas pour prouver que La Fontaine ait associé le nom à l'idée de bêtise, mais il ne faut pas oublier la locution enregistrée par Oudin, *Curiositez*: *chanter guillemette* «dire des sottises».

Pour ce qui est de l'origine de cette idée de simplicité, associée au nom de Guillemette, on pourrait penser à un emploi ironique de Guillemette «femme dissimulée». Cependant la locution *chanter guillemette*, qui semble faire allusion à quelque chanson populaire, témoigne que l'emploi de Guillemette au sens de niaise remonte assez haut. Ce sens aurait-il son origine dans une allusion à l'héroïne d'une vieille chanson? Nous croyons que non. Que l'on se souvienne de la locution analogue *chanter la peronnelle*, qui signifie aussi «dire des sottises».

---

[1] Le dictionnaire de Sachs-Villatte donne *Guillemette* «albern».

Digitized by Google

Nous pensons qu'il ne faut pas prendre trop à la lettre les locutions populaires où il s'agit de «chanter une personne». Ce sont plutôt des périphrases qui servent à porter, à mots couverts, un jugement sur le caractère d'une personne. Pour exprimer une certaine idée, on prend un nom propre connu, on en fait un personnage, et on fait chanter, à la personne critiquée, une chanson de ce personnage. Ainsi l'existence d'une chanson n'explique pas toujours le sens d'une locution. Parfois elle ne fait que donner le relief nécessaire à son emploi.

On connaît les locutions *parler d'autre Bernart, chanter, parler* ou *plaider d'autre Martin* «changer de conversation, parler d'autre chose». Gaston Paris dit à propos de *chanter d'autre Martin*: «Il semble qu'il y ait eu une chanson de Martin très célèbre; c'est peut-être l'origine de la locution si fréquente 'chanter d'autre Martin'» (*Rom.*, XIX, p. 334, n.). On a aussi cru y voir un substitut du mot *matire* «matière» (Nyrop, *Gr. hist.*, IV, p. 349). Selon M. Sainéan, c'est le caractère banal du nom propre qui «en rend l'usage indifférent ou ironique... Il est superflu, à notre avis, dit-il, de voir, dans les noms propres de ces locutions, des souvenirs livresques ou historiques... ou encore des altérations de mots plus ou moins homonymes.»

«Il nous semble que *parler* ou *chanter d'autre Bernart* ou *d'autre Martin*, c'est simplement parler d'un autre individu, d'un autre sujet.»[1] (*Sources indigènes*, II, 344 s.). L'opinion exprimée par M. Sainéan sur les locutions de Bernard et de Martin peut s'appliquer à beaucoup d'autres locutions pareilles, pourvu qu'on entende par «souvenirs livresques ou historiques» des allusions directes à des personnages littéraires ou historiques. Pour actualiser le nom propre choisi, nous pensons que sa présence dans une chanson connue, par exemple, est d'une grande importance. Pour le faire entrer dans une locution avec le verbe chanter, il est évident que l'existence d'une chanson, comme celles de Martin ou de Péronnelle rappelées par Gaston

[1] L'expression *chanter de Bernart*, mise au même rang que *parler d'autre B.* par M. Sainéan, est donnée avec un sens plus spécial par Godefroy: «se dédire, se rétracter». La présence du verbe chanter nous fait penser à une autre locution comportant le même verbe: *chanter la palinodie* «se rétracter». Peut-être a-t-on pris ce nom d'hymne pour un nom propre. En esp., où *cantar la palinodia* s'emploie au même sens, l'hymne s'appelle la *Santa Palinodia*. Le langage populaire aurait donc pu remplacer un nom savant par un nom populaire.

Digitized by Google

Paris, joue un grand rôle, sans être absolument nécessaire dans chaque cas particulier, d'autres locutions du même genre pouvant être créées par analogie.

Dans les cas où l'idée exprimée par le nom est plus spéciale, comme dans les locutions *chanter guillemette*, *chanter la péronnelle*, on ne peut pas a priori exclure l'influence d'un mot homonyme. C'est même dans les cas où une telle influence est manifeste que la naissance de cette sorte de termes se révèle le mieux. Prenons par exemple la locution *chanter de Tristan* «exprimer sa douleur, se plaindre». Dans cette expression, où il n'y a pas d'autres «souvenirs livresques» que le nom même, l'idée de douleur ou de tristesse est évoquée par la ressemblance avec le mot *triste*. Cependant on comprend qu'un nom qui évoque pour d'autres raisons une certaine idée puisse entrer dans des locutions analogues.

Les expressions formées avec le verbe chanter ne diffèrent pas, au fond, de celles où le rapport à une personne légendaire ou imaginaire est établi au moyen d'un autre verbe: *faire Tristan* «être triste», *appeler huet* «vomir» (Oudin, *Cur.*). Si le nom n'est pas en état d'éveiller l'idée que l'on veut déguiser, il peut être déterminé par un mot expressif, formant un surnom fictif: *faire Jacques Déloges* (*Desloges*) «s'enfuir, s'esquiver». Tobler rappelle la phrase suivante employée en Suisse: *l'a prei lè tschaussè de Djan Vettè* (de *vettà* «décamper» *Vermischte Beitr.*, II, p. 203).[1] Cf. aussi *estre logé chez Guillot le songeur* «resver, songer, fantastiquer» (Oudin, *Cur.*).

Nous sommes donc incliné à voir dans *chanter guillemette* et *chanter la péronnelle* non pas l'origine mais la preuve d'un emploi générique de ces noms au sens de niaise. Pour l'origine de ce sens, très fréquent dans les noms populaires, on peut penser à un emploi spontané, favorisé peut-être par l'analogie des noms d'homme correspondants: *Guillaume*, «niais, dupe», etc., et *Pierre*, *Pierrot* (*Perrot*), même sens. C'est parce que les noms de femme s'associaient à l'idée de simplicité que l'on pouvait dire *chanter guillemette* ou *chanter la peronnelle* au lieu de «dire des bêtises». La périphrase sert à adoucir l'expression. Pour dire d'une personne qu'elle est bête, on exprime seulement l'idée inoffensive qu'elle

[1] Bien que l'origine du sens analogue de la locution *faire Gille* soit probablement autre (cf. ci-dessus, p. 73), le nom aura pu s'interpréter plus tard comme se rapportant à un certain Gille.

Digitized by Google

chante une vieille chanson, sans même donner à entendre qu'elle chante faux.

Dans les patois on trouve assez souvent des cas où une influence sémantique du nom d'homme correspondant est possible, si même le nom de femme n'est pas simplement la forme féminine du nom générique masculin: bmanc. *Michon* «sotte» (Dottin, *Faits de s'm.*); prov. *Tònio* «femme stupide, niaise», *Touniasso* «grande imbécile»; *Adriano* «niaise»; *grosso Glaudo* «idiote, imbécile, étourdie» (Mistral); vén. *Simona*, «scimunita, balorda» (Boerio)[1]; tosc. (XVI[e] s.) *nenciolina*, «donna di poco senno» (Migl., p. 234).[2]

Cependant des noms de femme indépendants offrent souvent le même développement de sens: wall. *Agnès*, «fille niaise», bress. *ọnæs*, «femme nigaude et désagréable» (Wartburg), trent. *ñeš*, romagn. *ñeza*, *ñizeña* «dumme Person», etc. (Meyer-Lübke, *R. E. W.*, 285)[3]; wall. *Hawi* «idiote» (identifié avec un nom pr. — Hedwig?) (Grandgagn., I, 285; Haust, *Rom.* XL, p. 326); mos. *Zaubiate*, *Zaubiote* (Elisabeth), «sotte, niaise» (Zéliqzon); bourn. *mĕgĭ* (abrév. de Marguerite), «jeune fille peu intelligente» (Roussey, *Gl. du parl. de Bourn.*, s. v.). Rappelons enfin l'idée de simplicité associée au nom de *Manda* en roumain. Cf. les exemples cités ci-dessus, p. 111.

Pour exprimer l'idée de loquacité, le langage populaire se sert assez souvent d'un nom de femme. Une femme bavarde est appelée *Marie-bonbec* ou *Marie-jabotte* (Vill., *Par.*):

---

[1] Boerio relève aussi le dérivé *Simonàda*, «bacelleria, scimunitaggine, Azione da scimunito».

[2] Pour le sens analogue de la forme masculine correspondante, v. id., *ib.*, p. 228.

[3] M. Migliorini, p. 127, attribue l'emploi générique de ce nom à sainte Agnès, dont le nom aurait été rapproché de *agnus* «agneau». Cette hypothèse, mentionnée aussi par M. Kölbel, semble tout à fait plausible pour le sens littéraire d'«ingénue», dont la vogue a été considérablement favorisée en France par l'*École des Femmes* de Molière. Cependant nous ne sommes pas convaincu que ce soit par allusion à sainte Agnès que le nom ait donné naissance à des sens comme «femme nigaude et désagréable» dans les patois, où le nom n'a souvent même pas une forme en *agn-*. Cette espèce d'idées défavorables s'associant facilement aux noms populaires, il nous semble prudent de n'attribuer à sainte Agnès d'autre rôle que celui d'avoir popularisé le nom, qui a été employé de bonne heure pour désigner une femme quelconque. Cf. ci-dessus p. 109. Pour la fréquence du nom, considérable en France dès le moyen âge, cf. l'ouvrage de M. Michaëlsson, p. 110.

Digitized by Google

Zola, *Assommoir*, p. 443: Dis donc, *Marie-bon-Bec*, ne fais pas ta gueule!

Dans certains patois, cette idée s'associe aussi au nom de Marie. Ainsi l'ancien wallon employait le nom de *Maròie* pour désigner une commère, et dans le terme wall. *Marèie-tarame*, l'onomatopée *tarame* fait ressortir nettement cette idée (Grandgagn., II, pp. 81, 89). Dans le terme pic. *Marie quater langues*, la même idée s'exprime d'une manière pittoresque (Corblet, *op. cit.*, p. 237).

Le nom de *Péronnelle* «sotte» a une nuance de bavarde:

Molière, *Femmes sav.*, III, 8: Taisez-vous, *péronnelle*; Allez philosopher tout le soûl avec elle . . .

M. Kölbel, qui traduit «Klugsprecherin; streitsüchtige, rechthaberische Frau; Plaudertasche», relève le même emploi du nom dans Regnard, *Le Distrait*, I, 4.

Dans le patois wallon, le nom de *Jaguelène* (Jacqueline) s'emploie également au sens de sotte et de babillarde (Grandgagn., I, p. 249).

Quant à *Margot* au sens de femme bavarde, il faut se rappeler que c'est là le nom de la pie, oiseau bavard.[1]

En Languedoc, le nom de *Catarino* signifie «bavarde, médisante, poissarde» (Mistral).[2] Cf. le nom de Jeanne dans la locution provençale *parla coume la bello Jano* «babiller comme une commère».

Plusieurs locutions espagnoles révèlent des associations entre un nom de femme et l'idée de loquacité:

Correas, *Voc. de refr.*, p. 278: Los secretos de *Mari Martín*, que se saben en el otro barrio al maitín.

Id., *ib.*, p. 292: *Marina* fué al baño y trajo que contar todo el año.

Comme exemples de noms féminins donnés, en italien, aux femmes bavardes nous citons d'après M. Migliorini: *Berta* «donna cicalona», trent. *tècla* (Thecla) «ciarlona» (*op. cit.*, pp. 256, 236). Quant aux formes dialectales du nom d'Élisabeth: lomb. *sabèta* «pettegola», bellinz. *zibeta*, com. *zebeta*, gén. *zabeta* «id.», sic.

[1] *Ma commère Margot* est un des sobriquets de la pie dans les Côtes-du-Nord (P. Sébillot, *Folk-lore*, III, p. 180).

[2] Est-ce que le prov. *catarinoun* «fâcherie, mauvaise humeur», employé dans la locution *a lou catarinoun* «il est en colère» en dériverait? Cf. ci-dessus, p. 104, n. 1, *arnaud* «mauvaise humeur». Mistral propose l'étym. *cap-de-noun*, mais la forme du mot montre une influence évidente du nom propre, influence que pourrait justifier *Catarino* «médisante, poissarde».

Digitized by Google

bittazza «piagnona», etc., M. Migliorini voit plutôt une allusion à sainte Élisabeth (id., *ib.*, pp. 116, 232, 233). D'autres formes dialectales du même nom ayant pris des sens tels que «niaise, gourgandine, femme de mauvaise vie», qui ne s'expliquent pas de la même manière, on aurait alors affaire à deux séries de noms communs dérivés d'Élisabeth, dont les uns seraient dus à une idée individuelle, les autres à la fréquence du nom.

Les noms féminins employés pour désigner la femme légère, impudique, débauchée, etc., sont très nombreux. Il y a, dans les idées exprimées, toute une échelle de gradations depuis la simple idée de femme, presque sans nuance défavorable, sens qui se rapproche de notre première catégorie principale, jusqu'à celle où le vice associé au nom pourrait le faire classer parmi les noms employés pour désigner un métier. Il va de soi que, parmi ces noms, les formes hypocoristiques s'emploient de préférence. Étant de caractère plus intime, elles ont pour cette catégorie particulière un grand avantage sur les formes originaires. Il est incontestable qu'un nom comme *Catin* offre un développement de sens qui semble partir de son emploi hypocoristique et vocatif, mais nous n'oserions généraliser d'après cette sorte de noms où c'est justement l'intimité qui est l'idée fondamentale exprimée par le nom, pour expliquer tout emploi générique des noms populaires à partir d'un état vocatif.

La prédominance des formes diminutives des noms féminins employés pour désigner la femme légère a été observée déjà dans une thèse de Nitzsche, qui conteste l'emploi euphémique de *Margot(on)*, *Jeanneton* et *Catin* «fille débauchée».[1]

Il est vrai que ce n'est pas par euphémisme que l'on a pré-

[1] «Es ist zu bemerken, dass wir es hier ausschliesslich mit Diminutiven zu thun haben, nämlich von Marguerite, Jeanne und Catherine, die zunächst zweifellos Koseworte waren; allerdings mag die Endung (t)on mit der Zeit einen pejorativen Charakter angenommen haben. Diese Worte zeigen genau dieselbe Entwicklung wie 'Metze', das ebenfalls eine diminutive Koseform von Mechthild war. Doch liegt hier nicht etwa eine Art Euphemismus vor, sondern die Anwendung der Diminutiva erklärt sich ganz einfach aus dem häufigeren Gebrauch derselben gegenüber der Grundform. Anders liegt der Fall bei den Kosenamen cocotte, bibiche, nini (niniche) u. s. w. ebenfalls = filles débauchées, die der Kindersprache entnommen oder ihr nachgeahmt sind.» (*Qualitätsverschlechterung*, p. 18.)

Digitized by Google

féré la forme hypocoristique *Catin* à la forme *Catherine* et que la plus grande fréquence de la première dans le langage populaire a été de nature à la rendre plus indépendante des idées individuelles et par là à favoriser son passage à l'état de nom commun. Tant que Catin n'est qu'un terme caressant, on ne saurait donc parler d'euphémisme, mais dès que le nom commence à exprimer l'idée défavorable, il peut remplacer des expressions plus fortes de sorte qu'on ne saurait contester son emploi euphémique. Justement parce que les idées évoquées par le nom de *Catin* gardent de son emploi hypocoristique une nuance d'intimité, cette forme du nom populaire est plus propre à exprimer l'idée d'intimité générale associée à une femme de mœurs légères.

Mais quelle est la cause qui conduit à chercher des termes nouveaux pour exprimer l'idée en question? N'est-ce pas le besoin d'un mot qui ne choque pas la bienséance? Ici l'euphémisme entre en jeu. Si l'on admet son influence dans le cas d'un terme comme *bibiche* pour désigner une femme débauchée, il nous semble qu'on ne saurait contester l'emploi euphémique de Catin quand ce nom sert à exprimer la même idée. Dans les deux cas, d'ailleurs, c'est l'idée d'intimité qui sert d'intermédiaire entre le terme de tendresse et l'expression défavorable.

Nous allons donner, en commençant par les formes de Catherine, quelques exemples de noms féminins qui, de termes caressants, ont évolué vers le sens de femme légère, etc.:

Farce de Colin (*Anc. Th. fr.*, I, p. 228): Je ne sens nul mal ma *cattin*.

Airs et Vaudev. de Cour; 1665 (cit. Brunot, *Hist. langue fr.*, IV, 1, p. 279): N'ay-je pas droict, sans qu'on me le dispute, De passer pour *Catin*?

Sévigné, 216 (cit. Littré, s. v.): Puisqu'elle est de si grande qualité, pourquoi s'est-elle fait *catin*?

L'emploi adjectif du nom ressort des citations suivantes:

Volt., *Roi de Prusse*, 26 (Littré): L'une bégueule avec caprices, L'autre débonnaire et *catin*.

Id., *Ép.*, 31 (Littré): N'étant ni prude, ni *catin*.[1]

[1] On trouve d'autres citations, qui montrent le sens générique de Catin, chez Littré, chez A. Delvau, *Dict. érot.*, s. v. et passim. Larchey veut dériver *Catin* «femme galante» de *Catin* «poupée»: «Au XVIII[e] s., ce nom fut donné aux poupées d'enfants et servit, par extension, à qualifier les femmes trop galantes,

Digitized by Google

Le nom a donné naissance à des dérivés tels que *catinisme*, (se) *catiniser*.

D'autres formes hypocoristiques de Catherine témoignent souvent d'un développement de sens analogue: centr. *cataut* «fille de mauvaise vie» (Jaubert), arg. *cateau*, *catau*, *catiche*, *cato* «liederliche Dirne» (Vill., *Par.*); wall. *catau* «fille plus que légère» (Chambure), *trîne* «fille, fillette[2]; fille de mauvaise vie» (Pauli, «*Enfant*», «*garçon*», «*fille*», p. 173); mos. *kètîn*, «catin, femme de mauvaise vie; bonne amie, amante» (Zéliqzon). Dans le patois saintongeais, c'est avant tout *Cataut* qui sert à désigner la femme de mauvaise vie, tandis que *Catin* a le sens de «poupée» (Jônain, *op. cit.*). De même dans l'angevin. où *Catin* est «à peu près inusité dans le sens de femme de mauvaise vie . . .», tandis que *Cateau* désigne la «fille de ferme ou d'auberge, malpropre et souvent de mauvaise vie». Le même sens défavorable s'exprime aussi par la forme *Catuche* «prostituée» (Verr. et On.).

M. Gamillscheg pense, sans nécessité, nous semble-t-il, à une influence de l'anc. wall. *catier*, «Schimpfwort für Albigenser u. Waldenser, denen man zuschrieb, dass sie den Teufel in Form einer Katze anbeteten».

L'existence de la forme abrégée du nom de Catherine: *trîne* «fille (de mauv. vie)», justement dans le patois wallon, est faite pour nous convaincre de l'influence insignifiante exercée par la famille des mots en *cat-*.

En provençal, on peut observer le même sens défavorable des formes de Catherine: *Catau*, «catin, femme de mauvaise vie», Dauphiné *Catarino*, «catin, fille publique», Isère *Gadri*, «catin, ribaude» (Mistral).

Les formes hypocoristiques de Marguerite ont eu un sort analogue. Dès le XV[e] siècle on peut constater l'emploi générique du nom de *Margot* «ribaude»:

> *Farce de Jenin* (*Anc. Th. fr.*, I, p. 363): S'il y avoit quelque fumelle . . . Et fusse *Margot* ou ribaulde . . .

---

sans doute parce qu'on les appelait aussi *poupées*, à cause de la facilité avec laquelle le premier venu peut les déshabiller» (*Dict. des noms*). La chronologie relative prouve l'inexactitude de cette supposition.

[2] Cf. l'arg. *Catherine* «pubère» (Bruant, *op. cit.*, s. v. *Pubère*: «Pleure pas, Maria, . . . faut attendre encore un an ou deux, vois-tu, . . . Tu seras *Catherine* à ton tour, va!» Marcel Prévost).

Digitized by Google

Sans doute ce n'est pas sans intention que la pénitente de la *Confession Margot* (*Anc. Th. fr.*, I, 372) a reçu ce nom, et M. Kölbel rappelle la ballade de la *grosse Margot* de Villon. Delvau, *Dict. érot.*, cite dans la littérature moderne plusieurs exemples de ce «nom de femme qui est devenu celui de toutes les femmes — devenues filles». Le même sens dépréciatif appartient aux formes *Margoton* et *Got(h)on*. En Provence, *Margoutoun*, *Goutoun* ont le sens de «fille sans retenue» (Mistral).

Jeanne et *Jeanneton*, noms typiques de la femme vulgaire, s'emploient aussi pour désigner une femme légère. Souvent il est difficile de constater si le nom sert à évoquer avant tout l'idée de classe inférieure ou celle de moyenne vertu. Cf. les exemples cités plus haut (p. 111) et les exemples suivants:

La Font., *Œuvres*, V, p. 240: Le reste ira, ne vous déplaise, En vins, en joie, et caetera. Ce mot-ci s'interprétera Des *Jeannetons*, car les Clymènes Aux vieilles gens sont inhumaines.

Id., *ib.*, IX, p. 436: Car il défend des *Jeannetons*, Chose très nécessaire à Rome.

V. Hugo, *Ruy Blas*, I, 2, 54: Partout on vous rencontre avec des *Jeannetons*.

A. Daudet, *Lettres de mon moulin*, p. 80: Un vrai pape d'Yvetot . . . avec quelque chose de fin dans le rire, un brin de marjolaine à sa barrette, et pas la moindre *Jeanneton* . . . La seule *Jeanneton* qu'on lui ait jamais connue, à ce bon père, c'était sa vigne.[1]

En italien, le même développement de sens se montre dans des formes dialectales telles que bergam. *gioana* «meretrice», castr., volsc. *zanna*, *vannèca* «ragazza leggera» (Migl. p. 233).

Dans l'argot moderne, le nom de *Jacqueline* est synonyme de «maîtresse, fille de mauvaise vie». Cette acception du nom peut être relevée assez tôt:

C. Desmoulins, *Vieux cordelier* (cit. Larchey, *Excentr.*, s. v. *Margot*): Le banquier Kocke, chez qui toi et ta *jacqueline* vous passez les beaux jours de l'été.

[1] Ici le nom a dû être suggéré à l'auteur par un passage de la chanson du *Roi d'Yvetot* de Béranger: «Dormant fort bien sans gloire, Et couronné par *Jeanneton* D'un simple bonnet de coton . . .»

Digitized by Google

Delvau, *Langue verte,* définit le nom: «*Jacqueline* . . . Grisette — dans l'arg. des bourgeois; concubine — dans l'arg. des bourgeoises». Il rappelle aussi une vieille chanson qui dit:

> Notre *Jacqueline* le fouille, Emporte la grenouille, Laisse là mon nigaud.

Comme nous n'avons pas été à même de voir le passage dans son contexte, nous n'avons pas pu vérifier le sens du nom de Jacqueline ici.

Il est naturel que le nom de *Marie* n'ait pas échappé à la dégradation qu'ont subie les noms de femme très fréquents.

Ainsi il y a plusieurs expressions où ce nom suivi d'une détermination, sert à désigner une femme de mauvaise vie: *Marie-couche-toi-là*, arg. milit. *Marie-mange-mon-prêt*, *Marie-pique-rempart*, arg. algér. *Marie-calèche* (Vill., *Par.*; Bruant, *Dict. fr.-arg.*), *Marie-trotte* (Esnault, *Imag. pop.*, p. 35):

> Zola, *Assommoir*, p. 412: Les fleuristes, murmura Lorilleux, toutes des *Marie-couche-toi-là*.

L'espagnol offre des cas analogues tels que *Mariposa* «prostituta» (*Enciel. univ.*, s. v.), *Mari sin casa* (Correas, *op. cit.*, p. 293).

D'autres noms de femme dont l'emploi hypocoristique a pu favoriser le développement de sens sont: arg. *Dédèle* (Adèle) «Mätresse» (Kocher, *Redupl.*, p. 83); *Lolotte*[1] (Charlotte) «fille ou femme qui aime pour vivre au lieu de vivre pour aimer» (Delvau, *Langue verte*); terratchu *Lisi*[2] «femme de mauvaise vie» (Dauzat, *Arg. d. mét.*, p. 96); arg. *Suzon* (Susanne) «fille de mauvaise vie» (Jaubert, *Gloss. du Centre*; Vill., *Par.*).

Pour ce qui est du provençal, nous y rencontrons le cas assez rare d'un nom de famille employé comme nom commun au sens de «coureuse, femme débauchée». Selon Mistral, qui enregistre le n. pr. Gausserand, fém. Gausserando, on dit à Carcassonne: «Esfrountat coumo uno *gausserando*». On pourrait être tenté de supposer une allusion à une certaine femme de ce nom, mais le masc. *Jausserand* «lourdaud, qui fait les choses de mauvaise grâce» ainsi que l'anc. fr. *Josse* «sot, niais»[3] semblent remonter à un nom

[1] M. Migliorini, *op. cit.*, p. 283, allègue la ressemblance phonétique de *cocotte*, «femme légère», mot qui doit sans doute lui-même ce sens à son emploi hypocoristique. Cf. Nyrop, *Gramm. hist.*, IV, p. 302.

[2] Pour *Lisette* comme nom typique de la grisette, cf. Kölbel, p. 102.

[3] Cf. Fournier, *Th. fr. av. la Ren.*, p. 433, n. 2.

Digitized by Google

typique des classes inférieures. Cf. le forez. *guirando* «femme de mauvaises mœurs»[1] (Mistral). L'acception de la forme féminine «femme débauchée» pourrait être due à l'emploi dépréciatif des noms d'homme correspondants, comme c'est sans doute le cas pour l'anc. fr. *Gaultiere*, traduit par Cotgrave: «A whore, punke, drab, queane, gill, flirt, strumpet, cockatrice, mad wench, common hackney, good one».

Dans la péninsule ibérique, l'idée de mœurs légères s'exprime, en dehors du nom de María, par d'autres noms de femme:

> Correas, *Voc. de refr.*, p. 229: Habla *Marta*, responde *Justa*, una puta a otra busca.

Ce proverbe, dont le sens correspond à peu près à l'expression française *qui se ressemble s'assemble*, témoigne de la nature des idées associées si souvent aux noms populaires. Comme nous l'avons vu, Marta est un nom typique de la femme des classes inférieures. Le nom de Justa, au contraire, a dû être choisi pour des raisons formelles, l'assonance et la rime étant recherchées dans les locutions proverbiales.

A Madrid, *Manola* (dim. de Manuela) s'emploie au sens de «moza del pueblo bajo, mujer de costumbres poco arregladas» (Encicl. univ.).[2]

En portugais, le nom de *Michela* sert à désigner une femme de mauvaises mœurs, «Herumtreiberin, Gassendirne» (H. Michaëlis, *Dicc.*),

Pour le nom de *Berta* «donna adultera», en italien, nous renvoyons à l'ouvrage de M. Migliorini, p. 258 ss. Cf. aussi le sens de l'it. *Ciccantona*[3]: «donna da trivio e di mala vita» (*Crusca*, s. v.):

> Caro, *Lett. fam.*, 1, 33: Eccoti comparire una baldracca, . . . una *ciccantona* di questi paesi, sucida, ciacca, rancida . . .

Parmi les formes dialectales d'autres noms de femme, employées en italien pour désigner la femme galante, citons: bologn. *gigette* »donnine leggere»[4]; tarom. *pedrina* «prostituta»; sic. *marianni* «donne pubbliche»; ven. (XVIII[e] s.) *simona* «donna di basso ceto, di cattivi costumi» (Migl., pp. 234—236).

---

[1] *Guirando*, fém. de *Guirand*, nom de famille méridional (Mistr., *Trés*, s. v.).

[2] Le nom masc. correspondant, *Manolo*, sert à désigner un homme de rien.

[3] Le nom masc. exprime l'idée de simplicité: «Mattaccini, o zanni, o *ciccantoni* (Crusca, s. v.).

[4] Cf. ci-dessus, p. 116.

Digitized by Google

Rappelons enfin le nom roumain *Chiranda* «donna disonorata». Selon M. Tagliavini, le nom est assez commun parmi les bohémiens (*Divag. sem. rum.*; *Arch. rom.* XII, p. 226).

L'hypocrisie, la pruderie, les manières affectées, etc. sont des traits jugés caractéristiques des femmes. Aussi le langage populaire aime-t-il à se servir des noms de femme pour exprimer ces idées.

Quand Molière forge le nom *Jacqueline de la Prudoterie*, nous ne saurions donc affirmer avec M. Kölbel que le nom de *Jacqueline* ait le sens de «Grisette, Konkubine, liederliche Dirne»:

> *George Dandin*, I, 4: Nous avons eu une *Jacqueline de La Prudoterie*, qui ne voulut jamais être la maîtresse d'un duc et pair, gouverneur de notre province.

Il semble que Molière ait plutôt associé le nom de *Jacqueline* à l'idée de pruderie et que le sens de la phrase citée soit: «Il y a eu dans la famille une prude, qui ne voulut jamais être la maîtresse d'un duc . . .», comme la réplique: «Il y a eu une Mathurine de Sotenville, qui refusa vingt mille écus d'un favori du roi, qui ne lui demandait seulement que la faveur de lui parler» exprime sans doute l'idée: «Il y a eu une sotte, qui refusa, etc.». Ici l'accord sémantique entre le prénom et le nom de famille fictif est évident. Cf. la locution: *devoir une chandelle à saint Mathurin* «être fou».

Le nom de *Marie* s'emploie dans plusieurs locutions pour exprimer l'idée de pruderie:

> Huysmans, *Sœurs Vatard*: Ah ça! voyons! quand tu resteras là à faire ta *Marie-je-m'embête*! Ça n'avancera à rien!

En Anjou, on dit une *Marie-quatre-emballes* au sens de «femme qui fait ses embarras» (Verr. et On.), comme on dit en Provence *Mario-mèco* «sainte nitouche».

Les mijaurées ayant ainsi leur sainte patronne, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elles soient parfois désignées comme des religieuses:

> *Poës. de Perrin*, p. 210 (cit. La Curne): Qu'on luy parle d'amourette, Elle fait la *sœur Collette*, La mignonne, et la doucette, Comme une simple nonette.

Au lieu de dire faire la sainte ou faire la sœur, on déguise l'idée, tantôt en ajoutant un nom fictif, *Nitouche*, tantôt en ajoutant

Digitized by Google

un véritable nom propre, *Colette*, nom d'une sainte réformatrice d'un ordre de religieuses. Non que l'idée d'hypocrisie provienne d'une allusion directe à cet ordre, mais le nom s'associait facilement à l'idée de religieuse en général et il avait l'avantage d'être très populaire. (Cf. Kölbel, p. 67.)

Dans le langage populaire une femme peut faire sa *Sophie*, sa *Julie*, sa *Joséphine*[1] ou sa *Gillette*:

> A. Bruant, *Dict. fr.-arg.*, s. v. *Bégueule*: Tu vas pas faire ta *Julie*, ta patagueule parce que t'es avec madame ta mère?

Le provençal emploie des formes du nom de Catherine au même sens que le terme cité Mario-mèco: faire *Catarinasso* «faire la sainte-nitouche», Tarn *Catarinello* «sainte-nitouche, hypocrite» (Mistral).

M. Migliorini cite les formes dialectales ital. du nom de *Giovanna*: *zzana*, *-etta*, *-acchia*, «donna leziosa» (op. cit., p. 233, n. 8).

En parlant des noms d'homme, nous avons observé leur emploi pour désigner des hommes efféminées. Les expressions du type Jean-femme ou de celui représenté par le terme Nicolas-bat-les-œufs sont en effet assez communes. Le phénomène opposé: l'emploi des noms de femme pour exprimer l'idée de caractère viril chez les femmes s'observe beaucoup plus rarement.

Cependant nous trouvons dans les langues ibériques le pendant exact du Jean-femme: l'esp. *Marimacho* «mujer que en su corpulencia y acciones parece hombre» (Encicl. univ.), le cat. *Marimascle* «Mannweib» (Vogel) et le port. *Marimacho* «virago» (H. Michaelis). Au même sens que *Marimacho*, la langue espagnole emploie *marota* (Mey.-Lübke, *R. E. W.*, 5358; Spitzer, *Beiträge*, p. 88).

Pour ce qui est du français, il apparaît que cette manière de désigner une femme virile est assez rare. Haust ramène le wall. *waltrou* «virago» au nom de femme Waltrude (*Mél. Kurth.*, II, p. 324, n. 1), mais nous n'avons pas trouvé d'expressions du type *Marimacho*.

Si les exemples manquent de noms de femme employés pour exprimer, au moyen d'une détermination, l'idée de masculinité, la langue n'en garde pas moins des traces d'une manière analogue

[1] L'expression *faire sa Joséphine* est probablement formée sur *faire son Joseph*, allusion à l'épisode biblique de Joseph et de la femme de Putiphar.

Digitized by Google

de voir. Gilliéron a attiré l'attention sur la «véritable monstruosité» que constituent les suffixes masculins dans les prénoms féminins. En parlant des noms de femme employés pour désigner la femme de mœurs légères, nous avons relevé ceux de *Catin, Margot, Margoton*, etc. Lors de la naissance de ces formes, le suffixe masculin a sans doute joué un rôle analogue à celui de *macho*, mâle, dans l'esp. *Marimacho*, c'est-à-dire il a apporté au nom de femme une note de masculinité, moins prononcée il est vrai, mais on ne peut pas supposer que le suffixe ait perdu tout de suite son caractère masculin. «On visait au but qui nous fait dire aujourd'hui: ce n'est pas une fille, c'est un garçon, un garçon manqué, et qui fait dire aux Suisses allemands . . .: c'est un *Ruodi* (Rodolphe, prénom masc. très fréquent dans la région et représentant en quelque sorte la masculinité)» (Gilliéron, *Abeille*, App., p. 312). Or, cet élément masculin ne s'oppose pas à l'emploi hypocoristique de ces noms, puisque la langue se sert volontiers de termes masculins pour désigner d'une manière caressante les personnes du sexe féminin. Cf. Tobler, «*Mon chéri*, Anrede an weibliche Person»; *Verm. Beitr.*, V, pp. 3—7.

Nous avons vu l'idée de paresse chez les hommes s'exprimer au moyen de noms masculins. La même idée peut s'associer aussi à des noms de femme. De même qu'en provençal un homme paresseux est appelé Jan-de-lesé, une femme oisive peut recevoir le nom de *Jano-de-lesé* (Jeanne de loisir).

Une paresseuse, une femme qui n'est propre à rien, peut être caractérisée dans le langage populaire de Paris par l'expression plaisante *Marie-la-bonne-à-rien-faire*, forgée sur le modèle du terme *bonne à tout faire*.

En espagnol, on raille une femme fainéante en disant: «Holgueta, *Marinetta*!» (Corr., *op. cit.*, p. 244.)

Selon Migliorini, l'anc. modén. *zagnocca* «pigra» dérive du nom de Giovanna.

Mais si la femme oisive est l'objet de certaines railleries qui trouvent une forme plus concrète dans l'emploi des noms féminins populaires, on n'épargne pas non plus la femme empressée. De même que le «cogne-fétu» s'appelle un Jean-fait-tout, un Ceccosuda, etc., la femme qui s'occupe de tout est souvent désignée par des noms

Digitized by Google

propres. Comme les noms masculins, les noms de femme ne se prennent pas, en général, en bonne part. Le plus souvent ils se rapportent au résultat médiocre obtenu par des efforts dispersés, et s'appliquent, non pas à la femme laborieuse, mais à l'étourdie.

Ainsi la *Jeanne-fait-tout* s'oppose à la *Marie-la-bonne-à-rien-faire*, et le prov. *Jano de tout me mèile* «femme qui se mêle de tout» (Mistral) fait pendant au français *Marie-tracas*.

Corblet, qui cite le terme picard *Marie-cafoule*, le traduit par «femme qui veut tout faire et qui, en définitive, ne fait rien qui vaille, et qui n'a ni ordre ni économie». Le verbe *cafouler* signifie «remuer plusieurs objets pour en trouver un autre» (*Pat. pic.*, p. 232). Pour exprimer la même idée, on dit aussi *Marie-rouf-rouf* («femme qui fait tout avec une grande vivacité et des gestes brusques»[1]) (id., *ib.*, p. 237).

Le contraste apparent, signalé dans le *Gloss.* de Chambure, entre les acceptions du nom de *Sara*, qui est synonyme de «fille étourdie, évaporée» à Mons, et de «femme laborieuse» à Valenciennes, s'explique donc assez facilement. Ici on s'est arrêté aux efforts d'une femme qui veut tout faire, là on aura attaché plus d'importance aux résultats. Ce changement de point de vue se sera opéré d'autant plus facilement que le nom n'est pas déterminé. Même quand un nom est déterminé d'une manière analogue, le sens peut différer considérablement suivant le milieu. Rappelons le forez. Jean-fait-tout «maçon habile» et le prov. Jan touto obro «homme qui se mêle de tout».

Pour désigner une étourdie, on se sert dans le patois normand du nom de *Jirete* (Gilette) (Joret, *Patois norm.*, s. v. *Gire*). En parlant du wall. *wihète* «jeune fille frisque, folâtre, grivoise», Haust mentionne *Guillemette* au sens de «sotte, étourdie» (*Ét. wall.*, p. 288).

A propos des noms donnés à la femme qui veut tout faire, mentionnons un nom employé pour désigner la femme qui veut tout savoir. En espagnol, le «bas bleu» est appelé *Marisabida*, dont le diminutif *Marisabidilla* s'emploie pour désigner une femme qui se donne des airs de savante, «mujer presumida de sabia», ou bien une femme simplement bavarde, «mujer chica y parlera» (Correas, p. 607).

---

[1] Cf. l'esp. *mari-murco* «brusca, ruda, semisalvaje» (Baráibar y Zumárraga, *Palabras usadas en Álava*, p. 166).

Digitized by Google

La gourmandise et l'ivrognerie ne sont pas des vices qu'on reproche en général aux femmes. Aussi n'avons-nous trouvé que des exemples isolés de noms féminins qui expriment ces idées. En Béarn, on dit *Yane de minyc-plaa* (Jeanne de mange-bien) au sens de «gaillarde de bon appétit» (Lespy et Raym., *op. cit.*). M. Migliorini relève l'expression lomb. *Maria la loa* «divoratrice».

Pour ce qui est de *Margot* «femme qui s'enivre» (lyonn., norm.), le choix du nom est sans doute dû à *Margot*, nom de la pie, oiseau non pas ivrogne, mais bavard comme un homme pris de boisson. Cf. l'anc. arg. *pie* «vin, boisson, ivresse» (G. Esnault, *Imagin. pop.*, p. 61, s.).[1]

Le caractère acariâtre, la méchanceté, la mauvaise humeur, etc. peuvent parfois s'associer aux noms de femme. La méchanceté peut dériver de l'emploi d'un nom comme nom propre d'une personne imaginaire. C'est ainsi que l'on se sert de certains noms de femme pour faire peur aux enfants. De cette manière l'idée de méchanceté peut s'attacher à un nom féminin même sans que celui-ci soit déterminé de façon à préciser le sens:

> Grandgagn., *Dict. ét.*, II, p. 54: One *Magrite* et on Zabia fèiènu danser l'diâl divint un canibostia: une Marguerite et un Isabeau feraient danser le diable dans un étui à aiguilles.

Cf. aussi l'expression wallonne *c'est ine mâle Magrite*, «c'est une méchante femme» et le terme *Marie magrau* «méchante femme qui fait peur aux petits enfants»[2] (Id., *ib.*, II, p. 69).

Nous avons signalé plus haut la nuance de mauvaise humeur dans le nom de *Catarino* en provençal.[3]

Avant de quitter les noms de femme employés génériquement pour désigner des personnes du sexe féminin, nous tenons à souligner que nous n'avons pas la prétention d'avoir donné un exposé

---

[1] Y aurait-il quelque rapport entre cette acception du nom de *Margot* et son emploi comme nom typique de la lavandière? Sébillot constate en parlant des lavandières (*loc. cit.*) qu'elles ont la réputation d'aimer la dive bouteille.

[2] Cf. l'esp. *Marimanta* «fantasma ó figura espantosa con que se hace miedo á los niños».

[3] Ci-dessus, p. 125. Pour la forme *Catarinoun* «mauvaise humeur», cf. aussi l'esp. *mari-morena* «dispute, querelle» (Spitzer, *Beiträge*, p. 89, n.).

Digitized by Google

complet de toutes les idées qui peuvent s'exprimer par des noms populaires, ni d'avoir fourni une liste détaillée d'exemples à l'appui des catégories de sens que nous avons dressées. Nous avons seulement cherché à illustrer les idées qui s'associent de préférence aux noms de femme quand leur attribution n'est pas commandée par une idée individuelle.

Comme pour les noms d'homme, la ressemblance des exemples entre eux et leur fréquence nous ont permis d'établir des catégories qui témoignent d'une certaine tendance du langage populaire à choisir le nom propre pour communiquer une idée générale. Bien que la position sociale de la femme diffère considérablement de celle de l'homme, nous avons souvent trouvé des catégories communes.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Noms masculins appliqués aux femmes et vice versa.

Parmi les nombreuses idées associées à un nom de personne attribué, il y en a une qui se présente presque toujours. En général on ne s'en rend guère compte, tellement il est naturel qu'elle accompagne les noms de personne: nous voulons parler de l'idée de sexe. Ainsi certains noms s'attribuent à des individus masculins, d'autres à des femmes.

Abstraction faite de quelques cas exceptionnels, où un nom propre peut servir indifféremment de nom d'homme ou de nom de femme, tel *María* en espagnol, par exemple, on distingue les noms qui sont attribués aux hommes de ceux attribués aux femmes. Cette distinction est souvent marquée par la forme du nom dans les cas où le même radical se retrouve dans un nom d'homme et un nom de femme: *Germain*, *Germaine*, *Juan*, *Juana*. Quand le nom n'est pas attribué, cette idée reste toujours vivante et si un tel nom perd sa faculté d'individuation pour aboutir à un nom générique, l'idée de masculinité ou de féminité l'accompagne, en général, dans le domaine des noms communs. Il est vrai que cette idée s'obscurcit parfois, de sorte qu'on peut en faire abstraction. Ainsi, en parlant de *Pierre* ou de *Paul*, l'idée de masculinité peut rester latente, comme elle le fait quand on dit l'*homme* au sens de «être humain».

Ayant séparé, dans les deux premiers chapitres, les noms masculins des noms féminins, nous n'avons pas eu besoin de tenir compte autrement de l'idée de sexe masculin ou féminin se dégageant du nom. Même dans des cas tels que *Jean-femme* ou *Mari-macho*, où des qualités caractéristiques de l'autre sexe sont exprimées, la masculinité n'a pas cessé d'accompagner le nom d'homme et inversement. Dans ces cas, les idées associées à

Digitized by Google

l'autre sexe, sont évoquées par la détermination. Si, comme le supposait Gilliéron, un nom comme *Marion* a désigné, au début, une fille garçonnière, le nom s'appliquait toujours aux individus féminins, et la note de masculinité était indiquée d'une manière analogue à celle que nous venons de signaler, le suffixe remplissant la fonction de détermination. L'idée exprimée par le nom sans suffixe était alors celle de «femme quelconque», «femme».

Il est évident que le nom propre, pris séparément, peut servir de porteur à l'idée de sexe. On peut appliquer un nom masculin à une femme ou un nom féminin à un homme.

Le sens le plus naturel d'un nom d'homme désignant génériquement une femme serait donc «femme virile». Dans les chapitres précédents, nous avons vu que cette idée est relativement rare, comparée à celle d'homme efféminé. La même observation peut se faire ici. Tandis que les noms féminins donnés aux hommes sont assez nombreux, nous n'avons pas relevé beaucoup d'exemples de noms masculins populaires employés pour désigner des femmes.

Le patois de Bléré offre la forme *arcambauld* «virago» (du n. pr. *Archambalt*; Wartburg), mais ce nom ne semble guère provenir d'un emploi populaire et spontané.

Nous avons parlé ci-dessus, p. 48, du nom esp. *Rodrigón* qui a désigné un homme qui accompagne et protège une jeune fille. Ce nom en est venu, selon Tolhausen, à désigner la femme qui remplit aujourd'hui cette fonction, la *dueña*, sans doute parce que ce personnage a quelque chose de viril dans ses allures.

Un cas qui semble au premier abord révéler un emploi populaire et spontané d'un nom d'homme pour désigner une femme est celui de *Louis* «fille publique» dans l'argot de Paris:

> Bruant, *op. cit.*: Moi, j'ai besoin qu'ma *Louis* turbine . . .
> J'deviens grinch' quand j'ai pas mangé (J. Richepin).

Cependant on a dit *Louis XV* au même sens:

> M. du Camp, *Paris,* III (cit. Nyrop, *Gr. hist.*, IV, p. 373): C'est la meilleure de toutes les *Louis XV* que j'ai eues.

Cette forme semble témoigner de quelque allusion au nom du roi. Plusieurs tentatives ont été faites pour expliquer cet effet singulier d'une association d'idées individuelle. On a cru y voir une allusion aux «filles qui se poudrent la tête et se posent des

Digitized by Google

mouches à la mode du XVIII[e] siècle». Nyrop explique le terme comme «un emploi plaisant du nom du roi qui était le 'bien-aimé' par excellence», explication qui ne nous semble guère plus plausible.

M. Migliorini invoque l'ancien *arlouy* «souteneur»[1] (Villon) et suggère la possibilité d'une connexion secondaire avec le nom du roi (*op. cit.*, p. 183, n.). Reste encore à expliquer les rapports entre le nom d'homme et l'appellation féminine. L'idée de masculinité ne nous semble guère admissible comme intermédiaire dans ce cas. Il est vrai que les noms de femme aux suffixes masculins, *Catin*, *Margot*, etc., montrent le même développement de sens, mais ici c'est sans doute l'emploi hypocoristique plutôt que l'idée de mœurs garçonnières qui a amené le sens défavorable. Il nous semble donc plus probable qu'on a attribué un nom d'homme à des femmes plus parce que le nom, à force de désigner un homme mis en rapport avec celles-ci, évoquait facilement l'idée de femme, que parce qu'on voyait quelque chose de masculin dans les personnes qu'on voulait désigner d'une manière euphémique. C'est ainsi que le mot *arlouy* aurait pu influencer le nom de *Louis* pour en faire un nom de femme. Il paraît d'ailleurs que le cas de Louis n'est pas unique. Rappelons l'expression espagnole *ser un Perico* «ser una prostituta, una mujer despreciable» (*Enc. un.*), comparée à *Perico entre ellas* «vir mulierosus» (Acad. esp., 1[ère] éd.).[2]

C'est aussi d'une manière analogue que nous voudrions expliquer le sens de prostituée dans le nom masc. de *Sansonnet* (Vill., *Par.*). Il est vrai que ce nom n'a pas le sens d'homme qui fréquente les femmes, mais cette signification a pu s'insinuer par une autre voie. M. Sainéan, *Sourc. indig.*, II, p. 75, nous donne, parmi les noms propres appliqués à certains animaux, le nom de *Sansonnet* «petit maquereau».

Le procédé opposé, celui qui consiste à appliquer des noms féminins aux hommes, s'observe beaucoup plus souvent. C'est là

---

[1] Le mot est obscur. M. Mulertt en rapproche l'arg. et dial. *marlou* «souteneur» ainsi que *Louis* «Dirne» et l'allem. *Louis* «Zuhälter» (*Literaturblatt*, XLII, c. 324 s.).

[2] Cf. l'anglais *tomboy* qui a désigné «a worthless woman, a strumpet» (Reinius, *op. cit.*, p. 75). Une acception du même nom qui, sans être parfaitement identique à «vir mulierosus», s'en rapproche assez, est *Tom-cat* «matou». M. Reinius donne aussi l'expression *Jack-whore*.

Digitized by Google

un moyen très efficace d'évoquer l'idée de caractère peu viril. Au premier chapitre, nous avons relevé des cas assez nombreux où cette idée est exprimée par des noms d'homme accompagnés de quelque complément qui sert à préciser l'idée. Le nom masculin, dans ces cas, n'exprime que l'idée neutre d'individu quelconque. A côté de déterminations telles que *bat les œufs*, *coulougnado, devana*, etc., nous avons trouvé des mots évoquant d'une manière plus directe l'idée de féminité: *femme*, *fiho*, *de las mozas*, etc., ou bien des noms propres de femme: *Marguerite* (Jehan-magrite), *Catherine* (Jean-katel).

On voit aisément que c'est le nom de femme qui évoque l'idée de caractère peu viril. Pour qualifier un homme de faible ou de peu viril, on peut donc lui appliquer seulement un nom de femme. C'est ainsi qu'en Bretagne un tel homme peut être désigné par le nom de *Katel* ou de *Katelik* (forme dim. bret. comme Yvonik d'Yvon). En wallon, le nom de Catherine s'emploie de la même manière: *Cathelaine* «femmelette, homme qui s'occupe des travaux de ménage» (Vermesse).

Le nom de Jeanne se prête au même emploi: angev. *Jeannette* «homme qui se laisse mener par sa femme ou qui s'occupe des soins du ménage», *faire la jeannette* «faire les travaux d'une femme dans l'intérieur d'une maison, en parlant d'un homme» (Verrier et Onillon).

Frieda Kocher a relevé deux cas analogues où les formes réduplicquées de Françoise et d'Adèle s'appliquent à des hommes: pic. *Tatasse*, *Dadèle* «Männer, die Frauenarbeit tun» (*Redupl.*, p. 76). Corblet rapproche le pic. *dadelot* «flaneur qui perd son temps à des niaiseries» de l'islandais *dàdlaus* (sans courage). L'explication la plus naturelle, à notre avis, c'est de le considérer comme un dérivé de *Dadèle* au sens de «tatillon, homme qui s'amuse à des travaux de femme». De nombreux cas analogues, où les noms désignant un homme qui s'occupe de travaux de femme servent aussi à indiquer l'homme futil ou niais, donnent l'appui sémantique nécessaire à cette explication. Le suffixe masculin s'explique par le sexe de la personne désignée.[1]

Marie étant le nom de femme par excellence, on comprend facilement que ce nom soit très propre à exprimer l'idée de caractère peu viril. Aussi les formes de ce nom s'appliquent-elles souvent aux

[1] Cf. ci-dessus le bret. *Katelik* et ci-après, p. 143, l'esp. *maricón, chabelón.*

Digitized by Google

hommes avec cette intention. Selon Edmont, on désigne à St Pol un homme qui «s'occupe des menus travaux du ménage au lieu et place de sa femme» par le nom de *mŭrĭ-jĕn* (*Rev. d. pat. gallo-romans*, I, p. 302). D'autres exemples du même emploi du nom de Marie nous sont offerts par des formes telles que le bmanc. *Manette* «homme qui s'occupe de travaux de femme» (Dottin) et le wall. *Marote* «homme qui s'occupe de vétilles, de soins domestiques minutieux» (Grandgagnage, II, p. 542). Pour le Centre, Jaubert enregistre *Manette* (masc.) comme synonyme de *Jean-fille*.

En Béarn, l'homme qui a les goûts et les manières d'une femme est appelé un *Marioutin* (Mistral). Lespy et Raymond relèvent les formes *Marioulin* et *Mariouline* au même sens.

Les formes catalanes *Marieta* et *Mieta* «home de poch esperit, Lo cobart y afeminat» (Aladern) sont donc appuyées par de nombreuses analogies, et il nous semble assez naturel de considérer cette acception personnelle comme un emploi spontané du nom de femme. Pour les expliquer on n'a pas besoin de supposer l'acception intermédiaire de poupée, même si un tel sens pouvait être relevé dans la péninsule ibérique. Cf. Spitzer, *op. cit.*, p. 87, n. 2.

En espagnol aussi, les formes du nom de Marie sont fréquemment employées en parlant des hommes. Ainsi *Marica* offrè justement le sens d'homme peu viril. Le *Diccionario* de l'Académie esp. (1ère éd.), qui définit ce nom par «hombre afeminado y de pocos bríos, que se dexa supeditar y manejar, aun de los que son inferiores», cite les exemples suivants:

> Figuer. *Passag. Aliv.* 8: Corrompíame del todo la sangre vér las calcillas por otro nombre atacadas, de que se adornan: no las desampara tal *marica* destos ni un instante.
>
> Torr. *Trad. de Oven.* tom. I, pl. 27: Tu eres Marica el marido y tu marido el *marica*.

Pour l'espagnol moderne, l'*Encicl. univ.* enregistre un sens analogue dans la forme diminutive *Mariquita*: «hombre afeminado, cobarde, pusilánime, marica».

Intéressantes au point de vue de la formation sont des formes hybrides où un élément masculin s'ajoute au nom de femme, témoignant ainsi formellement du caractère sémantique du nom. Nous avons effleuré ce phénomène en parlant des noms de *Catin*, *Margot* et *Marion* en français. Tandis que dans ces noms l'élément féminin

Digitized by Google

l'a emporté sur le suffixe masculin jusqu'à le transformer en suffixe féminin, comme dans le cas de *-on*[1], le suffixe *-ón* dans les noms espagnols *Marión*, *Maricón* garde le dessus. Ces noms s'appliquent donc à des êtres masculins. Mais le caractère féminin du nom propre apporte l'idée de faiblesse féminine:

> Torr. *Philos.* lib. 13. cap. 3: (cit. Acad.): Con cuya municion, les dió tanta batería, que en poco tiempo se hicieron tan afeminados y *mariónes* quanto habian sido priméro valientes y guerréros.
>
> Quev. *Tacañ.* cap. 23 (*ib.*): Y porque no le tengan por *Maricón*, abaxe esse cuello y agovie de espaldas.

Le caractère ambigu de ces noms peut expliquer des acceptions particulières telles que l'esp. *maricón* «sodomita» et le cat. *marico* «id.».[2]

Un plus haut degré de faiblesse peut s'exprimer en combinant les noms de María et de Marica: *Marimarica*, «hombre afeminado y pusilánime». L'idée de mollesse associée à ce nom a donné naissance à une locution euphémique qui exprime la même idée que l'ancienne expression française chanter de Bernard: *llamarse Marimarica* «confesar su flaqueza, cantar la palinodia» (*Encicl. univ.*, s. v.).

L'idée de féminité associée au nom de María en espagnol se révèle aussi dans l'adjectif *marioso* «weibisch» (Cohn, *Festschr. Tobler*, p. 287).

Un autre cas où un nom de femme muni d'un suffixe masculin sert à désigner des hommes peu virils est celui de *Chabelón* «couard, afeminado» employé au Guatémala, où le nom d'Isabella se retrouve sous la forme de *Chabela* (Spitzer, *op. cit.*, p. 92).

On pourrait aussi alléguer des termes portugais tels que *Maricola*, *Maricão*, *Maricas*[3] qui ont tous le sens de peu viril, lâche, et qui s'emploient en parlant des hommes (H. Michaëlis). M. Spitzer relève des formes de Jeanne tels que *Joaninha* «maricas» et *Xoninhas* «indivíduo acanhado, mollangueirão» (*op. cit.*, pp. 163, 166).

---

[1] Cf. des noms tels que *Fanchon, Louison.*

[2] A Lima, *Maricón* est le nom d'une personne équivoque: «zweideutige Mannsperson, die bald als Mann, bald als Frau auftritt» (Tolhausen).

[3] Cf. Spitzer, *op. cit.*, p. 100: «Vielleicht ist bei ptg. *és um maricas* auch der Gedanke lebendig: 'er ist einer derer von Weibersheim', 'er gehört zum Geschlechte der Herren Marica'».

Digitized by Google

Quand un nom de femme s'applique à un individu masculin, c'est donc parce qu'on trouve chez lui des traits que l'on est accoutumé à associer aux individus du sexe opposé. L'idée fondamentale qui s'exprime par le nom est donc celle de féminité et il est naturel que les noms féminins préférés soient choisis parmi ceux qui sont très fréquents comme noms propres de femme. De cette idée générale des associations plus précises peuvent se dégager. En principe, la femme est considérée comme inférieure à l'homme et le fait qu'un homme est mis sur le même rang qu'une femme constitue, en général, un jugement désavantageux. M. de la Grasserie dit à propos des rapports entre le masculin et le féminin: «Ce principe directeur consiste en ce que le masculin est considéré comme supérieur au féminin; cette idée est conforme à l'état social qu a toujours été dans ce sens . . . Les deux genres se hiérarchisent donc entre eux. D'ailleurs à la masculinité s'attache une idée de force, de cruauté, de courage; à la féminité une idée de faiblesse, de pitié et d'asservissement . . .» (*L'idée de sexualité dans le langage*; *Rev. d. Phil.*, 1904, p. 241 s.).

Le fait que nous avons relevé de nombreux exemples de noms masculins qui servent à exprimer la faiblesse ne contredit pas ce principe. Là l'idée de faiblesse est, en général, indiquée par des compléments. D'ailleurs, il est rare que ce soient les bonnes qualités qui s'expriment par des noms propres dans le langage populaire, et ainsi les noms masculins aussi désignent le plus souvent l'homme qui manque de force ou de courage.

L'imperfection de l'homme le rapproche de la femme. Cf. le proverbe cité par M. Spitzer, *Beitr.*, p. 94: «la muger es varon imperfeto e menguado» (*Proverbia de Seneca con la glosa*). Pour désigner le jeune conscrit, dont l'inexpérience était à la fois raillée et enviée par ses camarades plus trempés au feu des tranchées, on s'est servi, dans l'argot militaire, de noms de femme tels que *Marie-Louise*[1], *Madelon*, *Madelonnette*, dont les deux derniers, choisis par allusion à la chanson connue, n'ont eu qu'une vogue éphémère.

[1] *Anti-cafard* (cit. *Dict. term. mil.*, s. v.): « . . . vous les jeunes, qui avez le privilège de devenir des 'Poilus' sans cesser d'être des 'Marie-Louise' et nous, les vieux, qui auront l'incessant regret de ne pouvoir devenir des 'Marie-Louise', même en cessant d'être 'Poilus'». Ce nom, qui était celui des conscrits de 1816, a été indentifié avec le nom de l'impératrice Marie-Louise. Cf. cependant Migliorini, p. 278.

Digitized by Google

L'arg. *Marionnette* «soldat» doit être simplement une acception secondaire de *Marionnette* «poupée». Les mouvements automatiques des soldats les auront fait comparer à des pantins dont on tire la ficelle.[1]

Parmi les idées associées aux femmes, nous avons vu dans le chapitre précédent que celle de bavarderie occupe une grande place. Pour désigner un homme bavard on peut lui appliquer un nom de femme:

> A. Bruant, s. v. *Bavard*: J'passe pour un vanneau, une *jacquette,* un gonce qui sait pas c'qu'i dit.

Le même nom est aussi donné à «celui qui se borne à conseiller sans jamais agir» (id., *ib.,* s. v. *Conseilleur*). L'idée exprimée est donc celle de mollesse, qualité féminine typique.

Nous avons vu que la femme affectée, difficile, maniérée, etc., se trouve souvent désignée par des noms propres. Il est donc assez naturel que l'homme chez lequel on aperçoit ces qualités soit traité en femme. Ainsi la locution *faire sa Sophie*, employée d'abord en parlant des femmes, peut s'appliquer aux hommes:

> Zola, *Assommoir*, p. 328: Sans doute, il trouvait Lantier un peu fiérot, l'accusait de *faire sa Sophie* devant le vitriol.
>
> Poulot, p. 46: Il est si bon garçon et puis il n'aurait plus fallu que ça qu'il *fasse sa Sophie*.[2]

Nous ne saurions dire si les idées d'hypocrisie ou de ruse, associées souvent aux noms de femme, sont pour quelque chose dans le langued. *Catarinot* «hypocrite, faux dévot». Mistral dit de ce mot, qui s'emploie au masculin, qu'il «fut d'abord donné, dit-on, à des religionnaires qui, en 1617, causèrent du désordre à Montpellier où ils s'attroupaient dans le cimetière de Sainte-Catherine». L'existence de la forme *Catarot* «Catherine en mauvaise part», nom de femme au suffixe masculin, comme le fr. *Catin*, nous fait penser que les idées défavorables généralement associées au nom de Catherine ont pu contribuer à le faire donner aux hommes pour exprimer une idée spéciale considérée comme carac-

[1] Cf. le cat. *Saltamarti* «espèce de poupée» et «soldat ivre».

[2] Nous empruntons les deux citations à Sainéan, *Lang. par.*, p. 408. Des exemples analogues sont donnés par M. Spitzer, *Zeitschr. Rom. Phil.*, XLIII, p. 653.

Digitized by Google

téristique des femmes.[1] Cf. le galic. *Mingamona* (masc.?) «zalamero, adulador» (Spitzer, *Beitr.*, p. 161).

Il y a une série de mots qui rappellent ces noms de femme à suffixe masculin. C'est la famille des mots représentée par le fr. *mariol* «malin», *mariolet, mariaulet*[2]:

> Laurière (cit. La Curne): Entre le vulgaire, un *mariaulet* signifie un homme dont on ne fait estime et qui n'est digne de foi et de croire, soit à cause de son jeune âge ou autrement,

ou par l'it. *mariuolo* «ladro, giuntatore»:

> Firenzuola, Trad. dell' Asino d'oro, 242 (Tomm.-Bell.): Erano giunti questi *mariuoli*, predando piuttosto che predicando, a una certa villa.

Le mil. *mariolo* «furbo», *mariolon* «volpacchione» (Arrighi), le vén. *mariol* «malvivente perverso; furbo, accorto, destro», *mariolar* «far fraudi ed inganni» (Boerio) montrent l'idée d'hypocrisie et de ruse.

Il est difficile de séparer ces formes du fr. *mariole* «petite image de la vierge» et de l'it. *mariola*, même sens. A première vue, les rapports sémantiques entre les deux séries peuvent paraître étranges. Pour l'idée d'hypocrisie, M. Migliorini a montré comment ces rapports ont pu s'établir. Il invoque les expressions italiennes, citées par Tomm.-Bell., *far le Marie*, *far la mariaccia* «far l'ipocrita», locutions employées au début en parlant d'une personne qui représente la sainte Vierge, dans les processions par exemple. Cette explication, qui d'une manière naturelle rend compte du sens d'hypocrite, nous semble très plausible. Seulement, nous croyons qu'une idée moins précise associée au nom de Marie a pu venir se mêler à celle de femme qui contrefait la Vierge, pour donner au nom ce sens de fausse, d'hypocrite. Dans les dialectes, la forme féminine a encore ce sens: mil. *mariola* «volpacchiona». Peut-être faut-il séparer l'expression *far la mariaccia* de *far le Marie*. Tandis que la dernière locution révèle une allusion incontestable aux saintes, *far la mariaccia* pourrait peut-être signifier tout simplement *faire sa Sophie*. Le suffixe péjoratif nous semble rendre moins probable une allusion directe à la sainte Vierge. En soi, il n'y a rien d'anormal dans la supposition que *Maria*, nom

[1] Cf. ci-dessus, p. 141, *dadelot*.

[2] Ces noms ont été étudiés par G. Cohn, *Festschrift Tobler*, pp. 285—288.

Digitized by Google

de femme fréquent, et employé, comme nous l'avons vu, pour désigner une femme quelconque, pourrait s'appliquer aux hommes peu virils, aux hommes qui, sous un rapport quelconque, ressemblent aux femmes. M. Migliorini cite lui-même les formes argotiques *marietto*, de *marietta*, et *marion* «uomo che si occupa di mansioni donnesche» (*o. c.*, p. 278, n. 7), noms qui, sans doute, ne contiennent pas d'allusion à la Vierge non plus que l'esp. *marioso*, efféminé.[1]

Les sens plus généralement péjoratifs qui apparaissent dans les noms en *mari-* (Salamanque *mariolo* «desgarbado en el andar y vestir», port. *mariola* «mercenaire, gueux, misérable») peuvent être secondaires. Mais même dans ces noms on ne saurait tout à fait écarter l'idée de féminité. S'il est vrai que la femme est considérée comme inférieure à l'homme, *Maria*, nom de femme par excellence, doit avoir exercé une certaine influence.[2] Les idées générales associées au nom de femme comme tel nous semblent donc d'importance. L'idée particulière de féminité qui se retrouve dans plusieurs formes masculines à base de *mari-* est faite pour nous convaincre du rôle qu'a joué le nom de Maria dans leur développement sémantique.

[1] Quant à la question compliquée de savoir si le fr. *mariol(le)* «rusé» doit être séparé de *mariole* «image de la sainte Vierge», cf. Cohn, *loc. cit.* L'idée de peu de virilité se retrouve dans plusieurs mots où un *j* a remplacé l'*i*: *marjot, marjol, marjolet, marjolaine.* Nous citons d'après Delboulle, *Rom.* XXXIII, p. 573: J. Olivier, *Alphab. de l'imperf. des femmes*; 1617: «Mille escadrons de damerets, de muguets et de *marjots* effeminez.» (G. Paris lit *marjol.*) Nous ne saurions dire s'il y a dans ces mots quelque influence du nom de Marie. Pour *marjolet* au lieu de *mariolet,* comme écrit Cotgrave, par exemple, Cohn pense à la possibilité d'une influence d'un *joli* ironique. Mais alors il faudrait considérer *marjot* comme une forme secondaire, abrégée de *marjolet.*

[2] Cf. Spitzer, *Beiträge*, p. 92: «Genau wie nun das Präfix *mari-* von Frauen auf weibische Männer (*marimarica*) und von da auf mit einem Fehler oder einer hervorstechenden Gewohnheit (die meist als Fehler moniert zu werden pflegt) behaftete Männer übertragen wurde (Borao sagt: 'palabra que se antepone á otros muchos para denotar frequencia en alguna cosa: dícese de uno *mari-prisas, mari-enredos, mari apuros,* como si se dijera, *el hombre de las prisas, el hombre de los enredos, el hombre de los apuros*', wobei man allerdings auch daran erinnern könnte, dass Maria in katholischen Landen auch Männername ist), so ist die Endung -a von Frauen auf weibische Männer und von da auf überhaupt mit einem Fehler, einer Gewohnheit behaftete Männer — der Fehler, die Schwäche des Mannes degradiert ihn gewissermassen zum Weib! — übertragen worden.»

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Noms de personne appliqués aux animaux.

Les noms que nous avons étudiés jusqu'ici n'ont pas cessé, en prenant des sens génériques, de désigner des êtres humains. Tout en perdant leur caractère de noms individuels, ils gardent donc celui de noms de personne.

Quand un nom propre devient le nom générique d'un animal il y a un nouveau facteur qui vient s'ajouter au phénomène que présente son passage à l'état de nom commun. En effet, ce que les idées associées au nom ont de personnel cesse de se rapporter au genre humain pour s'associer à un autre être vivant. Mais les associations d'idées personnelles ne sont pas coupées d'un coup par le fait que le nom est appliqué à l'animal. Tant que le nom peut toujours servir de nom de personne au sens propre du mot il ne cesse pas d'évoquer des idées attachées aux hommes. *Le nom apporte donc quelque chose de personnel à l'animal qu'il sert à désigner: il le personnifie.* C'est justement la ressemblance entre l'animal et le genre humain qui attire le plus l'attention et qui, en général, provoque l'attribution des noms de personne aux animaux. Un exemple nous aidera à mieux nous rendre compte de ce fait. Quand, dans les anciennes fables, le nom propre *Renart* fut appliqué au *goupil*, ce nom prêtait des qualités humaines à la bête. Plus tard, quand le nom ne s'attribua plus aux personnes, sinon comme sobriquet, la personnification ne se fit plus sentir. La Fontaine éprouve donc le besoin d'ajouter un titre personnel au nom dans ses fables: *maître Renard.*

L'emploi des noms propres pour désigner des animaux vise avant tout à les personnifier. Le passage du nom individuel au nom générique s'opère, en général, automatiquement en même temps que le nom est donné à l'animal. Cela tient à un fait

Digitized by Google

d'ordre psychologique que nous nous arrêterons un moment à examiner.

Dans nos remarques préliminaires, nous avons insisté sur les connaissances que l'on possède sur l'individu comme la base nécessaire des idées individuelles. Or, une condition indispensable pour que ces connaissances existent, c'est que le sujet puisse être distingué des autres individus de la même espèce.

Pour ce qui est des hommes, on peut déjà constater un affaiblissement de la faculté d'individuation dans les cas où il n'y a pas eu de rapports sociaux. Nous en voyons un exemple dans le fait bien connu que l'homme civilisé distingue moins facilement les individus d'une autre race, tandis que les indigènes n'ont pas de difficulté à cet égard.

Quant aux animaux il n'y a que certaines espèces qui soient assez familières à l'homme pour qu'il en distingue les individus. Même au risque d'être accusé de donner une explication téléologique d'un fait qui pourrait avoir sa cause simplement dans un manque de rapports entre l'homme et l'animal, nous croyons que c'est parce que l'homme n'a pas éprouvé le besoin de distinguer les individus parmi les animaux qu'il n'est pas, en général, en état de le faire. En tout cas ce n'est qu'exceptionnellement qu'il le fait, certains animaux domestiques en offrent des exemples, et par conséquent le passage: *nom propre de personne > nom propre d'animal > nom générique d'animal* est assez rare comparé à ceux de *nom propre de personne > nom générique de personne > nom générique d'animal* ou directement *nom propre de personne > nom générique d'animal.*

Dans le nom de *Margot*, appliqué aux vaches, nous avons probablement affaire à un passage de la première catégorie. Selon Cotgrave, on se servait du cri *Tieu, tieu, Margot* pour appeler le bétail. *Margot*, nom très commun à la campagne, aura été donné d'abord comme nom individuel aux vaches pour aboutir plus tard à un nom typique de ces animaux. Quand le même nom est donné à la pie, au contraire, on ne saurait guère se figurer l'état intermédiaire de nom propre d'animal.

Dans les deux cas, il s'agit d'une personnification et comme c'est justement à celle-ci que s'attache le plus grand intérêt, nous n'allons pas séparer, dans ce qui suit, les cas où le passage direct est possible de ceux où le nom a pu servir quelque temps de nom

Digitized by Google

propre d'animal. En somme ce n'est que dans le cas des animaux domestiques ou apprivoisés que l'on peut supposer cet état intermédiaire.

Nous passons à l'exemplification pour voir quels sont les animaux que l'on a personnifiés de préférence en leur appliquant des noms de personne. Nous commencerons par les mammifères domestiques, pour passer ensuite aux mammifères sauvages, aux oiseaux, aux insectes, aux crustacés, et en dernier lieu aux poissons.

Le *taureau* et le *bœuf* portent assez souvent des noms propres. Ainsi Sébillot relève *Robin* comme nom du taureau au XVI^e^ siècle (*Folk-lore*, III, p. 80). Jaubert le donne comme nom du bœuf (*Gloss. du Centre*). On a cru y voir une allusion à la couleur de l'animal. Favre dit que le nom s'applique aux animaux qui ont le poil rouge (*Gloss. du Poitou*). Cependant Robin est aussi le nom du bélier (*Robin mouton* déjà chez Rabelais), ce qui nous porte à croire que c'est avant tout parce que le nom était fréquent parmi les paysans et les bergers qu'il a été donné aux bêtes, d'abord comme nom individuel. De là il sera devenu le nom typique du mâle chez certains animaux domestiques. Rolland semble aussi être de cet avis: parmi les 96 noms se rapportant à la couleur des animaux qu'il énumère dans son *Onomastique bovine* (*Faune pop.*, V, pp. 24—28), nous ne trouvons pas le nom de *Robin*. En Provence, le bœuf est appelé *Jan* ou *Martin* (Mistral) et dans l'espagnol du Mexique, le taureau porte le nom de *Sancho* (Tolhausen).

La *vache* qui, en ancien français, s'appelait *Margot* porte, en Gascogne, le nom de *Martino* (Mistr.), forme féminine du nom de Martin donné au bœuf, de même que les noms de *Robine* et de *Robinière* s'appliquent à la vache en Normandie, où le taureau s'appelle Robin (Moisy, *Noms de fam. norm.*; Roll., *op. cit.*, V, p. 15, n. 1). Sur le nom poitev. de *Berte* «vache sans veau», voir Sainéan, *Sources indig.*, II, p. 82.

Nous venons de mentionner *Robin* comme nom du *mouton*. Au temps de Rabelais, le nom était déjà typique dans ce sens:

> Rab., *Pant.*, IV, ch. 6: Voyez ce mouton-là, il a nom *Robin* comme vous.

M. Sainéan suppose que le nom a passé de l'acception plus spéciale de bélier à celle de mouton. Le bélier occupant, dans le

Digitized by Google

troupeau une position plus importante, plus individuelle que les brebis, il est en effet assez naturel qu'on l'ait personnifié en lui appliquant un nom typique de berger, puisque le bélier semble garder le troupeau comme fait celui-ci. Pour ce qui est des rapports entre le berger et l'animal, cf. le nom du berger dans la *Farce de Maître Pathelin*: Thibaut l'Aignelet, nom employé plus tard par La Fontaine pour désigner l'animal de même que Robin mouton. Quant à l'explication qui voit dans le nom de *Robin* une allusion à la *robe* de laine de l'animal, nous pensons que c'est chercher bien loin une raison qu'on a sous la main. Le dialecte wallon, qui possède la forme *roubin* «mouton», en a dérivé un verbe *roubiner* qui ne se rapporte qu'au mâle: «saillir, en parlant du bélier» (Grandgagnage, *Ét. wall.*, II, p. 327; *Noms wall. d'anim.*, p. 9).

M. Sainéan relève plusieurs noms propres appliqués au bélier dans les patois: Berry, Poitou *Guérin* «bélier réservé pour la monte des brebis»; B.-Pyr. *Marc* «bélier»; Loire *Martin*, Vendôme *Michaut*; Sav. *Zaquet* (Jacquet) «id.» (*Sources indig.*, I, p. 165, II, p. 82).

M. v. Wartburg identifie le neuch., bern., etc., *bèntse* «bélier» (dér. *bèntser* «cosser, heurter», *bèntsée* «choc, heurt») avec le nom propre de *Benz* qui a le sens de bélier dans les patois suisses allem. (*F. E. W.*, s. v. *Benz*). Pour ce nom, ainsi que pour le suisse *berou* (Beroldus, Berolphus; Marchot, *Zeitschr. f. R. Ph.*, XVIII, p. 431 s.), on pourrait alléguer la ressemblance phonétique entre la syllabe initiale et le cri de l'animal.

En italien, on trouve également le nom de Martin appliqué au bélier: *Martino* «becco, montone» (Tomm.-Bell.). Comme le nom de Robin en France, Martino était très fréquent comme nom propre dans les classes inférieures et avait une note de rusticité («uomo qualunque volgare»).

Le *bouc*, appelé en italien *Martino* comme le bélier, est désigné, dans le patois picard, par le nom de *Martin* (Meyer-Lübke, *R. E. W.*, 5381). De même dans le patois lyonnais: *Martin* «nom du bouc» (Puitspelu). Cet animal porte aussi d'autres noms propres dans les patois: *Jean* (Rouvray-Saint-Denis), *Lizet* «petit Louis» (Deux-Sèvres) (Rolland, *Faune pop.*, V, p. 175).

La *chèvre* s'appelle *Jeanne* ou *Jeannette* (Eure-et-Loir, Loiret) (id., *ib.*).

Digitized by Google

Pour désigner l'*âne*, on s'est souvent servi de noms propres de personne. A côté des survivances de *Baudouin* et de *Bernart*, noms de l'âne dans l'épopée animale du moyen âge, on trouve le nom de *Martin* employé comme nom typique de cet animal. Oudin, *Curiositez*, explique Martin par «asne; ignorant» et donne la locution: «Il y a plus d'un asne à la foire qui s'appelle *Martin*, i. 'plus d'une personne qui porte le mesme nom'». Dans le langage populaire, le nom de Martin désigne toujours l'âne, comme nom typique ou comme nom commun pur:

H. Carnoy, *Litt. orale de la Picardie*, p. 366: La p'tite mam'zelle Marianne, Elle monta sur son âne *Martin*.

A. Bruant, *Dict. fr.-arg.*, s. v. *Baudet*: Elle avait beau cogner, l'*martin* voulait rien savoir.

Selon Sébillot, on a dit d'abord *Martin l'âne* en ajoutant le nom de l'espèce de la même manière qu'on dit *Robin mouton* et *Jean lapin* (*Folk-lore*, III, p. 97). Pour expliquer le choix du nom, l'auteur invoque les chevauchées de saint Martin «et surtout celles qu'il accomplit sur son âne» (id., *ib.* I, p. 380). Comme le nom de *Martin* a été donné à plusieurs autres animaux domestiques: au bœuf, au bélier, au bouc, et à beaucoup d'animaux sauvages, ainsi que nous le verrons par la suite, cette explication ne nous semble pas probante. Plusieurs anciennes locutions proverbiales où Martin est le nom du maître de l'âne nous semblent mériter une attention plus grande pour expliquer le choix du nom: «Ce que ne veut *Martin* veut son asne» (Gom. de Trier, *Jardin de Récréation*; XVI[e] s.); «Il n'y a point de *Martin* qu'il n'y ait de l'asne», «Pour un point *Martin* perdit son asne»[1] (Oudin, *Cur.*).

D'ailleurs, d'autres noms fréquents ont été donnés à l'âne et à la mule: *Henri* «âne» (Ménage, s. v. *Arnaud*), poit. *Robin* «mulet», *Robine* «mule» vend. *Manon*, blés. *Manette* «ânesse» (Sainéan, *Sources indig.*, II, p. 82); it. *Marco* «asino» (Petrocchi).

Le *porc* est parfois personnifié dans le langage populaire au moyen d'appellations facétieuses, pour la plupart ironiques. Rappelons par exemple l'expression *petit monsieur habillé de soie* ou des termes comme *syndic* et *noble*. En Bretagne, le cochon s'appelle *Rohan* qui évoque l'idée de noble en même temps que le nom rappelle le grognement du cochon. Dans le nom de *mère Michel*

[1] Selon Leroux de Lincy, *Livre des Prov. fr.*, le proverbe analogue «Pour un point perdit Gibert son asne» remonte au XIII[e] siècle.

Digitized by Google

«truie» (Jaubert, *Gloss. du Centre*), on a probablement affaire à une personnification spontanée. Cf. le parm. *Zäna* (Jeanne) «scrofa» (Garbini, *Antroponimie*, p. 57).

Plusieurs noms du *chat* ont été identifiés avec des noms propres. M. Sainéan cite l'assertion suivante de Le Duchat dans le *Dict.* de Ménage: «Nos anciens faisoient des noms d'animaux des noms de saints: *marcou* vient de Marc, comme *matou* de Matthieu. A Metz et dans toute la Lorraine, ce nom d'homme *Raoul* est donné à tous les chats mâles . . .»[1] Cette hypothèse a été admise presque généralement de nos jours. Il est vrai qu'on n'appuie pas particulièrement sur l'identité des noms avec des noms de saints, comme le faisait Le Duchat, mais on s'accorde à les identifier avec des noms d'homme. Darmesteter propose pour *marcou* et *matou* les noms de *Marculfus* et *Mattulfus* (*Vie des mots*, p. 109).

Dans son ouvrage sur les sources indigènes de l'étymologie française, M. Sainéan critique ces théories en alléguant le vocalisme identique dans les trois noms ainsi que dans *marlou,* que l'on a voulu identifier avec *Marulphus*. C'est en effet un fait remarquable que tous ces mots offrent les voyelles *a . . . ou* qui rappellent le cri de l'animal. «Le suffixe *ou* est caractéristique pour cette nomenclature et paraît remonter à *miaou* . . . Le suffixe *ouf* (oufle) affecte, de même, les noms familiers du chat . . . Ce suffixe, de même que *aud*, a été extrait des noms propres germaniques: Burnouf, Ernouf, Marcouf, Renouf. L'hypothèse qui fait dériver les noms enfantins du chat des noms propres a été suggérée par ce fait.» (*Sources indig.*, II, p. 25, n. 7.)

Mais justement le fait que le suffixe *-ou* était caractéristique d'une série de noms propres nous semble témoigner d'une tendance à personnifier le chat en même temps qu'on fait allusion à son miaulement. Les cas cités seraient donc analogues au choix d'un nom comme *Philippe* pour désigner certains oiseaux. Nous ne pouvons donc pas nous ranger à l'avis de M. Sainéan, quand il continue: «En principe, aucun animal domestique ne se trouve désigné par un nom propre» (*op. cit.*, II, p. 26). M. Gauchat soumet cette affirmation, exprimée déjà dans un ouvrage antérieur[2], à une critique assez sévère en renvoyant aux preuves du contraire

[1] L. Sainéan, Sources indigènes, II, p. 26, n. 1.

[2] L. Sainéan, *La création métaphorique*, I. Le chat. *Z. R. Ph., Beih. 1.*

Digitized by Google

donnés par M. Sainéan lui-même (Cf. esp. *Bartolo*, port. *Vincente*, russe *Vaško* «chat») (*Mélanges Wilmotte*, p. 185). «Le peuple ferait-il une distinction entre les animaux domestiques et les autres? Il donne des noms propres à toute bête qui joue un rôle dans sa vie.»

Cela est vrai, mais toutefois les conditions dans lesquelles le nom propre passe à l'état de nom commun sont un peu différentes quand il s'agit des animaux domestiques. Après tout, le nombre des noms propres employés pour designer les animaux n'est pas proportionnel au rôle qu'ils ont joué dans la vie de l'homme. Les noms propres appliqués aux animaux sauvages, aux oiseaux par exemple, sont beaucoup plus nombreux que ceux qui sont devenus noms génériques des animaux domestiques. Pour ce qui est du chien et du cheval, les serviteurs les plus fidèles de l'homme, la rareté des noms propres devenus génériques est frappante. Ce qu'il faut en conclure, ce n'est pas que l'homme attribue plus rarement des noms propres à ces animaux. Nous croyons que la raison pour laquelle les noms propres ne restent pas comme termes génériques est due au fait que l'homme individualise le chien et le cheval et que par conséquent le nom propre de personne reste à l'état de nom propre d'animal. Pour le chat, qui ne vit pas dans la même familiarité avec l'homme que le chien par exemple, le nom individuel joue sans doute un rôle moins important. Il paraît pourtant un peu difficile d'écarter de prime abord le nom propre dans les appellations du chat. Le béarn. *arnaut* «matou» a sans doute été identifié par le peuple avec le nom propre et pour ce qui est de *renaud*, ramené par M. Sainéan au prov. *rena* «ronronner», l'auteur montre lui-même que, dans les traditions populaires du Bas-Maine, *Renao* figure comme nom propre appliqué au chat. L'interprétation onomatopéique n'exclut pas l'identification avec des termes personnifiants tels que le nom propre de personne, comme le constate M. Riegler.[1]

D'ailleurs on ne peut pas toujours expliquer le choix des noms par l'onomatopée. M. Sainéan lui-même a dit: «Parmi les noms propres donnés aux bêtes, mentionnons celui de *Gaspard*, qui désigne le chat ou le rat (dans l'argot des chiffonniers)» (*Langage parisien*, p. 409). Rappelons aussi le bret. *Polik* (petit

[1] *Germ. Markolf und Verwandtes im Romanischen; Arch. f. d. neu. Spr.*, 1922, pp. 99—101.

Digitized by Google

Paul) «chat»[1] (Niceforo, *Le génie de l'arg.*, p. 157) et l'esp. chil. *Cucho* (Augustin) «nombre familiar que se da al gato» (*Encicl. univ.*).[2]

Les noms de personne qui désignent le *chien* sont assez rares. Dans l'argot parisien, on trouve *Azor* au sens de «chien» et en roumain, *Sarla* (Charles)[3], nom typique des chiens, a passé à l'état de nom commun. Ces noms ainsi que l'it. *Giordano* (Tomm.-Bell. s. v. *Sciogliere*) font l'effet d'avoir été d'abord des noms individuels de chiens, tandis que le mot déterminant de l'expression provençale *Jan-casso* «chien de chasse» semble indiquer un passage direct nom de personne > nom générique d'animal.

Nous passons aux mammifères sauvages et nous commencerons par le *renard*.[4] Cette appellation n'est pas le seul nom propre qui ait servi à personnifier cet animal, mais aucun autre nom propre n'a eu un tel succès. Tandis que le sens étymologique du nom de *Renart* (Raginhart «dur au conseil, bon au conseil») semble révéler une certaine intention artistique de la part d'un auteur qui donne des noms significatifs à ses personnages[5], on trouve dans le langage populaire des noms qui paraissent avoir été appliqués d'une manière plus spontanée à cet animal. C'est surtout en Bretagne que le renard porte des noms propres. Au XVIII[e] siècle il s'appelait *Alanic al Louarn* (petit Alain le Renard). Aujourd'hui on l'appelle simplement *Alanic* dans la Basse-Bretagne. En Haute-Bretagne, on le désigne sous le nom de *Pierre le Renard*. Sébillot, qui a relevé ces noms, dit à propos des prénoms donnés aux bêtes: «L'usage de placer une sorte de nom de baptême devant celui qui désigne l'espèce des bêtes sauvages est assez peu répandu, si l'on en juge par ce qui a été recueilli jusqu'ici; il semble qu'en dehors de la péninsule armoricaine, on n'y a guère pris garde; pourtant quelques traits relevés dans d'autres provinces

[1] Cf. ci-dessus, p. 52.

[2] En anglais, le matou s'appelle *Tom-cat* ou *Gib-cat* (Krueger, *Eigennamen als Gattungsnamen*, p. 19).

[3] Cf. *carlins*, espèce de chiens, ainsi nommés d'après l'acteur *Carlin*, dont ils rappelaient le masque (Littré).

[4] Les noms du renard ont été l'objet d'une étude spéciale: K. Rockel, *Goupil, eine semasiologische Monographie*. Breslau, 1906.

[5] Cf. *Rom. de Renart*, v. 15876: «Si ai maint bon conseil doné, Par mon droit non ai non *Renart*».

Digitized by Google

montrent qu'il a dû aussi y exister» (*op. c.* III, 19). Il est vrai que l'usage d'attribuer des prénoms aux animaux sauvages semble spécialement en faveur en Bretagne, mais on ne saurait en faire un trait caractéristique du breton. Comme nous le verrons par la suite, cet emploi des prénoms est très connu ailleurs aussi. Quant au nom de l'espèce qu'on ajoute parfois au prénom, il forme pour ainsi dire le nom de famille de l'animal. Il sert donc à mieux faire ressortir le caractère personnel de l'animal en même temps qu'il élimine toute équivoque possible quant à son identité. Pour ce qui est du renard, il est assez souvent désigné par des noms d'homme.[1] A Ineul (Cher), les chasseurs l'appellent *Bastien* (Rolland, *Faune pop.*, VIII, p. 113). En espagnol, il porte dans certaines régions le nom de *Pedro* (*Bibl. de las trad. pop. esp.*, VII, p. 165) et en catalan il est désigné par le nom de *Guinéu* (Winald) (Spitzer, *Lexikalisches aus dem Katal.*; *Bibl. Arch. rom.*, 1921, vol. I, p. 79; Riegler, *Arch. f. d. neu. Spr.*, 1922, p. 99).

Le *loup* est une bête à laquelle on donne également souvent des noms de personne dans le langage populaire. Comme pour les autres animaux dangereux ou nuisibles à l'homme, il faut sans doute voir dans cet usage une espèce de superstition, pendant de l'euphémisme que nous avons relevé dans l'emploi des noms qui désignent des qualités peu favorables chez les personnes. Selon une ancienne croyance très répandue, on risque de voir venir la bête dangereuse qu'on nomme par son nom ordinaire.[2] Quand on parle du loup, on en voit la queue. Le loup, qui a été un des animaux les plus redoutés, peut même être l'incarnation de l'esprit malin.[3] On peut donc imaginer que le souci d'éviter son véritable nom a pu provoquer l'emploi d'un nom de personne. Cependant les cas assez nombreux où l'on ajoute le nom de l'espèce en guise de surnom semblent montrer que c'est surtout pour le personnifier qu'on lui attribue des noms propres.

En Bretagne, cette espèce d'appellations est très fréquente. Sébillot cite toute une série de termes où entrent les noms de Jean et de Guillaume. Dès le XVI[e] siècle, le loup s'appelait *Guillaume* ou *petit Guillaume au loup* (Guillaonic ar Bleiz) et actuellement on dit *Guillaume le Roux* (Guillou Rous) ou *Guillaume* tout

[1] En Suède, on l'appelle *Mickel* ou *Mickel Rav* (Michel le Renard).

[2] Cf. Niceforo, *Le génie de l'argot*, p. 202 ss.

[3] Cf. les contes du loup-garou.

Digitized by Google

court (Guillou, Guileu). Il porte aussi le nom de *Jean le loup* (Yann ar Bleiz) ou *Jean*.[1]

En Forez, on applique le nom de *Gabriel* au loup. (Sébillot, *Folk-lore,* III, p. 20).

Le nom qu'on donne de préférence à l'ours, c'est *Martin*. La Curne voit dans l'ancienne locution *Faire comme Martin à danser* une allusion à Martin «ours»:

> Brantôme, *Cap. fr.*, II, p. 275: Encore fit-il tout ce qu'il put, et plus que ses forces ne bastoient, n'y que jamais fit *Martin à danser*, comme l'on dit.

Il explique: «danser comme un ours». Il est possible que le nom de Martin dans l'expression citée se rapporte à l'ours. Cependant nous n'en sommes pas convaincu. La locution citée rappelle de très près l'expression rapportée par Oudin: *Faire comme Robin fit à la danse* «faire du mieux que l'on peut». Or celle-ci ne peut guère être séparée de la locution *Toujours souvient à Robin de ses flûtes*, qui semble se rapporter à quelque personnage proverbial. Ne peut-on penser qu'il en est de même pour Martin et sa danse?

En roumain, l'ours porte le nom de *Martin* ou *moș Martin* (oncle Martin).[2] On l'appelle aussi *Gavriil* et *Cătărină* (Tiktin).

Rappelons enfin quelques noms propres qui sont attribués à d'autres mammifères sauvages. Pour ce qui est des noms de *Jacquet* et de *Fouquet*, donnés à l'*écureuil*, nous renvoyons à l'article de M. Gauchat sur les *Noms gallo-romans de l'écureuil* (*Mélanges Wilmotte*, p. 185 ss.).

Le *putois,* qui, en Bretagne, s'appelle *Jean le Putois* (Yann Bitoch)[3], est désigné par le nom de Bernard dans le Midi de la France: Aude *Bernat senteyre* (Wartburg). Selon Mistral, *Bernat pudent* s'applique, en Béarn, à tout animal exhalant une mauvaise odeur.

---

[1] En Bretagne, le diable s'appelle *Monsieur Guillaume* (Jaubert, *Gloss. du Centre,* Suppl.) ou *Guillou*: «Si tu es Guillou, par saint Hervé va-t'en — Va-t'en au nom de Dieu, si tu es Satan». (Sébillot, *Folk-lore,* III, p. 34.) Peut-être le fait que Jean est aussi le nom d'un être surnaturel en Bretagne n'est-il qu'une rencontre fortuite, due à la fréquence du nom: *Jean de la grève* c'est le «noyé hurleur» (Id., *ib.,* II, p. 138).

[2] Cf. *moș Nicolae*, nom donné au hérisson en roumain (Tagliavini, *op. cit.*, p. 227).

[3] Rolland, *Faune pop.*, VII, p. 134.

Digitized by Google

La *martre* s'appelle parfois *Martin*, nom choisi sans doute à cause de sa forme. C'est à partir de cet emploi du nom qu'on a explique la locution *Prendre Martin pour Renard* «se méprendre». Dans le patois de Gênes, *Martin* est aussi le nom de la martre (Garbini, *op. cit.*, p. 98).

La *fouine* porte le nom de *Jacques*, en Bretagne, comme le montre l'expression suivante: «Glaume le Leu, Pierre le Renard Et *Jacques la Fouène* Sont trois bons gâs» (Sébillot, *op. cit.*, III, p. 19).

Dans le pays breton, où les animaux sont si souvent personnifiés, on trouve aussi les noms d'*Isabelle*, de *Catherine* et de *Béatrice* appliqués au *lièvre* (Esnault, *Imagination populaire*, p. 82, n.).

Son cousin domestiqué, le *lapin*, porte généralement le nom de *Jean* ou de *Jeannot*. La femelle s'appelle *Martine* (Kölbel, p. 109). Dans le nom de *Robin*, appliqué au lapin dans l'Yonne, M. Sainéan voit une acception secondaire de son emploi comme nom du mouton (*Sources indig.*, II, p. 92).

Avant de quitter les mammifères, nous dirons quelques mots du *singe*. Cet animal, dont la ressemblance avec l'homme invite particulièrement à la personnification, a souvent été désigné par des noms propres. Le peuple ayant fait sa connaissance principalement par les bateleurs, on doit tenir compte de la généralisation des noms individuels qui lui étaient donnés. Déjà Ménage avait enregistré le nom de *Bertrand* au sens de «vieux singe» et avait allégué le cas analogue de l'it. *Bertuccio*. Pour ce qui est de Bertrand, on sait que ce nom a été porté par un singe appartenant au pape Jules II. La Fontaine, qui l'emploie dans ses fables comme nom de singe, y fait allusion:

> *Fables*, IX, 3: Votre serviteur Gille, Cousin et gendre de *Bertrand*, Singe du Pape en son vivant.

Il nous semble significatif que La Fontaine donne à l'autre singe le nom de Gille, nom de bateleur.

Les noms de personne appliqués au singe sont nombreux.[1] Ainsi on s'est servi des noms de *Martin*: wall. *Marticot* (petit Martin) (flam. *Marteken*), sic. *Martuzza*, abr. *Martufe*, de *Berta*:

[1] On trouve quelques notes très intéressantes sur les noms français des siniens chez Sainéan, *Sources indigènes*, II, pp. 83—84. Un exposé d'ensemble des noms romans du singe a été donné par M. Riegler: *Zu den romanischen Affennamen; Arch. rom.* X.

Digitized by Google

it. *Berta*, *Bertuccia*[1], de *Maria*: esp. *Marimonda*, *Mariquina*, port. *Mariquinha*, et de *Sancho*: port. *Sancho*.

Quant aux noms de personne appliqués aux *oiseaux*, on ne peut guère envisager un emploi généralisé de noms individuels. Le nom s'applique directement à l'espèce et passe ainsi automatiquement de l'état de nom propre à celui de nom générique. Il va de soi que les oiseaux personnifiés par le peuple sont ceux qui lui sont familiers. Les oiseaux qui cherchent le voisinage de l'homme, qui lui sont utiles ou nuisibles, les oiseaux de bon ou de mauvais augure, les oiseaux de passage qui arrivent ou partent à des époques fixes et dont l'apparition peut ainsi servir de point de repère pour les travaux saisonniers du paysan ou du pêcheur reçoivent donc des noms de personne.

Ici on aura noté une vague ressemblance extérieure entre l'oiseau et un être humain, là on lui aura trouvé un trait caractéristique qui rappelle quelque qualité personnelle d'ordre moral. C'est ainsi que beaucoup d'oiseaux nocturnes, le grand-duc, la chouette, la chevêche et d'autres portent communément des noms d'homme tels que *Jean*, *Jacques*, *Claude*, etc., tandis que la pie par exemple reçoit, en général, des noms de femme: *Margot*, *Jacquette*, etc. Le peuple voit dans les oiseaux mentionnés en premier lieu des hommes barbus: témoin des appellations comme *Barbajean*. Chez la pie, au contraire, c'est la loquacité qui est la qualité la plus remarquable, et quand on la personnifie on la compare à une femme. Un nom comme *ma commère Margot* montre que c'est justement le fait d'avoir la langue bien pendue qui lui a valu la personnification. Le genre grammatical du nom ordinaire détermine, en général, le choix d'un nom d'homme ou de femme, mais là où l'on voit chez l'animal une particularité masculine ou féminine, elle prime souvent le genre du nom commun ordinaire.

Plusieurs facteurs peuvent déterminer le choix d'un nom ou d'un autre. On peut choisir un nom fréquent qui n'évoque que l'idée d'une personne quelconque et qui, appliqué à l'oiseau, ne sert qu'à lui conférer le caractère personnel qu'on lui prête par familiarité. Dans ce cas on le met en même temps sous

[1] Sur les acceptions secondaires de ce nom, v. Riegler, *Das Tier im Spiegel der Sprache*, p. 1 ss.

Digitized by Google

le patronage du saint, comme on le fait en attribuant un nom à un nouveau-né. Parfois ce patronage, qui ne repose pas nécessairement sur une allusion directe à quelque fait historique de la vie du saint en question, est particulièrement indiqué. Les appellations du type *oiseau de saint Martin* sont très fréquentes. Elles alternent avec le prénom employé seul (*Martin*) ou accompagné de déterminations de toutes sortes (*petit Martin*, *Martin-pêcheur*, etc.). En général nous ne citons que des exemples des dernières catégories mentionnées. Elles peuvent tirer leur origine de légendes populaires, mais si l'on se rappelle la façon dont l'idée de déménager s'exprime parfois en parlant des hommes[1], on ne doit pas oublier une autre possibilité quand il s'agit d'oiseaux de passage. Le nom a pu être choisi parce que l'oiseau apparaît régulièrement autour de la date où tombe la fête d'un saint. Ainsi le roitelet, oiseau fréquemment désigné par des noms de personne est appelé *Michelin* à Vérone, où il se montre vers la fin de septembre (Garbini, *Antroponimie*, p. 85). Enfin la ressemblance phonétique d'un nom propre avec le cri de l'oiseau peut en suggérer le choix. Sans doute le nom de *frère Louis*, donné au courlis, doit cet emploi à des facteurs onomatopéiques (Jaubert, *Gloss. du Centre*, Suppl.) de même que *Philippe*, nom du moineau, rappelle son cri.

Nous procédons à un exposé sommaire des noms français appliqués aux oiseaux en ajoutant de temps en temps quelques exemples analogues tirés des autres langues romanes.[2]

Les oiseaux domestiques personnifiés occupent une place assez restreinte à côté des oiseaux sauvages. Pour le *coq*, Grandgagnage relève le nom wallon de *Colâ* (Nicolas), nom qui s'applique aussi au corbeau (*Vocabulaire des noms wall. d'animaux*, p. 12). En espagnol, le coq peut être désigné par le nom de *Juan Gallardo* (Spitzer, *Beitr.*, p. 90, n.).

L'*oie* est désignée par le nom de *Perrette* (Montargis) (Roll., *Faune pop.*, VI, p. 151). Dans les patois de la Moselle, *Gagate*

[1] Cf. ci-dessus, p. 73.

[2] Pour ce qui est des noms italiens, nous renvoyons à l'ouvrage de M. Garbini, *Antroponimie ed omonimie nel campo della zoologia popolare*, où l'on trouve réunis les noms propres italiens qui s'appliquent aux animaux, et où les noms d'oiseaux occupent une large place.

Nous n'avons pas été à même de voir l'ouvrage de Marian, *Ornitologia poporană română*, Cernauți, 1883.

Digitized by Google

est un terme enfantin pour désigner le même animal. C'est la forme réduplicuée du nom de femme *Agathe* (Zéliqzon). Dans les Basses-Pyrénées, le mâle de l'oie s'appelle *Guirot* («Debèrse coum u *guirot*, digérer comme un jars») (Lespy et Raymond). Cf. *Jacques* «oie mâle» (Rolland, *Flore pop.*, VII, p. 51).

Le *pigeon* est désigné, à Venise, par le nom de *Giangiurgulo* (Boerio); il y a sans doute dans ce nom une allusion au cri de l'oiseau. Dans le cahorsin, on interprète le roucoulement par «Roucou, *Janou*, Roucou, *Jeannette*» (Sébillot, *Folk-lore*, III, p. 226). En portugais, on donne le nom de *Mariola* à une espèce de pigeon (H. Michaëlis, *op. cit.*).

Nous passons aux oiseaux sauvages en commençant par les *oiseaux nocturnes*. Comme pour la plupart des animaux sauvages, les diverses espèces sont souvent confondues par le peuple. N'ayant pas la prétention de faire une onomastique populaire d'ornithologie, mais seulement d'exemplifier l'emploi des noms de personne comme noms d'oiseaux, nous nous dispenserons de grouper nos matériaux de manière à séparer systématiquement les espèces différentes. Après tout, il n'y a qu'un intérêt médiocre à savoir si un certain nom s'applique au grand-duc, au moyen-duc ou au hibou.

Dès le moyen âge, les oiseaux nocturnes sont désignés, dans le langage populaire, par des noms d'homme, souvent déterminés par le mot *barbe* pour indiquer la ressemblance de la tête de l'oiseau avec le visage d'un homme barbu.[1] Cotgrave enregistre le nom de *Barbaïan* qu'il traduit par «the great horne-owle». De même en ancien provençal: *Barbajohan* «bubo» (Levy, *Suppl.-Wb.*). Le nom de Jean revient dans beaucoup de noms dialectaux: poit. *Jon d'au bois* «chat huant» (Favre), vend. *Jean des bois* «moyen duc» (Rolland, IX, p. 67), mess. *Chan horan* «moyen duc» (Sébillot, *Folk-lore*, III, p. 179), langued. *Jan l'oli* (Jean de l'huile[2]) «chat-huant» (id. *ib.*), Aude, Ariège, Vaucluse *Jan cago-blàn* «chouette» (Rolland). En italien, on trouve des formes analogues telles que *Barbagianni*[3], piém. *Barbagian*, sic. *Varvajanni*. Garbini,

[1] Cf. le napol. *facciommo* «hibou».

[2] On a cru que cet oiseau s'introduisait dans les églises pour boire l'huile des lampes.

[3] En général interprété comme *Jean à barbe* (Riegler, *Das Tier im Spiegel der Spr.*, p. 114). M. Sainéan explique: *oncle Jean* (*Sources indigènes*, II, p. 74, n. 1).

Digitized by Google

op. cit., p. 57, cite le nom de *Gianfarina* «allocco» (proprement «meunier»).

D'autres noms d'homme sont appliqués à ces oiseaux: *Jacques*: angev. *oiseau Jacques* «chevêchette» (Roll., II, p. 55), sic. *Jacobbu* (à cause de son cri: jà-òù; Garbini, p. 46), bergam. *Barbajàcom* (id., *ib.*, p. 54, n.); *Claude*: mess. *Gliaudot*, lorr. *Diaute* «chevêche» (Sainéan, *op. cit.*, II, p. 74).

Comme les oiseaux nocturnes, le *corbeau* est un oiseau de mauvais augure. En wallon, il s'appelle *Djàk* (Jacques) ou *Colà* (Nicolas) Grandgagnage, *Noms wall. d'anim.*, p. 13; Monseur, *Folklore wall.*, p. 13). *Nicolas* est très répandu comme nom de cet oiseau: norm., bmanc. *Colas* (Roll., II, p. 109), sic. *Nicola* (Garbini, p. 87). En Italie, il porte aussi les noms de *Marco* et de *Paola* (Garb., pp. 70, 89). Bien qu'il s'agisse d'une toute autre espèce, rappelons à ce propos le nom de *Laurens* donné en Provence à l'oiseau appelé «corbeau de nuit». Les espèces apparentées sont souvent désignées par des noms propres, parfois par les mêmes noms qu'on donne au corbeau. Ainsi *Colas* est le nom du *choucas* à Fontainebleau (Roll., II, p. 128). Cet oiseau, appelé *Berta* dans le milanais, porte aussi le nom de Nicolas dans certaines contrées de l'Italie: Lecce *Cola* «taccola» (Garbini, p. 87). En roumain, nous recontrons *Stancŭ* (dim. de *Ştefanŭ*) comme nom générique du choucas (Tagliavini, *Arch. rom.*, XII, p. 227).

La *pie*, oiseau qui cherche le voisinage de l'homme et qui est parfois considéré comme un oiseau de présage, reçoit très souvent par familiarité des noms de personne. Nous avons mentionné le nom de *Margot*, déjà enregistré dans cette acception par Cotgrave. Selon Rolland, *Margot* se trouve aussi dans le patois des Pyrénées-Orientales. Pour le Jura, il donne la forme *Margote* (*Faune pop.*, II, p. 132). Il semble que le nom de Margot «pie» soit assez connu un peu partout dans les patois de la France. Ainsi nous relevons Marguerite ou Margot comme noms de la pie dans les dialectes suivants: pic. *Margot* «pie» (Corblet), norm. *Margo* «surnom de la pie» (Joret), bas bret. *Mac'harid pioche* (Marguerite la pie) (Esnault, *Imag. pop.*, p. 61), angev. *Margot* «pie» (Verr. et On.), saint. *Margot* «la pie» (Jônain). En provençal, *Margot* est le nom de la pie apprivoisée (Mistral).

D'autres noms propres ont été appliqués à cet oiseau: *Jac-*

Digitized by Google

quette[1] (Cotgrave), mos. *dème Jāquate* (Zéliqzon), sav. *dame Jaicôte* (Roll., *loc. cit.*), norm. *Cateau* (*ib.*). En espagnol, il s'appelle *Marica* (Acad. esp., *Dicc.*, 1726), et dans les autres langues romanes on trouve aussi des noms propres dans le même emploi: anc. it. *Pola* (Meyer-Lübke, *R. E. W.*, 6304), it. mod. *Berta, Cecca, Checca*[2] («'gazza', ma specialmente quando corre domestica, chiaccherona, petulante per la casa» (Garb., p. 39), Lecce *Marcu* «gazza», Molise, Abr., Naples *Còla* (Garb., pp. 70, 88); roum. *Ştiricŭ* (dim. de Sterie) (Tagliavini, *op. cit.*, p. 227).

Le *geai* est un autre oiseau très connu du peuple et qui reçoit fréquemment des noms de personne. Rolland donne une vingtaine de formes dialectales françaises qui se laissent ramener à des noms propres tels que *Jacques, Nicolas, Gérard, Charles, Richard, Germain* et *Gautier* (*Faune pop.*, II, pp. 143 s., X, pp. 1—10). En italien, le geai est appelé *Berto, Bertón* (Garb., p. 32).

Dans le Berry, le *grimpereau* est appelé le *rat Bernard*. Le nom de rat peut être justifié par une certaine ressemblance avec cet animal mais «pourquoi Bernard?» se demande Rolland (*Faune pop.*, II, p. 79). Pour notre part, nous voudrions expliquer le choix du nom propre par une association entre les noms de *Bernard* et de *Martin*, dont le dernier s'applique également au grimpereau: Lisieux *Martinet*, Toulon *oousséu de san Martin*. Dès le moyen âge, les deux noms alternent assez souvent. Nous avons signalé les locutions *chanter d'autre Martin* ou *d'autre Bernard*. De plus ils servaient tous deux à désigner l'âne et comme noms d'oiseaux nous les trouverons alternativement dans des cas assez nombreux.

Ainsi le *Martin pêcheur* (avis sancti Martini, dans le latin du moyen âge), prov. *Martin-pescaïre*, cat. *Martí pescador*, esp. *Martín pescador, Martinet del río, Martín zambullidor, Martinete*, alav. *Martino del agua*, it. *Pescamartin*, sic. *Summuzzamartino*[3], anc. engad. *Martin sül glatsch*[4], porte souvent le nom de Bernard, surtout dans le Midi de la France. Mistral donne les formes

[1] Pour d'autres formes dialectales du nom de *Jacques*, v. Rolland, *loc. cit.* Cf. les verbes *jacasser* «crier; bavarder d'une manière fatigante», *jaqueter*, même sens.

[2] Nom choisi sans doute par allusion au cri de l'oiseau.

[3] Voir Riegler, *Italienische Vogelnamen*; *Arch. rom.*, VI, p. 174.

[4] Meyer-Lübke, *R. E. W.*, 5381.

Digitized by Google

Bernat-pescaire, Bernard-peichié, Pescho-Bernard. D'autres noms prennent aussi la place de Martin: *Guilhem-pesqué, Guirot-pesqué* ou simplement *Guiraud, Guiraudet,* en Provence, *Nicola pescatore* et *Pietro marinaro,* en Italie (Garbini, p. 88; E. H. Giglioli, *Avi-fauna italica,* p. 323). La grande variété des prénoms choisis nous semble indiquer que c'est surtout la tendance à personnifier l'oiseau qui fait choisir des noms de personne, et le choix du nom dans chaque cas particulier peut donc être dû à des associations d'idées assez fortuites.

L'air pensif et grave des *échassiers* donne quelque chose d'humain à leur apparence et les fait comparer à des pêcheurs ou à des mariniers. Les diverses espèces de hérons surtout sont désignées de préférence par des noms propres: prov. *Bernat-blanc* «héron aigrette», *Bernat-rouge* «héron pourpré».[1] En Basse-Bretagne, le héron s'appelle *Mac'harit an ot* (Marguerite du rivage), *Mac'harit-ar-garz* (Marguerite de la haie) et *Mac'harit he-gouk hirr* (Marguerite au long cou)[2] (Sébillot, *Folk-lore,* III, p. 179). En italien, on trouve des cas analogues tels que *Gianna piccola* «airone», *Gianna rossa* «ranocchiaja» (Gherardini, *Suppl.,* s. v.), Lucca *Bertola, Bertolotto* «airone (minore)», *Berta grossa* «airone», Piém. *Giacou-tèner* «airone» (Garbini, pp. 31, 32, 45).

Après cette digression parmi les oiseaux aquatiques, nous retournons aux petits oiseaux que l'homme est habitué à trouver là où il a établi sa demeure. Le rouge-gorge est très souvent désigné par des noms propres: rouchi *Manion, Magnon* (Marion), pic. *Magnon foireuse* (frileuse), *Maribrait, Mariole* (Corblet), norm. *Marie-godrée*[3], Sandillon *Marion la reuche,* bret. *Jean Rouge Gorge, Alan kov-ru, Alaniq kov-ru* (Roll., II, pp. 262, 263; X, p. 140), Forez *Jano pauro* (pauvre Jeanne) (Mistr.). Dans le dialecte ombrien, on trouve *Petricchio,* nom qui, à notre avis, a pu être suggéré simplement par la ressemblance phonétique de l'initiale avec le nom ordinaire de l'oiseau: *pettirosso.* Cf. cependant Garbini *op. cit.,* p. 91 s.

Pour ce qui est de *Pierrot,* nom appliqué au moineau, dont

---

[1] Cf. *Bernat-verd* «espèce de canard sauvage» (Mistral, *Trés.,* s. v.).

[2] Cf. le bas bret. *Mac'harit ar ialc'h* (Marguerite la bourse), nom donné au pélican, qui a le bec en forme de poche (Roll., II, p. 382).

[3] «Le verbe *gaudrer* (d'où *gaudre,* sale) est très usuel dans le Poitou au sens de 'se salir avec de la boue'.» (L. Sainéan, Sources indigènes, I, p. 323.)

Digitized by Google

la femelle s'appelle *Pierrette* (Kölbel), M. Riegler s'oppose à l'opinion de ceux qui ont voulu y voir un emploi figuré du nom du personnage de la comédie bouffonne.[1] Il le rattache directement au nom de baptême *Pierre* et allègue d'autres cas où ce nom a été donné à des animaux.[2] Le nom de la femelle *Pierrette* est probablement une formation facétieuse secondaire, et l'appui que cette forme semble donner à la théorie d'un emprunt à la comédie ne doit certainement pas être exagéré. Le fait que d'autres noms propres ont été donnés au moineau nous semble parler fortement en faveur d'une attribution directe du nom de Pierrot. Rolland cite le nom de *Philippe* donné au moineau dans l'Yonne (X, 27). Le choix de ce nom a probablement été suggéré par le cri de l'oiseau de même que son nom milanais *Lüdovìgh*, *Lüdüvìgh* (Garbini, p. 62). Le *friquet* (passer montanus) qui porte également le nom de *Pierrot* dans l'Yonne s'y appelle aussi *Marie* (Roll., X, p. 41).

Dans le patois fr.-comt., *Pierrot* est le nom du *pinson*, oiseau que l'on désigne aussi par les noms de *Guillaume, Guillaumet* (*Glaumet*) (Sébillot, *Folk-lore*, III, p. 180). En béarnais, cet oiseau s'appelle *Yan-Pinsaa* (Lespy et Raymond). Quant au nom de *Pierrot* comme appellation du moineau, il semble donc qu'il soit à mettre sur le même pied que d'autres noms propres par lesquels on personnifie les oiseaux. Les autres noms d'homme donnés justement à cet oiseau témoignent aussi de la tendance générale à personnifier le «pétulant *Pierrot*» comme l'appelle La Fontaine dans sa fable du chat et des deux moineaux (*Fables*, XII, 2).

En Bretagne, le merle, est appelé *Jean le Merle*[3], tandis que son nom champenois est *Jacquot* (Tarbé). Un nom qui est enregistré par Littré comme nom d'oiseau est celui de *Janfrédéric* «espèce de merle d'Afrique». Le choix du deuxième nom qui compose l'appellation a pu être suggéré par le cri de l'oiseau. Le nom de *Frédéric* a aussi été appliqué à la *mésange charbonnière*, dont le cri imite, selon Rolland, le bruit d'une scie qu'on lime (*Faune pop.*, II, p. 306).

---

[1] R. Riegler, *Das Tier im Spiegel der Sprache*, p. 171.

[2] Tels l'esp. *Perico* «perroquet», bas allem. *Dakkpeter* «moineau», allem. *Petersvogel* «pétrel» et le nom de *Perroquet* lui-même. (Cet oiseau est désigné par d'autres noms propres: fr. *Jacquot*, prov. *Jacot*, esp. *Mariquita*.)

[3] P. Sébillot, *Traditions et superstitions de la Haute Bretagne*, II, p. 196.

Digitized by Google

Un autre nom qui a sans doute été choisi parce qu'il évoque le cri de l'oiseau est *Louis*, donné au *courlis*. Selon Jaubert, il s'appelait *frère Louis* (*Gloss. du Centre*). Le nom est aussi vivant en Suisse, comme le constate M. Pierrehumbert: «*Loui*, courlis . . . Ce nom est une onomatopée imitant le sifflement du courlis, qui peut se rendre par ['lūi, lui, ūi']. Il est certain toutefois qu'on a pensé au prénom 'Louis' en appelant cet oiseau 'un *loui*'. Cf. en fr. *Jacquot*, perroquet, *Jean-le-blanc*, sorte de rapace . . .» (*Dict. hist. du parl. neuchât.*, s. v.). Cette supposition est confirmée par le nom correspondant italien de cet oiseau: *Luigini* «lui, lui verde», qui montre une adaptation évidente à la forme du nom propre. Un fait encore nous semble prouver que c'est le nom propre qui est ici l'essentiel et que l'onomatopée ne joue qu'un rôle accessoire pour en déterminer le choix: c'est que le même oiseau est désigné par d'autres noms de personne qui n'offrent pas de ressemblance avec son chant: *Colin*, *Charlot* (Sébillot, *Folk-lore*, III, p. 180).

L'*étourneau* porte le nom de *Sansonnet* que l'on s'accorde à identifier avec le nom d'homme Samson. Selon Jaubert on dit au féminin: *une sansounette*. Gaston Paris dit à propos des noms propres donnés plaisamment aux animaux: «. . . ces noms ne s'appliquent qu'à des animaux avec lesquels l'homme est dans une familiarité affectueuse, et qu'il éprouve le besoin d'interpeller. C'est ainsi qu'on appelle le perroquet Jacquot, l'étourneau *Sansonnet* et la pie Margot» (*Journal des Savants*; 1894, p. 605).[1] Cet emploi du nom est très ancien:

> Cl. Marot, *Egl. au roi* (cit. Godefr., *Compl.*): Le bon vieillard apres moy travailloit, Et a la lampe assez tard me veilloit, Ainsi que font leurs *sansonnetz* ou pyes Aupres du feu bergeres accroupies.

M. Sainéan, qui relève cette acception du nom chez Rabelais[2], allègue le cas analogue de *Fouquet* «étourneau» dans le patois du Maine.

Bien que le nom de *Samson* fût assez commun comme nom propre au moyen âge[3], on ne saurait guère admettre que la fréquence seule du nom ait suffi à suggérer son emploi à propos de

[1] Cf. Ménage, s. v. *Perroquet*.

[2] L. Sainéan, *L'histoire naturelle . . . dans l'œuvre de Rabelais*, p. 242.

[3] Voir p. ex. E. Langlois, *Tables des noms propres . . . dans les chansons de geste*, Paris, 1904.

Digitized by Google

cet oiseau, comme on peut le supposer pour *Margot* «pie», *Jacquot* «perroquet» ou pour des noms comme *Jeannette*[1] et *Catelinette*[2] «grèbe», par exemple. Nous croyons que le nom de *Sansonnet* a été choisi à cause de quelque jeu de mots sur *chanson, chansonner* ou quelque mot de cette famille. En effet l'étourneau est un oiseau chanteur de premier ordre[3], et, par ailleurs, la forme alternative *chansonnet* «étourneau, sansonnet», relevée par Littré, prouve que le nom a été mis en rapport avec les mots cités. L'explication donnée par Cotgrave montre que dans l'ancienne langue le nom de Sansonnet s'est prêté, à cause de sa forme, à plusieurs calembours: «*Sansonet*: m. The bird called a Starling, or Stare; also, a little, or pretty and tunable, fart.»

La *bergeronnette,* oiseau très vif qui a l'air de danser, d'où le nom italien de «ballerina», porte, dans le bas-Maine, le nom de *Marionnette.*[4] Dans cette appellation il faut donc probablement voir plutôt une acception secondaire de *marionnette* «poupée» qu'une attribution directe du nom propre. Dans d'autres cas, le nom a dû être appliqué directement à l'oiseau. A Vérone, il est désigné par le nom de *Catarinella,* choisi, selon M. Garbini, parce qu'il y arrive au commencement de septembre, où tombent les fêtes des deux Catherines.

Nous devons mettre fin ici à cette énumération de noms de personne appliqués aux oiseaux. Beaucoup d'autres exemples pourraient être ajoutés. Rien qu'à dépouiller à fond la *Faune populaire* de Rolland, on en trouverait des quantités considérables. Pour ce qui est des noms français des oiseaux chanteurs, ils ont été traités d'une façon systématique par M. Büskens dans une thèse intitulée *Die Französischen Namen der Singvögel* (Bonn 1911), où l'on trouve naturellement de nombreux exemples d'appellations à base de noms propres. Les noms du roitelet, oiseau qui a souvent été personnifié, ont été l'objet d'une recherche spéciale dans une thèse très consciencieuse de M^me^ Alice Brügger, *Les noms du roitelet en France* (Zurich, 1922).

---

[1] Esnault, *Imagination pop.*, p. 82.

[2] Sébillot, *Folk-lore,* III, p. 180.

[3] Il est souvent tenu en gage. Cf. Büskens, *Die fr. Namen der Singvögel,* p. 51.

[4] Dottin, *Faits de sémantique; Mélanges Wilmotte,* p. 171.

Digitized by Google

Nous passons à un autre groupe d'animaux, qui semblent à première vue trop éloignés de l'homme pour qu'on puisse leur attribuer des qualités personnelles: les *insectes*. Pour ceux-ci, comme pour les autres animaux personnifiés, on constate que les espèces désignées par des noms de personne sont celles qui ont une importance plus directe pour l'homme. Parmi les motifs qui peuvent provoquer l'emploi d'un nom propre, celui de protéger certains insectes utiles contre la cruauté des petits enfants inconsidérés tient sans doute une certaine place, comme le signale M. Garbini. En donnant un nom propre à la bête, on la met sous la protection du saint patron. Cependant le fait que les insectes nuisibles à l'homme tiennent une large place parmi ceux auxquels on donne des noms propres nous semble indiquer que c'est avant tout la personnification toute simple qui amène, en général, cet emploi. En leur donnant des noms de personne, on rend plus palpables les rapports entre l'animal et l'homme.

Voici quelques échantillons de noms de personne appliqués à des insectes que le peuple se plaît à désigner particulièrement de cette manière[1]:

La *coccinelle*: dial. fr. *Marie*[2], *Marie-Jeanne*, *Jeanne-Marie*, (petite) *Marguerite*, *Catherine*, *Catherinette* (Gilliéron, *Abeille*, p. 241), mos. *Mèyate* (petite Marie), *Augate* (Agathe) (Zéliqzon) vendéen *Nicole* (Roll., III, p. 349), neuchât. *Madeleine* (Pierrehumbert), prov. *Catarineto* (Mistr.), cat. *Marietta*, esp. *Mariquita*, galic. *Mariquiña* (Meyer-Lübke, *R. E. W.*, 5358), it. *Lucia*, véron. *Santa Lùssia*, *Catarina*, calabr. *Cadarinedda*, catan. *Cola-Cola*, cun. *Margarita*, *Maria*, *Mariòla*, etc. (Garbini), roum. *Mărĭuța*, *Mămăruță*[3] (Tiktin).

La coccinelle est un insecte de présage. On la consulte pour savoir quel temps il fera, et les jeunes filles la mettent au bout du doigt, pour deviner d'après la direction qu'elle prend en s'envolant où se trouve leur époux futur.[4] Plusieurs formulettes popu-

[1] Pour des exemples français plus détaillés, nous renvoyons à Rolland *Faune populaire*, III, XIII. Des exemples italiens se trouvent à profusion chez Garbini, *Antroponimie ed omonimie*.

[2] La fréquence du nom de *Marie* comme nom de la coccinelle est due au patronage de la sainte Vierge. Cf. aussi son nom *bête à bon Dieu*.

[3] Nous n'avons pas vu l'ouvrage de M. Marian, *Însectele în limba, credințele și obiceiurile poporului român*, București, 1903.

[4] De là peut-être la fréquence des formes à base de *Catherine*, patronne des vieilles filles.

Digitized by Google

laires témoignent de cet usage, et des expressions composées d'un nom propre et du verbe voler sont restées comme noms de l'insecte: fr. centr. *Marivole* (Jaubert), béarn. *boule-Marie* (vole, Marie!), *bolo-Guiraut* (Lesby et Raymond), langued. *volo-Paulo* (Mistral), véron. *Maria-sgola* (Garbini).

Le nom espagnol du *papillon, Mariposa*[1], semble devoir son origine à un emploi analogue du nom de *María* dans des formulettes de présage. Comme la coccinelle, le papillon est un insecte de bon ou de mauvais augure:

> *Biblioteca de las trad. pop. esp.*, IV, p. 88: La *mariposilla* ó palomilla blanca revoloteando á nuestro alrededor, es buena mensajera; si es negra mala.

Dans le dialecte sarde, *Mariposa* désigne une certaine espèce de papillon. Le papillon en général s'y appelle *Marialene* (Garbini, pp. 73, 74).

La *mante*, insecte qui a une vague ressemblance avec une personne qui joint les mains, a reçu plusieurs noms de personne dont la plupart font allusion à sa prétendue attitude de prière[2]: Lot-et-Gar. *Marioto*, langued. *prego-Mariano, prègo-Bernado, Bernado*[3], véron. *Catarina, Catarinèla, Margarita, ssiora Bèta, santa Polonia* (Garbini, p. 29).

Le *hanneton* était désigné par le nom de *Bertal, Bertau*, déjà dans l'ancien provençal. Ainsi Marcabrun parle de «Mosca ni tavan que vola Escaravat ni *bertal*» (*Pus la fuelha . . .*). Il semble que ce mot soit identique avec le nom propre germanique de *Berthwald*[4], donné plaisamment au hanneton. M. Sainéan dit à propos des noms propres appliqués aux animaux: «La plupart de ces noms ont été d'abord des sobriquets, qui sont restés tels ou sont devenus d'un emploi plus général. Parfois l'appellatif, primitivement facétieux, a fini par s'imposer. Tel est le cas du nom ancien provençal *bertal* ou *bertau*, hanneton, qu'on lit dès le XII[e] siècle chez le troubadour Marcabrun.» (*Sources indig.*, II, p. 83.) D'ail-

[1] Pour les noms d'animaux de ce type, voir Riegler, *Zu den Tiernamen vom Typus mariposa «Schmetterling»; Arch. f. d. neu. Spr.*, 1925.

[2] Cf. des noms tels que *prie-Dieu, religieuse*, donnés à cet insecte dont le nom scientifique est *Mantis religiosa*.

[3] Dans le nom de *Madeleine* il y a peut-être une allusion plus directe à la Madeleine pénitente de l'Écriture.

[4] Wartburg, *F. E. W.*, s. v. *Berthwald*, donne des renvois détaillés aux articles qui traitent de ce nom.

Digitized by Google

leurs Bertau n'est pas le seul nom propre qui ait été appliqué à cet insecte. M. v. Wartburg enregistre les noms rémois de *bernaou* «hanneton» et d'*arnoud* «même sens» (*F. E. W.*, s. vv. *Bernhard, Arnold*). Le dernier nom se rattache peut-être au verbe champenois *arnauder,* auquel Tarbé donne le sens de «faire du bruit». Le hanneton étant une bête qui fait un bruit très caractéristique, il ne nous semble pas impossible que le nom d'Arnoud ait été suggéré par ce fait.

D'autres noms propres appliqués au hanneton sont donnés par Rolland: *Janeton, Janetoun* (Gard), *Janiton* (Vosges), *Nani* (Loire).[1] A Rome, on trouve le nom de *Maria padrona* au sens de «maggiolini» (Garbini, p. 73).

Les *locustes* (telles que la cigale, la sauterelle, etc.) reçoivent parfois par plaisanterie des noms de personne: vendéen *Jan jeudi* «locusta ephippiger» (Rolland, XIII, p. 110), prov. *barban-Jouan* «sauterelle qui porte un long dard» (Mistral), esp. *salta-perico* (saute, petit Pierre!), it. *salta-Martin* «sauterelle» (Riegler, *Das Tier,* p. 268), gén. *Catainetta* «locusta in generale» (Garbini, p. 34).

Nous avons signalé de nombreux exemples de noms propres appliqués aux animaux de bon ou de mauvais augure. Il est donc naturel que les *araignées,* qui sont des insectes de présage, en portent parfois aussi. Rolland cite les noms dialectaux: Nivelles *Martin-leû-leû,* Vosges *Janbotte*[2] «faucheux» (*Faune pop.*, XII, pp. 140, 141). Une espèce d'insectes aquatiques qui ressemblent aux araignées est aussi désignée de cette même manière: Jura *Marie à quatre pattes* «aranea aquatica» (Roll.), cat. *Bernadet* «insecte d'aygua com una aranyeta negrosa . . .» (Aladern, s. v.).

Parmi les insectes personnifiés, on remarque deux catégories dont on ne saurait guère dire que ce sont «des animaux avec lesquels l'homme est dans une familiarité affectueuse», à savoir ceux qui vivent en parasites sur lui, et ceux qui gâtent ses vivres. Néanmoins ces bêtes reçoivent fréquemment des noms propres. Dans le premier cas, il y a dans leur emploi une espèce d'euphémisme de pudeur. Au lieu de parler des poux, on disait dans les

[1] Rolland veut même dériver le nom de *hanneton* (généralement mis en rapport avec l'all. *Hahn* «coq») d'un nom propre: «*Hanneton* est évidemment pour *Jehanneton*. Dans l'ancien français on trouve *Hanne* pour *Jehanne*». (*Faune pop.*, III, p. 328, n. 1.)

[2] Cf. les noms anglais de l'araignée: *Tom taylor, Daddy long-legs.*

Digitized by Google

tranchées *la famille Gautier*, nom qui était suggéré par sa ressemblance avec le nom argotique de l'insecte, *gau* (Dauzat, *Arg. de la guerre*, p. 159). Dans le terratchu, le pou porte le nom de *Mitchié* (Michel) (Id., *Arg. de métiers*, p. 96). Dans l'ancienne langue des malfaiteurs en Espagne, la *germanía*, la même bête était personnifiée sous le nom de *Juan de Garona*, comme le signale le Dictionnaire de l'Académie espagnole (1ère éd.), qui cite à l'appui le couplet suivant que chantaient les forçats: «Tres cosillas afligen à la persóna, que es el gris, y la gaza, y *Juan de Garóna*».

Derrière l'emploi des noms propres pour désigner les insectes nuisibles, il se cache peut-être aussi une certaine superstition. On a évité de les nommer par leur nom ordinaire de peur de les voir se présenter, comme on a craint de voir apparaître le loup quand on en parlait.

Les insectes qui rongent la vigne ou qui gâtent les fruits, le blé, le fromage, etc., en somme ceux qui sont les ennemis de l'homme, sont souvent traités en hommes et reçoivent des noms propres.

M. Migliorini donne un exposé très intéressant des noms italiens qui ont été appliqués aux vers des fruits (*op. cit.*, pp. 60—63). Il montre que pour désigner ces insectes on s'est servi de noms très fréquents tels que *Giovanni* (Gianni), *Antonio*, *Giuseppe*, *Luigi* et d'autres. Comme le nom de Giovanni est de beaucoup le plus usité, et qu'il est répandu, géographiquement, sur une aire très vaste, interrompue seulement dans quelques points par d'autres noms, M. Migliorini croit que tous les autres noms propres doivent leur emploi comme noms de vers à l'analogie que présentait le *baco gianni*. L'emploi de ce nom serait né d'une croyance italienne populaire. Le peuple croit que les vers entrent dans les fruits la nuit de la Saint Jean. Nous ne doutons pas de l'importance de ce fait folkloristique, qui a été invoqué indépendamment par M. Migliorini et M. Garbini pour expliquer l'attribution du nom de Giovanni aux vers des fruits, et par extension aux autres espèces de vers, par exemple au pou de bois. Cependant nous ne sommes pas convaincu que ce soit à partir de cet emploi de Giovanni que s'explique le même emploi des autres noms propres fréquents. M. Migliorini a montré lui-même que les insectes dont il s'agit sont souvent désignés, dans la langue populaire, de manière à faire ressortir leur caractère de personnes qui habitent tranquillement leur petite maison. «Quelle larve d'insetti in forma di vermiciattoli

Digitized by Google

che abitano in certe frutta ... o anche il formaggio, la carne, il legno, portano in molte regioni d'Italia, oltre al loro 'vero' nome, nomi scherzosi che finora, a quanto sappiamo, non furono comparativamente studiati: 'il padrone', il 'camparo', il 'cane', il 'sagrestano', 'il cuoco', il 'nonno', lo 'zio', il 'marito', il 'compare', l''amico', il 'pulcino', l''uccellino', il 'puledro', il 'cavaliere', l''abitante' ...»

«Senza occuparci per ora di queste forme, possiamo dire che è diffusa la tendenza a fare del vermiciattolo una persona che abita tranquillamente la sua casetta e amerebbe difenderla dagl'intrusi. Nulla di strano che accanto a questi nomi si trovino dei nomi proprî ...» (*op. cit.*, p. 60).

Mais, s'il y a une telle tendance à la personnification, il nous semble superflu d'avoir recours au nom de Giovanni pour expliquer l'emploi de noms tels que Antonio, Giuseppe et Luigi. La croyance populaire que nous venons de mentionner peut bien, comme le veut M. Migliorini, rendre compte de la prédominance du nom de Giovanni dans une certaine région, sans commander l'emploi des autres noms propres en dehors de ce territoire.

L'usage d'attribuer des noms de personne aux insectes qui vivent dans les fruits, qui gâtent la vigne, etc., n'est pas restreint à l'Italie. En France, le ver qui vit dans le fromage s'appelle *Guillot*, nom appliqué aussi, dans certaines contrées au ver des fruits (Gamillscheg, *Et. Wb.*). Dans le patois du Doubs, on trouve le terme analogue *Jean-Jean*, «Würmer, die in den Früchten leben» (Kocher, *Reduplik.*, p. 99). Le coupe-bourgeon, appelé aujourd'hui *Lisette* ou *bêche-Lisette*[1], a été désigné par le nom correspondant masculin *Liset* (dès le XVI[e] s.), comme le montre M. Sainéan, qui a étudié les noms français de ces insectes dans son ouvrage si souvent cité sur les sources indigènes de l'étymologie française (II, pp. 350—356). En provençal, on trouve plusieurs cas analogues: *Toni* «ver des châtaignes», *Guiraut-pudent* «punaise des bois», *Catarinetto di pignen* «insecte que l'on trouve dans les champignons» (Mistral), *Bernatt pudent* «punaise des Jardins», *Bertaou* «id.» (Rolland). En catalan, on désigne par le nom de *Bernat pudent* un insecte qui gâte les fruits ou le blé (Aladern).

[1] A. Darmesteter, *Mots composés*, p. 152.

Digitized by Google

Certains *crustacés*, qui ont aussi, pour ainsi dire, leur petite maison, sont personnifiés au moyen de noms propres: fr. *Jeannette* «limaçon de jardin» (Jaubert, *Gloss. du Centre*, Suppl., s. v.), *Bernard-l'hermite* (1558), langued. *Bernat l'ermito*, cat. *Bernat hermità*, esp. *Bernardo*, it. *Bernardo il solitario, Bernardo eremita*. En Bretagne, la coquille dite de saint Jacques s'appelle *Ricardeau*.[1]

Les *poissons*, qui occupent une très grande place dans la vie des pêcheurs, reçoivent dans leur langage des noms familiers comme s'il était question de personnes. De même que l'alose est appelée *pucelle* par les pêcheurs de la Manche, on lui donne, à d'autres endroits, des noms propres: *Agathe* (Bordeaux), *Jacquine* (Noirmoutier, île d'Yeu, Vendée). En espagnol elle porte le nom de *Mariquita* (Roll., III, p. 121 s.).

Le maquereau, généralement dit *Sansonnet*, est désigné, en Normandie, par le nom de *roblot*, identifié par M. Sainéan avec «petit Robert» (*Sources indig.*, II, p. 84).

D'autres noms de personne donnés à des poissons sont *Bernadet*, défini déjà par Cotgrave comme «A kinde of small-headed, great-eyed, wide-mouthed, rough and thick-skinned dog-fhish» (Mistral le donne comme nom du «porc marin»), bret. *Jean doré* «zée forgeron», norm., pic. *gros Guillot*, *grand Guillaume* «grosse raie»[2] (Esnault, *Imag. pop.*, pp. 82, 125), pic. *Joséphine* «cantharus griseus» (Corblet), bret. *Julienne* «le lingue» (Roll., XI, p. 213), esp. *Marión* «brochet», *Martina* «espèce de poisson qui ressemble à l'anguille» (Acad. esp. *Dicc.*, 1ère éd.), it. *Martin pescatore* «espèce de poisson» (Riegler, *Das Tier*, p. 134).

[1] Ainsi on lui adresse la formulette suivante: «*Ricardeau*, Clisse en haut, Que je te trouve; Si tu n'y clisses pas, Tu seras mangé adesa (ce soir)» (Sébillot, *Traditions et superstitions de la Haute Bret.*, II, p. 254).

[2] Cf. ci-après, p. 189.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Noms de personne appliqués aux objets et aux idées abstraites.

La tendance à la personnification, qui se montre si souvent dans le langage populaire et dont nous avons étudié dans le chapitre précédent quelques manifestations, n'est pas limitée aux êtres animés. Le peuple, qui prête aux animaux des qualités humaines et qui leur donne des noms propres, se plait souvent aussi à personnifier les objets qui lui sont familiers. Le petit garçon qui s'est heurté contre un meuble et qui le traite peut-être de «méchante chaise», ou la petite fille qui caresse sa poupée en lui donnant les plus beaux noms obéissent à la même fantaisie créatrice. Dans le dernier cas, où l'objet a dans sa forme même quelque chose de personnel, étant fait pour représenter un être humain, l'attribution d'un nom propre semble assez naturelle. D'ailleurs, le nom est alors appliqué à l'objet non seulement dans l'intention de le personnifier mais aussi pour évoquer l'idée d'un objet individuel. Il reste donc nom propre exactement comme il arrive du nom donné à un animal domestique, et c'est seulement en devenant le nom typique de l'espèce qu'il acquiert le caractère de nom commun. Sans doute c'est par une telle généralisation que s'explique le sens de poupée dans certains noms de femme.

Les formes hypocoristiques de Catherine sont très usitées comme noms de poupées et s'emploient comme noms communs au sens de «poupée; tête dont se servent les modistes»:

> Verr. et Onillon, s. v.: Que t'as eine belle *catin*, ma petite fille!
>
> A. Desr., *Boutique à six sous* (cit Vermesse): Ch'est des *catous* nouviau modèle.

D'autres noms de femme ont eu un emploi analogue: *Marie*

Digitized by Google

«poupée» (Chambure, s. v.), Poit., Flandre *Marote*, même sens (id., *ib.*, s. v. *Catin*), prov. *Mar(r)oto, Marroueto* «tête de bois, servant aux perruquiers et aux modistes» (Mistral), *Margot* «nom . . . de poupée» (Littré, Suppl., s. v. *Margotin*).

Dans sa forme primitive, la poupée n'est souvent qu'un paquet (de linge, par exemple). Les mêmes noms s'appliquent donc aussi à de tels objets: *Catin*, *Cataut* «enveloppe de linge à un doigt malade» (Jaubert), *Margotin* «petit fagot», *Mariolet* même sens dans l'ancienne langue (Chambure, s. v. *Marion*).

Certaines formes du nom de Marie reflètent peut-être d'une manière plus directe le culte de la Vierge. Le sens de poupée peut être une acception secondaire de celle d'image de la Madone. Madame de Genlis raconte qu'«on fait du coquelicot épanoui une charmante petite poupée; les pétales forment l'habillement et les bras au moyen des fils qui les attachent; la petite tête fait le visage . . . en d'autres pays il a des noms tels que *madone*, *moine*, *Guillaume*».[1] La citation est intéressante parce qu'on y trouve deux synonymes de *madone* comme nom de poupée, synonymes qui témoignent de la personnification directe de l'objet: *moine* et *Guillaume* font allusion à un homme (non pas à l'image d'un homme).

En piémontais, la forme hypocoristique de Baptista, *čiča*, a pris le sens de «bambola» (C. Salvioni, *Rev. d. dial. rom.*, IV, p. 199).

L'usage de donner des noms de personne aux objets qui revêtent la forme humaine pourrait être amplement exemplifié. Ajoutons seulement quelques exemples à ceux que nous avons déjà donnés. Un nom dont l'origine a été l'objet de vives discussions est celui de *Jacquemart*, figure qui frappe les heures dans les horloges[2] ou mannequin contre lequel les chevaliers s'exerçaient à l'usage des armes. Pour un exposé des théories émises à propos de ce nom, qui remonte au XV[e] s., nous renvoyons à Sainéan, *Sources indig.*, II, p. 318.

Une autre espèce de mannequin dont on se sert dans les courses de taureaux pour exciter les animaux est également désignée par des noms propres. M. Spitzer[3] cite le nom esp. de

[1] P. Sébillot, *Folk-lore*, III, p. 523.

[2] Cf. *jaqué* «horloge» dans l'argot de Montmorin (Dauzat, *Arg. mét.*, p. 96).

[3] *Beiträge*, p. 152.

Digitized by Google

Dominguillo, dont Oudin donne l'explication suivante: «une certaine figure ou fantosme, fait comme un soldat tout déchiré, que l'on remplit de paille, puis on le met en la place où l'on court les taureaux . . . ce fantosme, ou soldat est ordinairement habillé de rouge qui est apparent, & la couleur des Festes & Dimanches: c'est pourquoi ils l'appellent *Dominguillo*, & aussi que le taureau poursuit avec plus de rage ceux qui en sont vestus, que non pas ceux qui sont habillez d'autres couleurs». M. Spitzer remarque que des prénoms s'appliquent fréquemment aux poupées (*marionnette*, *marica*). Quoi qu'il en soit de l'influence de *domingo* «dimanche», il nous semble incontestable que le mot a été senti comme un nom d'homme, d'autant plus que la poupée dont il s'agit a reçu d'autres noms propres. En catalan, on dit *Saltamarti* (saute, Martin!) nom défini par Aladern: «bot ple de vent, ab un pa de plom en lo sol o fondo, que li serveix de peu pera quedar sempre dret, pera enganyar als toros y ferlos enrabiar».

En espagnol, *Juan de las viñas* sert à désigner l'épouvantail que l'on met dans les vignes pour en chasser les oiseaux. Cette poupée aux bras étendus ressemble fort à un «crucifix», ce qui est le sens de l'expression analogue française *Jean de la Vigne*. Cf. Sainéan, *Arg. anc.*, p. 130; *Sources arg. anc.*, II, p. 380. En portugais, les marionnettes portent les noms de Jean et de Marie: *Jão redondo* e *Maria das flores* «Name, womit man die Puppen belegt, welche die Blinden tanzen lassen» (H. Michaëlis).

Certaines *parties du corps humain* reçoivent parfois des noms propres. Ainsi dans le langage qu'affectent les grandes personnes pour parler aux petits enfants, les doigts sont souvent personnifiés de cette manière. Rolland cite plusieurs formulettes qui témoignent de cette coutume. L'index s'appelle *Jean des puches* (*Faune pop.*, XII, p. 180), le doigt du milieu *Jacques fit.*, l'annulaire *Jacques sau*, *Jean des sceaux*, etc. (*Rimes et jeux*, p. 26 s.). Pour ce qui est de *riquiqui* «petit doigt», nous renvoyons à Fr. Kocher, *Reduplik.*, p. 21. En espagnol, on trouve le nom de *Periquito* appliqué au petit doigt dans des formulettes enfantines (*Bibl. trad. pop. esp.*, II, p. 127).

Le nez est appelé *Christophe, Marion* (P. Sébillot, *Litt. orale de la H^te Bret.*, pp. 335 s.).

Souvent on peut donc dériver l'emploi des noms propres pour

Digitized by Google

désigner les parties du corps de leur usage dans le langage enfantin. Peut-être est-ce ainsi que s'expliquent des expressions telles que le bourn. *djã yūd* (Jean Claude) «téton d'un homme ou d'une jeune fille en train de se former» (Roussey, *Gloss. du parl. de Bournois*), wall. *fé magnon* (*Marion*) *parmi djakète* (*Jacquette*) «marcher de telle sorte que le pied droit blesse la cheville gauche et le pied gauche la cheville droite», *taper Mayon parmi Djakète* ou *taper Jean contre Jène*, même sens (Haust, *Et. wall.*, p. 173).[1] Dans l'argot, les mollets sont désignés par le nom de *Jacques* (*Jacquot*). M. Sainéan, qui identifie ce nom avec l'ancien *jacques* «pièce de rôti», cite un autre exemple d'un nom propre donné plaisamment à une partie du corps dans l'ancienne langue (*Lang. par.*, p. 191):

> *La vraye Médecine qui garit de tous maux*; 1602: 'Pour le mal de teste' . . .: Et l'avallez, soit froid ou chaut; . . . Ainsi sera guary *michaut*.

Très souvent, un nom propre sert à désigner des parties du corps que l'on veut éviter de nommer par leur nom ordinaire. Ainsi le ventre, l'estomac, a reçu des noms tels que *Margot* (Delboulle; *Rom.* XXXIII, p. 573), *Thomas* (Sainéan, *Lang. par.*, p. 408):

> Rabelais, l. V, ch. XLVII: Mangera il de l'herbe aux chiens pour descharger son *Thomas*?

Ce nom semble être un simple jeu de mots fait sur estomac. M. Sainéan cite aussi, d'après Oudin, *Recherches it.*, le terme fourbesque *Stefano* qui a le même sens. Boerio donne le synonyme *Boldo* (Ubaldo) «detto in gergo, *Stefano*, e vale pancia».[2] Le provençal offre des exemples comme *Goudoumar*[3] «gros ventre» et *Jacouti* (petit Jacques) «*empli lou jacouti*, emplir la panse» (Mistral).

Pour désigner le derrière on emploie souvent par euphémisme des noms propres. M. Sainéan cite le nom de *Bernard* et l'expr. *Passer par l'arc saint Bernart*, «calembour amené par l'ancien homonyme *bernard*, breneux, anus» (o. c., p. 419). Wartburg, *F. E. W.*,

---

[1] Il y a lieu de signaler l'emploi analogue du nom de *Giacomo* dans la locution italienne: *gambe che fanno Giacomo Giacomo*, jambes qui vacillent de faiblesse ou de crainte, expliquée, en général, comme due au symbolisme phonétique du nom. (Tomm.-Bell.)

[2] Cf. Migl., pp. 240, 293, *boldón* «sanguinaccio».

[3] Cf. ci-dessus, p. 62.

Digitized by Google

allegue le b. manc. *tõtõ bernar*, le piém. *bernard* et le vén. *bernardin*, même sens. Selon Jaubert, *Suppl.*, on dit, à Issoudun, *maitre Jacques*, nom enregistré aussi par Pierrehumbert, *Dict.*, *neuchât.* Pour les nombreuses formes italiennes de noms propres employées dans le même sens, nous renvoyons à l'ouvrage de M. Migliorini, p. 241.

Les noms appliqués aux parties génitales fourmillent dans l'argot. Nous ajouterons seulement quelques exemples à la longue liste dressée par Migliorini, *loc. cit.* Fr. *Félix*, *Ferdinand*, *Job* (Bruant, s. v. *Sexe*), *Pascal*, *Thomas*, *Jacques*, *Jacquot* (Delvau, *Dict. érot.*), *Charlot*, *Sansonnet* (acception secondaire du nom d'oiseau) (Villatte, *Par.*), *Charlotte* (Bruant, s. v. *Pince*)[1], *Guiguitte* (Marguerite) (Kocher, p. 66), esp. *Jorge* (*Encicl. univ.*, s. v.), it. *Barbanicco*(*lo*) (Petrocchi).

Dans les cas où des noms de personne servent à désigner des *pièces d'habillement*, il est difficile de savoir si, au début, le nom a été appliqué par allusion à un certain individu qui a fabriqué le vêtement ou qui l'a porté le premier, ou si le nom a été donné à l'objet simplement pour le personnifier. Assez souvent le nom a dû être choisi parce qu'il était typique de la classe où le vêtement était porté. Nous donnerons d'abord quelques noms désignant des coiffures: wall. *Colinette* «bonnet de femme, sans garniture; on ne s'en sert ordinairement que la nuit» (Vermesse), champ. *Thérèse* «coiffure de femme, faite en toile» (Tarbé), fr. *Fanchon* «petit fichu à pointes ou arrondi que les femmes portent en place de bonnet, ou par dessus le bonnet»[2] (Littré), angev. *Charlotte* «sorte de bonnet» (Verr. et On.), prov. *Jaquet* «genre de coiffure», rouerg. *Cato-Jano* «sorte de bonnet de femme», b. lim. *Margot* «espèce de coiffure de femme», quercin. *Peirot*, *Pierrot* «coiffe d'indienne des paysannes», montalb. *Tònio* «coiffe de paysanne» (Mistral), esp. *Perico* «especie de tocádo, que se usaba antiguamente, que se hacía de pelo postízo y adornaba la parte delantéra de la cabéza»[3] (Acad. esp., *Dicc.*, 1ère éd.), chil. *Cucho* (Augustin) «sombrero de lana, de forma cónica, que usan algunos campesinos»

[1] Cf. ci-après, p. 182.

[2] «On a appelé *Fanchon* une jeune fille qui n'a pas d'ordre, et de même une coiffure sans prétention» (Nyrop, *Gr. hist.*, IV, p. 379).

[3] Cf. fourb. *Pedriolo* «berretto da prete» (Migl., p. 241).

Digitized by Google

(*Encicl. univ.*), port. *Gualtéira* (*Gualterio*, Gautier) «spitze Pelzmütze (wie sie die Schäfer in Portugal zu tragen pflegen)» (H. Michaëlis).

En ancien français, on trouve le nom de *Georget* appliqué à une espèce de casaque ou pourpoint:

> *Com. d. prov.* (*Anc. Th. fr.*, IX, p. 56): Voicy qui me vient mieux que bien; ce *Georget* est comme si je l'avois commandé.

M. Sainéan rappelle à propos de ce nom (petit Georges) *Jacquet*, Jacquette, ainsi que le fourb. *Piero*, germ. *Pedro* «manteau» (*Arg. anc.*, p. 114). Cf. aussi *Lisette* «veste» (id., *ib.*, p. 116).

On pourrait ajouter d'autres noms donnés à des vêtements[1]: champ. *Tibaude* «vêtement, doublure de tapisserie» (Tarbé), galic. *Marote*, *Marota* «tabardo o gabardina de los aldeanos» (Spitzer, *Beitr.*, p. 88), esp. *Dominguillos*[2] «Unterhosen»[3] (Tolhausen), vén *Saltamartin* «Saltamindosso, Voce fatta in ischerzo per significare un Vestimento misero e scarso per ogni verso, che quasi sparisca di dosso alla persona per non potersi facilmente accomodare» (Boerio), fourb. *Felippa* «veste femminile», sarzan. *Tumasa* «cravatta», *Zampiero* «guanto» (Migliorini, pp. 241, 242).

Parmi les objets que le langage populaire aime à personnifier on remarque les *armes* aussi bien les anciennes que les modernes. Elles sont pour ainsi dire les compagnes de l'homme et il n'y a rien de surprenant dans le fait qu'il leur donne par familiarité des noms propres, qui peuvent se généraliser. Ainsi le bâton, le gourdin, la trique ont souvent été désignés par des noms de personne. Un nom qui est ainsi devenu le nom générique du bâton est celui de *Martin*:

---

[1] Pour ce qui est de *Berthe*, donné par Jaubert comme synonyme de *Thérèse* «pèlerine à capuchon», on a cru y voir une allusion à la reine Berthe (Wartburg; Gamillscheg). Le nom se retrouve dans la même acception en catalan et en espagnol (Aladern; *Encicl. univ.*). En roumain, *Berta* est une espèce de coiffure portée surtout par les femmes de la campagne (Tiktin).

[2] Cf. ci-dessus p. 176, *Dominguillo* «mannequin»

[3] Le mot *pantalon* est originairement un nom propre, popularisé dans l'acception actuelle par le personnage bouffon de la comédie italienne Pantalone qui portait cette espèce de vêtement. Pour ce qui est de l'arg. *Bénard* «pantalon», M. Sainéan le dérive du nom d'un tailleur qui en avait la spécialité (*Lang. par.*, p. 119). Cf. cependant Migliorini, p. 221, n. 6, qui le met en rapport avec *Bernard* «derrière».

Digitized by Google

Farce du Badin (*Anc. Th. fr.*, I, p. 278): Si elle te tricne, voicy *Martin baton* qui en fera La raison.

Com. d. prov. (*ib.*, IX, p. 80): Compagnons, traittons ces drosles là de *Martin Baston.*

Rab., II, 64: . . . ie la batterai en Tigre si elle me fasche. *Martin baston* en fera l'office.[1]

Le nom a été expliqué comme le «bâton de Martin» ou comme «Martin au bâton» (Littré), mais la théorie de M. Migliorini: «Martin le bâton» nous semble la plus naturelle. On aura personnifié l'objet en question en lui appliquant simplement un prénom très fréquent déterminé par le mot bâton, ajouté en guise de surnom. Cette explication paraît d'autant plus probable qu'on a aussi donné au bâton le prénom de *Jean*, suivi de surnoms fictifs qui remplissent la même fonction que *bâton* dans le cas de Martin:

Farce d'un Ramonneur (*Anc. Th. fr.*, II, p. 194): Vela *Jehan du Houx* rué jus.

Ib., II, p. 196: *Jehan du Houx* est itel qu'il est; Il n'en fault point tant sermonner.

On a dit aussi *Jean de l'Houssine* (Delesalle) ou *Jean-l'Houssine* pour désigner le bâton, qui porte d'ailleurs souvent des noms simples tels que: *Jacques*, *Jacqueline*, *Joséphine*, *Marie* (Bruant, s. v. *Assommoir*). Un autre nom qui sert à désigner ce personnage est celui de *Jérôme*:

Théâtre des Boulevards, I, p. 162; 1756[2]: Gilles l'a rossé avec un *jérôme* de bonne mesure.

On peut en même temps entrevoir dans ces appellations une espèce d'euphémisme. De même qu'on exprime par périphrase l'idée de bastonnade[3], on désigne l'instrument avec lequel elle est administrée par des noms propres pour éviter le nom ordinaire. Ainsi par exemple *Robinet* (petit Robin) «instrument de flagellation pour le derrière des enfants peu sages», *Martinet* (petit Martin) «sorte de fouet composé d'un certain nombre de fines lanières de cuir souple...

---

[1] Pour d'autres exemples en ancien français et des renvois aux nombreux articles où il a été traité de ce nom, cf. Kölbel, p. 108 s, et Migl., p. 261.

[2] Ch. Nisard, *Parisianismes populaires.*

[3] Lyon. *faire filipp* (nom choisi par onomat.) «fouetter l'air avec une houssine; fouetter quelqu'un» (Puitspelu), esp. *S. Benito Palermo* (*paliza* «bastonnade») «Prügel» (Spitzer, *Beitr.*, p. 162), camorr. *S. Antonio* «bastonatura» (Migl., p. 242, n. 4).

Digitized by Google

instrument de correction pour les enfants» (Puitspelu), champ. *Jacqueline* «verge à fouetter» (Tarbé), roum. *Sfîntul Nicolae* «Peitsche (zum Prügeln von Kindern)» (Tiktin).

Dans l'argot parisien, le sabre est appelé *Jacqueline*:

> Bruant, s. v.: Et le premier qui rouspète . . . je lui fais faire connaissance avec *Jacqueline*. Et dans un geste de défi il porta la main à la garde de son sabre.

Cf. *Lisette* comme nom de l'épée (Vill., *Par.*).

Dans la germanía, *Juan Machir* était le nom d'une espèce de sabre, le «machete» (Acad. esp., *Dicc.*).

Pour l'italien, M. Migliorini donne des exemples comme *Giannetta*, nap. *Catarenella* «spada corta, mazza» (p. 242).[1]

Dans l'argot militaire, la baïonnette a été désignée par des noms de femme tels que *Jacqueline*, *Joséphine*, *Rosalie*.

Quant aux noms employés pour désigner le couteau il est souvent difficile de savoir si, au début, il y a eu une allusion à une certaine personne qui, par exemple, aurait fabriqué une certaine espèce de cet instrument[2] ou s'il s'agit d'une simple personnification au moyen d'un nom arbitrairement choisi. Dans l'argot nous trouvons *Joseph* «couteau»:

> Delvau, *Langue verte*, s. v.: Bébé, condamné à mort pour un simple coup de *Joseph*.

Dans l'argot lorrain des fondeurs, *Michez* a le même sens. M. Dauzat y voit une altération de l'allem. *Messer*, influencé par le nom de Michel (*Arg. mét.*, p. 96). En Anjou, le couteau s'appelle *Guillaume* (Verr. et On.).

Aux nombreux noms propres donnés dans l'argot militaire aux armes à feu, au canon, à la mitrailleuse, au fusil, cités par Migliorini, p. 242, nous ajoutons *Eugène* «surnom du 75»:

> Sainéan, *Lang. par.*, p. 538: Pour les Boches, où il y a de l'*Eugène*, il n'y a pas de plaisir.

Dans l'argot des malfaiteurs, le revolver a reçu le nom d'*Azor*, nom typique du chien:

---

[1] Pour l'it. *Martina*, *Martolfa*, «spada», fourb. *Martin(o)* «coltello», Migliorini rappelle la légende de saint Martin qui coupa son manteau d'un coup d'épée.

[2] Cette origine semble certaine pour un nom comme *Eustache* «couteau grossier, à manche de bois» (Larousse).

Digitized by Google

Bruant, s. v.: Il l'a m'nacé d'son rigolo, comme si, entre garçons, c'était avec *Azor*... qu'on doive s'expliquer.

Ce nom aura été choisi parce que les coups de revolver ont été comparés à l'aboiement d'un chien.

De même que le soldat personnifie les armes, qui lui servent de compagnes, les *instruments* ou les machines dont se servent les ouvriers reçoivent par familiarité des noms de personne dans les argots de métiers. En dehors des exemples cités par M. Migliorini, p. 245, on pourrait mentionner l'esp. *Juanillo* «Handramme, Rammbock» (Tolhausen). C'est la «demoiselle», instrument qui sert à enfoncer des pieux ou des pavés. Une autre «demoiselle» appellée aussi «servante» en français, instrument employé par les gantiers, s'appelle *Juana*: «palillos que usan los guanteros para ensanchar los guantes» (*Encicl. univ.*). Le plomb de l'équerre porte le nom de *Perico* dans le langage des maçons espagnols.

Les instruments dont se servent les malfaiteurs dans leur «métier» ont leurs noms propres spéciaux. Cotgrave mentionne *Margot* «a certaine engine used by false coyners». Mais surtout les instruments qui s'emploient pour ouvrir ou fracturer les portes ou les serrures sont désignés par des noms de personne. Cotgrave donne *Martinet* «a kind of great hammer used in the breaking open of doores». «Il est à remarquer que les cambrioleurs baptisent fréquemment des mêmes noms l'outil nécessaire à la reproduction et celui qui sert à fracturer les portes. C'est ainsi qu'ils disent pour désigner ces deux choses: mon *jacques*, *frère-jacques*, monsieur un tel, ... *charlotte*, etc.» (Bruant, s. v. *Pince*.) On dit aussi *Joséphine* au sens de «crochet» (Vill., *Par.*), et en provençal le nom de *Felipou(n) Filipou* (petit Philippe) s'emploie au sens de «fausse clef, rossignol, crochet pour ouvrir les serrures, passe-partout» (Mistr.). En portugais, le nom de *Guilherme*, qui s'applique aussi au rabot (comme *Guillaume* en français) désigne la fausse clef «Dietrich» (H. Michaëlis). Pour ce qui est du nom italien de cet instrument, *grimaldello* (de Garibaldo, Grimaldo), nous renvoyons à Migliorini, pp. 244, 252 s.

Les serrures elles-mêmes portent des noms de personne. M. Sainéan relève, à côté de l'anc. fr. (*clé*) *benarde* «ouvrant à la fois plusieurs serrures», (*serrure*) *bernardine* (1477) (*Arg. anc.*, p. 185). Cf. le cat. *bernat, bernadet* «eiserner Riegel» (Vogel; Wartburg)

Digitized by Google

et l'esp. *Juan* «Cepo de Iglesia, o cadenado», *Juan Diaz* «candádo ò cerradúra» (J. Hidalgo, *Voc. de la Germ.*; Acad. esp.).

Certains *objets domestiques* sont désignés par des noms propres. Ménage enregistre *Martinet* «petit chandelier à queue & sans patte», où il voit une acception secondaire du nom de Martinet donné aux hirondelles «parce qu'aïant les piés serrés contre le ventre, elles paroissent n'avoir pas de piés». Cette explication est à corriger. Un fait remarquable, c'est que pour désigner le même objet on s'est servi du nom de *Bernard,* nom dont nous avons signalé l'alternance avec celui de Martin. Wartburg donne l'anc. sav. *Bernaz* «candélabre en bois» (F. E. W., s. v. *Bernhart*). Mais il y a une autre coïncidence plus curieuse, à savoir la forme poitevine *Bernar* «fourche en bois à quatre doigts pour étendre le fumier» (Wartburg), acception qui trouve son pendant dans le nom de *Martin,* qui signifie dans le centre de la France «fourche en fer à trois dents, pour épandre le fumier dans les champs» (Jaubert, Suppl.). La ressemblance de forme entre une fourche et un chandelier à bras explique le double emploi de ces noms. En Anjou, nous trouvons un troisième nom d'homme dans un emploi analogue: *Jeannot.* Selon Verrier et Onillon, «c'était une sorte de chandelier rustique, composé d'une épaisse rondelle de bois formant pied et supportant une tige de bois verticale percée de nombreux trous, dans lesquels on fichait le *bâillaud* à diverses hauteurs». Cf. l'esp. *Maripérez* «pieza de las trébedes, en forma de horquilla, en que se asegura el rabo de la sartén» (*Encicl. univ.*).

Les réchauds, les marmites, les pots, les bouteilles sont très souvent désignés par des noms propres. Ainsi par exemple angev. *Colas* «petit réchaud» (Verr. et On.), it. *Cècia* «caldano», sen. *Mónica* «scaldino rozzo» (Migl., p. 245). Cotgrave traduit l'anc. fr. *Robinet* par «A Pipkin; a little Pot» et *Bernard* «marmite», cité par Puitspelu, s. v. *Barnau,* a probablement été identifié avec le nom propre, de même que *Bertou* «petit pot» (*ib.,* s. v.). Le passage suivant, cité par Chambure, est intéressant pour illustrer la personnification de cette espèce d'ustensiles:

> Charleuf, *St-Honoré-les-Bains,* p. 208: Le Pot, vaste marmite de fer ou de bronze, était le meuble capital du ménage; il avait son nom comme un chrétien; celui que nous possédons se nomme *Gros-Jean.*

Digitized by Google

En wallon, *Magrite* est le nom que l'on donne parfois à la cafetière[1]:

> Vermesse, s. v.: Chacun vient rinte visite Et cha n'in fini pus, Te vos toudis *magrite* Au long du jour su l'fu . . .

En italien, on trouve des cas analogues tels que *Gigia* «gamelle des soldats» (Spitzer, *Hunger,* p. 118), *Sciura Teresa* «marmite» (*ib.*, p. 120), *Siura Agnese* «marmite» (*Arch. trad. pop.*, II, p. 434), *Lucia* «sorta di vaso da tavola di terra cotta per tenerci il vino» (Petrocchi).

Les cruches, les vases et les bouteilles reçoivent très souvent des noms de personne. Pour ce qui est du mot *dame-jeanne* dans ce sens, son origine a été l'objet de vives discussions, et plusieurs hypothèses ont été émises. M. Sainéan les résume dans son ouvrage sur les sources indigènes de l'étymologie française (I, p. 13 s.): 1° l'origine *arabe: damagan*; «sorte de vase», ou le nom d'une ville persane *Damaghan*; 2° *franco-latine: domina galbina* «dame jaune»; 3° *latine*: prov. *Damojano* fém. de l'adj. roman *demijan*, «formé du latin **dimidianus*, qui se rapporterait à une mesure de capacité d'une contenance double». Dans sa polémique avec Baist, M. Sainéan avait déjà cité plusieurs cas analogues de noms de personne appliqués à des objets de ce genre.[2] Quant aux théories citées, il les critique sévèrement: «Toutes ces hypothèses partent d'une fausse prémisse, d'un principe erronné, à savoir que tout mot français doit remonter au latin ou doit représenter un emprunt. Dès lors, il est parfaitement superflu de considérer le mot dans le mouvement de la langue et dans la vie sociale; il suffit de l'envisager *in abstracto,* sans aucune attache dans le temps et dans l'espace. Source inépuisable d'erreurs.»

En effet la tendance à personnifier les cruches, les bouteilles, etc., est prouvée par de nombreuses analogies: wall. *Gihène, Gène* (Jeanne), *Marèie-liscbète* (Marie-Élisabeth) «dame-jeanne» (Grandg., I, p. 252; II, p. 81), mos. *Mèriè-Jane, Marie-Jeanne*[3] «cruche contenant trois chopines» (Zéliqzon), Landes *Marijano* «grande bouteille, dame-jeanne» (Mistral), norm. *Christine* «grande bouteille en grès servant généralement à conserver l'eau-de-vie», angev.

[1] En Suède, on lui donne le nom de *Petter* (Pierre). (Th. Hjelmqvist, *Förnamn och familjenamn med sekundär användning i nysvenskan*, p. 238.)

[2] *Zeitschr. f. Rom. Phil.*, XXX, p. 308; XXXIII, pp. 45—46.

[3] Cf. *Marie-Jeanne* «bidon» (Dauzat, *Arg. de la guerre*, p. 158).

Digitized by Google

Colas «sorte de pichet» (Verr. et On.), anc. fr. *Jacqueline* «la bouteille» (Oudin, *Cur.*), champ. *Jacqueline* «bocal de cerises à l'eau-de-vie» (Tarbé), cat. *Jaquelina* «especie de vas o terrissa» (Aladern), prov. (*papo*) *manoli* «grosse bouteille carrée de verre noir»[1], gerg. turin. *Margrita* «bottiglia», gerg. mil. *Martinón* «boccalaccio di vino», parm. *Madalenna*[2] (Migl., p. 243).

Mais il y a aussi d'autres faits qui ne sont pas favorables aux théories mentionnées ci-dessus. D'abord l'origine orientale, adoptée par Littré dans son *Supplément*, n'est pas appuyée par les faits historiques. Dans le *Oxford New Engl. Dict.*, nous lisons à propos de cette origine (s. v. *Demi-john*): «. . . the word does not occur in Persian dictionaries, nor in Arabic lexicons before the 19th c., and the unfixedness of its form . . . points, in the opinion of Arabic scholars, to its recent adoption from some foreign language, probably from Levantine use of It. *damigiana*». L'étymologie *domina galbina* (dame jaune), qui contiendrait une allusion à la couleur de l'enveloppe nattée ou de la terre vernissée, n'est guère persuasive au point de vue sémantique et elle offre du reste des difficultés phonétiques. Pour ce qui est de l'étymologie **dimidiana* (*dimidium*, demi), adoptée par le *Dict. gén.*, par Meyer-Lübke, *R. E. W.*, 2644, et dernièrement par Migliorini, p. 296, il y a là aussi quelques difficultés. Tout parle donc en faveur de la théorie de M. Sainéan: personnification directe de l'objet. En invoquant l'expression «ampolas de mieja migeira» tirée d'un tarif de Narbonne du XIII[e] s., le *Dict. gén.* fait de *dame-jeanne* un emprunt au provençal moderne. On a discuté sur l'origine septentrionale ou méridionale du mot. Paul Meyer avait émis quelque doute concernant l'origine méridionale: «Cette étymologie (*dimidiana) est en tout cas plus vraisemblable que l'origine arabe assignée à ce mot par divers auteurs, en dernier lieu par M. Littré dans le supplément de son dictionnaire. Toutefois elle serait plus assurée si on trouvait la *damajana* dans des textes catalans un peu anciens» (*Rom.*, VII, p. 342).

Une chose qui nous semble de la plus grande importance pour la solution du problème c'est de savoir si *dame-jeanne* est

[1] Cf. cependant Baist, *Zur roman. Wortg.*; *Zeitschr. f. Rom. Phil.*, XXXII, p. 45.

[2] Peut-être par allusion à la Madeleine biblique avec son vase d'onguent (Migl., p. 121).

Digitized by Google

le nom primaire de la bouteille ou si le nom de Jeanne, seul ou dans d'autres combinaisons, qui ne se laissent pas ramener à **dimidiana,* est antérieur dans la même acception. Les plus anciens exemples de *dame-jeanne* datent de la fin du XVII[e] s. Tandis que Littré n'en donne pas d'antérieurs à 1776, le *Dict. gén.* relève le mot en 1694 (Th. Corneille). Parmi les noms propres désignant la bouteille ou la cruche que nous venons de citer il n'y a que celui de *Jacqueline* qui soit antérieur à cette date. Ce nom prouve déjà quelque chose: on donnait des noms de femme à la bouteille avant 1640. Les formes dialectales citées où rentre le nom de Jeanne ne prouvent rien. Elles peuvent être des formations secondaires, comme Baist le fait remarquer en parlant de *meri-djane*[1], et Meyer-Lübke en parlant du wall. *Belle Jeanne.*[2] Cependant on trouve au même sens la forme *pustin-jane* (putain Jeanne) dès 1653, comme l'a signalé M. Gamillscheg (*Z. R. Ph.,* XL, p. 519) et une autre forme ancienne, celle donnée par Cotgrave, ne montre pas non plus de trace du titre de dame devant le nom de Jeanne: «*Iane,* f. A certaine vessell, or measure, for vineger, &c.». La priorité de la forme *dame-jeanne* ne semble donc rien moins que sûre. Jusqu'à ce qu'on ait trouvé des exemples antérieurs de plus d'un demi-siècle à ceux que l'on connaît actuellement du nom de *dame-jeanne,* il paraît donc qu'il faut considérer ce mot simplement comme le nom propre donné à un objet pour le personnifier. Comme nous l'avons déjà vu, le nom a été emprunté par plusieurs autres langues: prov. *damo-Jano, damo-Janeto,* cat. *damajoana,* esp. *dama-Juana,* it. *damigiana.*

Les vases que nous venons de mentionner, lesquels, d'ailleurs, offrent souvent une vague ressemblance avec une personne ventrue, ne sont pas les seuls à être désignés par des noms propres. Il y a un autre vase auquel on donne par familiarité, et par euphémisme, des noms de personne. La réserve sous laquelle M. Migliorini[3] accepte l'explication donnée par Nyrop à propos de *Thomas* «vase de nuit» comme une acception due à une équivoque sur le verset de l'hymne de Paques: «Vide Thomas, vide pedes, vide manus»,

[1] *Zeitschr. f. Rom. Phil.,* XXXII, p. 45.

[2] «'Frau Johanna' als Flaschenbezeichnung ist denkbar, aber nicht zu beweisen . . . wall. *bel žian* ist kaum ursprunglich, Behrens, *Frz. Wortg.* 178. sondern eher eine Umdeutung des frz. Wortes» (*R. E. W.,* 2644).

[3] *Op. cit.,* p. 125 s.

Digitized by Google

où *vide Thomas* aurait été pris pour *videz Thomas*, nous semble tout à fait légitime. On serait plutôt porté à rapprocher ce sens du mot rabelaisien *descharger son thomas* (estomac). Cf. la citation suivante:

> Zola, *Assommoir*, p. 431: Ça ne manquait jamais, on pouvait apprêter *Thomas* à l'avance.

Pour désigner le vase de nuit, ou la tinette dans l'argot militaire, on se sert aussi des noms de *Charles*, de *Colin*, d'*Eudoxie*, de *Jules* et de *Simon*[1]:

> Verrier et Onillon, *op. cit.*: Il voit si la soupe a bon goût,
> Inspecte le «tout à l'égoût» . . . Et pousse des cris de putois, Si l'on n'a débarbouillé *Jules*.

Bridel relève *Touni* «pot de chambre» (*Gloss. Pat. Suisse rom.*, s. v.) et en provençal *Benouet* «se dit aussi burlesquement pour vase de nuit» (Mistral). Quant au prov. *Berenguié* (Berenger) «pot de chambre», le choix du nom a pu être déterminé par la ressemblance phonétique avec *beringoun* «petit vase de terre». A Narbonne, le nom de *Peirot* (Pierrot) s'emploie au même sens. En espagnol, on trouve des cas analogues tels que *Tito* «vaso immundo para los excrementos, orinal» (Acad.), *un don Pedro*, «un orinal», *Perico* «sillico» (*Encicl. univ.*) et en italien on dit *zi' Peppe, don Peppino* (Migl. p. 244) ou *Don Peppe* au sens de «vaso fecale» (Mirabella, *Mala vita*, p. 322).

On donne aussi des noms de personne aux malles, aux sacs, aux portefeuilles, etc. M. Sainéan relève l'expression *Mademoiselle Manette* «petite malle»[2], où le nom propre *Manette* a été suggéré par le mot *manne* «malle» (*Sources arg. anc.*, II, p. 390). Le havresac des soldats porte dans l'argot militaire les noms de *Philibert* ou d'*Azor*. Le dernier nom aura été choisi en sa qualité de nom typique du chien. On appelle aussi le sac des fantassins *veau*, sans doute parce qu'il est fait de peau. (Cf. Migliorini, p. 243, n. 1). La boîte à herboriser a été désignée par le nom de *Jeannette* (en sautoir) (Sachs-Villatte). Dans le langage des malfaiteurs de Naples, le portefeuille est appelé *Don Luigi* (Mirabella, *op. cit.*, p. 49).

Cette dernière personnification nous amène à dire quelques

[1] Cf. Bökemann, *Fr. Euphem.*, p. 262

[2] Cf. le prov. *Toubiol* «petite malle que les religieux portent en voyage, sac de nuit» (de *Toubìo*) (Mistral).

Digitized by Google

mots sur l'usage d'appliquer des noms propres aux pièces de monnaie et à l'argent en général. Les pièces reçoivent très souvent le nom du souverain sous le règne duquel elles ont été frappées et dont elles portent en général l'effigie: *Louis*, *Napoléon*, *Guillaume* etc. Mais l'imagination populaire peut aussi personnifier l'argent comme elle personnifie le portefeuille en se servant d'un nom propre quelconque. Dans l'argot des voleurs on a souvent des raisons d'éviter le nom ordinaire. Rien de plus naturel alors que de parler de l'argent comme d'un ami qui porte un nom propre comme les hommes. M. Migliorini donne plusieurs exemples: bellaud *dzaquerets* «sous» (de Jacques)[1], nap. *zannetta* «moneta», *micche*, *giandommineche* «danaro», etc. Ajoutons le germ. *Juan dorado* «monéda de oro», *Juan platero* «monéda de plata» (Acad. esp.) et le port. *Jão-da-Cruz* «Geld» (H. Michaëlis). L'*Encicl. univ.* relève *Mariposa* «peseta» dans la *germanía*. C'est une personnification familière de l'argent qui apparaît aussi dans l'arg. mil. *Eusèbe* «la paye» (palper Eusèbe) et l'arg. de marine *Dominique* «la Paye de l'équipage» (Esnault, *Poilu*, p. 228).

Comme nous l'avons signalé en parlant des noms typiques des classes inférieures, certains *comestibles* sont désignés par des noms de personne.[2] Nous n'avons pas l'intention de parler des cas innombrables où un mets porte le nom de son inventeur.[3] Il est vrai qu'on ne peut pas nier a priori la possibilité d'une allusion individuelle dans tous les cas où un aliment est désigné par un prénom fréquent par exemple, mais nous allons donner quelques exemples qui montrent de quelle manière on peut se figurer l'attribution spontanée d'un tel nom à un mets. La personnification directe, qui au premier abord peut paraître étrange quand il s'agit d'une substance alimentaire, n'est pas exclue dans le langage populaire. Dans un cas comme celui de *Jean l'enfumé* «le jambon», où un complément est ajouté comme une espèce de surnom, il faut bien se figurer une telle personnification. Dans l'exemple suivant, le mot frère est d'ailleurs fait pour éliminer tout doute à cet égard:

[1] Cf. l'arg. fr. *Jacques* «sou» (Sainéan, *Sources arg. anc.*, II, pp. 137, 376) et le prov. *Jaques* «Münze» (Levy, *Prov. Suppl.-Wb.*, s. v.).

[2] Cf. ci-dessus, p. 40, n. 2.

[3] Cette manière de désigner des aliments est très fréquente dans le langage culinaire: *châteaubriant*, *béchamelle*, *pralines*, etc.

Digitized by Google

P. Troterel, *Corrivaux*; 1612 (*Anc. Th. fr.*, VIII, p. 239): Que je donnerois bien ores dans une cave Pleine de fort bon vin ou bien de bon pommé, Mais que j'eusse avec moy *frère Jean l'enfumé*.

Dans la *Farce de Colin*, le jambon porte le nom de *Jehan Coppon* (Jean morceau):

Anc. Th. fr., I, p. 244: Apportés d'ung jambon, Pour nous mettre en vin pour entrée, Et du vin dessus *Jehan Coppon*.

Le choix du nom de *Jean*, qui pourrait être justifié simplement par la fréquence de ce nom, est d'autant plus naturel que la première syllabe du mot jambon et le nom propre sont parfaitement homophones. Cette homophonie n'a pas été sans importance comme le montre la forme argotique mentionnée par M. Dauzat: «Le faria a décomposé 'jambon': *Jean bon*, et il traduit *jan-goste* (*goste* signifiant bon)» (*Arg. mét.*, p. 88). Ce jeu de mots est attesté déjà dans les *Curiositez* d'Oudin: «Un *bon Jean*, i. 'un cornard'. Item, par renversement du mot, un *jambon*». Dans le terratchu, *janô* (Jeannot) signifie «jambon» tandis que *d'jozet* (Joseph) s'emploie au sens de «lard» (Dauzat, *op. cit.*, p. 96).

Nous avons effleuré les noms de quelques aliments rustiques désignés par des noms typiques des paysans et des valets de ferme: *Gros Guillaume* «du pain noir»[1] (cf. *pan dẽ ramounetage*, même sens, dans le Midi de la France), *Gros Guillot* «la grosse raie» (poisson qui est considéré comme «un très-mauvais manger»), *Jacques* «rôti dur». En effet la mauvaise qualité des aliments désignés par des noms propres populaires revient assez souvent. La Curne, qui donne au nom de *Colin* les acceptions suivantes: a. Espèce de corneille; b. Pain aux chiens; c. Terme d'injure; dit à propos du sens de «pain aux chiens»: «Nous n'avons, sur la seconde signification de ce mot pain aux chiens, que cette même autorité de Monet». Cependant nous trouvons chez Cotgrave la forme *Gros Colin*, pendant intéressant de *Gros-Guillaume*: «*Gros colin*. Branne, or the great of the siftings of corne; also dogges meat made of it». Le prov. *Guilheu*, *Guilhem* (Guillaume) «mauvais poisson, poisson gâté, fretin, chose de peu de valeur» (Mistr.) fait pendant au bret. *Gros Guillot* «grosse raie».

[1] Dans le terratchu, *einrietta* (Henriette) est synonyme de «pain sec» (Dauzat, *loc. cit.*).

Digitized by Google

Rolland avait relevé le bret. *Jean léger* «mou de veau» (*Faune pop.*, V, p. 51). Selon Esnault (*Imag. pop.*, p. 81), c'est là une traduction du bas bret. *Iehann skan* «poumon», *skan* signifiant «léger, maigre (en parlant de chair et de cuisine)». La personnification est confirmée par une forme alternative *gars lèger* qui s'emploie également en parlant du poumon. M. Esnault mentionne à ce propos une vieille chanson des «*Noces de Jean Léger d'argent*, lequel ne peut offrir à ses invités que de la bouillie et de l'eau . . .»

La manière dont les noms propres typiques des basses classes peuvent s'associer aux noms de certains vivres ordinaires ou médiocres est éclairée par le passage suivant tiré d'une ancienne moralité:

> *Condamnacion de Bancquet*; 1507 (Fournier, *Th. fr. avant la Ren.*, p. 220): Il faut remplir noz estomacz Soit de trippes ou de jambon. — Fy! fy! C'est pour *Jehan* ou *Thomas*[1]: Il me suffist de pou et bon.

Comme nous l'avons vu, le nom de *Payo* (Pelayo) est arrivé, en espagnol et en portugais, à désigner génériquement le paysan.[2] En portugais, *payo* est le nom d'une espèce de saucisse. Carolina Michaëlis identifie ce mot avec le nom du paysan: «. . . vom äusserlich bäuerisch aussehenden, plumpen, kurzen, untersetzten Menschen ging das Wort dazu über, eine dicke, kurze Wurst zu benennen». (*Hisp. Wortdeut.*; *Misc. Caix-Canello*, p. 141.) Ce serait donc la forme de la saucisse qui aurait suggéré le nom. En considérant les cas analogues que nous venons de citer, on se demande si le nom typique des paysans n'a pas été choisi plutôt pour désigner un mets rustique ou inférieur qu'un objet qui, par sa forme, ferait penser à un homme trapu, un paysan.

Citons quelques autres mets grossiers qui ont été désignés par des noms de personne, pour la plupart typiques des paysans ou des paysannes: tarn. *Tònio* «pâte de maïs cuite dans la soupe»[3] (Mistral), esp. argent. *Pedro Vicente* «locro de maís con porotes»[4],

[1] L'éditeur remarque: «Le jambon était en effet le mets populaire et rustique. Dans les *Vigiles de Charles VII*, 'le beau et gras jambon' est ce que Labour regrette de ne pouvoir plus manger. Gourmandise, qui mange tout gloutonnement, s'en satisferait bien . . .»

[2] Cf. ci-dessus, p. 44.

[3] Le nom de *Tònio* sert aussi à désigner une femme grossière ou bien une coiffe de paysanne. Cf. ci-dessus pp. 114, 178.

[4] Cf. le nom du gendarme au Chili *Paco porotero* (ci-dessus, p. 54).

Digitized by Google

arg. d'Usseglio *gian-luren* (Jean-Laurent), *gian-peru* (Jean-Pierre) «polenta» (Dauzat, *Arg. mét.*, p. 96), vén. fourb. *menega* (Domenica) «polenta» (Migl., p. 308).

Nous ne saurions dire si c'est une idée analogue qui se reflète dans le bourn. *yadin* «sorte de mauvais fromage fait avec du petit lait re-cuit». Dans ce patois, le nom de Claude se présente sous la forme de *yád* (Roussey, *Gl. du parl. de Bournois*). A Pierrecourt, où le nom de Claude = *dyawwd*, nous trouvons *dyawwdén* «sorte de fromage» (Juret, *Gl. du pat. de Pierrec.*). Ajoutons la forme dialectale de la Suisse rom. *Bertou* «fromage rôti au feu» (Bridel, *Gloss. pat. Suisse rom.*) et le prov. *Toumasso*, identifié par Mistral avec *toumo*, b. lat. *thouma* «fromage frais», qui paraît avoir subi l'influence du nom de femme *Toumasso* «femme Thomas, dame Thomas, demoiselle Thomas». En espagnol, le nom de *Mariquita* s'emploie dans une acception analogue «miel ó almíbar con queso fresco ó presado» (*Encicl. univ.*). Rappelons à ce propos le terratchu *grabiel* «beurre» identifié par M. Dauzat avec le nom propre *Gabriel* (Arg. mét., p. 96). Surtout dans les cas où des mets très spéciaux sont désignés par des noms propres on peut soupçonner, à l'origine, une allusion à une certaine personne, allusion qui ne peut pas être constatée aujourd'hui faute de documents historiques sur la naissance du terme. Cf. par exemple *Julienne*, espèce de potage, *Charlotte* «marmelade de pommes entourée de morceaux de pains grillés et frits», *Madeleine* «sorte de petit gâteau». Dans d'autres cas une telle origine est moins probable, sans être impossible. Tels le saint. *saute-Perrette* «crêpe mince que l'on retourne dans la poèle en la faisant sauter» (Jônain), angev. *Marie-Jeanne* «soupine, sorte de soupe au vin» (Verr. et On.), langued. *Jhacoulino* «graillons ou restes ramassés d'un repas» (Sauvages), esp. de l'Equateur *Juanesca* «cierto manjar que se suele comer en día de Jueves Santo» (*Encicl. univ.*), champ. *Simonet* «gâteau de pâte, feuilleté, mangé en carême»[1] (Tarbé), lomb. *Girometta* «dolce grossolana» (Migl., p. 248).

Sans doute c'est aussi au comestible plutôt qu'à la plante que

[1] Les diverses espèces de gâteaux portent souvent des noms propres qui font allusion à une certaine personne: *saint-Honoré* étant le patron des boulangers, son nom en est venu à designer une espèce de gâteau. Dans le Midi, *Estève* «gâteau en forme de marmouset . . . galette que l'on donne en étrenne» (Mistr.) semble porter le nom du jour de St Etienne.

Digitized by Google

se rapportent des noms comme le bellaud *dzan-tartelin* (Jean + tartifle altéré), terratchu *collinet* (Colin) «pomme de terre» (Dauzat, *loc. cit.*), prov. *Felipou* (petit Philippe) «variété de haricot» (Mistr.), esp. *Perico* «espárrago de gran tamaño» (*Encicl. univ.*), *Marica* «espárrago mui delgado y de poca substáncia» (Acad.).

Parmi les *boissons* ce sont surtout le vin et les alcools qui sont personnifiés. Dans l'ancienne langue, le vin était appelé *Jean des vignes*:

> *Sermon des Foulx* (*Anc. Th. fr.*, II, p. 215): Touchant de ses sots Angevins, Ilz ne sont foulx que de bons vins: Car *Jehan des vignes*, qui est tant beau, Incontinant leur gaste le cerveau.

Dans la langue moderne, on trouve des expressions qui font pendant à l'ancien usage: bret. *Yan-Vourdell* (Jean-Bordeaux) le «vin de Bordeaux» et *Jean-Raisin*, le vin: «Quai Saint-Bernard, *Jean-Raisin* a ses docks»[1] (Esnault, *Imag. pop.*, p. 82). A Nîmes, le vin rouge s'appelle *Simounet* (petit Simon) et à Béziers, *Guihèumeto* (Guillemette) est synonyme de «vin étendu d'eau, piquette» (Mistral). Il est possible que ce nom se rapporte au nom de *Gros-Guillaume* «variété de raisin». Cf. l'exemple cité de *Jean-Raisin*. On pourrait aussi y voir simplement la boisson des *guillaumes* et des *guillemettes*, du menu peuple. Cf. *Gros-Guillaume* «pain noir» et prov. *Guiheu* «mauvais poisson». Pour indiquer la qualité inférieure, l'esprit populaire trouve parfois des images très pittoresques. En Béarn, on dit *pixe-Bernat*, *piche-Bernat*, pour désigner un «très-petit vin». On l'appelle ainsi parce qu'il est fort diurétique (Lespy et Raymond).

Dans son ouvrage très suggestif sur l'imagination populaire, M. Esnault traite du nom de *Marguerite*, qui, à côté des acceptions de femme bavarde et de pie, a encore celle d'eau-de-vie. Ce dernier sens remonte au moins à 1732, où il est mentionné par Grégoire. Il serait dû à une espèce d'euphémisme. «On comprend en effet que celui qui distille, ou débite, ou sollicite en fraude, désigne l'objet d'un nom pervers, ou d'un nom vague mais convenu, ou d'un nom encore plus vague escorté d'un clin d'œil, ou, sans aucun coefficient, d'un nom tellement nul, que sa nullité même éveille et fixe l'attention du complice.» Mais il y a aussi la tendance à la personnification, tendance que nous avons constatée en parlant des

[1] Le nom s'applique également au vigneron. Cf. ci-dessus, p. 40.

Digitized by Google

noms du vin. En wallon, *Robinète* est le nom qu'on donne à un «petit verre à liqueur et de liqueur, roquille» (Grandgagnage, *Ét. wall.*, II, p. 319). Dans l'argot, l'eau-de-vie a reçu le nom de *Paul Riquet* (Vill., *Par.*), nom invoqué par Kocher pour expliquer l'expression *riquiqui* «eau-de-vie» (*Reduplikationsbild.*, p. 72). Cf. le nom de *Martin* dans l'argot des marchands de vin:

> *Charivari*, octobre, 1885: Si parfois un étranger vers les deux heures du matin vous offre un *martin*, prenez garde!

Selon Delvau, c'était «un horrible breuvage composé d'eau-de-vie de marc teintée de cassis; d'où *marc teint* et de là *Martin*» (*Langue verte*, Suppl.). L'origine de l'emploi du nom propre *Geneviève* au sens de «genièvre» ne demande pas d'explication.

De même que la faune populaire est très riche en termes personnifiants, termes dont nous avons donné quelques échantillons dans le chapitre précédent, de même le peuple en use largement pour désigner les *plantes*. En feuilletant l'ouvrage monumental de Rolland, la *Flore populaire de la France* on trouve presque à chaque page des prénoms populaires. Nous donnerons seulement quelques exemples sommaires.

Sans vouloir nous engager dans une discussion sur le problème de savoir si un nom comme *marguerite* a été donné à certaines fleurs, par exemple à la pâquerette, pour les qualifier de «perles»[1], ou si toute notion du sens étymologique du nom était perdue lors de son attribution à la plante, nous voudrions attirer l'attention sur le fait que la marguerite est consultée en augure de mariage par les jeunes filles. Ce fait peut expliquer le besoin de personnifier la plante, besoin qui est satisfait par d'autres noms personnels tels que *Catarina*, *Marotte*, *Marionnette*, dont le premier est justement le nom de la sainte patronne des vieilles filles.

Les noms de femme sont particulièrement fréquents comme noms de fleurs. On trouve dans différentes localités de la France les noms de *Perronnelle*, *Jeannette*, *Marionnette*, *Suzanne*, *Suzette* donnés à des primulacées, pic. *Marie cancaille* «la nielle» (Roll., *Fl. pop.*, I, p. 71), vendôm. *Louises*, Sarthe *Louisettes* «l'œillet de

[1] «*Marguerite*, prénom 'perle' est bien évident (cf. *Gemma*, *Pretiosa*), et *marguerite*, fleur, ne nous le semble guère moins» (Gilliéron, *Abeille*, p. 239). Cf. Migl., p. 239.

Digitized by Google

poète» (III, 28), etc., etc. Mais naturellement les noms masculins ne manquent pas: centr. *doux Jean*, *doux Guillaume* «œillet de poète» (*loc. cit.*), vosg. *bé Colas* (beau Nicolas) «la coquelourde» (II, 218), Sarthe *Jacques* «la marguerite».[1]

Citons quelques exemples analogues tirés des autres langues romanes: cat. *Estepa Juana* «le ciste» (Roll., II, p. 211) *Marieta* «herba semblant a la canya» (Aladern); alav. *Maricóncola* «planta de la familia de las umbelíferas», *Mariselva* «le chèvrefeuille» (ét. pop. de *madreselva*), Cuba *Mari-López* «Turnera ulmifolia», Mexique *Mariguana* «le chanvre», *Marimoña* «Ranunculus asiaticus» (Baráibar y Zum., p. 165 s.), *Perico* «planta olorosa del Ecuador», *Pericón* «planta ... de las compuestas» (*Encicl. univ.*); port. *frei Jorge* (frère Georges) «espèce de légumineuse», *João Gomes* «Talimum crematum» (H. Mich.), *Estevão* «espèce de ciste» (Roll., *Fl. pop.*, II, p. 209). *Mariquinhas* «mal-me-quiere-branco» (Spitzer, *Beitr.*, p. 89, n. 1); it. *Luigi* «nigella», carn. *Mariuta* «primula», etc.[2]

Avant de quitter les noms donnés aux plantes, nous nous arrêterons un moment pour examiner un cas spécial. Les formes wall. *wiho*, nam. *ouyot* «bardane» ont été identifiées par Haust avec *wihot* «mari trompé» (*Ét. wall.*, p. 187 s.). Pour expliquer ces acceptions, disparates à première vue, il invoque l'usage très répandu de jeter par moquerie sur le dos des passants les capitules de la bardane. Il cite d'après Hécart, *Dict. rouchi*: «*wio*, fleur de la bardane, avant son épanouissement. Les enfants... cueillent ces boutons qu'ils jettent après les passants en criant *wio*. Il parait que cet usage a également lieu en Languedoc.» Haust conclut: «On appelle *wihots* les capitules de la bardane parce qu'ils accompagnent l'épithète malsonnante que les enfants lancent après les passants; en d'autres termes, ce sont les projectiles qu'on lance après les *wihots*.»

M. v. Wartburg[3] objecte que le mot appartient au langage enfantin tandis que la notion en question n'est guère familière aux enfants. Il préfère donc rapporter le mot à *houyot* «pelotte de neige». L'objection semble justifiée. Seulement on se demande pourquoi les enfants lanceraient ce mot après les passants.

Les formules qui accompagnent cette farce doivent attirer notre

---

[1] «*Jacques* est le nom de l'oie mâle; on appelle la plante ainsi parce que la fleur a une longue tige comme un cou d'oie» (Rolland, *Fl. pop.*, VII, p. 51).

[2] Migl., pp. 238—240.

[3] *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XLIV, pp. 113—117.

Digitized by Google

attention. A Liège on dit: *ça plaque*, *madame*, et les capitules eux-mêmes portent le nom de *plaque-madame* (Gamillscheg-Spitzer, *Bezeichnungen der «Klette» im Gallo-rom.*, p. 66), formule qui semble démentir l'hypothèse de Haust, puisque les femmes sont également sujettes à la même raillerie. Cependant il faut considérer que le jeu actuel peut refléter un ancien usage dont l'origine est oubliée aujourd'hui.[1] Il y a une coutume piémontaise qui rappelle celle que nous venons de mentionner. U. Rosa[2] nous apprend que, à la mi-carême, les enfants font en souvenir de saint Joseph une petite scie en toile qu'ils enduisent de plâtre et qu'ils jettent sur le dos des passants afin d'en laisser la marque sur les vêtements. Ils accompagnent ce geste du cri: «l'âne est chargé et ne le sait pas». Nous nous figurons donc que les capitules de la bardane, qui sont fabriqués d'avance par la nature et qui ont l'avantage de coller plus facilement que la scie emplâtrée, ont pu jouer le même rôle. Plusieurs noms de la bardane trouveraient ainsi leur explication naturelle. Dans leur ouvrage sur les noms gallo-romans de la bardane, Spitzer et Gamillscheg ont relevé une série de noms du type *copeaux*: *herbe à copeaux, rubans* («nicht etwa Bänder sondern Sägespäne»), mil. *reseghetta* «gratteron» («Hobelscharte, zu *resecare*») (*op. cit.*, p. 65).

Pour ce qui est de *wihot*, on s'en serait donc servi comme terme d'injure de même qu'on dit âne en piémontais. Les enfants n'y voient probablement pas de sens plus précis, pas plus que les enfants piémontais ne songent à saint Joseph, patron des maris trompés, quand ils appliquent leur scie. Du moins les enfants suédois n'ont-ils pas cette idée quand ils mettent des «cornes de Pâques» sur le dos des grandes personnes le mercredi saint, usage qu'il est difficile de séparer des coutumes que nous venons de signaler.

Quant à *wihot* et *Guillaume* comme noms de plante, cf. le béarnais *Guilheu* «circe épineux, grand chardon», plante dont les boutons ressemblent fort à ceux de la bardane (Mistr.).

---

[1] Cf. le passage cité par Haust, où Rabelais parle de Panurge, qui jetait des *glaterons* (glouterons) «empennés de petites plumes d'oisons ou de chappons, sur les robes et bonnetz des bonnes gens, et souvent leur en faisoit de belles cornes, qu'ilz portoient par toute la ville . . .» (*Pant.*, II, 16).

[2] Ugo Rosa, *Glossario storico popolare piemontese*, p. 43.

Digitized by Google

Des *jeux* de toutes sortes sont souvent désignés par des noms de personne. Il ne faut pas se figurer que ce soit l'action du jeu qui, au début ait été personnifiée de cette manière. C'est plutôt le nom donné à un des joueurs, nom qui fait souvent partie d'une formule qu'on répète en jouant, qui vient à désigner le jeu. Nous avons mentionné le jeu appelé *Colin-maillard* (p. 29, n. 1). Ce nom se trouve déjà chez Rabelais qui parle aussi de *Colin-bridé* et de *Guillemin baille my ma lance*. Citons quelques autres exemples: *Jean souffle la chandelle* (Roll., *Rimes et jeux*, p. 189), *Marie-graillon* «jeu de colin-maillard» (Jaubert), wall. *Dian Dian nik e nak* «cheval fondu» (Kocher, p. 87), *Gros-Jean* «jeu de garçons», *Jérôme* «id.» (Vermesse), bourn. *Pique-Jacques-Jacques* «jeu qui se joue entre bergers» (Roussey), neuchât. *Jean boiteux* (Pierreh.), prov. *Jan-caudolo* «jeu d'enfants» (Mistr.), esp. *Paco ladrón* «juego de muchachos» (de *Paco* «gendarme»), Cuba *Mingo* «cierto juego de muchacho» (*Encicl. univ.*), port. *Jão-da-Cadeneta, Martingaravata* «espèces de jeu d'enfants» (H. Michaëlis), it. *Signura Donn'-Anna Maria, Donna Sabedda* (*Arch. trad. pop.*, IV, pp. 3, 13).[1]

Nous avons vu que les objets personnifiés par des noms propres sont en général ceux qui ont une importance plus directe dans la vie de l'homme. Mais ce ne sont pas seulement les objets palpables et concrets qui reçoivent par familiarité ou par euphémisme des noms de personne. Certains *corps célestes*, voire même des *phénomènes atmosphériques*, qui jouent un rôle dans notre vie, prennent dans l'imagination populaire le caractère d'êtres vivants. Ainsi le *soleil* est appelé le *beau blond* ou *Jean Bourguignon*:

> Bruant, *Route*, p. 70: Tous les matins, au point du jour,
> C'est *Jean Bourguignon* qui m'réveille . . .

Selon M. Sainéan, le nom appartient au langage des marins qui «ont partout propagé ce sobriquet, à Paris comme en Poitou et le pays wallon» (*Lang. par.*, p. 408). En Suisse, le soleil porte le nom de *Dian Rosset* (Sébillot, *Folk-lore*, I, p. 35) et dans le Jura il est désigné par le nom de *Thiébaud*:

> *Rev. jur.*, août, 1906 (cit. Pierreh.): *Thiébaud* nous tape rudement sur l'béguin!

D'autres noms dialectaux du soleil sont mentionnés par Sébillot it M. Sainéan: *Colin* (Picardie), *Pol* (Manche), *Michaud* (Bas-

[1] Pour d'autres exemples nous renvoyons à Migliorini, p. 247 s.

Digitized by Google

Maine), *Durand* (Dauphiné). Pour ce qui est du dernier, qui alterne avec la forme *Monsieur Durand*, Mistral dit que le nom a été choisi à cause de sa forme qui se rapproche du verbe *durer* «parce qu'il fait plus ou moins longue la durée de la journée». Il faut peut-être ajouter que le nom appartient au langage des journaliers. En Béarn, le soleil est appelé *Yan de France* (Lespy et Raymond), et dans la péninsule ibérique nous trouvons les noms espagnols de *Juan Rubio* et de *Lorenzo* dans le même emploi:

Vida del Pícaro (cit. *Z. R. Ph.*, XXXIX, p. 536): Mañana cuando *Juan Rubio* assome por los texados . . .

Baráibar y Zumárraga, *op. cit.*, p. 156: Ya se acuesta *Lorenzo*,

ainsi que les noms portugais de *Manuél* et de *Luiz* (J. Leite de Vasconcellos, *Costumes e crenças de Portugal*; *Arch. trad. pop.*, I, p. 273). Pour le choix du dernier nom, on doit compter avec l'influence de *lucere*. Cf. l'arg. par. *Luis* «soleil» (Bruant). Dans le patois des Grisons enfin, on donne au soleil le nom de *barb^{a} Yak'^{a}n* (Migl., p. 250).

La *lune*, quand elle est pleine, offre une certaine ressemblance avec la figure d'un homme. Aussi les noms qu'on applique à l'astre de la nuit servent-ils, en général, à désigner «l'homme dans la lune», qui joue un grand rôle dans les légendes folkloristiques. Le nom le plus connu en France, *Jean de la lune*, a donc beaucoup de pendants dans les patois. Dans le pays wallon, on dit: «Volà *Bazin* qui v'louke, voilà Bazin qui vous regarde».[1] En Galice, la lune s'appelle *Margarida*: «Ó sol chámanlle Lourenzo e á luna *Margarida*; *Margarida* anda de noite e Lourenzo pol-o día» (*Bibl. trad. pop. esp.*, IX, p. 37).

Les *nuages* prennent parfois des formes fantastiques qui peuvent ressembler à une personne. Rien de plus naturel que de leur donner des noms propres. A Modica, une espèce de nuage qui annonce la pluie est appelée *Fra Cola* (Pitré), *Meteorologia popolare siciliana*; *Arch. trad. pop.*, IV, p. 511). En espagnol, on donne un nom de femme au tourbillon de poussière formé par un petit cyclone: *Maripajuela* «pequeño remolino de polvo ó de pajas que se forma en los caminos ó en los campos» (Baráibar y Zum., *op. cit.*, p. 166).

Le *vent* est très souvent personnifié. En wallon, il s'appelle

[1] Pour d'autres exemples, nous renvoyons à Sébillot, *Folk-lore*, I, p. 24 s.

Digitized by Google

Dj'han d'à Vin (Jean du Vent) ou *Dj'han di Bih* (Jean de bise). Sur le littoral des Côtes-du-Nord, le vent d'ouest porte le nom de *père Banard*, tandis que le vent du nord est désigné au Midi par les noms de *Dzan d'Auvergne*, *Jan d'Auvernha*. Dans le patois forézien, on donne le nom de *Jano pauro* (pauvre Jeanne) à la bise qui, en hiver, gémit dans la cheminée (Séb., *op. cit.*, p. 75; Mistral, *Trésor*, s. v.). Dans les patois du sud-est de la France, le nom de *Jean d'Yverdon* désigne le vent de l'ouest ou du sud-ouest:

> Pierreh., *op. cit.*: Ce bâtiment sera très exposé aux rafales de *Jean d'Yverdon*.
>
> Id., *ib.*, Après la bise de Berne va souffler le vent de l'Ouest; *Jean d'Yverdon* balayera tous les miasmes.

A Craponne, le bise est appelée *Marianne* (Puitspelu) et dans l'argot de Montmorin *Denisa* est le nom donné au vent du nord (Dauzat, *Arg. mét.*, p. 96). M. Spitzer cite, d'après Griera, *Els noms dels vents en Catalá*, l'équivalent catalan du prov. Jean d'Auvergne: *Don Juan de Narbona* «tramontana». A Naples, ce vent porte le nom de *Feleppina* (Migl. p. 250).

La *pluie* est parfois comparée à une femme. Dans les Côtes-du-Nord, où le vent d'ouest est appelé le père Banard, la pluie, apportée en général par ce vent, s'appelle *la mère Banard*. En portugais, M. Spitzer a relevé le nom pittoresque de *Maria-das-pernas-compridas* (Marie aux longues jambes) (*Beiträge*, p. 89, n. 1).

Même pour personnifier des *idées* purement *abstraites*, le langage populaire peut se servir de noms propres. M. Spitzer, qui a étudié les périphrases employées pour exprimer l'idée de faim, signale une grande quantité de noms propres.[1] L'ivresse, le sommeil, certaines indispositions, surtout celles dont on évite par euphémisme le nom ordinaire[2], et la mort sont autant d'idées personnifiées dans le langage populaire. Dans l'argot, l'expression *avoir Marianne dans l'œil* signifie «être légèrement gris» (Delesalle). Cf. le nom de *Pepe* (Joseph) dans l'espagnol de l'Amérique du Sud: «Se agarró un *pepe* soberano» («borrachera, estado de beodez») (Acad.) et le vén. *Sepa* «ubbriacatura» (Boerio). Pour l'acception analogue de *Bertuccia* en italien (*pigliare, prendere la bertuccia* «imbriacarsi»),

[1] *Die Umschreibungen des Begriffes «Hunger» im Italienischen.*

[2] Cf., par exemple, l'arg. *voir Sophie, avoir Martin, les michelets* «avoir ses menstrues» (Bruant; Villatte); véron. *el sior Bortolo* «la sciolta» (Migl. p. 249).

Digitized by Google

c'est l'acception de «singe» qui sert d'intermédiaire. M. Riegler a montré que les noms de cet animal servent très souvent à exprimer l'idée d'ivresse: esp. *ha cogido una mona,* allem. *er hat einen Affen gekriegt* (*Das Tier*, pp. 1, 8). Cf. aussi le nom de *Lucia* «balla, ebrietà» (Pistoia): «Iersera il G. prese una *lucia* che non se regava ritto» (Tomm.-Bell.). Tommaseo et Bellini ajoutent: «forse dal lustrar gli occhi agli ubbriachi». On pourrait aussi penser à l'expression *fare la lucia* «ballare e barcollare» du nom d'une espèce de danse ou à celle de *avere la lucia* «avoir sommeil».[1]

Le sommeil porte souvent des noms de personne, surtout dans le langage enfantin. Rappelons les expressions françaises *avoir michaud* «avoir envie de dormir», *faire son michaud* «dormir un somme» et le terme d'imprimerie *michaut* «qui se dit ironiquement aux compagnons lorsqu'ils sont accablés de sommeil» (Sainéan, *Lang. par.*, p. 191). En espagnol, le sommeil s'appelle *Hernando* (Ferdinand), et en portugais on dit *João-pestana* (proprement Jean cil), pendant de *Jean Ferme-l'œil* dans les contes français. Quant aux noms italiens du sommeil, M. Migliorini cite plusieurs formes dialectales du nom de Paul: *fra Pavolo, messe' Pavolo, don Paolino*, etc. Dans les contes siciliens le sommeil personnifié est appelé *Marcu*:

> *Arch. trad. pop.*, I, p. 34: *Marcu* è venuto alla chetichella con la sua rete . . . *Marcu* è un pescatore cosmopolita, che piglia tutti . . . è il sonno!

Pour éviter le nom de la mort, le langage populaire se sert de bien des expressions euphémiques, parmi lesquelles on trouve des noms de personne:

> Zola, *Assommoir*, p. 546: Oui, c'était bien une dame qui avait enlevé Coupeau, et cette dame s'appelait *Sophie Tourne-de-l'œil*, la dernière bonne amie des pochards.

En provençal, cette dame s'appelle *Margot* (Mistral, s. v.), et en italien elle porte les noms de *Carlina* (arg. fr. la *carline*) ou de *Catlina d'le coste sëche*[2] (Migl. p. 249).

Ajoutons quelques autres exemples de personnifications d'idées abstraites telles que l'État, l'Administration, etc. La République est désignée, on le sait, par le nom de *Marianne*:

---

[1] R. Riegler, *Das Tier*, p. 196.

[2] Cf. l'esp. *Juan de las calzas blancas* «un difunto».

Digitized by Google

Bruant, s. v.: Elle est plus maligne que notre pauvre *Marianne*, cette forte Église apostolique et romaine (E. Bergerat).

Ib.: . . . une génération s'est levée qui ne s'enivre que de bocks idéaux, ne connaît d'autre maîtresse que la *Marianne* (Joseph Caraguel).

Selon Delvau, *Joséphine* est le «nom que donnent les employés de l'État à l'administration à laquelle ils appartiennent» (*Langue verte*).

Dans l'argot des journalistes, la Censure est appelée *Anastasie*. Elle est représentée en caricature par une «vieille femme laide, armée d'une énorme paire de ciseaux» (Delesalle). Dans l'argot de la guerre, le nom a eu une nouvelle vogue. Cf. Dauzat, *Arg. de la guerre*, p. 226, qui cite la forme *Tante Anastasie* comme nom de la censure allemande, et Migliorini, p. 250, qui donne la forme italienne *Anastasia*.

Digitized by Google

Conclusions.

Les noms de personne qui ont fait l'objet de la présente étude sont des noms qui ne se rapportent pas à une personne historique ou à une figure littéraire. Or, ces noms ont par eux-mêmes une certaine généralité puisqu'ils peuvent s'appliquer à des personnes différentes. Telle est la raison fondamentale pour laquelle ils sont appelés à devenir des noms communs.

On peut souvent attribuer à une ressemblance formelle le passage de l'état de nom propre à celui de nom commun. Nous avons donné un certain nombre d'exemples de ce phénomène, nous aurions pu en ajouter beaucoup d'autres, c'est à dessein que nous n'en avons cité qu'un nombre assez restreint, car ces ressemblances ont un caractère fortuit qui ne permet guère d'y reconnaître des tendances sémantiques bien déterminées. Du reste, dans un certain nombre de cas, l'homophonie ne nous semble pas constituer le facteur décisif qui amène l'emploi générique du nom. D'une part, en effet, le même nom a pris d'autres significations que celle qui a pu être provoquée par une telle influence, d'autre part, le même sens se retrouve dans d'autres noms sans qu'on puisse l'expliquer par une ressemblance formelle: il y a donc une certaine tendance à exprimer l'idée en question par des noms de personne, indépendamment des rencontres fortuites entre le nom et un mot plus ou moins homophone.

D'un autre côté, on peut chercher la source de l'emploi générique des noms propres dans quelque particularité historique relative à telle ou telle personne ayant porté le nom en question, ou bien encore dans une œuvre littéraire qui aurait diffusé ce sens. Bien que l'étude de ces cas n'entre pas dans le cadre de ce travail, nous avons été amené à critiquer certaines explications de ce genre et à montrer qu'en réalité le passage de ces noms propres à l'état de noms communs dépendait de causes plus générales.

Digitized by Google

La chronologie montre assez souvent que le nom avait déjà pris sa signification générique avant l'événement historique ou l'œuvre littéraire qu'on avait allegués pour en rendre compte.

Ces particularités historiques, comme la ressemblance formelle constituent un élément intellectuel qui s'impose. Quand il s'agit d'un nom historique, ce sont les connaissances que l'on possède sur l'individu, qui déterminent le sens générique; dans le cas d'un nom qui ressemble à un mot significatif, c'est l'idée exprimée par ce mot. Malgré la diversité des sens pris par ces noms, chaque cas particulier s'explique assez facilement par cet élément intellectuel. Par contre, les facteurs psychologiques qui déterminent le sens d'un nom propre dépourvu de contenu intellectuel sont beaucoup plus difficiles à démêler.

La fréquence est à notre avis la cause essentielle qui, développant la généralité virtuelle du nom propre, amène celui-ci à l'état de nom commun. Dans nos remarques préliminaires nous avons signalé la faiblesse que constitue pour un nom propre sa trop grande fréquence. A force d'être attribué à beaucoup de personnes, un nom peut arriver à évoquer des idées trop vagues pour qu'il puisse s'associer indépendamment de la situation à un certain individu. Il est alors tout prêt à recevoir un sens général. Les données statistiques sur la fréquence des noms propres sont malheureusement encore insuffisantes. Pour ce qui est des noms parisiens vers 1300, nous avons eu recours à l'ouvrage de M. Michaëlsson. Mais en général il nous a été impossible d'entamer une discussion détaillée sur la fréquence locale des noms. Comme notre étude embrasse les langues romanes en général et qu'elle n'est pas limitée à une certaine époque on nous pardonnera cette omission, d'autant plus qu'il aurait fallu considérer les variations de popularité dues à la mode, qui change rapidement le goût pour un certain nom. En somme, nous pouvons constater cependant que ce sont les noms qui jouissent de la plus grande fréquence générale, les Jean, les Marie, etc., qui donnent le plus souvent naissance à des sens génériques.

Nous allons maintenant jeter un coup d'œil sur les principales idées dont les noms de personne se chargent en passant à l'état de noms communs. Pour faciliter l'orientation parmi ces idées,

Digitized by Google

nous avons réuni les sens principaux des noms d'homme et des noms de femme dans deux tableaux que l'on trouvera ci-après.

Parmi ces idées, qui varient considérablement dans l'esprit des différentes personnes, il y en a cependant quelques-unes qui sont assez constantes. Ainsi tout nom de personne, qu'il soit attribué ou non, ne cesse d'évoquer *l'idée d'un être humain.* Même s'il perd son caractère essentiel de nom propre, le mot peut donc garder celui de nom de personne au sens le plus vaste de ce terme. Le sujet parlant qui veut désigner seulement un être humain peut donc se servir d'un nom propre. C'est ainsi que le nom peut arriver à désigner un *individu quelconque.*

Mais cette même idée générale peut aussi servir à une autre fin. Si un tel nom propre est appliqué à un être en dehors du genre humain, à un animal, à un objet, voire même à une idée abstraite, les associations d'idées qui persistent entre le nom et le genre humain amènent le phénomène qu'on appelle la *personnification.*

Une autre idée invariable qui reste attachée au nom propre est celle de sexe. En général cette idée accompagne toujours le nom, de sorte que le nom d'homme s'applique automatiquement, pour ainsi dire, aux hommes, aux mâles des animaux et aux objets masculins, tandis que le nom de femme n'est donné qu'aux femmes, aux femelles des animaux et aux objets féminins. Mais comme nous l'avons montré dans notre troisième chapitre, le besoin d'exprimer une qualité anormale chez une personne d'un sexe ou de l'autre peut amener une infraction à cette règle. Pour désigner un homme peu viril, on peut se servir d'un nom de femme et vice versa. *L'idée de sexe* dans le nom, idée qui reste en général sous-entendue, peut ainsi passer au premier plan et déterminer le sens générique du nom.

Les idées d'humanité et de sexe ont une certaine fixité puisqu'elles s'associent indifféremment à tous les noms de personne et qu'elles restent identiques chez tous les hommes; par contre, la plupart des idées qui sont évoquées par un nom de personne varient d'un nom à un autre et ne sont pas identiques dans l'esprit de personnes différentes. Parmi ces idées variables, nous avons constaté qu'il y a certaines catégories qui se généralisent de préférence. Nous avons distingué celles qui se dégagent des rapports sociaux de celles qui sont dues aux rapports personnels. On comprend facilement qu'un nom fréquent dans un groupe de personnes puisse

Digitized by Google

arriver à évoquer *l'idée du groupe* lui-même. C'est ainsi qu'un nom typique des habitants d'un pays, d'une région, etc., d'une part, ou des membres d'une classe ou parfois d'une profession, d'autre part, peut se transformer en un terme générique.

Jetons un coup d'œil sur les tableaux des sens pris par les noms appliqués aux personnes. Bien que les catégories dressées dans la subdivision des *rapports personnels* n'offrent qu'un aperçu fort incomplet des idées qui s'expriment par des noms propres, la grande variété des sens, surtout dans le domaine des qualités morales, saute aux yeux. Cette multiplicité est en effet très naturelle, si l'on considère la nature des noms propres. Dans nos remarques préliminaires, nous avons insisté sur la richesse des idées associées au nom propre comparées à celles évoquées par le nom commun. Or, un nom qui est attribué comme nom propre tantôt à un individu, tantôt à un autre, garde nécessairement des reminiscences d'idées vagues main nombreuses et se prête facilement à exprimer des idées très différentes. Aussi la fixité du sens n'est-elle souvent obtenue qu'au moyen d'une détermination ajoutée à cet effet.

Nous avons signalé dans nos remarques préliminaires le contraste entre le caractère intellectuel et raisonné des noms évoquant une idée individuelle et le caractère affectif et spontané des noms populaires. De même que le milieu instruit se sert de préférence des noms propres qui font allusion à une personne historique ou à une figure littéraire, de même la langue populaire d'un groupe, l'argot par exemple, a recours aux noms propres fréquents pour renouveler le vocabulaire. Considérons un peu les raisons pour lesquels la langue préfère employer le nom propre à cette fin.

En dehors du besoin de créer une langue spéciale, distincte de la langue commune, il y a le besoin de donner quelque chose de concret, de vivant, de pittoresque à l'idée que l'on veut exprimer. En effet le nom est senti en quelque sorte comme celui d'un personnage légendaire qui devient le prototype de tout un groupe et préside souvent à une espèce de confrérie.

A la rigueur, toute idée qui se rapporte à une personne pourrait s'exprimer de cette manière, de sorte que l'on s'attendrait à trouver un désordre complet dans les sens. Au lieu de cette irrégularité on trouve des catégories assez distinctes et qui ont cela de commun qu'elles montrent une tendance très nette du langage

Digitized by Google

populaire à employer des noms de personne pour exprimer des idées défavorables. Des exemples pris au hasard dans nos matériaux suffisent pour nous convaincre à cet égard. La faiblesse, la bêtise, l'ivrognerie chez les hommes, la malpropreté, les mœurs légères, la bavarderie chez les femmes sont autant de mauvaises qualités qui figurent non pas sporadiquement, mais d'une façon régulière parmi les exemples que nous avons passés en revue.

Par ailleurs, il n'existe guère de termes laudatifs à base de noms populaires. Il est remarquable que les bonnes qualités des gens qui ont porté un nom propre laissent si peu de traces dans les idées qui s'associent au nom, ou, s'il y en a, qu'elles se généralisent si rarement pour donner à l'évolution sémantique une direction en bonne part.

Nous touchons ici à un problème d'ordre psychologique très intéressant sur lequel il y aurait beaucoup à dire. On pourrait alléguer que le sujet parlant semble hésiter devant les mots usuels qui expriment des idées défavorables, de sorte qu'il éprouve justement là le besoin d'expressions nouvelles, tandis que pour les bonnes qualités la nécessité d'éviter l'expression consacrée par l'usage est moins fortement sentie. Comme nous l'avons souvent fait remarquer, l'euphémisme joue un grand rôle pour le développement du sens générique dans les noms de personne.

En se servant d'un nom de personne, le sujet parlant se soustrait aussi en quelque sorte à la responsabilité d'avoir porté un jugement désavantageux sur la personne désignée. Au lieu de constater simplement qu'un individu possède une mauvaise qualité, il le compare à une personne nommée en laissant à son interlocuteur le soin de porter lui-même le jugement.

La tendance à employer les noms propres comme noms communs est donc une tendance très générale que l'on retrouve dans toutes les langues romanes et qui permet de renouveler les resources du langage ordinaire, lorsque, pour une raison ou pour une autre, celles-ci apparaissent insuffisantes. Ainsi nous voyons comment le nom propre, qui, à l'origine, n'est autre chose qu'un nom commun, peut reprendre son ancienne fonction d'exprimer des idées générales.

Digitized by Google

Digitized by Google

Rapports sociaersonnels.

Origine.	*Classe.*	Qualités physiques.	
Fr. Michel. Roum. Hoṇț.	Fr. Jacques Bonhomme. Esp., port. Payo. Roum. Stan.	*Petitesse.* r. Jean-bout-d'homme.	*Faiblesse.* Fr. Jean-qui-ne-peut.

Bêtise.	*Caractère efféminé.*	*Ivrognerie.*	*Humeur difficile.*
Fr. Jean, Guillaume, Bernard. Esp. Juan, Pedro. It. Giovanni. Roum. Vlad, Vladuța, Stan, Tănase.	Fr. Jean-fille. Cat. Joán doneta. Esp. Juan-de-las-mozas	Bret. Jean-lèche-verre. Béarn. Yan de poupebii.	Fr. Arnaud. Prov. Jan-mau-m'agrado. Mil. Martin taccogn.

Rapports sociaersonnels.

Origine.	*Classe.*	Qualités physiques.	
Fr. Gretchen.	Fr. Péronnell Roum. Marghĭc	*Saleté.* Fr. Marie-graillon.	*Accoutrement.* Fr. Nanon toquet. Prov. Jano que s'asigo.

Bêtise.	*Caractère viril.*	*Parıandise.*	*Ivrognerie.*	*Humeur difficile.*
Fr. Jeannette. Prov. Tònio. Roum. Manda.	Wall. Waltrou. Esp. Marimacho.	Prov. JYano de lee-plaa. Modé, Maria gno loa.	Fr. dial. Margot.	Wall. Marie magrau. Prov. Catarino.

Digitized by Google

Digitized by Google

Index[1].

Abraham, fr. 35
Abrami, fr. 35
Adolphe, fr. 96
Adrian, pr. 77
Adriano, pr. 124
Agata, it. 120
Agathe, fr. 168, 173
Agnès, fr. 109, 124
Agnise, it. 184
Alan, fr. 164
Alanic, fr. 155, 164
Albrec, fr. 35
Alphonse, fr. 96 ss.
Ambrogino, it. 36
Anastasie, fr. 200
Anatole, fr. 51
André, fr. 91
Anna Maria, it. 196
Anselmo, it. 48
Antoine, fr. 75
Antón, esp. 110
Antonio, it. 94, 171
Arcambauld, fr. 139
Arnàll, it. 100
Arnaud, fr. 88 ss., 103 ss.
Arnoc, it. 100
Arnois, fr. 104
Arnolphe, fr. 97
Arnoul(d), fr. 88 s., 169
Arthur, fr. 96 s.
Azor, fr. 155, 182, 187

Bachicha, esp. 36
Bachin, pr. 36
Bambert, fr. 75
Banard, fr. 198
Baptiste, fr. 93
Barbagianni, it. 161
Barbajàcom, it. 162
Barbajean, fr. 159
Barbajohan, pr. 161
Barbanicco, it. 178
Barban-Jouan, pr. 170
Barba Yak'an, it. 197
Bartolo, pr. 100
Bartolo, esp. 154
Basile, fr. 75
Bastien, fr. 156
Baudouin, fr. 152
Bazin, fr. 75, 197
Bèche-Lisette, fr. 172
Beco, it. 45
Beltrán, esp. 30
Beltrão, port. 30
Bénard, fr. 179
Benarde, fr. 182
Benoît, fr. 64, 96
Benouet, pr. 187
Bèntse, fr. 151
Berenguer, cat. 29
Berenguié, pr. 187
Bernadet, cat. 182
Bernado, pr. 169
Bernaou, fr. 170
Bernard, fr. 71 s., 122, 152, 163, 177 s., 183
Bernard-l'hermite, fr. 173
Bernardo, esp. 173
Bernardo, port. 80
Bernardo, it. 81, 173
Bernat, pr. 77, 157, 164, 172 s.
Bernat, cat. 29, 172, 182
Bernat-blanc, pr. 164
Bernat pescaire, pr. 164
Bernat-verd, pr. 164
Bernat rouge, pr. 164
Bernaz, fr. 183
Berou, fr. 151
Berta, it. 110, 114 s., 125, 131, 158 s., 163, 164
Berta, roum. 179
Bertau, pr. 169
Berthe, fr. 179
Bert(h)ou, fr. 183, 191
Berto, it. 163
Bertón, it. 163
Bërtran, cat. 43
Bertrand, fr. 30
Bertrand, pr. 31
Bertrou, pr. 77
Bertola, it. 164
Bertolotto, it. 164
Bertuccia, it. 159, 198
Bèta, it. 169
Blàsi, pr. 100
Blaise, fr. 75
Boldo, it. 177
Bolo-Guiraut, pr. 169
Bórtolo, it. 198
Boule-Marie, pr 169
Bran, roum. 31

Cabai, fr. 75
Carlasc, it. 63
Carleto, it. 16
Carlina, it. 199
Carline, fr. 199
Catainetta, it. 170
Catarina, it. 168, 169
Cătărină, roum. 157
Catarinasso, pr. 133
Catarinedda, it. 168
Catarinella, it. 167, 169, 181
Catarinello, pr. 133
Catarineto, pr. 168, 172
Catarino, pr. 125, 128, 136
Catarinot, pr. 145
Catarinoun, pr. 136
Catau(t), fr. 116, 118, 128, 175
Cathelaine, fr. 114, 141
Cathelinette, fr. 167
Catherine, fr. 128, 168
Catherinette, fr. 168
Catin, fr. 15, 16, 112, 126 ss., 134, 175
Catliña d'le coste sëche, it. 199
Cato-Jano, pr. 178
Catuche, fr. 128
Cecca, it. 115, 163
Ceccaccia, it. 115
Ceccosuda, it. 102, 115
Cècia, it. 183
Cecilo-pourcarié, pr. 119
Cenarro, it. 63
Ciapo, it. 45
Čiča, it. 175
Ciccantona, it. 131
Chan cocate, fr. 93
Chan coqgnon, fr. 93

[1] Pour les formes dialectales nous ne donnons que les abréviations des langues correspondantes.

Digitized by Google

Chan covisse, fr. 93
Changrenad, fr. 60
Changregnon, fr. 60
Chan horan, fr. 161
Chan lè bwaye, fr. 93
Chan lè crimme, fr. 93
Chan lè pope, fr. 93
Chan mèrouye, fr. 92
Chan ponat, fr. 93
Chan d'tat m'ti, fr. 59
Chabelón, esp. 141, 143
Charles, fr. 87, 163, 187
Charlot, fr. 55 ss., 166, 178
Charlotte, fr. 178, 182
Chiranda, roum. 132
Chochim, port. 61
Christophe, fr. 176
Christine, fr. 184
Claude, fr. 63, 73 s., 159, 162, 191
Claudi, pr. 77
Cocole, fr. 118
Cola, it. 162, 163, 197
Cola-Cola, it. 168
Colas, fr. 62, 70 s., 160, 183, 185, 194
Colin, fr. 24, 70 s., 93, 166, 187, 189, 196
Colin-bridé, fr. 196
Colin-maillard, fr. 29, 196
Colinette, fr. 178
Collette, fr. 132 s.
Collinet, fr. 192
Constanza, esp. 110
Coulau, pr. 77
Cucho, esp. 155, 178

Dadèle, fr. 141
Dadelot, fr. 141
Damajoana, cat. 186
Dama-Juana, esp. 186
Dame-jeanne, fr. 184 ss.
Damigiana, it. 186
Damo-Jano, pr. 186
Damo-Janeto, pr. 186
David, fr. 52
Dédèle, fr. 130
Denisa, it. 198
Dian Dian, fr. 196
Dian Rosset, fr. 196
Djan Vettè, fr. 123
Dj'han d'â Vin, fr. 198
Dj'han di bîh, fr. 16, 198
Dodo, fr. 63
Dominique, fr. 188
Dominguillo, esp. 176, 179
Durand, pr. 197

Dzan d'Auvergne, pr. 198
Dzan-tartelin, pr. 192
Dzaqueret, 188

Einrietta, 189
Ernest, fr. 34
Estepa Juana, cat. 194
Estevão, port. 194
Estève, pr. 101
Eudoxie, fr. 187
Eugène, fr. 181
Eusèbe, fr. 188
Eustache, fr. 181

Fanchon, fr. 178
Feleppina, it. 198
Felipou, pr. 182, 192
Felippa, it. 179
Félix, fr. 178
Ferdinand, fr. 178
Filipp, fr. 180
Filippo, esp. 90
Fouquet, fr. 157, 166
François, fr. 103
Frédéric, fr. 165
Fritz, fr. 34

Gabriel, fr. 157, 191
Gadri, pr. 128
Gagate, fr. 160 s.
Garguille, fr. 22 s.
Gaspard, fr. 154
Gaspard, pr. 57
Gaultiere, fr. 131
Gausserando, pr. 130
Gautier, fr. 20 ss., 41, 46, 163, 171
Gavriil, roum. 157
Geneviève, fr. 193
Genoveffa, it. 120
Georget, fr. 179
Gérard, fr. 163
Germain, fr. 163
Gheorghe, roum. 82
Giachè, it. 48
Giacomèto, it. 64, 81
Giacomo, it. 81, 177
Giacou-tèner, 164
Giacu-fumna, it. 94
Giampicón, it. 62
Gian, it. 55
Gianbragar, it. 64
Gianbrageta, it. 64
Giandommineche, it. 188
Gianduia, it. 81
Gianfarina, it. 58, 162
Gianfrullo, it. 81, 94
Giangian, it. 81
Giangurgolo, it. 36, 61, 161

Gian-luren, it. 191
Gianna, it. 164
Giannetta, it. 181
Gianni, it. 80 s., 171 s.
Gian-peru, it. 191
G'eri, it. 100
Gigetta, it. 117, 131
Gigia, it. 184
Gihène, fr. 184
Gilda, it. 120
Gile, pr. 77
Gille, fr. 24, 72 s., 123
Gillette, fr. 133
Giordano, it. 155
Giorgione, it. 81
Giorgiu, it. 81
Giovanna, it. 133
Giovanni, it. 31, 55, 80, 171
Gipin, it. 45
Girbaut, pr. 47
Girometta, it. 191
Giuseppe, it. 171
Glaude, fr. 73 s.
Glaudi, pr. 77
Glaudo, pr. 124
Glaumet, fr. 165
Gleude, fr. 74
Gogo, roum. 82
Gogul, roum. 82
Goton, fr. 118
Goudoumar, pr. 62, 177
Goutoun, pr. 129
Grimaldo, it. 181
Gringo, esp. 36
Gros Colin, fr. 189
Gros-Guillaume, fr. 40, 43, 62, 192
Gros-Guillot, fr. 62, 173
Gros-Jean, fr. 40, 62, 66, 183, 196
Gros-Pierre, fr. 41, 62
Gualtéira, port. 179
Guérin, fr. 151
Gugu, fr. 52
Guiguitte, fr. 178
Guiheu, pr. 192
Guihèumeto, pr. 192
Guilhem-pesqué, pr. 164
Guilherme, port. 182
Guilheu, pr. 195
Guilhot, pr. 77
Guilhote, port. 100 s.
Guillaume, fr. 20 ss., 46, 64, 69 s., 84 ss., 156, s., 165, 173, 175, 182, 189, 194
Guillaumet, fr. 165
Guillem, cat. 55
Guillemette, fr. 120 ss.

Digitized by Google

Guillemin, fr. 70, 196
Guillerme, fr. 46
Guillot, fr. 40, 70, 123, 173
Guillot, cat. 100 s.
Guinéu, cat. 156
Guirando, pr. 131
Guiraud, pr. 164, 172
Guirot, pr. 161
Guirot-pesqué, pr. 164

Hanscroufe, fr. 63
Hansmuff, fr. 63
Hawi, fr. 124
Henri, fr. 152
Hernando, esp. 199
Hont, roum. 37
Huet, fr. 123

Ines, it. 120
Ioane, roum. 82
Ion, roum. 31 s., 45, 81

Jacobbu, it. 162
Jacoulet, pr. 100
Jacoulino, pr. 191
Jacoumet, pr. 77
Jacouti, pr. 177
Jacquedal, fr. 68
Jacqueline, fr. 120, 129 s., 132, 180, 181, 185
Jacquemart, fr. 175
Jacques, fr. 16, 25, 27, 67 ss., 76 s., 87, 105, 159, 161 ss., 177, 180, 182, 189, 194, 196
Jacques Bonhomme, fr. 33, 37 ss., 60, 91
Jacques Desloges, fr. 72 s., 123
Jacques fit, fr. 176
Jacques l'idiot, fr. 60, 67
Jacques sau, fr. 176
Jacquet, fr. 46 s., 67, 101, 157, 179
Jacquette, fr. 116, 145, 159, 162 s., 177
Jacquine, fr. 173
Jacquot, fr. 68, 105, 165, 167, 178
Jàcum, it. 81
Jaguelène, fr. 125
Jambièch, pr. 62
Jan, pr. 28, 75 s., 150
Jan, cat. 29, 78
Janas, pr. 76
Janasso, pr. 118
Jan-biaisso, pr. 62
Janbotte, fr. 170
Jan cago-blan, pr. 161
Jan-càspi, pr. 76
Jan-casso, pr. 155
Jan caudolo, pr. 196
Jan-coucounié, pr. 93
Jan-coulougnado, pr. 80
Jan d'auriou, pr. 76
Jan d'Auvernha, pr. 198
Jan-de-la-muelo, pr. 76
Jan-de-lesé, pr. 99
Jan-de-poupo-vin, pr. 103
Jan-de-Rideto, pr. 76
Jan deu presbytèri, pr. 50
Jan di boto, pr. 64
Jan-d'Oulando, pr. 35, 100
Jane, fr. 186
Janeanes, port. 61
Janèl, pr. 76
Janet, pr. 28, 61, 76
Janetoun, pr. 170
Jan-fai-tout, pr. 92, 102
Jan-femello, pr. 93 .
Jan-femo, pr. 93
Jan-flahuto, pr. 76
Jan-flèito, pr. 76
Janfrédéric, fr. 165
Jan-goste, fr. 189
Janicot, pr. 76
Jan-l'amelo, pr. 76
Jan-l'aysit, pr. 99
Jan-l'empres, pr. 102
Jan-locho, pr. 76
Jan l'oli, pr. 161
Jan lou pèc, pr. 76
Jan-mau-m'agrado, pr. 105
Jano, pr. 28, 118, 125
Jano-de-lesé, pr. 134
Jano de tout me mèile, pr. 135
Jano pauro, pr. 164, 198
Jano que s'asigo, pr. 120
Jano Toutouro, pr. 118
Janou, pr. 76
Jan-que-sa(u)p-tout, pr. 102
Janquèu, pr. 62
Jan-recuelo, pr. 102
Jan-sauso, pr. 93
Jan-sens-biais, pr. 62
Jan-toupi, pr. 93
Jantel, pr. 76
Jantou, pr. 43
Jan-touto-obro, pr. 92, 102
Jan Toutouro, pr. 76
Jan-vaz, port. 61
Jan-viè, pr. 76
Jão-da-Cadeneta, port. 196
Jão-da-Cruz, port. 188
Jão-de-boa-alma, port. 80
Jão-mijão, port. 63
Jão-panão, port. 80
Jão redondo, port. 176
Jaquelina, cat. 185
Jaquelino, pr. 120
Jaumet, pr. 77
Jaumeto, pr. 120
Jausserand, pr. 62
Jean, fr. 27, 28, 46, 49, 62, 64, 65 ss., 82 ss., 151 s., 157, 159, 194, 196
Jean-au-pied-de-travers, fr. 58
Jean-bête, fr. 66
Jean boiteux, fr. 196
Jean bon, fr. 189
Jean bon à tout, fr. 58
Jean Bonhomme, fr. 40, 91
Jean Bourguignon, fr. 196
Jean-bout-d'homme, fr. 60
Jean Claude, fr. 177
Jean cocotte, fr. 92 s.
Jean-con, fr. 66
Jean Coppon, fr. 189
Jean de la lune, fr. 197
Jean-de-la-suie, fr. 58
Jean-de-la-viande, fr. 103
Jean-de-l'Épine, fr. 66
Jean de l'Houssine, fr. 180
Jean des bois, fr. 161
Jean des puces, fr. 176
Jean des vignes, fr. 192
Jean-Dève, fr. 66
Jean doré, fr. 173
Jean du Houx, fr. 180
Jean d'Yverdon, fr. 198
Jean-fait-tout, fr. 58, 102
Jean Ferme-l'œil, fr. 199
Jean-fille, fr. 92, 142
Jean Gippon, fr. 34, 64, 66 s.
Jean Gourmant, fr. 102
Jean Grenouille, fr. 33
Jean guêtré, fr. 40
Jean Guillaume, fr. 55
Jean-Jean, fr. 66 s., 172
Jean Jeudi, fr. 66, 170
Jean Katel, fr. 92

Digitized by Google

Jean-lèche-verre, fr. 103
Jean-le-cul, fr. 66
Jean léger, fr. 16, 190
Jean l'enfumé, fr. 16, 188 s.
Jean l'ivrogne, fr. 193
Jean le gouin, fr. 58
Jean le Merle, fr. 165
Jean lorgne, fr. 67
Jean Louis, fr. 35
Jeanne, fr. 111, 129, 151, 186
Jeanne-fait-tout, fr. 135
Jeanne-Marie, fr. 168
Jeannette, fr. 111, 116, 120, 141, 151, 167, 173, 187, 193
Jeanneton, fr. 111, 129
Jeannin, fr. 65 ss.
Jeannot, fr. 65 ss., 189
Jean Potage, fr. 33
Jean-qui-ne-peut, fr. 60
Jean-qui-se-tue, fr. 102
Jean Raisin, fr. 55
Jean Ridou, fr. 66
Jean Roseau, fr. 55
Jean rouge-gorge, fr. 164
Jean-soûl, fr. 103
Jean-tout-mêle, fr. 92, 102
Jean Vilain, fr. 40
Jehan-Magrite, fr. 92
Jérôme, fr. 180, 196
Jirete, fr. 135
Joán doneta, cat. 94
Joaninha, port. 143
João-Fernandez, port. 61, 80
João Gomes, port. 194
João ninguém, port. 61, 80
João pestana, port. 199
Jofre, pr. 77
Jòn dūr, it. 105
Jorge, esp. 178
Jorge, port. 194
Jorgi, pr. 62
Jorgi-banet, pr. 77
Joseph, fr. 67, 181, 189
Joséphine, fr. 133, 173, 180, 181, 182, 200
Josse, fr. 130
Jouan, pr. 50
Juan, esp. 29 s., 43 s., 47 s., 50, 78 s., 183
Juana, esp. 182
Juanazo, esp. 79
Juan blanco, esp. 36
Juan de buena alma, esp. 78 s.
Juan de Garona, esp. 171
Juan de las calzas blancas, esp. 199
Juan de las mozas, esp. 94
Juan de las viñas, esp. 176
Juan del huerto, esp. 43 s.
Juan del pueblo, esp. 44
Juan de Narbona, cat. 198
Juan devana, esp. 94, 79
Juan Diaz, esp. 182
Juan dorado, esp. 188
Juanesca, esp. 191
Juan Gallardo, esp. 160
Juanilla, esp. 114
Juanillo, esp. 182
Juaniquillo, esp. 94
Juan lanas, esp. 94, 79
Juan machir, esp. 181
Juan platero, esp. 188
Juan Rubio, esp. 197
Juan Soldado, esp. 55
Juan y medio, esp. 61
Jules, fr. 16, 52, 187
Julie, fr. 133
Julienne, fr. 173
Julot, fr. 52, 53
Justa, esp. 131

Katel, fr. 141
Katelik, fr. 141
Kètin, fr. 128
Keubi, fr. 35

Laurens, pr. 162
Léon, fr. 51
Leonora, it. 120
Lisette, fr. 130, 172, 197
Lisi, fr. 130
Lizet, fr. 151, 172
Lolotte, fr. 130
Lorenzo, esp. 197
Louis, fr. 87, 139 s., 160, 166
Louise, fr. 193
Lucia, it. 168, 184, 199
Lūdovìgh, it. 165
Luig', it. 103
Luigein, it. 103
Luigi, it. 171, 187, 194
Luigini, it. 166
Luiz, port. 197

Madalenna, it. 185
Madeleine, fr. 168
Madelon, fr. 144
Madelonnette, fr. 144
Magnon, fr. 164
Magrite, fr. 136, 141, 184
Mămăruța, roum. 168
Manda, roum. 110 s., 124
Mandú, port. 80
Mané, port. 80
Manette, fr. 142, 152, 187
Manigoldo, it. 57 s.
Manion, fr. 164
Manon, fr. 152
Manola, esp. 131
Manoli, pr. 184
Manolo, esp. 131
Manuél, port. 31, 110, 197
Marc, pr. 151, 153
Marcantonia, it. 118
Marcantonio, it. 63, 77, 91
Marco, it. 152, 162
Marcou, fr. 153
Marcu, it. 163, 199
Marèie-tarame, fr. 125
Marèie-lisebète, fr. 184
Margarida, esp. 197
Margarita, it. 168, 169
Marghĭoală, roum. 115
Margot, fr. 112, 117, 125, 126 ss., 134, 136, 149 s., 159, 162, 167, 175, 177, 182
Margot, pr. 178, 199
Margotin, fr. 175
Margoton, fr. 112, 126, 129, 134
Margoutoun, pr. 129
Margrita, it. 185
Marguerite, fr. 162, 164, 168, 192, 193
María, esp. 109 s.
Maria, port. 31
Maria, it. 110, 116, 146, 168, 170
Mariaccia, it. 146
Maria das flores, port. 176
Maria-das-pernas-compridas, port. 198
Maria de legno, it. 118
Maria descusida, it. 120
Maria de tola, it. 118
Maria la loa, it. 136
Marialena, it. 169
Marianne, fr. 198, 199, 200
Marianni, it. 131
Maria sgola, it. 169
Maribrait, fr. 164

Digitized by Google

Marica, esp. 114, 142, 163, 176, 192
Maricão, port. 143
Maricas, port. 143
Maricola, port. 143
Maricón, esp. 141, 143
Maricóncola, esp. 194
Marie, fr. 15, 108 s., 113, 165, 168, 174 s., 180
Marie à quatre pattes, fr. 170
Marie-bon-bec, fr. 117, 124 s.
Marie-brasoc, pr. 119
Marie-cafoule, fr. 135
Marie-calèche, fr. 130
Marie cancaille, fr. 193
Marie Catelaine, fr. 117
Marie-couche-toi-là, fr. 130
Marie-dort-en-chiant, fr. 118
Marie-fagas, fr. 119
Marie-gadrou, fr. 119
Marie-godrée, fr. 164
Marie-graillon, fr. 118 s., 196
Marie-jabotte, fr. 124
Marie-Jeanne, fr. 168, 184, 191
Marie-je-m'embête, fr. 132
Marie-la-bonne-à-rien-faire, fr. 134
Marie-Louise, fr. 144
Marie-madou, fr. 117
Marie-magrau, fr. 136
Marie-mange-mon-prêt, fr. 130
Marie-mon-cul, fr. 118
Marie-pique-rempart, fr. 130
Marie quater langues, fr. 125
Marie-quatre-emballes, fr. 132
Marie-rouf-rouf, fr. 135
Marie-salope, fr. 118 s.
Marie-souillon, fr. 119
Marieta, cat. 142, 168, 194
Marie-tampane, fr. 119
Mariete, fr. 109
Marie-torchon, fr. 119
Marie-tracas, fr. 135
Marie-trois-chausses, fr. 119
Marie-trotte, fr. 130
Marietto, it. 147
Mari-garcía, esp. 119
Mariguana, esp. 194
Marijano, pr. 184
Mari López, esp. 194
Marimacho, esp., port. 133 s., 138
Marimanta, esp. 136
Marimarica, esp. 143
Mari-martín, esp. 119, 125
Marimascle, cat. 133
Marimolso, esp. 119
Marimonda, esp. 119, 159
Marimoña, esp. 194
Marimoño, esp. 120
Marimurco, esp. 135
Marina, esp. 125
Marinetta, esp. 134
Mariol, fr. 146
Mariola, port. 147, 161
Mariola, it. 118, 146, 168
Mariole, fr. 118, 164
Mariolet, fr. 146, 175
Mariolo, esp. 147
Mariolon, it. 146
Mario-mèco, pr. 132
Marion, fr. 113 s., 139, 164, 177
Marión, esp. 143, 173
Marion-bombée, fr. 117
Marionette, fr. 145, 167, 176, 193
Marioso, esp. 143
Marioto, pr. 169
Marioulin(e), pr. 142
Marioun-brutìci, pr. 119
Marioutin, pr. 142
Maripajuela, esp. 197
Maripérez, esp. 183
Mariposa, esp. 16, 130, 169, 188
Mariposilla, esp. 169
Mariquiña, esp. 159, 168
Mariquinha, port. 159, 194
Mariquita, esp. 142, 165, 168, 173, 191
Marisabida, esp. 135
Marisabidilla, esp. 135
Marisasquel, esp. 119
Mariselva, esp. 194
Mari sin casa, esp. 130
Mariuolo, it. 146
Mariuta, it. 194
Mărĭu'a, roum. 168
Marivole, fr. 16, 169
Marizámpalos, esp. 119
Marôie, fr. 125
Marota, esp. 133, 179
Marote, fr. 109, 142, 175, 193
Marroto, pr. 175
Marrueto, pr. 175
Marta, esp. 110, 114, 131
Marta, it. 120
Marte, fr. 109
Martin, fr. 24, 25, 50, 122, 151 s., 157 s., 160, 163, 183, 193, 198
Martin, pr. 150
Martin, roum. 157
Martina, esp. 173
Martina, it. 181
Martin bâton, fr. 179 s.
Martinet, fr. 163, 180, 182, 183
Martinet del río, esp. 163
Martinete, esp. 163
Martingaravata, port. 196
Martin-leû-leû, fr. 170
Martino, pr. 150
Martin(o), it. 31, 50, 55, 91, 151, 181
Martino del agua, esp. 163
Martinón, it. 185
Martin pêcheur, fr. 163
Martin pescaïre, pr. 163
Martin pescatore, it. 173
Martin-rouant, fr. 51
Martin sûl glatsch, it. 163
Martin zambullidor, esp. 163
Martí pescador, cat. 163
Martolfa, it. 181
Martuccia, it. 120
Martufe, it. 158
Martuzza, it. 158
Massé, fr. 24
Mateiu, roum. 83
Mathieu l'os, fr. 60
Matou, fr. 153
Méchel, fr. 35
Megi, fr. 124
Mèh'tèle, fr. 116
Menega, it. 191
Menga, esp. 110
Ménica, it. 183
Mèyate, fr. 168
Micche, it. 188
Michaut, -aud, fr. 24, 74, 95 s., 151, 177, 199
Miché, fr. 95
Michel, fr. 34, 74, 95, 152
Michela, port. 131
Micchelaccio, it. 103
Michelet, fr. 95 s., 198
Michelin, fr. 95 s.
Michelin, it. 160

Digitized by Google

Micheton, fr. 95
Michèu, pr. 77
Michez, fr. 181
Michon, fr. 120, 124
Mieta, cat. 142
Mingamona, esp. 146
Mingo, esp. 196
Miquel, pr. 77
Mitchié, fr. 171
Mușat, roum. 82

Nan, roum. 31, 82
Nani, fr. 170
Nanni, it. 80 s.
Nanon toquet, fr. 120
Nenciolina, it. 124
Nicodème, fr. 70
Nicola, it. 162
Nicolae, roum. 157, 181
Nicola pescatore, it. 164
Nicolas, fr. 16, 25, 27, 34, 70 s.
Nicolas Balzeux, fr. 79, 81, 93
Nicolas de satou, fr. 51, 60
Nicolau, pr. 77
Nicole, fr. 168
Nicolèto, it. 64

Orlando, it. 16
Oscar, fr. 96, 99
Otto, fr. 35
Ouyot, fr. 84

Paco, esp. 53 ss., 196
Paddy, fr. 34
Pantalon, fr. 179
Pantalone, it. 36, 45
Paola, it. 162
Paolino, it. 199
Paolo, it. 31
Pascal, fr. 178
Paul, fr. 16, 20 s.
Paul Riquet, fr. 193
Paulo, port. 30
Pavolo, it. 199
Payo, esp., port. 44, 190
Pedrina, it. 131
Pedriolo, it. 178
Pedro, esp. 29 s., 47 s., 156, 179, 187
Pedro, port. 30
Pedro entre ellas, esp. 94
Pedro Vicente, esp. 190
Peire, pr. 28, 77
Peirounello, pr. 113
Peirot, pr. 77, 178, 187
Pelayo, esp. 30, 44
Pepe, esp. 198
Peppe, it. 187
Peppino, it. 187
Pere, cat. 29
Perico, esp. 80, 140, 178, 182, 187, 192, 194
Perico entre ellas, esp. 94, 140
Periquito, esp. 176
Pernet, fr. 24
Pernette, fr. 112
Péronnelle, fr. 112 s., 121 ss., 125, 193
Perraud, fr. 35
Perrenelle, fr. 112
Perrette, fr. 109, 112, 160, 191
Perrine, fr. 112
Perronne, fr. 112
Perrot, fr. 35
Perrotte, fr. 112
Pescamartin, it. 163
Pescho-Bernard, pr. 164
Petricchio, it. 164
Pétronille, fr. 112
Peyrot-lèri, pr. 77
Philibert, fr. 187
Philippe, fr. 153, 160, 165
Piero, it. 179
Pierre, fr. 16, 20 s., 41, 155
Pierrette, fr. 165
Pierrot, fr. 41, 52 s., 74 s., 164 s.
Pietro, it. 31
Pietro marinaro, it. 164
Pixe-Bernat, pr. 192
Po, cat. 29
Pol, fr. 196
Polik, fr. 52, 154 s.
Polonia, it. 169
Polonio, it. 63
Polyte, fr. 15
Prègo-Bernado, pr. 169
Prègo-Mariano, pr. 169
Pustin-jane, fr. 186

Ramounet, pr. 43
Rebèca, it. 16
Renao, fr. 154
Renard, fr. 148, 155
Ricardeau, fr. 173
Richard, fr. 163
Riquiqui, fr. 61, 176, 193
Robeçon, fr. 41 s.
Roberc, pr. 42
Robert, fr. 91, 93
Robin, fr. 41 s., 46, 150 ss., 157
Robine, fr. 150, 152
Robinet, fr. 180, 183
Robinette, fr. 116, 193
Roblot, fr. 173
Rodrigón, esp. 48, 139
Roger Bontemps, fr. 62
Rosalie, fr. 181
Sabedda, it. 196
Sabèta, it. 125
Saltamarti, cat. 16, 103, 145, 176
Saltamartin(o), it. 16, 170, 179
Salta-Perico, esp. 16, 170
Sam, fr. 34
Sammy, fr. 34
Sancho, esp. 30, 44, 90, 150, 159
Sansonnet, fr. 140, 166 s., 173, 178
Sara, fr. 135
Șarla, roum. 155
Schwarz, fr. 34
Sepa, it. 198
Sibille, fr. 24
Simon, fr. 187
Simona, it. 124, 131
Simonet, fr. 75, 191
Simounet, pr. 192
Sophie, fr. 133, 145, 198
Sophie Tourne-de-l'œil, fr. 199
Stan, roum. 31, 45, 82
Stanca, roum. 162
Stefano, it. 177
Știrica, roum. 163
Summuzzamartino, it. 163
Suzanne, fr. 193
Suzette, fr. 193
Suzon, fr. 130

Tănase, roum. 45, 82
Tancia, it. 120
Tatasse, fr. 141
Tècla, it. 125
Teresa, it. 183
Thérèse, fr. 178
Thibaut, fr. 26, 88 s., 196
Thibert, fr. 25
Thomas, fr. 177, 178, 186 s.
Thoudelo, fr. 75
Tibaude, fr. 179
Titisse, fr. 93
Tito, esp. 187
Tizia, it. 20
Tizio, it. 20

Digitized by Google

Toinon, fr. 114
Tommy, fr. 34
Tòni, pr. 28, 77, 172
Toni, cat. 78
Toni, it. 15, 16, 81
Tònio, pr. 114, 124, 178, 190
Toubias, pr. 77
Toubio, pr. 77
Toubiol, pr. 187
Toumasso, pr. 191
Toumelas, pr. 77
Toumèu, pr. 77
Touni, fr. 187
Tounias, pr. 77
Touniasso, pr. 124
Trîne, fr. 128
Tristan, fr. 123
Tubaud, pr. 77
Tumasa, it. 179
Vincente, esp. 154
Vlad, roum. 82
Vladuța, roum. 82
Volo-Paulo, pr. 169
Wîaim', fr. 86 s., 70
Wihète, fr. 135
Wihot, fr. 84 ss., 194 s.
Willot, fr. 84 ss.
Xoninhas, port. 143
Yan-crouquet, pr. 57
Yan de France, pr. 197
Yan de poupe-bii, pr. 103
Yane de minye-plaa, pr. 136
Yan-l'auquè, pr. 100
Yan-lire, pr. 76
Yann-goguez, fr. 67
Yan pinsaa, pr. 76, 165
Yan-trangle, pr. 62
Yan-Vourdell, fr. 192
Yoki, fr. 79
Zabeta, it. 125
Zagnocca, it. 134
Zagnotta, it. 120
Zamaria, it. 91
Zampiero, it. 179
Zan(n)a, it. 133, 153
Zanacchia, it. 133
Zannetta, it. 133, 188
Zanni, it. 36, 45, 48
Zaquet, pr. 151
Zaubiate, fr. 124
Zebeta, it. 125
Ze-da-vestia, port. 61, 64
Ze-goélas, port. 105
Ze-quitolis, port. 61
Zibeta, it. 125

Digitized by Google

Bibliographie.

Aladern, J.: Diccionari popular de la llengua catalana. Barcelona, 1904—06.

Alton, J.: Die ladinischen Idiome in Ladinien, Gröden, Fassa, Buchenstein, Ampezzo. Innsbruck, 1879.

Ancien Théâtre françois, p. p. M. Viollet le Duc, I—X. Paris, 1854—57.

Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen.

Archivio glottologico italiano, dir. da Ascoli e Salvioni.

Archivio per lo studio delle tradizioni popolari, dir. da Pitré.

Archivum romanicum.

Arrighi, C.: Dizionario milanese-italiano. Milano, 1896.

Ascoli, Miscellanea linguistica in onore di Graz. Ascoli. Torino, 1901.

Atlas linguistique de la France, p. p. J. Gilliéron. Paris, 1902—12.

Atlas linguistique de Catalunya, p. p. A. Griera. Barcelona, 1923—

Bally, Ch.: La pensée et la langue. (Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, XXIII.) Paris 1922.

Baráibar y Zumárraga F.: Vocabulario de palabras usadas en Álava. Madrid, 1903.

Bauer, K.: Gebäckbezeichnungen im Gallo-romanischen. Darmstadt, 1913.

Bergmann, K.: Die sprachliche Anschauung und Ausdrucksweise der Franzosen. Freiburg, 1906.

Bertoni, G.: L'elemento germanico nella lingua italiana. Genova, 1914.

Biblioteca de las tradiciones populares españolas, I—XI. Sevilla, 1884—86.

Bladé, J.-Fr.: Contes populaires de la Gascogne, I—III. Paris, 1886.

Blanc, L. G.: Vocabolario dantesco. Leipzig, 1853.

Boerio, G.: Dizionario del dialetto veneziano. Venezia, 1829.

Boillot F.: Le patois de la Grand' Combe (Doubs). Paris, 1910.

Bökemann, W.: Französischer Euphemismus. Berlin, 1904.

Bonnaffé, E.: Dictionnaire étymologique et historique des Anglicismes. Paris, 1920.

Borao, G.: Diccionario de voces aragonesas. Zaragoza, 1850.

Bouchet, G.: Les serées. Lyon, 1618.

Bréal, M.: Essai de sémantique, 5:e éd. Paris, 1921.

Bridel: Glossaire du patois de la Suisse romande. Lausanne, 1866.

Bruant, A.: Dictionnaire français-argot. Paris, 1905.

Brügger, Alice: Les noms du roitelet en France. Thèse. Zurich, 1922.

Brunot, F.: Histoire de la langue française, I—IX. Paris, 1924—27.

——: La pensée et la langue. Paris 1922.

Digitized by Google

Büskens, H.: Die französischen Namen der Singvögel. Diss. Bonn, 1911.
Caix, N.: Studi di etimologia italiana e romanza. Firenze, 1878.
Carnoy, H.: La littérature orale de la Picardie. Paris, 1883.
Chambure, E. de: Glossaire du Morvan, I—II. Paris, 1878.
Choussy, J.-E.: Le patois bourbonnais, Moulins, 1908.
Coelho, F. A.: Questões da lingua portuguesa. Porto, 1874.
Cohn, G.: Rêver und gelegentlich desselben. (Abhandlungen Tobler, pp. 269—288.) Halle, 1895.
Corblet, J.: Glossaire étymologique et comparé du patois picard, ancien et moderne. Paris, 1851.
Correas, G.: Vocabulario de refranes y frases proverbiales. Madrid, 1924.
Costa, O. G.: Vocabolario zoologico comprendente le voci volgari. Napoli, 1846.
Cotgrave, R.: A French-English Dictionary. London, 1650.
Counson, A.: Noms épiques entrés dans le vocabulaire commun. (Mélanges Chabaneau, pp. 401—13.) Erlangen, 1907.
Damé, F.: Nouveau dictionnaire roumain-français. Bucarest, 1894—96.
Dante: Tutte le opere di Dante Alighieri, éd. E. Moore. Oxford, 1904.
Darmesteter, A.: Traité de la formation des mots composés. Paris, 1875.
——: La vie des mots étudiée dans leurs significations. Paris, 1887.
Dauzat, A.: L'argot de la guerre. Paris, 1918.
——: Les argots de métiers franco-provençaux. Paris, 1917.
——: Les noms de personnes. Paris, 1925.
Delboulle, A.: Mots obscurs et rares de l'ancienne langue française. (Romania, XXXIII.)
Delesalle, G.: Dictionnaire argot-français et français-argot. Paris, 1896.
Delvau, A.: Dictionnaire de la langue verte. Paris, 1883.
——: Dictionnaire érotique. Bâle, 1891.
Diccionario de la lengua castellana . . . compuesto por la Real Academia Española, I—VI. Madrid, 1726—39.
Dictionnaire de l'Académie française, 7e éd. Paris, 1878.
Dictionnaire des termes militaires et de l'argot poilu. Paris, 1916.
Diez, Fr.: Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen. Bonn, 1887.
Dottin, G.: Quelques faits de sémantique dans les parlers du Bas-Maine. (Mélanges Wilmotte.) Paris, 1910.
Douady, J.: Dictionnaire des termes de marine anglais-français et français-anglais, 2e éd. Paris, 1925.
Du Cange: Glossarium mediae et infimae latinitatis, I—X. Niort, 1883—87.
Enciclopedia universal illustrada europeo-americana, I—LXIV. Bilbao.
Erdmann, K. O.: Die Bedeutung des Wortes, 3. Aufl. Leipzig, 1922.
Esnault, G.: L'imagination populaire. Paris, 1925.
——: Le poilu tel qu'il se parle. Paris, 1919.
Ey, Louise: Taschenwörterbuch der portugiesischen und deutschen Sprache. Berlin, 1909.

Digitized by Google

Fabliaux des XIIIe et XIVe siècles, p. p. A. de Montaiglon, I—VI. Paris, 1872—90.

Fass, C.: Beiträge zur französischen Volksetymologie. Diss. Erlangen, 1887.

Favre, L.: Glossaire du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis. Niort, 1867.

Förstemann, E.: Altdeutsches Namenbuch, I. Personennamen. Bonn, 1900.

Fournier, E.: Le théâtre français avant la Renaissance, 1450—1550. Paris, 1872.

——: Le théâtre français au XVIe et au XVIIe siècle, I—II. Paris, 1874.

Franklin, A.: Dictionnaire historique des arts, métiers et professions. Paris, 1906.

Funke, O.: Zur Definition des Begriffes «Eigenname» (Probleme der englischen Sprache und Kultur. Festschrift Johannes Hoops... überbracht). Heidelberg, 1925.

Gamillscheg, E.: Etymologisches Wörterbuch der französischen Sprache. Heidelberg, 1926—28.

Gamillscheg, E. u. Spitzer, L.: Die Bezeichnungen der «Klette» im Galloromanischen, Halle, 1915.

Garbini, A.: Antroponimie ed omonimie nel campo della zoologia popolare, I. Antroponimie. Verona, 1920.

García de Diego, V.: Contribución al diccionario hispánico etimológico. Madrid, 1923.

Gauchat, L.: Les noms gallo-romans de l'écureuil. (Mélanges Wilmotte.) Paris, 1910.

Gherardini, G.: Supplimento a' vocabolari italiani. Milano, 1852—57.

Giglioli, E. H.: Avifauna italica. Firenze, 1907.

Gilliéron, J.: Généalogie des mots qui désignent l'abeille. Paris, 1918.

Glossaire des patois de la Suisse romande. Neuchâtel et Paris, 1924—

Godefroy, F.: Dictionnaire de l'ancienne langue française. Paris, 1881—1902.

Golde, M.: Die altfranzösischen Diminutiva. (Roman. Forsch., XLI.) Erlangen, 1927.

Gottschalk, W.: Die Heiligen in den sprichwörtlichen Redensarten der französischen Sprache. (Behrens-Festschrift.) Jena und Leipzig, 1929.

Grandgagnage, C.: Dictionnaire étymologique de la langue wallonne, I—II. Liège, 1845.

——: Vocabulaire des noms wallons d'animaux, de plantes et de minéraux. Liège, 1857.

Guastella, S. A.: Canti popolari del circondario de Modica. Modica, 1876.

Guer, C. G. de: Le parler populaire dans la commune de Thaon (Calvados). Thèse. Paris, 1901.

Händel, O.: Tiermetaphern im französischen Gewerbe. Diss. Leipzig, 1908.

Hatzfeld, A. et Darmesteter, A.: Dictionnaire général de la langue française. Paris, 1920.

Digitized by Google

Hatzfeld, H.: Leitfaden der vergleichenden Bedeutungslehre. München, 1924.
Haust, J.: Étymologies wallonnes et françaises. Paris, 1923.
——: Notes d'étymologie wallonne. (Mélanges Kurth.) Liège, 1908.
Hjelmquist, Th.: Förnamn och familjenamn med sekundär användning i nysvenskan. Lund, 1903.
Horning, A.: Glossar der Mundart von Belmont (in den Vogesen). (Zeitschrift für rom. Philologie, Beiheft LXV.) Halle, 1916.
Jaubert: Glossaire du Centre de la France, 2e éd. Paris, 1864.
Jespersen, O.: Philosophy of grammar. London, 1924.
Jônain, P.: Dictionnaire du patois saintongeais. Royan, 1869.
Joret, C.: Essai sur le patois normand du Bessin. Paris, 1881.
Juret, C.: Glossaire du patois de Pierrecourt. (Zeitschrift für rom. Philologie, Beiheft LI.) Halle, 1913.
Kluge, F.: Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache. Strassburg, 1915.
Kocher, Frieda: Reduplikationsbildungen im Französischen und Italienischen. Diss. Bern. Aarau, 1921.
Kölbel, A.: Eigennamen als Gattungsnamen. Diss. Leipzig, 1907.
Körting, G.: Lateinisch-romanisches Wörterbuch, 3. Aufl. Paderborn, 1907.
Krueger, G.: Eigennamen als Gattungsnamen. Progr. Berlin, 1891.
La Curne de Sainte-Palaye, J.-B.: Dictionnaire historique de l'ancien langage français. Paris, 1875—82.
La Fontaine, Œuvres, I—XI, p. p. H. Regnier. Paris, 1883—92.
Lamano y Beneite, J. de: El dialecto vulgar salmantino. Salamanca, 1915.
Langlois, E.: Tables des noms propres ... dans les chansons de geste. Paris, 1904.
Lapaire, H.: Le patois berrichon. Moulins, 1903.
Larchey, L.: Dictionnaire des noms. Paris, 1880.
——: Les excentricités du langage, 5e éd. Paris, 1863.
Lespy, V. et Raymond, P.: Dictionnaire béarnais ancien te moderne. Montpellier, 1887.
Lévy, E.: Provenzalisches Supplement-Wörterbuch. Leipzig, 1884—1924.
Levy-Bruhl, L.: Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures, 5e éd. Paris, 1922.
Literaturblatt für germanische und romanische Philologie.
Littré, E.: Dictionnaire de la langue française. Paris, 1878—84.
Livet, Ch.-L.: Lexique de la langue de Molière, I—III. Paris, 1895—97.
Ménage, M.: Dictionnaire étymologique de la langue françoise. Paris, 1750.
Meyer-Lübke, W.: Romanisches etymologisches Wörterbuch. Heidelberg, 1911.
Michaëlis, Carolina: Studien zur romanischen Wortschöpfung. Leipzig, 1876.
——: Hispanische Wortdeutung. (Miscell. Caix-Canello.) Firenze, 1886.

Digitized by Google

Michaëlis, H.: Novo diccionario da lingua portugueza e allemã. Leipzig, 1914.
Michaëlsson, K.: Egidius > Gille. (Mélanges Vising.) Göteborg, 1925.
——: Études sur les noms de personne français d'après les rôles de taille parisiens. Uppsala, 1927.
——: Le passage d>r. (Studier i Modern Språkvetenskap, IX.) Uppsala, 1924.
Migliorini, B.: Dal nome proprio al nome comune. Genève, 1927.
Mignard, Th. J. A. P.: Histoire de l'idiome bourguignon. Dijon, 1856
——: Vocabulaire du dialecte et du patois de la province de Bourgogne. Paris et Dijon, 1870.
Mirabella, E.: Mala vita. Napoli, 1910.
Mistral, Fr.: Lou tresor dóu Felibrige ou Dictionnaire provençal-français, I—II.
Moisy, H.: Noms de famille normands. Paris, 1875.
Monseur, E.: Le folklore wallon. Bruxelles.
Moreira, J.: Estudos da lingua portuguesa. Lisboa, 1913.
Münz, P. J.: Taufnamen als Gattungsnamen in sprichwörtlichen Redensarten Nassaus. (Annalen des Vereins für Nassauische Altertumskunde und Geschichtsforschung. X.) Wiesbaden, 1870.
New English Dictionary on historical principles p. p. J. A. H. Murray. Oxford, 1888—
Niceforo, A.: La mala vita a Roma. Torino, 1898.
——: Le génie de l'argot. Paris, 1912.
Nisard, Ch.: Curiosités de l'étymologie française. Paris, 1863.
——: De quelques parisianismes populaires et autres locutions. Paris, 1876.
Nitzsche, M.: Über Qualitätsverschlechterung französischer Wörter und Redensarten. Diss. Leipzig, 1898.
Noreen, A.: Vårt språk, V. Lund, 1904.
Nouveau Larousse illustré. Paris, s. d.
Nyrop, Kr.: Grammaire historique de la langue française, IV. Copenhague, 1913.
Odin, Louise: Glossaire du patois de Blonay. Lausanne, 1910.
Oudin, A.: Curiositez françoises pour supplément aux dictionnaires. (Réimpression accompagnant le Dictionnaire de La Curne.) Paris, 1656.
Paul, H.: Prinzipien der Sprachgeschichte, 4. Aufl. Halle, 1909.
Pauli, I.: »Enfant», »garçon», »fille» dans les langues romanes. Lund, 1919.
Penzig, O.: Flora popolare italiana, I—II. Genova, 1924.
Petrocchi, P.: Dizionario universale della lingua italiana. Milano, 1887—94.
Pierrehumbert, W.: Dictionnaire historique du parler neuchâtelois et suisse romand. Neuchâtel, 1926.
Puitspelu, N. du: Dictionnaire étymologique du patois lyonnais. Lyon, 1887—90.

Digitized by Google

Raynouard, M.: Lexique roman ou Dictionnaire de la langue des troubadours, I—VI. Paris, 1838—44.
Reinius, J.: On transferred appellations of human beings. Göteborg, 1903.
Reinsberg-Düringsfeld, O.: Sprichwörter der germanischen und romanischen Sprachen I—II. Leipzig, 1872—75.
Remacle, L.: Dictionnaire wallon-français, 2e éd. I—II. Liège et Leipzig, [1884].
Revue de Philologie française.
Revue des langues romanes.
Revue des patois gallo-romans.
Revue des traditions populaires.
Riegler, R.: Das Tier im Spiegel der Sprache. Dresden und Leipzig, 1907.
——: Italienische Vogelnamen. (Archivum romanicum, VI.) Genève, 1922.
——: Germ. Markolf und Verwandtes im Romanischen. (Arch. f. d. Stud. d. n. Spr., 143, Jahrg. 76.) Braunschweig u. Berlin, 1922.
——: Zu den romanischen Affennamen. (Arch. rom., X.) Genève, 1926.
——: Zu den Tiernamen vom Typus Mariposa «Schmetterling» (Arch. f. d. Stud. d. n. Spr., 149). Braunschweig u. Berlin, 1925.
Rigaud, L.: Dictionnaire d'argot moderne. Paris, 1888.
Rigutini, G. und Bulle, O.: Neues italienisch-deutsches und deutsch-italienisches Wörterbuch. Mailand, 1911—12.
Rockel, K.: Goupil, eine semasiologische Monographie. Diss. Breslau, 1906.
Rolland, E.: Faune populaire de la France, I—XII, Paris, 1877—1911.
——: Flore populaire de la France, I—XI. Paris, 1896—1914.
——: Rimes et jeux de l'enfance. Paris, 1883.
Romania.
Rosa, U.: Glossario storico popolare piemontese. Torino, 1889.
Rosenstein, A.: Die psychologischen Bedingungen des Bedeutungswechsels der Wörter. Diss. Danzig, 1884.
Roux, A.: Glossaire du patois gâtinais. (Rev. d. Phil. fr., IX.)
Rovira i Virgili, A.: Diccionari català-castellà & castellà-català. Barcelona, 1914.
Roussey, Ch.: Contes populaires recueillis à Bournois. Paris, 1894.
——: Glossaire du parler de Bournois. Paris, 1894.
Sachs, K. und Villatte, C.: Encyklopädisches französich-deutsches und deutsch-französisches Wörterbuch. Berlin, 1905.
Sainéan, L.: La création métaphorique en français et en roman. Le chat. (Zeitschrift für rom. Philologie, Beiheft I.) Halle, 1905.
——: La création métaphorique... Le chien et le porc. (Zeitschr. Beih. X.) Halle, 1907.
——: La langue de Rabelais, I—II. Paris, 1922.
——: L'argot ancien. Paris, 1907.
——: Le langage parisien au XIXe siècle. Paris, 1920.

Digitized by Google

Sainéan, L.: Les sources de l'argot ancien, I—II. Paris, 1912.
——: Les sources indigènes de l'étymologie française, I—II. Paris, 1925.
——: L'histoire naturelle ... dans l'œuvre de Rabelais. Paris, 1921.
Salvioni, C.: Postille italiane e ladine al vocabolario etimologico romanzo. (Rev. d. dial. rom. IV.) Bruxelles, 1912.
Sanson, H.: Mémoires des Sanson, I—VI. Paris, 1862—63.
Sauvages, L'abbé de: Dictionnaire languedocien-français. Alais, 1820.
Schultz-Gora, O.: Zum Übergange von Eigennamen in Appellativa. (Zeitschrift für rom. Philologie, XVIII.)
Schwan, E. u. Behrens, D.: Grammatik des Altfranzösischen, I—III. Leipzig, 1914—15.
Sébillot, P.: Coutumes populaires de la Haute-Bretagne. Paris, 1886.
——: Folk-lore de France, I—IV. Paris, 1904—07.
——: Folk-lore des pêcheurs. Paris, 1921.
——: Légendes et curiosités des métiers. Paris, 1895.
——: Littérature orale de la Haute-Bretagne. Paris, 1881.
——: Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne, I—II. Paris, 1882.
Spitzer, L.: Die epizönen Nomina auf -a(s) in den iberischen Sprachen. Beiträge zur romanischen Wortbildungslehre. (Bibl. dell' Arch. rom., Ser. II, v. 2.) Genève, 1921.
——: Die Umschreibungen des Begriffes «Hunger» im Italienischen. (Zeitschrift für rom. Philologie, Beiheft LXVIII.) Halle, 1920.
——: Lexikalisches aus dem Katalanischen. (Bibl. dell' Arch. rom., Ser. II.) Genève, 1921.
Tagliavini, C.: Divagazioni semantiche rumene. Dal nome proprio al nome comune. (Arch. rom., XII, 1, 2, pp. 161—231.) Genève, 1928.
Tarbé P.: Recherches sur l'histoire du langage et des patois de Champagne. Reims, 1851.
Thomsen, O.: Egennavne som sprogrødder i Fransk. (Studier fra Sprog- og Oldtidsforskning, XXIV.) Kjøbenhavn, 1895.
Tiktin, H.: Rumänisch-deutsches Wörterbuch, I—III. Bukarest, 1903—25.
Tobler, A.: Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik, II, V. Leipzig, 1894.
Tolhausen, L.: Neues spanisch-deutsches und deutsch-spanisches Wörterbuch, I—II. Leipzig, 1913.
Tommaseo, N. e Bellini, B.: Dizionario della lingua italiana. Torino, 1861—72.
Vermesse, L.: Dictionnaire du patois de la Flandre française ou wallonne. Douai, 1867.
Verrier, A.-J. et Onillon, R.: Glossaire étymologique et historique des patois et des parlers de l'Anjou, I—II. Angers, 1908.
Villatte, C.: Parisismen. Berlin, 1912.
Vocabolario degli academici della Crusca. Firenze 1863—
Waag, A.: Bedeutungsentwicklung unseres Wortschatzes. Lahr i. B., 1921.

Digitized by Google

Wartburg, W. v.: Französisches etymologisches Wörterbuch. Leipzig, 1922—
Wellander, E.: Studien zum Bedeutungswandel im Deutschen, I. Uppsala, 1917.
Wundt, W.: Völkerpsychologie, I, Die Sprache. Leipzig, 1911.
Zeitschrift für romanische Philologie.
Zéliqzon, L.: Dictionnaire des patois romans de la Moselle. Strasbourg, 1924.

Digitized by Google

Digitized by Google

Table des matières.

Pages

Avant-propos III
Introduction. — Remarques générales sur les noms propres I
Chapitre I. — Noms masculins appliqués aux hommes 19
A. Noms employés pour désigner un individu quelconque, un homme en général 20
B. Noms employés pour désigner l'origine ou la nationalité 32
C. Noms employés pour désigner l'état, la classe, le métier, etc. 37
D. Noms employés pour désigner une qualité physique ou morale..... 59
Chapitre II. — Noms féminins appliqués aux femmes 107
A. Noms employés pour désigner un individu quelconque, une femme en général 108
B. Noms employés pour désigner l'état, la classe, le métier, etc. 111
C. Noms employés pour désigner une qualité physique ou morale..... 117
Chapitre III. — Noms masculins appliqués aux femmes et vice versa 138
Chapitre IV. — Noms de personne appliqués aux animaux 148
Chapitre V. — Noms de personne appliqués aux objets et aux idées abstraites 174
Conclusions 201
Index 207
Bibliographie 214

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google